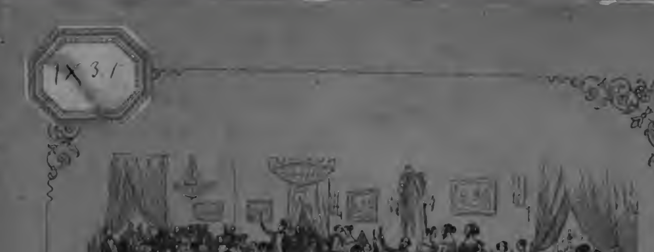
MARIE L'ESPAGNOLE OU LA VICTIME D'UN MOINE HISTOIRE DE MADRID, ...




NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
V
VITTORIO EM. III
227
NAPOLI





MARIE L'ESPAGNOLE, VICTIME D'UN MOINE

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE MADRID

Mœurs et usages de ses Habitants

DESCRIPTION DES ÉDIFICES REMARQUABLES, PROMENADES

Combats de Taureaux, etc., etc,

HISTOIRE DES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
DEPUIS LA PROMULGATION DU STATUT ROYAL,
AVEC D'IMPORTANTES RÉVÉLATIONS
RELATIVES A L'INFLUENCE EXERCÉE SUR CES ÉVÉNEMENTS
PAR LA TÉNÉBREUSE SOCIÉTÉ DE L'ANGE
EXTERMINATEUR,
LE TOUT ENCADRÉ DANS UNE INTRIGUE DRAMATIQUE.

ÉDITION
ILLUSTRÉE

—

1846




MARIE L'ESPAGNOLE
OU
LA VICTIME D'UN MOINE
TOME I
ÉDITION
ILLUSTRÉE
1846

TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP.,
2, RUE DAMIETTE.


Biblioteca
Nazionale
NAPOLI
V. E. III



WENCESLAO AYGUALS
DE IZCO.

MARIE L'ESPAGNOLE

OU

LA VICTIME D'UN MOINE

HISTOIRE DE MADRID

MOEURS ET USAGES DE SES HABITANTS,
DESCRIPTION DES CÉLÈBRES COMBATS DE TAUREAUX, DES ÉDIFICES REMARQUABLES,
PROMENADES, FÊTES;
HISTOIRE DES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
DEPUIS LA PROMULGATION DU STATUT ROYAL JUSQU'AUX FAITS DE LA GRANJA;
AVEC D'IMPORTANTES RÉVÉLATIONS
RELATIVES A L'INFLUENCE EXERCÉE SUR CES ÉVÉNEMENTS PAR LA TÉNÉBREUSE SOCIÉTÉ
DE L'ANGE EXTERMINATEUR.

LE TOUT ENCADRÉ DANS UNE INTRIGUE DRAMATIQUE

PAR

M. WENCESLAS AYGUALS DE IZCO

Ancien Député aux Cortès,
Commandant de la Garde nationale et Maire à l'époque de la guerre civile, Auteur dramatique.
Directeur de la Société littéraire de Madrid
et Membre de plusieurs Sociétés littéraires et scientifiques;

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR M. EUGÈNE SUE

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE DE DUTERTRE, ÉDITEUR
Passage Bourg-l'Abbé, 20
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

1846


Biblioteca Na... NAPOLI

A

MONSIEUR EUGÈNE SUE.

Voici ma pauvre MARIE, ouvrage modeste que vous m'avez permis de placer sous votre bienfaisant patronage.

On trouvera peut-être qu'il y a de l'audace à mettre une composition si humble sous la protection d'une réputation littéraire si éminente; mais c'est là ce qui m'en donne le courage, car les génies privilégiés, connaissant la difficulté des succès littéraires, ont autant d'indulgence qu'il y a de rudesse et d'intolérance chez les pédants, obligés de tout censurer pour dissimuler la stérilité de leur esprit.

Je sais, et je m'y résigne sans peine, que votre nom célèbre est le seul titre que ma pauvre *Marie* puisse présenter pour obtenir l'assentiment général : souffrez donc qu'en peu de mots je vous trace l'objet de cette composition, puisque c'est de vous qu'elle attend le succès.

Plaider, comme vous, pour les classes pauvres ; présenter le vice dans toute sa laideur, soit que, couvert de haillons, il se cache dans ses repaires fétides, soit qu'il se pare de vils oripeaux et de broderies usurpées dans les salons du grand monde, soit enfin qu'il prenne le masque sacré de l'autel et qu'il ose se cacher sous la tunique du Sauveur.

Avec un tel but, la bonne intention doit servir d'égide à l'audace, d'autant plus qu'à ce premier objet si important j'ai rattaché des vues secondaires, peut-être non moins utiles pour ma triste patrie.

Je désire ardemment contribuer à l'élever au rang qui lui est dû dans la civilisation européenne, et la venger des calomnies que des écrivains ignorants ou perfides lui ont prodiguées dans les tableaux infidèles qu'ils en ont donnés, tableaux qui décèlent les préjugés absurdes et fanatiques de leurs auteurs.

En traçant l'histoire d'événements politiques très-rapprochés, mêlée à des incidents dramatiques de pure invention, je me suis proposé aussi de décrire les mœurs de toutes les classes du peuple espagnol, mœurs inconnues encore à presque tous les écrivains étrangers, s'il faut en juger par les erreurs grossières dont, à ce sujet, leurs ouvrages fourmillent.

Ils s'imaginent, dans une inconcevable absence de toute vérité, qu'en Espagne il n'y a que des *Manolos* et des *Manolas* ; que, depuis la pauvre écaillère jusqu'à la marquise la plus élégante, toutes nos femmes ont le poignard à la jarretière ; que, dans tous les salons de la haute aristocratie,

ainsi que dans les tapis-francs, on ne danse que *le Bolero, la Cachucha et le Fandango;* que toutes nos dames ont la cigarette à la bouche, et que nous sommes tous, nous autres hommes du monde, des tueurs, des combattants de taureaux, toujours accoutrés du manteau couleur de muraille, de la carabine, et du terrible chapeau à larges bords. Ne faut-il donc pas qu'en décrivant nos mœurs, je tâche de rétablir la vérité par une peinture aussi exacte qu'impartiale?

Vos *Mystères de Paris* et votre *Juif-Errant* ont placé le roman à une hauteur qui lui donne une utilité immense: j'ose croire cependant qu'on pourrait encore l'élever plus haut, en s'attachant à *parer la gravité de l'histoire des grâces et des ornements poétiques de la Fable.*

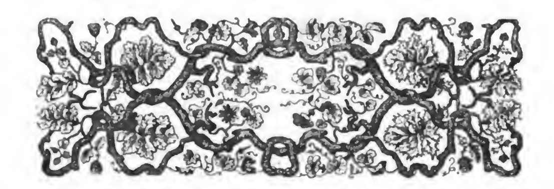
Je me suis donc proposé de représenter les traits caractéristiques de l'histoire de Madrid depuis son époque la plus féconde en événements extraordinaires, c'est-à-dire depuis la publication du Statut royal, jusqu'aux bruyantes scènes de la *Granja;* et j'ai tâché d'en augmenter l'attrait en y mêlant des faits domestiques que j'ai crus propres à intéresser et captiver le lecteur, sans altérer la vérité de l'histoire.

Je suis loin de croire au succès de mes vœux; mais du moins, en forçant la route déjà tracée par *le roman historique*, peut-être aurai-je élargi son domaine, et prouvé qu'on peut rendre plus attrayantes, et par conséquent plus faciles à retenir, les histoires complètes et véritables, en les revêtant de la poésie de l'imagination. Il ne s'agit que d'une touche habile qui d'elle-même donne à l'invention et à la réalité le caractère propre à chacune d'elles. Peut-être par ce moyen, tout en cherchant un délassement à ses travaux de chaque jour, le lecteur trouvera-t-il dans une telle lecture la source d'une instruction solide qui ne s'acquiert jusqu'à cette heure que par une étude pénible et

fatigante, et qui bien souvent, à cause de sa sécheresse, devient infructueuse. Ne croyez-vous pas que ce serait là atteindre le but de la saine littérature : *Instruire en amusant?*

Quelque jugement que l'on porte sur mes idées, j'ose espérer, mon respectable ami, que si vous ne pouvez accueillir cette production comme un ouvrage digne du nom célèbre à l'abri duquel il se place, du moins vous la recevrez comme un sincère témoignage d'estime, et un juste tribut d'admiration pour votre haute philanthropie et vos talents distingués.

WENCESLAS AYGUALS DE IZCO.





C'est pour nous un plaisir et un sérieux devoir d'attirer autant qu'il nous sera possible l'attention des gens de goût et de cœur sur le beau livre de ***M. Wenceslas Ayguals de Izco.***

MARIE L'ESPAGNOLE, ou *la Victime d'un Moine*, est non-seulement une œuvre d'art des plus remarquables, c'est encore une noble, une courageuse action.

Les circonstances actuelles donnent un nouvel intérêt d'à-propos à la partie politique de ce livre, grave comme l'histoire, passionné comme le drame, attachant comme le roman, vrai comme la statistique, consolant comme la saine philosophie.

Le but de M. Ayguals de Izco est de peindre un épisode de la vie sociale et politique de l'Espagne, de 1834 à 1838. Aussi le lecteur voit-il avec une curiosité croissante passer sous ses yeux presque tous les types qui ont figuré dans cette époque historique si féconde en grandes émotions populaires, depuis le moine ténébreux jusqu'à la reine, depuis le nègre stigmatisé par l'esclavage jusqu'au général en chef des armées d'Espagne. Tous ces personnages vivent, parlent, agissent dans leur milieu avec une réalité saisissante; c'est l'admirable procédé de Walter Scott appliqué à des figures contemporaines.

A ces grands intérêts d'État et de dynastie se mêle étroitement une fable simple, touchante, remplie de charme, de chasteté, de fraîcheur et de mélancolie: *l'amour de Marie l'Espagnole*; puis, comme contraste puissant et terrible, ce sont les mystérieuses machinations d'un moine infâme, la personnification à la fois la plus vraie, et par cela même la plus effrayante, de ce que l'esprit monacal a de plus intolérant, de plus astucieux, de plus dépravé, de plus implacable.

Et ce n'est pas tout : à ces mobiles d'intérêts si puissants, l'écrivain espagnol a su joindre l'attrait de la plus vive curiosité en initiant le lecteur à la vie sociale des habitants de Madrid, dans toutes les conditions, depuis la mansarde du pauvre artisan jusqu'au palais du grand seigneur, depuis la taverne jusqu'au couvent; et, chose à la fois instructive et singulièrement attachante, les évolutions de la fable, ménagée avec un art infini, car elle résout admirablement ce problème si souvent insoluble : « *la variété dans l'unité*, » les évolutions de la fable vous conduisent parmi les plus remarquables monuments de Madrid et au milieu des splendeurs des palais royaux.

Dans ces excursions, M. Ayguals de Izco se montre histo-

rien érudit, savant antiquaire, critique et appréciateur éloquent des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, de même qu'il s'est montré jusqu'alors écrivain chaleureux, conteur entraînant, publiciste impartial et convaincu.

En résumé, ce qui distingue éminemment l'auteur de *Marie l'Espagnole*, c'est un patriotisme ardent et éclairé, un profond sentiment du droit, de la justice et du devoir, un généreux et saint amour de l'humanité, une foi sincère dans l'avénement du progrès social et politique dans son pays, une haine vivace, implacable contre l'exploitation de l'homme par l'homme, sous quelque forme qu'elle se présente, et au nom de quelque despotisme de race, de caste ou de privilége qu'elle veuille s'imposer. Somme toute, M. Ayguals de Izco, *libre penseur* avant tout, nous semble l'un des plus généreux précurseurs du mouvement intellectuel qui s'accomplit en Espagne, mouvement irrésistible qui chaque jour, malgré d'indignes entraves, tend à élever à sa véritable place cette fière et vaillante nation !

Aux Bordes, 6 novembre 1846.

Eugène SUE.

PROLOGUE.

I

LE COUVENT DU GRAND-SAINT-FRANÇOIS.



S'il faut s'en rapporter à quelques historiens, il n'est rien de curieux comme l'origine de ce couvent, somptueux et magnifique comme l'étaient tous les gîtes de ces masques sinistres que les progrès du siècle ont fait disparaître de la société, sur laquelle ils exerçaient une domination despotique qu'ils essayent encore de renouveler, au mépris de la civilisation européenne, et sans doute avec les saintes intentions de tenir le peuple à la chaîne, et d'assouvir, par ce moyen, cette soif de richesses, de plaisirs et de vengeances qui les étouffe.

On raconte, et ce n'est point une plaisanterie, qu'en **1217** le saint patriarche lui-même (saint François) fut conduit, par la grâce de Dieu, dans la ville de Madrid, et il ne serait pas séant d'en rire. Les habitants lui offrirent une cabane qui, plus tard, devint le potager du couvent. Ce misérable réduit ne tarda pas à devenir un ermitage, et il parvint progressivement à des proportions si grandioses, qu'au bout d'un petit nombre d'années il s'était transformé en un temple magnifique.

Ce monument extraordinaire fut démoli en **1760**; et comme *in illo tempore* les gens n'avaient aucune idée de l'hypocrisie des moines, et qu'ils regardaient cette sauterelle dévastatrice comme des anges et des chérubins, la foule se pressa pour leur prodiguer des sommes considérables, que les humbles serviteurs d'un Dieu pauvre recevaient à titre d'aumônes, et avec lesquelles ils relevèrent la maison sainte et lui donnèrent des dimensions et une magnificence bien supérieures aux anciennes. Elle fut terminée en **1784**. Le plan en avait été conçu par frère François *Cabezas*, et l'on ne s'étonnera pas, si l'on songe à la signification espagnole de ce prénom, que le saint architecte ait montré dans ce fait une si bonne tête, puisque, pour s'en parer, il les portait au pluriel.

Les architectes constructeurs furent Pla et Sabatini, et nous ignorons si ce dernier jouissait de quelque degré de parenté avec le personnage aromatique qui fait ostentation du plus grand nombre d'équipages dans la capitale de la monarchie espagnole.

Il existe en effet à Madrid un personnage du nom de Sabatini, qu'on nous passe la digression, dont les agents, vers minuit, tels que de mauvais génies, se lancent au vol dans ce bas monde, à la recherche de l'attrayant objet de leurs désirs, et, dans de nombreuses *calèches*, le conduisent au dépôt commun. Ces *tilburys* odoriférants se croisent en tout sens, précisément à la sortie des réunions et spectacles publics, au moment où les habitants de Madrid regagnent leurs foyers; de sorte que l'on voit tout à coup des masses d'élégants à pied forcer leur marche en se garantissant la bouche et les narines, pour éviter l'aspiration de certains parfums qui ne rappellent aucunement les essences de rose et de jasmin.

Nous touchons à une des habitudes de Madrid très-blâmable, et d'une correction facile, puisqu'il ne faudrait pour cela que retarder d'une heure l'opération indispensable dont nous parlons ; et si nous la signalons, avec la rapidité et la discrétion qu'une telle matière exige, ce n'est que par le désir de pousser l'autorité compétente à apporter le remède que réclame impérieusement la bienséance publique, si traîtreusement embaumée. Revenons maintenant à notre couvent.

Le temple du Grand-Saint-François a la forme d'une rotonde; son diamètre est de cent seize pieds, et sa hauteur, de cent cinquante-trois.

Il renferme sept chapelles.

Le maître-autel présente un tabernacle simple, ayant en face un vaste tableau de Bayen. Les peintures qui se trouvent dans les chapelles sont dues à Velasquez, Ferro, Maella, Goya, Calleja et Castillo.

Pour que le lecteur puisse se former une idée précise de la capacité du couvent, il suffira de lui apprendre qu'il renferme deux cents cellules, le quartier du noviciat, l'infirmerie, de vastes offices, dix cours et un potager très-spacieux.

Dans les cloîtres, on trouve des tableaux d'un grand mérite. En un mot, le luxe, la magnificence, l'ostentation, l'or, l'argent, tout ce qui existe de plus riche, de plus pompeux dans les manoirs des princes, se trouve versé à pleins flots dans ce temple, repaire de ces hommes menteurs qui feignaient l'éloignement du monde, l'amour de la prière, de la vie mystique, et le désir de vivre au sein des privations et de la misère, tandis que leur véritable but n'était autre que de fasciner le pauvre peuple au moyen de leur infernale hypocrisie, but qu'ils étaient bien près d'atteindre, afin de consolider le trône du despotisme théocratique... despotisme effrayant qui repose sur les tortures de l'humanité... despotisme horrible, exercé par des prêtres bourreaux, par des moines assassins, rassemblés dans une affreuse caverne, dont le souvenir ne sera jamais suffisamment exécré, pour condamner l'innocent, le philosophe, le savant, à périr dans les flammes ou sur le gibet, au milieu d'atroces martyres...

despotisme dégradant, qualifié par cette institution homicide du nom sacré de Saint-Office... despotisme brutal, non moins affreux que la tyrannie militaire, qui ne reconnait d'autre loi que le caprice d'un chef, d'autre souveraineté que le sabre d'un dictateur.

Tout en dévoilant, dans la suite de notre histoire, les saintes horreurs de l'oppression théocratique, ainsi que celles qui proviennent de la stupide domination des baïonnettes, de ces baïonnettes soudoyées par le peuple pour sa sûreté et non point pour son esclavage, nous prouverons aussi l'inviolable sainteté du droit qu'ont les peuples, nous ne disons pas de se révolter, mais de sévir contre leurs oppresseurs; car, lorsque les nations se lèvent en masse pour punir d'insolents despotes violateurs des lois, elles ne font qu'exercer un acte de souveraine justice.

Que les peuples apprennent à bénir et respecter les gouvernements sages et bons; mais qu'ils sachent aussi que les tyrans, il faut les précipiter dans l'abîme.

Nous voulons aussi faire entendre notre voix énergique et indépendante contre toute espèce d'abus, et surtout contre le vice de tant de systèmes d'impôts qui pèsent et ont toujours lourdement pesé sur les classes ouvrières, et dont le seul but est d'enrichir la fainéantise qui repose sous des lambris dorés.

Mais, nous dira-t-on, les charges de l'État, l'armée? Nous sommes loin de nous opposer au payement d'équitables contributions qui permettent de faire face aux besoins du gouvernement; mais pourquoi cette armée si brillante et si nombreuse qui ruine la nation? Il ne serait pas malaisé de la réduire, si on ne s'était avisé de désarmer et d'abolir cette brave milice citoyenne dont nous revendiquerons la gloire en temps et lieu dans ce consciencieux ouvrage, afin de confondre, par l'exposition véridique de ses nobles faits, les détracteurs infâmes qui osent la calomnier. Renouons toutefois maintenant le fil de notre histoire.

Le couvent du Grand-Saint-François se trouve placé dans un des sites les plus retirés, au delà de la porte de *Moros*, très-près de la rue *del Rosario*, rue étroite et misérable, généralement habitée par la partie la plus pauvre du peuple.

Parmi la gent dévote, le frère Patrice était un des moines les plus renommés de ce couvent.

Toutes les fois que ce bon frère prêchait, le monde affluait dans l'église, parce qu'en effet son éloquence était séduisante, surtout lorsque, selon son habitude, il déclamait contre la sensualité des femmes et la brutale concupiscence des hommes.

Mais, il ne fallait pas s'y tromper, frère Patrice, ainsi que la plupart des moines, suivait la maxime commode qui dit : ***Fais ce que je dis et non point ce que je fais***, et il avait maintes fois fait voir que les filles d'Ève ne lui étaient point indifférentes; il tâchait donc, par les foudres de sa parole, de diminuer le nombre de ses rivaux parmi les fils d'Adam.

Frère Patrice... voyez donc le nigaud! aimait mieux les tendres tourterelles que le jambon rance! Il avait en haine mortelle les vieilles et nauséabondes bigotes, qui, édentées et remplies de vapeurs, se heurtaient à son confessionnal pour lui révéler une foule de médisances et de fadaises : aussi, pour s'en venger, leur infligeait-il de si atroces pénitences, que celles qui en essayaient n'y revenaient plus ; car ce qui plaît à ces tartufes féminins, c'est la confession des péchés des autres, la médisance, seul élément de la vie de la plupart des vieilles dévotes, et qui requiert un confesseur d'une conscience très-élastique.

Ceci nous rappelle certain philosophe célèbre, que nous ne voulons pas nommer, qui disait qu'il faut aimer les femmes jusqu'à l'âge de vingt ans, les respecter jusqu'à trente-neuf, et à quarante...

A ce qu'il paraît, notre frère Patrice partageait cette opinion, car, à ce que nous venons de dire au sujet de sa haine contre les nymphes sexagénaires, nous ajoutons qu'il avait du penchant pour les beautés qui, comme on dit en Andalousie, commencent à *griller*.

Sa passion pour ces oiseaux du paradis, fleur et crème du beau sexe, le rendait presque frénétique; en sorte que sa plus douce besogne était l'enseignement du catéchisme du père ***Ripalda***, qu'il apprenait à un certain nombre d'enfants des deux sexes, parmi lesquels on voyait une séduisante jeune fille qui touchait à son douzième printemps.

Cette aimable enfant était élancée, taillée en sylphide, et l'on eût dit qu'elle dépassait son troisième lustre, bien qu'elle fût trop candide encore pour deviner la turpitude des désirs du saint homme.

Cette intéressante créature avait une grâce enchanteresse, un teint brun, des traits d'une régularité parfaite, de grands yeux noirs, des cils de la même couleur et d'une longueur plus qu'ordinaire, de même que sa chevelure, qui était d'une beauté parfaite; elle s'appelait Marie.

Elle s'habillait modestement, comme étant la fille d'un honnête ouvrier, mais avec une propreté exquise, grâce aux soins d'une tendre mère.



Frère Patrice présentait toujours Marie aux autres enfants comme un modèle d'application.

Même lorsqu'elle répondait de travers et ne savait pas un mot

de son catéchisme, au lieu de recevoir une punition, elle obtenait le prix destiné au mérite et à la vertu ; il est peut-être à propos de dire que ce prix consistait en quelques bonbons, des brioches, des biscuits, du raisin sec ou quelque autre friandise pareille, dont on trouvait en tout temps une ample provision dans les cellules des pauvres pénitents.

Le moine prenait ce prétexte pour amener la séduisante enfant dans la sienne : c'était toujours pour prix de son application, qu'elle y recevait les brûlantes caresses du cynique anachorète, qui, comme un bon père, lui prodiguait ses baisers stupides, parce que rien n'est plus saint et plus juste que de récompenser dignement les néophytes qui, dans l'enseignement divin, font des progrès comme ceux que, d'après l'idée du frère Patrice, l'on voyait s'effectuer dans l'innocente Marie.

Le zèle du professeur séraphique était si ardent pour son élève, que la pauvre enfant, malgré son excessive candeur, parvint à connaître qu'il y avait dans ses caresses quelque chose d'extraordinaire, et dès lors, au lieu de les recevoir comme une douce récompense, elle les endurait comme un atroce martyre.

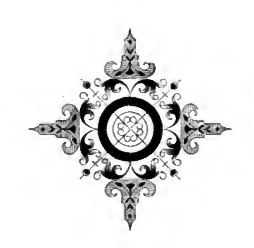
La description prosopographique du moine sera plus que suffisante pour faire connaître jusqu'à quel point ses épanchements devaient répugner à la pauvre fille.

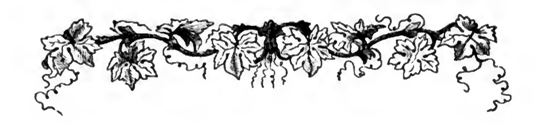
Frère Patrice touchait à sa trentième année. Il était de petite taille et d'une obésité stupide. Le poil qui dessinait sa tonsure était roux; ses yeux, extrêmement petits, étaient accentués par des sourcils qui semblaient être de chanvre, et les pupilles rayonnaient d'un vert tellement clair que son regard avait toute la malignité de celui du chat. L'ensemble de sa figure était grand, rond, pourpré, et la forme de son nez donnait l'idée d'une pomme d'amour déjà mûre. En un mot, quoique son torse fût le plus ridicule du couvent, il était lascif comme un singe, audacieux, emphatique, hypocrite comme la plupart des moines, et c'était sans doute à force de flagellations, de macérations, de pénitences, jeûnes et cilices, qu'il parvenait à se conserver frais et dispos, à l'instar de tant d'autres ministres du Seigneur.

Il n'est pas besoin de faire observer que frère Patrice prisait

sans relâche : ce procédé se trouvant dans la catégorie des vices, il ne pouvait manquer d'être l'apanage d'un moine.

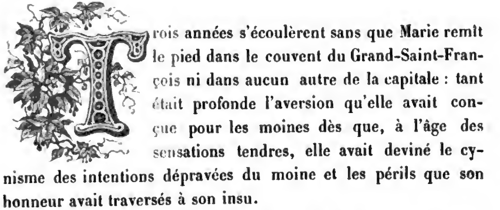
Les caresses d'un être qui sentait de si loin le tabac répugnaient tellement à la pauvre vierge, qu'elle prit la résolution de ne plus fréquenter le catéchisme; car déjà, de longue main, elle avait essayé de répondre de travers à toutes les questions, ce qui n'empêchait pas, comme nous l'avons déjà dit au lecteur, que les prix et les récompenses lui fussent dévolus.





II

DEUX RIVAUX.



Trois années s'écoulèrent sans que Marie remît le pied dans le couvent du Grand-Saint-François ni dans aucun autre de la capitale : tant était profonde l'aversion qu'elle avait conçue pour les moines dès que, à l'âge des sensations tendres, elle avait deviné le cynisme des intentions dépravées du moine et les périls que son honneur avait traversés à son insu.

La beauté de Marie, pendant cet intervalle, se développa de façon qu'elle était la plus jolie personne de la rue *del Rosario*.

Elle ne pouvait se montrer dans la rue sans attirer l'attention

des jeunes gens, et certes ce n'était ni par d'audacieux regards ni par une démarche trop leste.

Marie était aussi belle qu'honnête; son maintien, toutes ses manières, respiraient la candeur et la modestie.

Elle aimait la vertu sans hypocrisie; point de coquetterie dans sa toilette, ce qui d'ailleurs eût été impossible à sa pauvreté; mais elle avait cette grâce de la nature qui, à quinze ans, est la plus séduisante parure de la beauté. C'est l'âge des illusions, et Marie ressentait tous les effets de son âge.

Sa beauté lui faisait concevoir la douce espérance de rencontrer un homme qui la rendrait heureuse. Elle ne pensait pas que ce bonheur dût être l'effet de la richesse. Elle désirait un ami qui l'aimât comme son père aimait sa mère, et pour y parvenir, par un instinct naturel elle tâchait de se parer avec les humbles atours que sa pauvreté pouvait lui fournir.

Elle écoutait avec plaisir les cajoleries des jeunes gens lorsque, dans leurs propos, ils n'outre-passaient pas les bienséances; mais ni ses regards, ni ses paroles, ni ses actions, ne pouvaient donner lieu au moindre soupçon capable de ternir sa réputation.

Malgré cette réserve, certain jour du mois de juillet de 1833, un adolescent, à peu près dans sa vingt-troisième année, joli garçon, blond, au teint frais, aux yeux bleus, figure agréable, mise élégante et chapeau légèrement penché, l'accosta avec un beau cigare de la Havane entre les lèvres, et, d'un air malin qui le rendait plus séduisant, lui dit avec douceur :

— Ma toute belle, s'il vous manque un ami, voici quelqu'un qui vous offre non-seulement une amitié aussi longue que sa vie, mais encore d'être votre esclave, pourvu que vous consentiez à devenir sa compagne.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Marie au gracieux Céladon à l'œil bleu; puis détournant ses regards, et le visage éclatant de rougeur, elle accéléra sa marche.

Le jeune homme força également la sienne, et ajouta avec un aimable sourire :

— Belle des belles! un simple *oui* de cette lèvre céleste peut combler mon bonheur et peut-être le vôtre. Charmante sournoise,

ne doutez point que je vous aime sincèrement; et si vous ne repoussez point mes offres, si vous daignez accepter mon cœur, je jouis, grâce au ciel, d'assez de moyens pour vous procurer toutes sortes d'aisances. Je demeure dans la Fontana-d'Or, carrière de Saint-Jérôme, et cette demeure deviendrait un paradis, ange de



beauté, si vous daigniez y tenir compagnie à l'amant qui vous adore. Et vous, où demeurez-vous? quel est votre nom?

— Je demeure chez mes honnêtes parents, répondit la timide

fillette d'une voix mal assurée. Vous ne pouvez avoir le moindre intérêt à connaître mon nom.

— Pas d'intérêt à connaître votre nom! le nom de la plus séduisante brune que j'aie jamais vue de ma vie!

— Je suis pauvre, monsieur, mais je ne pense pas que ma pauvreté vous donne le droit de vous moquer ainsi de moi.

— Me moquer de vous! moi! Est-ce que l'on peut trouver dans Madrid des yeux plus séduisants, une taille plus élégante? Oh! dites-moi votre nom, beauté ravissante, dites-moi votre demeure... Ou plutôt, souffrez que je vous conduise... si toutefois je ne puis faire ombrage à quelque rival... plus heureux que moi, peut-être.

— De nouveau je vous dis, monsieur, que vous vous êtes trompé, reprit Marie en balbutiant; et plus que jamais elle pressa sa marche, de sorte que l'Adonis pensa qu'il n'était plus convenable d'insister.

Ce beau jeune homme était don Louis de Mendoza, fils d'une des plus nobles et des plus riches familles de l'Aragon.

Don Louis, ayant reçu une éducation soignée qui lui avait procuré de vastes connaissances, et se trouvant en outre doué d'une grande perspicacité naturelle, nourrissait des principes libéraux, comme tous les jeunes gens qui ne sont point entichés de vieux préjugés.

On voyait en lui un véritable Aragonais; son caractère bon, plein de franchise, de générosité, captivait les sympathies de tous ceux qui le connaissaient. Toutes les femmes lui plaisaient, et il les cajolait toutes, comme il venait de faire à la pauvre Marie; mais il est vrai de dire que les attraits de cette brune charmante l'avaient touché bien autrement que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Cependant, cette sensation fut éphémère, et bientôt il oublia sa sirène, parce qu'avant tout il était jeune et étourdi.

La malheureuse enfant, qui jusqu'alors avait su repousser avec indignation les fades cajoleries qu'on lui prodiguait, quoique ayant répondu selon son devoir aux lestes propos du jeune inconnu, et sans avoir même l'ombre d'une idée qui pût nuire à son honneur, cherchait dans sa tête quelque chose qui pût atténuer,

excuser l'audace de ce séduisant adorateur. Son éloquence, sa délicatesse et jusqu'à cet abandon avec lequel il avait prononcé ces phrases douces et flatteuses, qui cependant n'étaient pas fort honorables pour la personne à laquelle elles s'adressaient, avaient pour l'imprévoyante jeune fille quelque chose d'adorable qui troublait sa raison. C'était sa première blessure d'amour, et la malheureuse ne pouvait s'imaginer que celui qui lui avait parlé de sa passion avec tant de douceur fût capable de la tromper, et, bien moins encore, qu'il songeât à la flétrir.

Livrée à de telles pensées, elle longea machinalement le couvent du Grand-Saint-François.

Tout à coup, un homme s'approcha d'elle, lui mit un billet dans la main et s'enfonça dans le couvent.

La jeune fille garda ce billet par distraction, et, lorsqu'elle leva la tête pour voir qui le lui avait donné, elle aperçut frère Patrice qui traversait déjà le portique de l'église.

Marie ouvrit la petite lettre que le moine venait de lui faire prendre, et lut ce qui suit :

« Marie, je t'ai aimée dès ton enfance, et quoique, dédaignant ma passion, tu te sois toujours éloignée de moi, je te vois à ton insu avec délices parce que je t'adore. Je sais que tu vis dans la misère... j'en suis affligé... Réponds à ma flamme, et sache que tu peux compter sur... vingt réaux par jour. »

— Quelle horreur! s'écria la vertueuse enfant; et, pleine d'indignation, elle ne voulut pas en lire davantage et déchira la lettre, qui n'avait ni signature ni rien qui pût compromettre le moine astucieux.

Cependant, ce fatal écrit la tira de sa léthargie et effaça les douces illusions que les paroles de l'Adonis aux cheveux d'or lui avaient fait concevoir.

— Plus de doute, soupira-t-elle, tous deux m'ont crue capable de vendre mon honneur... La lettre du moine pervers donne la clef des intentions du jeune homme... Ils m'ont tous deux fait des propositions qu'on n'adresse qu'aux femmes déshonorées!... Grand Dieu!... grand Dieu!

Ce fut au milieu de ces poignantes réflexions que Marie rentra

chez elle, où, courant à son petit réduit, elle tomba presque évanouie sur sa chaise, et, appuyée sur sa triste couchette, elle versa d'abondantes larmes, qui du moins soulagèrent son cœur oppressé.



PREMIÈRE PARTIE

INDIGENCE ET HONNEUR

CHAPITRE I

L'OUVRIER ET SA FAMILLE





Derrière le couvent du Grand-Saint-François s'étend la rue *del Rosario*, qui, comme toutes celles des quartiers éloignés, offre un singulier contraste avec le bruyant mouvement et l'animation qui règnent toujours dans le centre de la capitale.

La rue *del Rosario* n'est cependant pas des plus silencieuses ni des plus solitaires, surtout depuis que le couvent est devenu une caserne.

Tout auprès d'une petite fontaine, dans un angle de cette rue, on voit un vieil édifice assez vaste, généralement habité par ces

malheureuses que la faim porte à la prostitution, parce qu'il n'y a pas chez toutes les femmes la force de vertu nécessaire pour se résigner à endurer une existence pénible, remplie de privations et de fatigues.

. . . .

Les trois mille malheureuses ouvrières employées dans la fabrique de tabac de Madrid fournissent une preuve palpable de l'inclination laborieuse qui se trouve chez les filles du peuple, et de leur penchant à la vertu; car, malgré les gages misérables qu'elles reçoivent comme rétribution d'un travail aussi productif pour l'Etat qu'il est pénible et assujettissant pour celles qui l'exécutent, elles préfèrent à un bien-être qui serait le prix de leur dépravation, le gain d'une journée insuffisante même pour apaiser la faim qui les dévore.

Ceci sert à prouver que si le gouvernement favorisait les établissements de ce genre et améliorait le sort des ouvriers et des ouvrières, les vices et les crimes, enfants de la misère et de la fainéantise, diminueraient d'une manière sensible.

Et cette indifférence que le gouvernement témoigne pour les classes pauvres, insolemment appelées *populace* par les véritables criminels, par ceux qui, au milieu de l'abondance et des trésors, se livrent à toute espèce de vices; cette indifférence est d'autant plus coupable, qu'en employant les bras on donnerait en même temps du pain aux masses populaires, et l'on augmenterait la richesse du pays.

Qu'il suffise de dire, à l'appui de cette assertion, que la fabrique de tabac, d'après le Manuel de Madrid, de M. Mesonero Romanos, en produisit, dans la seule année **1843**, **14,925** livres de la Havane, **123,552** livres de mixte, **652,707** livres de commun, et **29,807** de haché.

Et tandis que cette richesse, ajoutée aux impôts excessifs, aux contributions disproportionnées qui pèsent sur le pauvre peuple, aux tarifs exotiques qui ruinent toutes les entreprises industrielles, sert peut-être à changer en repaires de dissolution les palais des ambitieux corrompus, les classes ouvrières gémissent dans la plus épouvantable indigence.

Et au lieu d'incriminer ces grands coupables, qui se parent dans leurs danses et leurs banquets des dehors d'un luxe asiatique, on les respecte, on leur obéit comme à la vertu même; et le peuple est appelé *populace*, on le méprise, et on lui crache à la figure!

Il y a, dans la haute société, des dames d'une vertu exemplaire; le plus grand nombre méritent du respect, non-seulement par la douceur et l'élégance de leurs manières, mais encore par leur instruction exquise, leur amabilité, et beaucoup d'autres qualités honorables, dignes du plus grand éloge. Mais n'en voit-on point d'autres qui oublient leurs devoirs pour le vain plaisir de faire parade de leur beauté, ou poussées par le sot orgueil de montrer avec une coquetterie criminelle la foule d'adorateurs qui les environnent? Et voilà ce qu'on appelle mérite, grâce, attrait enchanteur! Et lorsqu'une fille du peuple méconnaît les lois de la morale, bien que le plus souvent ce soit pour obéir à d'autres non moins sacrées, par exemple, pour subvenir aux besoins de ses enfants affamés, on l'enferme dans les galères! Nous ne plaidons pas la cause de la prostitution... oh! certes, en aucune façon; mais qu'il y ait du moins de l'égalité dans la justice.

Madame la marquise une telle, la duchesse une telle, sont des coquettes, elles tournent la tête à tous les lions de Madrid... Oh! c'est parfait; ce sont des beautés d'un grand mérite, on ne saurait résister à leurs charmes.

Cette autre jeune fille est belle; au milieu des horreurs de la faim et des privations les plus atroces, elle a succombé à la séduction... mais elle est une pauvre ouvrière en cigares, et dès lors c'est une femme de mauvaise vie, une femme criminelle qu'il faut renfermer au *Saladero* [1].

Combien de femmes entretenues par des ministres et des géné-

[1] *Saladero*, espèce de prison comme celle de Saint-Lazare à Paris. La maison de ville ayant reconnu l'inconvénient de renfermer dans son sein la prison de ville, en 1831 celle-ci fut transférée à la maison appelée *Saladero*, contiguë au *portillo* de Sainte-Barbe. Tandis que les femmes de mauvaise vie qui jouissent de bonnes relations scandalisent de tous côtés le public, les malheureuses qui n'ont point de riches soutiens sont conduites au *Saladero*, quelquefois sur de simples soupçons, ou pour l'énorme délit de leur désolante misère.

raux ne voit-on point à Madrid offenser la morale publique dans les théâtres et les promenades, par l'insultante parade de leur scandaleuse opulence ! Et tandis que ce dégoûtant spectacle est regardé avec indifférence, et très-souvent applaudi, quel est le sort réservé à la malheureuse victime de l'amour ou de la séduction de l'humble soldat? La réponse à cette affligeante question se trouve consignée dans une page du numéro 2816 du *Castellano*, que nous avons lue avec horreur. Elle est ainsi conçue :

« On écrit de *Cuenca* à un journal progressiste que deux pauvres femmes perdues qui suivaient l'armée, tout en maraudant entre les rangs de la brigade, ont été prises, tondues, promenées sur des ânes et chassées de la ville tambour battant, sans qu'on sache que l'autorité civile y ait pris la moindre part. Il nous semble que la police militaire a des moyens moins répugnants pour chasser l'immoralité des rangs de l'armée, sans faire usage de ces châtiments si peu dignes d'un peuple qui se dit libéral et civilisé. »

Qui a autorisé les mandarins militaires à commettre de pareils excès? Est-ce ainsi qu'on réprime le libertinage du soldat? Non, certes, puisque le châtiment ne retombe pas sur lui. Corrige-t-on ces misérables débauchées? Bien moins encore, puisqu'on attache à leur front le sceau de l'infamie, ce qui leur interdit à jamais l'espoir de conquérir par une bonne conduite les égards et le respect dus aux femmes honnêtes, et ne leur laisse dans le monde que deux seules ressources : LE SUICIDE OU LA PROSTITUTION ! Et par cela même que par de tels moyens on pousse à la prostitution, on doit avoir recours à des voies plus honorables pour détruire ces fétides repaires de femmes corrompues qui infectent la société.

Que l'on donne des secours aux pauvres, qu'on leur donne de l'ouvrage, et les vices qui ne disparaîtront pas avec la faim seront des vices nés du mal, que l'on pourra sévèrement punir, non pas toutefois en exposant au jour des spectacles horribles qui nous ravalent au rang des peuples sauvages, mais d'une manière digne de la civilisation du siècle.

. . . .

La rue *del Rosario* a la réputation d'abriter un nombre considérable de ces femmes qui n'ont pas eu l'héroïsme de préférer un

assujettissement laborieux, les privations, les tortures de la faim, à une existence joyeuse et nonchalante.

On y voit donc des *manolas* ne cherchant que plaie et bosse, comme on dit à Paris, de ces femmes qui diraient une sottise à la lune avec le même sang-froid qu'elles ont pour avaler une chopine.

On voit aussi *croiser* dans la même rue des hommes au manteau brun, aux larges favoris, au chapeau rabattu, et pas mal de ces vieilles harpies qui cachent leurs haillons sous un sale et large châle de laine à carreaux rouges et verts.

Vers le printemps, cette rue *del Rosario* devient plus bruyante encore. Les voisines sortent de leurs tanières pour prendre le soleil, se peignent les unes les autres, tandis que les vieux laiderons s'amusent à dire du mal du prochain.



Une nuée de moutards, car on dirait que la fécondité est l'apa-

nage du pauvre, jouant en chemisette, quand ils en ont, au milieu des poules du marchand de vin, entravent la marche des passants.

C'est cette rue qu'habitait Anselme l'*Intrépide* avec sa nombreuse famille.

Le mur qui entoure le couvent du Grand-Saint-François prend tout un trottoir de la rue *del Rosario;* l'autre est longé par une filière de misérables habitations, dont les portes permettent à peine à un homme de passer sans baisser la tête.

Bon nombre des cellules du couvent prennent jour par des fenêtres donnant sur la rue *del Rosario.*

La maison marquée du numéro 3 a aussi sa petite porte comme les autres; à gauche de cette porte on voit une grille ayant un vitrage intérieur auquel manquent trois ou quatre carreaux, dont l'un est remplacé par une feuille de papier, et les autres par des chiffons de toile cirée. Entre la grille et la porte, sur le mur enfumé, se dessine une croix jaune. Après un couloir très-serré et profond, on trouve six marches qui conduisent à une petite cour. Là se trouvent différentes portes. La première à droite est l'humble demeure de la famille d'Anselme l'Intrépide, composée du mari, de la femme et de sept enfants. Quoique dans ce triste réduit tout respirât la misère, la plus grande propreté y régnait, non-seulement sur le peu de meubles très-ordinaires qui le garnissaient, mais encore dans les vêtements rapiécés des pauvres gens qui l'habitaient.

Dans une méchante chambre mal carrelée gisaient deux paillasses, séparées par une vieille malle qui renfermait le bagage de toute la famille. Elles étaient cachées par des rideaux d'indienne foncée, attachés au plafond par des anneaux passés dans un vieux jonc, et descendant jusqu'à quatre pouces du plancher. Ces rideaux partageaient la chambre en deux moitiés, dont l'une formait l'alcôve et l'autre le salon, où se trouvaient quatre chaises et une table en bois blanc. Un petit vase placé sur la table avec quelques fleurs, deux petits oiseaux en plâtre peint, symétriquement posés; six gravures ou portraits, savoir : de Riego, de Mina, de Laci, de l'Empecinado, de Torrijos et de Manzanerès, et de plus, un miroir dont la glace était fêlée, un christ et une

vierge, formaient tout l'ornement de la demeure du pauvre ouvrier.

Sur l'une des paillasses dont nous avons parlé couchaient les deux époux avec deux petites filles; l'autre était destinée à quatre petits garçons. Marie avait sa chambre à part.

La chambre de Marie était excessivement petite. Il n'y tenait qu'un petit lit, une chaise et une petite table, sur laquelle on voyait une modeste toilette.

En face de cette chambre était la cuisine, dont la propreté contrastait avec la pauvreté des ustensiles.

Les objets les plus précieux de la maison de l'ouvrier consistaient en une élégante petite cage et un très-beau serin, cadeau que le père avait fait à sa fille le jour de sa fête.

Anselme l'Intrépide avait à peu près quarante-cinq ans. Belle taille, figure au type espagnol, brun; des yeux et des cheveux noirs; regard expressif, caractère jovial.

Il avait servi dans l'armée libérale, sous un colonel à qui, dans une rencontre, il avait sauvé la vie, et qui, voulant récompenser le service de son libérateur, lui procura sa retraite; chose qu'Anselme désirait bien vivement depuis qu'il aimait la femme que plus tard il épousa.

Ce brave colonel pleurait depuis peu de temps la perte d'une épouse adorée, et il semblait chercher dans les dangers le terme de sa douleur déchirante; à la fin, réfléchissant qu'il devait sa vie et ses affections au tendre fruit qu'il avait obtenu de son amour, il lui sembla qu'il ne pouvait jamais récompenser assez richement le jeune et vaillant soldat qui l'avait arraché à une mort certaine, et il lui offrit de l'or en abondance; mais cette offre fit rougir le soldat, qui, pour toute récompense, ne voulut accepter que l'amitié de son chef. « Eh bien donc, lui dit le colonel en l'embrassant, dès ce jour, je veux être ton frère... Marie-toi et sois plus heureux que moi... Mais si le destin te donne une fille, je veux être son parrain; m'entends-tu? Je veux qu'elle se nomme Marie, parce que c'est le doux nom que portait l'épouse que j'ai tant aimée; et puisque tu ne demandes que mon affection, je jure, par le souvenir de l'ange que Dieu m'a enlevé, que je ne serai jamais ingrat envers toi.

Tant pour la bravoure avec laquelle il retira son colonel d'un si grand danger que pour beaucoup d'autres prouesses qui lui attirèrent l'estime et l'admiration de ses supérieurs, Anselme reçut à l'armée le glorieux sobriquet d'*Intrépide.*

Malgré tant de hauts faits et l'éloge qu'en faisaient journellement tous ceux qui en étaient témoins, ce vaillant guerrier ne reçut jamais la récompense qui lui était due, parce qu'en Espagne il est rare que les braves soient récompensés. Tandis que le soldat verse son sang, en affrontant avec audace les plus grands dangers, sa gloire, ses privations, sa constance, son dévouement, son héroïsme, périssent dans l'oubli... On le condamne à la faim... à la nudité [1]!!! Et le chef, qui souvent ne peut compter d'autres services que l'intrigue ou la basse flatterie, se trouve comblé d'honneurs et de richesses!!!

Anselme n'ambitionnait pas l'avancement. Il se battait par amour de la liberté, et pour défendre cette liberté et l'indépendance de sa patrie. Il ne pouvait donc manquer d'être un héros, et aux héros leur conscience suffit.

Il prit sa retraite à l'âge de vingt-huit ans, parce que la femme qu'il aimait ne consentit à l'épouser qu'à cette condition.

Cette femme s'appelait Louise, jeune beauté, blonde ravissante, et fille de pauvres et honnêtes parents.

Anselme était robuste... Il se livra au travail, et bientôt il devint un des plus habiles maçons de Madrid. Il ne manquait presque jamais d'ouvrage, et comme sa journée lui fournissait quatorze

[1] Nous jouissons lorsque nous voyons le brillant état actuel de l'armée. Mais nous déplorons que les autres charges ne soient pas si scrupuleusement remplies. Est-ce que le gouvernement voudrait contenter la force armée pour en faire exclusivement son appui? Les gouvernements justes se soutiennent par l'amour des peuples. Il n'y a que les despotes qui s'appuient sur la force matérielle. Toujours est-il que nous désirons que le soldat soit satisfait comme il mérite de l'être.

Les princes français qui, en septembre 1845, ont vu nos troupes à Pampelune, se sont émerveillés de leur belle tenue. Voici ce que rapporte à ce sujet le *Bulletin de l'armée :*

« Pour retracer fidèlement l'impression que l'aspect de nos troupes a produite sur les princes et les officiers de leur suite, il suffira de dire qu'ils demandaient, avec un air douteux, si en effet les autres corps de l'armée se trouvaient dans un état pareil, croyant que ceux qu'ils avaient sous les yeux avaient été choisis pour la circonstance. »

réaux, et celle de Louise, qui était une des meilleures couturières de son époque, cinq réaux de plus, ils réunissaient une somme suffisante pour vivre dans une honnête aisance.

Marie naquit dix mois après cette vertueuse alliance. Elle vint au monde belle et brune comme son père; et plus tard elle acquit toutes les grâces et toutes les vertus de celle qui lui avait donné le jour.

Le colonel dont nous avons précédemment parlé ne put remplir son affectueuse promesse; les journaux avaient annoncé la mort de ce brave militaire; néanmoins, pour honorer sa mémoire, Anselme appela sa fille du nom de Marie.

La naissance de cette enfant mit le comble au bonheur des deux époux; mais cet état prospère ne fut pas de longue durée.

Après Marie, Anselme et Louise eurent encore six enfants; et à mesure que les besoins augmentaient, les temps devenaient plus durs. Le travail était plus rare, surtout en hiver; car les journées étant payées au même taux en toute saison, les entrepreneurs ne construisent que lorsque les longs jours sont arrivés. C'était là le motif qui faisait qu'Anselme passait des mois entiers sans ouvrage; et comme un malheur ne vient jamais seul, une terrible maladie frappa son épouse et accrut encore sa gêne.

La bonne Louise, la digne et vertueuse mère de Marie, voyant le désespoir auquel se livrait Anselme, parce qu'il n'obtenait pas assez d'ouvrage pour subvenir aux besoins de sa famille, travaillait nuit et jour sans relâche, malgré les remontrances de son mari, qui ne voulait pas consentir à ce qu'elle se donnât tant de mal.

Louise dissimulait les atteintes portées à sa santé par tant de fatigue; mais peu de mois d'un travail si rude suffirent à lui attirer une ophthalmie qui la jeta sur le lit de douleur.

Alors, il fut indispensable de vendre tout ce qui se trouvait dans le triste réduit pour faire face aux frais de cette maladie cruelle, qui se termina, pour la tendre mère et fidèle épouse, par la privation du don le plus précieux que Dieu puisse accorder aux mortels : la malheureuse Louise devint aveugle.

L'aumône était désormais la seule ressource qui restât à cette

honnête famille; et ce moyen, trop humiliant pour le cœur qui n'est pas accoutumé à se dégrader au point de demander un morceau de pain à la charité publique, répugnait à l'homme qui, dans les rangs de l'armée, avait senti s'éveiller en lui, en même temps que son noble courage, cet orgueil du point d'honneur qui lui eût fait préférer la mort à la mendicité.

Les malheurs successifs de sa triste famille ulcéraient le cœur de Marie, qui surtout ne pouvait supporter la douloureuse situation de sa mère adorée.

Marie était l'ange consolateur de tous ses parents. Ses soins assidus, son zèle, faisaient supporter avec résignation à son père et à sa pauvre mère les cruelles privations et les affreux malheurs qui les accablaient.

Une année s'était écoulée depuis que Marie avait rencontré l'étourdi et élégant jeune homme aux blonds cheveux, et que l'audacieux moine de Saint-François avait osé mettre dans sa main la déclaration écrite de son amour crapuleux.

Les douleurs et les angoisses qui dans cet intervalle avaient torturé le cœur de Marie, lui avaient fait presque entièrement oublier ces deux événements.

La situation de la famille de l'ouvrier était telle, que la pauvre Marie ne savait où donner de la tête pour calmer la faim de six enfants, ses sœurs et ses frères, qui pleuraient sans cesse autour de la pauvre mère et demandaient du pain. C'étaient deux petites filles de six et de sept ans, et quatre petits garçons de trois, de cinq, de neuf et de dix ans.

. . . .

Les horreurs de la faim !... tel était le résultat qu'une famille honnête obtenait en récompense de ses vertus !... voilà le prix destiné au laborieux artisan !... voilà la couronne que le brave rapporte au foyer domestique après avoir rendu de nobles services à sa patrie !

Oh ! cela est épouvantable ; et cela ne serait pas, si le gouvernement fomentait et protégeait l'esprit d'association et de moralité, qui ne peut manquer de germer dans les cœurs philanthropiques.

Pourquoi ne pas créer dans Madrid, et dans tous les endroits populeux, des sociétés de bienfaisance en faveur des honnêtes ouvriers, à l'instar de celle qui, sous le titre de *Caisse de secours agricoles de la province de la vieille Castille*, vient de s'ériger dans la ville de Valladolid? L'idée de présenter des secours au pauvre dans sa gêne, dans ses maladies et dans ses besoins, est juste, belle et honorable.

L'entreprise de Valladolid remplit son engagement avec sagesse et équité. Il est impossible de ne pas consigner dans les pages de cette histoire cet éminent service que M. Garci-Aguirre, fondateur de ce pieux établissement, vient de rendre à son pays. Nous invitons les capitalistes espagnols à concilier les bénéfices de leurs spéculations avec ceux que le peuple retirerait de la propagation d'institutions pareilles.

Ils n'ont qu'à destiner, pour cet objet philanthropique, une bien mince part de ces millions qu'absorbent les chanteurs et les danseurs étrangers, tandis que les comédiens espagnols languissent dans la misère ; et certes ils obtiendront les bénédictions de leur patrie.

Quelques associations, dans le but charitable de doter la fille du pauvre au moment de son mariage, seraient encore d'une grande utilité pour le peuple.

Nous parlerons plus explicitement, dans la suite de notre histoire, de cette idée et de bien d'autres, qui rendraient la pauvreté impossible et feraient disparaître les crimes que fait éclore le besoin. . . . .

Anselme et la pauvre aveugle, se tenant toujours par la main, semblaient attendre avec résignation l'instant qui devait les voir succomber aux ravages de la faim.

Il ne restait à Marie qu'un seul moyen pour soulager pendant quelques jours ses parents et ses pauvres frères, qui, blêmes et cadavéreux, les yeux séparés de leurs orbites, désiraient la mort comme le terme de leurs souffrances.

Ce moyen répugnait au cœur tendre et sensible de la fille de l'ouvrier; c'était pour elle un pénible sacrifice qu'il fallait pour-

tant accomplir sur l'autel de l'amour filial. A la fin elle l'exécuta avec courage, comme on verra dans le chapitre suivant, perdant pour toujours son inestimable joyau, seule consolation de cette âme si pure et si vertueuse.



CHAPITRE II.

LE SERIN.



L'innocente et candide Marie, tout occupée des travaux domestiques, ne quittait jamais le logis; car, lorsque auparavant il y avait encore quelques ressources pour faire face aux plus urgents besoins, son frère aîné, qui, comme nous l'avons dit, se trouvait dans sa dixième année, était le pourvoyeur de la pauvre table de l'ouvrier; non point qu'elle fût suffisante, mais du moins elle atténuait les rigueurs de la faim, qui se faisaient déjà sentir dans cette famille infortunée.

Marie, par conséquent, manquait de toute espèce de rapport avec la société; elle n'avait pas même une amie dans le sein de laquelle elle pût verser ses chagrins secrets. C'est ainsi qu'au milieu de ses soucis continuels pour fournir autant que possible aux

besoins de ses frères et de ses parents, son délicieux serin était sa seule consolation.

Pour qui pourrait se faire une idée de l'exquise sensibilité du cœur généreux de cette vierge intéressante, il serait facile de concevoir l'affection qu'elle portait à cet innocent petit oiseau.

Ce serin était le plus précieux bijou qu'elle possédât, non-seulement parce que c'était le présent d'un père qu'elle adorait, mais à cause encore des rares attraits de ce gentil animal, doué d'une intelligence tellement extraordinaire, qu'il paraissait comprendre les caresses de la brune charmante qui le soignait. Marie s'acquittait de cette tâche avec un zèle vraiment maternel. Tous les jours elle nettoyait à fond sa jolie cage, changeait l'eau de l'abreuvoir, et plaçait entre les frêles barreaux quelques feuilles de laitue, que le joyeux oiseau becquetait avec un frémissement d'ailes qui annonçait son contentement intérieur.

Marie était dans le ravissement d'entendre le gazouillement et les cadences par lesquels il semblait témoigner sa reconnaissance; de le voir bondir de sautoir en sautoir, toujours gai et remuant; se submerger maintes fois dans l'abreuvoir, et aussitôt déranger avec son bec d'ivoire les plumes verdoyantes de ses ailes pour y infiltrer une fraîcheur agréable; et finalement, par de gracieuses secousses, remettre en ordre son luisant plumage.

Quelquefois Marie, tenant entre ses lèvres candides et virginales le gracieux noyau de la pomme de pin, collait sa bouche à la cage; alors la joie du charmant oiseau tenait du délire : un tremblement convulsif agitait ses ailes, et, filant sa note d'allégresse, il s'approchait pour saisir le don affectueux que lui portait l'amour d'une vierge si pure et si caressante. Il s'arrêtait tout auprès des lèvres enchanteresses, et, tournant çà et là sa petite tête élégante avant de porter le bec sur la proie, comme s'il eût craint de blesser le corail de cette bouche divine, il s'emparait enfin de son trésor et, triomphant, le savourait, et tirait de son gosier harmonieux des modulations sonores dont la netteté égalait celle des chants du rossignol, lorsque, dans le bois touffu et solitaire, il salue les premiers rayons du soleil naissant.

Chose étrange ! l'intelligence, ou, si l'on veut, l'instinct du serin de Marie semblait pénétrer jusque dans les recoins les plus éloignés du cœur de sa généreuse protectrice.

Lorsqu'en de meilleurs jours la pauvre fille n'avait pas encore ressenti les déboires qui plus tard déchirèrent sa poitrine, pleine de cette allégresse dont abondent toujours les âmes candides qui n'ont pas éprouvé les rigueurs de l'adversité, elle était toujours possédée de la jovialité naturelle à l'innocence. C'était alors que le charmant oiseau prodiguait de joyeuses cadences, saluant toujours l'entrée de Marie dans son réduit ; et aussitôt qu'elle en sortait, il devenait muet et silencieux pendant un long intervalle.

Mais depuis que tant de malheurs, frappant coup sur coup, avaient détruit le bonheur d'une famille si digne par ses vertus d'un sort meilleur... depuis que la rareté du travail avait jeté l'honnête ouvrier, l'époux fidèle, le tendre père, dans une inaction désolante... depuis qu'une affreuse maladie avait ravi la vue à la meilleure des mères, laissant ses fils malheureux dans les larmes de la faim, il était impossible, de tout point impossible, que Marie pût retrouver un instant de gaieté.

Parfois, afin de rendre le courage à ses parents, elle simulait la sérénité, la résignation, la gaieté même, et berçait sa famille d'espérances illusoires, afin de lui faire supporter avec courage le poids de son malheur ; mais aussitôt qu'elle se trouvait seule dans son triste réduit elle se livrait à la douleur, et elle versait d'amères et abondantes larmes.

A voir le pauvre petit oiseau, on n'eût pas manqué de dire que ce spectacle déchirant le contristait. Pourtant, aussitôt qu'il apercevait Marie, il essayait quelques modulations comme pour la distraire ; mais, la voyant toujours plongée dans son accablante mélancolie, le serin devenait aussi muet, et, s'accroupissant, son joli duvet se gonflait ; et dans cet état, triste et silencieux, il avait toujours les yeux attachés sur sa malheureuse maîtresse.

Une seule ressource restait à Marie pour soulager momentanément les maux de sa famille ; mais, nous l'avons déjà dit à la fin du chapitre précédent, cette ressource était un sacrifice immense,

une blessure profonde pour son pauvre cœur : c'était la perte de son plus précieux joyau... En un mot, Marie, pour apaiser la faim de ses frères, pour sauver la vie à ses parents, ne pouvait faire qu'une seule chose : c'était... de vendre son serin !

. . . .

C'était le 16 juillet 1834, jour de la Vierge des Carmes.

« Pas de jour plus propice pour vendre facilement et à bon prix mon serin, se disait la triste Marie. Ce sacrifice me coûtera beaucoup de larmes, mais l'idée qu'il apportera quelque répit à tant de douleurs m'en consolera. Je me souviens que mon pauvre père me dit l'avoir acheté quatre-vingts réaux dans une foire... Les foires de la rue des Carmélites commencent aujourd'hui ; l'année dernière je m'y trouvais avec ma mère, et, certes, la foule que j'y rencontrai me surprit. Et parmi tant de monde, pourrai-je ne pas rencontrer quelqu'un qui me donne la somme même que coûtèrent à mon père la cage et le serin ? »

Ces tristes paroles firent couler sur sa joue une larme, arrachée sans doute par la douleur de se séparer de son oiseau bien-aimé.

En effet, le jour de la vierge des Carmes, la rue qui lui doit son nom, une des principales et des plus au centre de Madrid et qui aboutit à la *Puerta del Sol*, se trouve parée de deux rangs de petites boutiques remplies de joujoux de plomb et d'autres bagatelles pour enfants, tels que pantins, petits chiens, chevaux en carton, guitares, violons, tambourins, fifres, petits anges en plâtre et images en biscuit.

Une circonstance toute particulière caractérise cette foire : c'est qu'on y jouit d'une atmosphère délicieuse. Un nombre immense de pots de basilic, présentés aux amateurs, embaument l'air ; et cette essence aromatique, l'allégresse et le mouvement de la foule, le charmant spectacle que présentent les beautés de Madrid, l'élégance de leurs toilettes et leurs autres charmes, semblent rendre irrésistible l'attrait de cette jeunesse étourdie, si habile à fasciner les mères pour se faire écouter des filles, et qui, comme un fatal météore, frappe souvent la tête de quelque pauvre mari.

Fermement persuadée du mérite de sa résolution, Marie fit

un dernier effort, prit la cage, et porta ses pas vers la rue des Carmélites.

Lorsqu'elle l'eut atteinte, la joie et le mouvement qui y régnaient formaient un singulier contraste avec l'amertume qui dévorait la fille de l'ouvrier.

Comme elle n'avait eu qu'une seule pensée, SAUVER SA FAMILLE, cette vertueuse enfant n'avait le moins du monde songé à parer sa beauté, déjà sensiblement ternie par la pâleur provenant de la faim et des angoisses, par le cernement des yeux dû à ses veilles continues, et par l'expression de tristesse de ses traits presque décharnés.

Marie, par toutes ces raisons, n'attirait plus comme auparavant l'attention de la jeunesse élégante, et de son côté la pauvre fille, absorbée dans ses poignantes réflexions, n'avait pas fait cette remarque, qui peut-être eût augmenté son chagrin.

Elle s'assit sur une des marches de l'église même des Carmes, plaçant devant elle la cage de son charmant oiseau. En ce moment, elle but jusqu'à la lie la coupe de la douleur. On eût dit que son malheureux petit serin connaissait sa situation. Malgré le soleil le plus beau, si puissant à provoquer la joie des oiseaux, celui de Marie restait muet, accroupi, avec le plumage hérissé, et plongé dans une tristesse pareille à celle de sa jeune compagne, qu'il semblait supplier de ne pas le vendre, de ne pas le séparer d'elle, si elle ne voulait pas le voir mourir.

La même pensée se présenta à Marie au milieu de ses sombres chagrins, et elle allait presque se repentir de sa démarche, lorsque, dans cette irrésolution, un homme s'approcha d'elle et lui dit :

« Vends-tu ce serin?

— Oui, monsieur, répondit Marie après avoir douté un instant.

— Avec la cage, sans doute?... Combien?

— Tenez, monsieur, si ce n'était le besoin, je ne le vendrais à aucun prix; mais à présent, si vous voulez me donner ce qu'il a coûté...

— Et combien est-ce?

— Quatre piastres...

— Quatre piastres!... Mais tu es folle, ma petite. C'est tout au plus si la cage en vaut deux. Eh! dis donc, ton serin, il est en bon état! je ne pense pas qu'il souffle en arrivant au logis. »

A ces mots, deux grosses larmes sortirent des prunelles de Marie.

L'acheteur poursuivit :

« Tiens, c'est deux piastres que je te donne pour le tout; car, quant au serin, en rentrant chez moi, ce sera le déjeuner de Minette. »

Marie ne pouvait répondre, la douleur ne lui permettait plus d'articuler une seule parole.



« Deux piastres, est-ce fait? répliqua l'inconnu.

— Le serin est à moi..., dit avec résolution une voix sonore et agréable.

Et en même temps un beau quadruple en or tomba sur le tablier de Marie... Elle leva les yeux... Quelle fut sa surprise en voyant que celui qui prenait son cher serin était le blond jeune homme dont, à force de chagrins, elle avait presque oublié le souvenir!

— Dieu! s'écria-t-elle, c'est vous, monsieur!

— Oui, ingrate, c'est moi... Puisque tu ne veux pas répondre à ma tendresse, du moins j'aurai de toi quelque chose qui allégera ma souffrance.

Et puis il disparut.

Marie resta comme pétrifiée, et il lui sembla que, puisque son serin allait appartenir à ce brave jeune homme, la douleur de le perdre n'était plus aussi grande.

Et puis, elle tenait dans ses mains un quadruple, et quoique le vil intérêt ne pût jamais toucher son âme fière et candide, l'idée que cet argent pourrait longtemps soulager sa famille, changer en joie et bonheur le désespoir de ses parents, comblait tous ses souhaits.

Le jeune Adonis aux cheveux d'or s'empara de nouveau de son cœur; car il semblait être l'ange gardien que Dieu lui eût envoyé pour réparer ses malheurs.

Elle courut au logis, et à peine parvenue à l'escalier, elle s'écria :

— Mon père!... ma mère! je vous apporte seize piastres...

— Seize piastres! fit Anselme ébahi.

— Oui, père... Et je pense qu'à un tel prix vous me pardonnerez de m'être privée de votre cadeau. Il n'y avait pas d'autre moyen de nous tirer de l'indigence qui nous dévorait. J'ai vendu seize piastres mon serin.

— Ton serin! ma fille; combien je regrette que tu t'en sois privée!... Tu l'aimais tant!... C'est un bien grand sacrifice!

— C'est vrai... c'est un grand sacrifice; mais je sais que mon cher oiseau est en bonnes mains, et cela me console. D'ailleurs, devais-je, malgré l'affection que je lui portais, préférer mon serin au bonheur de ma famille?

— Marie, où es-tu? s'écria la pauvre aveugle tremblante de bonheur. Viens, ma fille, viens m'embrasser. O mes enfants! que ne puis-je vous voir en ce moment! ajouta-t-elle en tournant ses yeux éteints du côté de ses autres enfants. Embrassez cette sœur chérie. Plus de faim! Dès aujourd'hui, Marie vous donnera à manger.

Il faut renoncer à décrire la joie de ces malheureux petits êtres, qui tous environnaient Marie... Tous l'embrassaient, la couvraient de baisers, la bénissaient avec des larmes de bonheur.

Rien de plus touchant que cet enthousiasme.

Marie, dans ce moment, était l'ange réparateur de tous ces infortunés, si près de périr dans les angoisses de la faim et du désespoir... et l'amour qu'ils avaient les uns pour les autres rendait ces angoisses bien plus poignantes encore.

Il n'y a que le cœur d'un bon père et celui d'une mère sensible qui soient capables de bien comprendre un aussi déchirant tableau. Voir ses jeunes enfants, à peine sortis du berceau, presque sans souffle, sans haleine; les entendre prononcer d'une voix éteinte et lamentable cette seule phrase : « J'ai faim!... » phrase de désespoir, terrible, homicide, surtout lorsque dans leur triste demeure on ne pouvait plus même retrouver des larmes; car, à force de couler, les larmes s'étaient épuisées... car la faiblesse et la douleur avaient séché les paupières... Horrible agglomération de douleurs inexprimables! Supporter soi-même les affreux ravages de la faim, et entendre les plaintes funèbres de ses propres enfants sans pouvoir les soulager... c'est un tourment atroce au-dessus de la force du cœur d'un père.

Il n'existait plus aucune ressource pour ces malheureux lorsqu'ils entendirent les cris de Marie. La joie de cette honnête famille ne saurait se comparer qu'à celle qu'éprouve celui qui, sur les marches de l'échafaud, reçoit la nouvelle de son pardon.

Seize piastres pour ceux qui se trouvaient dans un tel dénûment étaient un bien grand trésor; c'était une richesse qui, pour bien longtemps, rendait le repos à toute la famille; et l'on devait espérer que, dans cet intervalle, les circonstances changeraient, et qu'Anselme ne resterait pas continuellement sans ouvrage. En

un mot, le secours apporté par Marie eût fait le bonheur de la maison si une fatalité inconcevable ne devait empoisonner sans cesse les espérances les plus flatteuses et les mieux fondées de ceux qui sont nés pour le malheur.

— Marie, reprit Anselme, tu m'as dit que ton serin était en bonnes mains, et cela me porte à croire que tu connais notre bienfaiteur. Comment se nomme-t-il?

La face blême de Marie se couvrit subitement d'une telle rougeur, qu'on eût dit une teinte de corail.

— Mon père... je l'ignore, répondit-elle en balbutiant.

— Comment sais-tu donc que le serin est en bonnes mains?

— Parce que... celui qui le possède est un généreux jeune homme.

— Un jeune homme! Ciel!... Et ce jeune homme t'a-t-il jamais parlé d'amour?

— Je ne l'ai vu que deux fois.

— Mais t'a-t-il parlé d'amour? reprit Anselme avec impatience.

— Il m'a dit... qu'il m'aimait.

— Malédiction! s'écria Anselme en frappant la terre du pied; il t'aime! un jeune homme qui prodigue ainsi son or!... il t'aime!... toi, pauvre et malheureuse fille!... Marie, quelle est sa demeure?

— Il me l'a dite; mais je ne l'ai jamais vu que dans la rue.

— Oh! je n'en doute pas, ma fille; mais demain, sans faute, puisqu'il est trop tard aujourd'hui, demain tu iras chez lui et tu lui rendras son or. Ma fille, mourons tous de faim, plutôt que d'acheter notre salut au prix du déshonneur!

Un silence effrayant succéda à la joie qui, un instant auparavant, avait régné dans la demeure de l'ouvrier.

Cette nuit, pour ces malheureux, fut encore plus terrible que les précédentes, parce que tout espoir était anéanti. Il fallait mourir!

— Mourir! disait Anselme dans ses poignantes réflexions; non! non!... S'il n'y avait d'autre victime que moi... oh! alors, mon tombeau serait un lit de fleurs; mais ma femme... mes tristes enfants... pourquoi périraient-ils? pourquoi les sacrifierais-je à mon orgueil?... à mon orgueil... oui... à mon orgueil... N'y en

a-t-il pas de plus malheureux?... n'y en a-t-il pas qui mendient leur existence?... Quelle lâcheté!... Lâcheté?... Mais je suis fou!... Lâcheté, mendier la nourriture de ses enfants? Oh! non, certes... Mais tendre la main lorsque je me sens robuste, plein de santé, dans l'âge de la force, dans l'âge de supporter la fatigue du travail le plus rude... On me confondra avec les vagabonds! Vile et honteuse situation!... Mais il faut l'affronter avec courage; il faut se rendre supérieur à tout lorsqu'il s'agit du salut de ses enfants... Il faut être père pour sentir toute la puissance de l'amour paternel... Hélas! si mon colonel... si mon bienfaiteur vivait... je ne me verrais pas dans cette horrible misère. Si bon, si généreux... Mais... il n'est plus! il est mort en combattant pour la liberté de sa patrie... Moi aussi j'ai combattu, j'ai versé mon sang pour elle; et cette patrie ingrate m'abandonne. Oh! non, la patrie n'abandonne jamais ses braves défenseurs. Si d'indignes gouvernants la tiennent à la chaîne... s'ils ne songent qu'à s'enrichir, laissant les classes ouvrières se consumer et périr dans le besoin, il ne faut pas, pour cela, que j'accuse cette triste patrie, victime comme moi de quelques ambitieux effrénés. L'heure de la justice sonnera, parce que nous, Espagnols, nous connaissons tous nos droits. L'ouvrier le plus malheureux est citoyen tout autant que le plus grand personnage!... Tous, nous sommes les enfants de cette même patrie, et tous avons droit à l'amour, aux bienfaits de la mère commune... Cependant, il faut que j'implore la charité publique! Que de fois ce que le monde prend pour une humiliation dégradante est un douloureux héroïsme!... Avec un front serein, avec un cœur tranquille, j'ai affronté dans les combats les plus grands dangers... et lorsqu'il me faut demander l'aumône, je sens la rougeur de la honte, et comme un lâche je tremble de frayeur!

Un gémissement presque imperceptible, pareil au dernier soupir d'un mourant, vint interrompre ces cruelles réflexions. C'était la voix d'un de ses enfants qui demandait du pain.

— Du pain!... du pain! répétèrent-ils tous à la fois en entendant ce premier cri; mais ces sons étaient si faibles, si défaillants, qu'on les eût pris pour les derniers de la vie.

— O mes enfants! s'écria Anselme, demain je vous donnerai du pain.

Et cet homme si brave, si plein d'honneur, se décida à frapper le lendemain à toutes les portes pour demander du pain pour ses enfants.

Aussitôt que le jour parut, Anselme appela sa fille et lui enjoignit de nouveau de rendre à l'imprudent jeune homme l'or qu'elle en avait reçu. Hélas! déjà elle l'aimait passionnément, sans pouvoir se figurer qu'il fût capable d'une mauvaise action... Néanmoins, sur l'ordre formel de son père, Marie courbait la tête et se disposait à lui obéir, lorsque le bruit de coups de feu répétés, ar-



rivant à de courts intervalles, et mêlé à de féroces vociférations de la foule, attira l'attention de tous ces malheureux.

Anselme appartenait à la milice citoyenne depuis qu'elle était créée.

En entendant les coups de feu, il dit à Marie :

— Ne quitte plus la maison. Soigne tes frères, tes sœurs et ta mère.

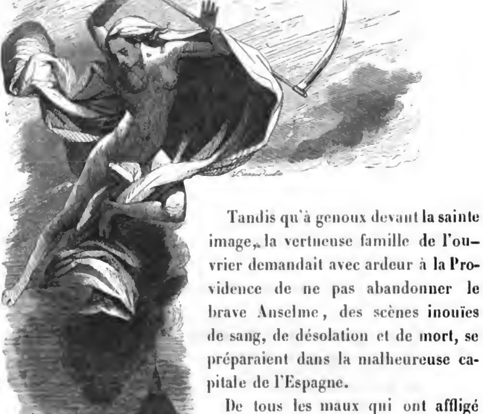
Et il mit sa redingote d'uniforme, son bonnet de police, prit sa giberne et son fusil, puis, après avoir embrassé sa famille, disparut rapidement.

La pauvre aveugle et ses malheureux enfants, pleins d'épouvante et de terreur, tombèrent à genoux devant une sainte image.



CHAPITRE III.

LE CHOLÉRA.



Tandis qu'à genoux devant la sainte image, la vertueuse famille de l'ouvrier demandait avec ardeur à la Providence de ne pas abandonner le brave Anselme, des scènes inouïes de sang, de désolation et de mort, se préparaient dans la malheureuse capitale de l'Espagne.

De tous les maux qui ont affligé la nature humaine, le plus horrible, le plus effrayant, celui qui partout a causé le plus de ravages, c'est sans doute l'affreuse maladie connue sous le nom de *choléra-morbus asiatique*.

Ce fléau dévastateur, dont l'intensité, dans les plaines brûlantes de l'Asie, a été la même que dans les climats glacés du Nord, a envahi la terre avec une égale violence dans toutes les saisons, sans faire grâce à aucune classe, à aucune condition, à aucun

sexe, à aucun âge, rendant stérile le zèle des plus habiles professeurs de la science médicale.

Déjà, depuis plusieurs jours, quelques cas légers de cette cruelle maladie s'étaient manifestés dans Madrid ; mais ils étaient si rares, que la connaissance n'en était pas encore parvenue aux masses du peuple.

En outre, comme en pareilles circonstances la prudence exige la plus grande circonspection de la part des autorités, et que la foule attribue toujours ces accidents terribles à d'autres causes, on eût dit qu'afin de se rassurer, les personnes même les plus éclairées se faisaient des illusions pour ne pas croire à l'existence de l'épouvantable calamité.

Nous avons déjà dit que, le jour même de la Vierge des Carmes, lorsque Marie alla vendre son serin, la rue de ce nom présentait un flot immense de peuple joyeux et passionné, qui devait, selon la coutume, prolonger ses bruyants plaisirs jusqu'à minuit.

Horrible contraste! deux heures plus tard, toute cette joie, cette animation, cette vie, cet amour... avaient fait place à un lugubre cimetière!... À peine eût-on trouvé une maison où l'on ne pleurât sur quelque mort. Ces pleurs se confondaient avec les gémissements des mourants, les cris du désespoir de l'orphelin et de la veuve, avec le chant pieux des ministres de l'autel, et le retentissement du marteau des ouvriers qui improvisaient des cercueils.

Ce fléau se répandit à la même heure presque dans toutes les rues principales de Madrid, et la terreur envahissant aussitôt tous les esprits, le nombre des victimes s'accrut dans une proportion inouïe.

Le peuple parcourait les rues ; les traits de sa figure cadavéreuse annonçaient l'épouvante qui faisait tressaillir son cœur.

Les prêtres, portant les derniers sacrements, se croisaient avec la plus grande rapidité ; par une disposition très-sage, les cloches étaient muettes, et l'on n'entendait pas la funèbre clochette qui, d'ordinaire, accompagne le saint viatique chez les mourants : c'était assez, hélas! des spectacles lugubres qu'offraient les rues et les places, pour consterner toute la cité.

On voyait de toutes parts des brancards, des charrettes mortuaires, chargées, non point de deux ou trois cadavres, mais de tas de victimes, qu'on abandonnait par centaines aux portes et dans l'intérieur des églises.



Ces ravages de l'homicide maladie frappèrent de stupeur tous les esprits, et offrirent aux hommes crapuleux, aux bandits qui d'ordinaire se cachent dans les grandes capitales, et surtout dans Madrid, où, d'après une déclaration faite en plein parlement par un député de la nation, secrétaire du chef politique, il existe plus de cent maisons en rapport avec des bandes de voleurs; offrirent, disons-nous, à ces êtres immondes une occasion favorable à l'exercice de leur profession infâme... le vol et l'assassinat[1].

Mais ici, il faut que ceux qui nomment *populace* les masses honnêtes vouées au travail et à la vertu et qui forment le véritable

[1] Dans la séance du 4 mars 1845, entre autres choses, M. Étienne Collantes a dit :

« Je disais, messieurs, que je ne saurais donner des détails sur le nombre de vagabonds qui se trouvent dans Madrid; mais je puis en fournir sur leurs classes, et le congrès connaîtra qu'ils ne sont pas tous compris dans la dénomination de vagabonds. On sait que dans Madrid, bon nombre trouvent leur subsistance dans le vol et la filouterie, et c'est pour cela qu'on les désigne par des noms différents. Il y a des voleurs *du tronc*, *de l'épée*, *des saints*, *des estampistes*; des voleurs *marcheurs*, *des poiristes*; des voleurs *del afraco*, de la société secrète, *du deux*; des *barateros*, *pâtissiers*, *pétardistes*, *faux monnayeurs*, des *faussaires* et *distributeurs de documents de l'État*.

« Voilà la classification des malfaiteurs de Madrid; d'après les instruments dont ils se servent ou les moyens qu'ils emploient, ils inventent leurs noms. Il y a plus de cent maisons connues sous le nom de *poiristes*, parce que, comme on y achète le vol à vil prix, on dit qu'elles en retirent une *poire*. Le plus grand nombre de voleurs s'appellent *du deux*, parce qu'étant doués d'une grande subtilité, jamais ils n'emploient que deux doigts pour voler l'argent des poches et les montres des goussets. Par ces notes et par d'autres que je conserve dans mon bureau, messieurs les députés pourront connaître que la police est bonne à quelque chose, de même que les agents de protection et de sécurité publiques. »

peuple espagnol, se gardent bien de confondre ce peuple, tant de fois héroïque, avec les bandes de voleurs et d'assassins dont nous venons de parler.

L'homme qui voue sa jeunesse, sa force, sa vie entière à un travail dont à peine il retire de quoi soutenir une existence harassée, lorsqu'il a devant lui tant d'autres moyens de s'enrichir au sein des plaisirs et de la fainéantise, donne une preuve incontestable que la vertu est tellement enracinée dans son âme, qu'il n'est même pas possible qu'il abandonne le sentier de l'honneur.

Le peuple pauvre, mais honnête; le peuple pauvre, mais industrieux; le peuple pauvre qui, par ses fatigues, ses sueurs, son talent, son application constante, crée des richesses dont il ne recueille qu'une misérable part, insuffisante même pour ses besoins les plus impérieux... ce peuple héroïque regarde avec patience ces hommes empanachés qui l'insultent, qui le volent dans leurs scandaleuses orgies, dans leurs bachiques festins, dans leurs luxueux banquets, dans leurs carrosses traînés par des coursiers harnachés d'or et couverts de somptueux plumages, jetant ainsi à pleines mains le fruit des pénibles labeurs du malheureux artisan... Mais tout a ses bornes; peut-être le jour de l'expiation n'est-il pas éloigné!

En opposition avec les éminentes vertus du peuple ouvrier, il y a toujours eu en Espagne les abus aristocratiques, l'hypocrisie monacale et la dépravation des ennemis du travail. Voilà les sources premières de tous les maux, de tous les vices, de tous les crimes qui troublent le repos public.

Nous bornant présentement aux conséquences du vagabondage, il est certes bien déplorable qu'au sein des cortès espagnoles il ait été dit, par le secrétaire même de l'autorité chargée de la sûreté publique, qu'à Madrid il y a plus de cent maisons en rapport avec les voleurs organisés[1].

[1] Dans la ville de Barcelone, il existe aussi une société de voleurs. A la fin de septembre 1845, nous avons lu dans les journaux de la cour :

« Société de voleurs.

« On a découvert à Barcelone une société de malfaiteurs bien organisée pour son objet, et avec de nombreuses ramifications dans toute la principauté de Catalogne. C'est ainsi que l'a révélée un des brigands, condamné au dernier supplice, et gracié en faveur de ses aveux.

« En vertu de sa déclaration on a fait des perquisitions, et, si ce qu'on dit est vrai,

Mais alors, que fait la police?... à quoi bon ces agents de sûreté et de protection publiques si hautement prônés? Est-ce pour tracasser les honnêtes habitants qui obéissent avec tant de fidélité aux dispositions de l'autorité?

On surveille, on vexe, on opprime les hommes de bien, les citoyens paisibles, et l'on vient dire ensuite avec bonhomie qu'il existe dans Madrid plus de cent maisons qui sont en rapport avec des voleurs!!!... Et ceux-ci on les laisse tranquilles! Ce n'est pas là ce qu'on a le droit d'attendre de l'autorité et du zèle de l'honorable député qui a eu le talent de réunir de si utiles renseignements dans le bureau qu'il dirige. Non, ce n'est pas ce que

les bijoux et les vols découverts s'élèvent à une valeur de plusieurs milliers de piastres. Le *Fomento* dit avoir entendu parler avec certitude d'une pomme d'épée d'une grande richesse, très-antique, et garnie d'un grand nombre de très-gros diamants montés en or, d'ornements en brillants magnifiques, et d'une nouvelle cachette dans laquelle on pense trouver de très-précieux trésors. »

Ce journal, dans un de ses articles, fait de très-sages réflexions sur cette organisation des criminels et sur ce genre d'association pour exécuter le mal.

« Les progrès du siècle, dit-il, ont perfectionné le raffinement de la méchanceté : à la violente audace a succédé l'adresse déguisée; l'isolement a été remplacé par d'habiles combinaisons, et les dangers du vol, qui auparavant ne menaçaient que les voyageurs et les maisons éloignées des endroits habités, se font craindre à présent au centre des grandes villes et au sein même des familles les mieux gardées.

« Nous ne dirons pas si les anciens bandits étaient pires que ceux de la nouvelle espèce; l'existence des uns et des autres prouve un défaut capital dans la société, qui souffre de si terribles maux, qu'il ne faut pas se reposer avant de les avoir soulagés.

« De toutes façons, la société de voleurs qu'on dit organisée dans cette capitale est une preuve que la démoralisation est parvenue au dernier degré, qu'il existe dans le fond de la société beaucoup d'éléments de destruction qui peuvent causer de terribles ravages, si l'on ne prévient pas le mal de longue main.

« Il ne suffit cependant pas d'attaquer et de détruire les effets visibles de ce mal, il faut en détruire le principe. Comme moyens efficaces, quoique d'un effet lent et presque imperceptible, nous signalerons l'instruction morale et religieuse des masses. Que les lumières se propagent autant que possible, et avec l'ignorance, la perversité et la corruption disparaîtront. Il faut aussi une administration protectrice qui donne de l'élan à l'industrie, à l'agriculture, aux arts et aux métiers; qui procure de l'ouvrage et du bien-être à toutes les classes : alors le vagabondage sera un véritable crime que l'on pourra punir avec toute sévérité et sans le moindre égard. L'extirpation de la mendicité serait aussi un autre moyen efficace pour combattre le mal dont nous nous plaignons; car il est vrai de dire que ces êtres vagabonds qui, sous le sauf-conduit de leurs haillons, parcourent sans cesse tout le pays et pénètrent dans les maisons pour en épier impunément les secrets, sont toujours les meilleurs agents, les meilleurs auxiliaires des voleurs. »

l'on doit attendre de l'autorité, dont la justice et la fermeté, lorsqu'il faut faire respecter les mesures convenables par ceux qui croient que leur haute position dispense de toute obéissance, méritent une mention honorable. Le digne chef politique a entrepris d'extirper le plus bas, le plus dégradant de tous les vices, la source de toute espèce de crimes... le germe de tous les attentats..... en un mot, le jeu..... passion effrénée qui maîtrise l'homme, le dépouille des manières délicates que l'éducation lui a données, et le change en vil ilote, le lie aux filous les plus méprisables, le démoralise et le dégrade, et souvent le conduit à l'échafaud ou au suicide... Le jeu... passion affreuse, disons-nous encore, qui a fait verser des larmes cuisantes à d'innombrables familles..... qui, en un instant, dévore d'immenses richesses acquises à force de travail, d'étude et de vertus, transmises de génération en génération.... qui engloutit les fortunes les plus colossales... Oh! une plaie si dévorante mérite bien la sollicitude d'une autorité jalouse du bien public; et de même que le chef politique actuel de Madrid déploie toute son énergie pour la faire disparaître, sans craindre le ressentiment de l'aristocratie, il faut espérer que toute espèce de malfaiteur capable de troubler le repos de l'habitant paisible, n'aura ni paix ni relâche, et qu'on ira jusqu'au complet anéantissement de ces bandes perverses qu'on dit en rapport avec plus de cent maisons de la capitale de l'Espagne. C'est là le foyer, et il n'y en a pas d'autre, de tous les attentats qui se sont commis à Madrid en tout temps; c'est là que furent conçus et médités les assassinats commis le 17 juillet 1834. Dans le chapitre suivant[1], nous allons essayer d'en tracer une description rapide, à cause de la liaison qui existe entre ces scènes de sang et l'histoire de la fille de l'ouvrier, et de la part que fut obligé d'y prendre Anselme l'Intrépide, digne père de la pauvre Marie.

[1] Bien des mois avant que M. Eugène Sue publiât la description du choléra dans son JUIF ERRANT, ce chapitre et le suivant se trouvaient écrits. L'identité de matière rendit quelques scènes décrites par l'illustre écrivain tellement semblables à celles que nous avions tracées, que nous avons fait le sacrifice de les supprimer, quoiqu'elles aient été écrites et lues à des amis longtemps auparavant, afin de ne laisser aucun prétexte à l'accusation de plagiat. Nous nous sommes donc borné à raconter les faits les plus remarquables.

CHAPITRE IV.

MASSACRE ET PROFANATION.

Le choléra-morbus asiatique déploya son implacable fureur avec une telle intensité, qu'il faut renoncer à décrire la torpeur fatale dans laquelle tous les esprits furent plongés. C'était encore là un des caractères de ce fléau dévastateur : insatiable dans sa voracité, le nombre des victimes, si grand qu'il fût, ne lui suffisait pas; il lui fallait encore verser le désespoir et l'épouvante dans le sein de ceux mêmes qu'un bonheur inespéré avait préservés de son impitoyable rage.

Dans toutes les contrées qu'il a dévastées, cet ennemi de la race humaine fut accompagné de désordres inouïs, d'excès lamentables, d'horribles assassinats.

Les ennemis de l'ordre public, ceux qui ne peuvent parvenir que par d'ignobles émeutes, surent profiter avec adresse des angoisses du peuple de Madrid, et d'une vague prédisposition à la

vengeance que l'on remarquait dans tous les esprits : comme si la dévastation qui les épouvantait eût pu avoir d'autre cause que la volonté de la Providence !



[1]

Ce fut alors que des esprits pervers répandirent des nouvelles absurdes, sans pitié pour les souffrances de l'humanité. Alors ils vinrent à bout d'égarer le bon sens de la multitude ; mais qu'on ne lui en veuille pas de la faiblesse momentanée qui lui fit prêter foi aux plus abominables impostures. Hélas ! le malheureux qui périt, le père qui voit mourir son enfant, l'époux qui reçoit le dernier soupir de son épouse, le frère qui presse sur sa poitrine son frère expirant, le fils qui soutient dans ses bras le cadavre de l'auteur de ses jours, tous ces infortunés ne peuvent être que trop portés à croire ceux qui se vantent d'avoir découvert l'origine de leurs malheurs. Il faut s'en prendre à la coupable indifférence de ceux qui gouvernaient dans ces jours néfastes, à leur imprévoyance, à leur ineptie.

[1] Vue de la fontaine de la *Puerta del Sol*, lieu où fut assassiné un malheureux porteur d'eau, parce qu'on supposa que par ordre des moines il empoisonnait la fontaine. Ce monument a été depuis démoli, et reconstruit plus tard sur la petite place de *las Descalzas* (*Religieuses déchaussées*).

Chose incroyable! des autorités qui d'elles-mêmes, dans leurs proclamations officielles, disent qu'elles peuvent compter sur les devoirs et les intérêts communs qui unissent tous les loyaux amis de la patrie; sur la milice urbaine, qui n'a pas pris la moindre part dans les faits infâmes, lâches et stupides d'un petit nombre d'indignes Espagnols; sur l'honneur militaire, l'excellent esprit et la discipline de tous les corps de la garnison; sur tous les habitants enfin, non moins intéressés à la conservation de l'ordre qu'à la réputation de la patrie qui les vit naître, féconde en hommes de courage et non en assassins; des autorités qui, comme tout le monde, avaient vu les signes précurseurs des catastrophes qui plus tard se déroulèrent avec tant de fureur, ces autorités restèrent muettes et sans mouvement!... Il parla enfin, ce gouvernement incompréhensible; mais il parla trop tard..... Il donna des signes de vie lorsqu'un grand nombre de moines innocents avaient été déjà impitoyablement massacrés[1]! Le sang de ces malheureux

[1] Dans les gazettes des 19 et 20 juillet, on trouve les décrets suivants :

« S. M. la reine régente, en son nom royal le conseil de gouvernement et celui des ministres entièrement d'accord, profondément affligés des désordres et des attentats inouïs commis dans la nuit dernière, s'adressent avec confiance à tous les honnêtes habitants de la capitale, à tous les Espagnols qui y séjournent, pour mettre un terme à tant d'horreurs, confondre la malveillance et la perversité d'un petit nombre, et détromper la multitude, dont l'opinion a été égarée par de faux rapports. Les maladies que souffre cette ville héroïque, plus malignes ces derniers jours, ont fourni le prétexte à de tels excès, et les ennemis du trône d'Isabelle II, de son auguste mère et de l'équitable liberté, leur cause véritable. D'absurdes rumeurs, sciemment répandues, sans respect pour l'humanité souffrante, et en exploitant l'abattement des uns et l'exaltation des autres, ont été les armes employées à cette fin. Et dans quel moment! lorsque affaissés sous les coups d'un fléau si terrible, tous auraient dû imposer silence aux rivalités, aux passions, les faire disparaître, et s'entr'aider pour se prodiguer des consolations et des secours mutuels. L'autorité suprême espère que de telles scènes ne se renouvelleront plus; elle a déjà pris des mesures pour les éviter, et comptant sur les devoirs et les intérêts communs qui unissent tous les loyaux amis de la liberté; sur la majorité de la milice urbaine, qui n'a pris aucune part à ces attentats infâmes, lâches et stupides, d'un petit nombre d'Espagnols indignes; sur l'honneur militaire, l'excellent esprit et la discipline des troupes de la garnison; sur tous les habitants enfin, non moins intéressés à la conservation de l'ordre qu'à la réputation de cette terre qui les vit naître, féconde en hommes de courage et non point en assassins, elle mettra un terme aux malheurs et aux crimes qui déchirent le cœur de l'honnête homme. Ferme dans sa marche, l'autorité suprême contiendra tous les partis dans les limites de l'ordre et de la liberté sage, punira d'une

tombera goutte à goutte sur la tête de l'homme funeste qui, dans ces funèbres journées, présidait ce cabinet fatal.

Il existait encore une autre cause puissante pour que ces malheureuses victimes ne trouvassent point de défenseurs, malgré l'horreur avec laquelle toutes les personnes honnêtes de Madrid regardèrent les assassinats du 17 juillet 1834.

Cette cause était l'absence totale de sympathie du peuple pour ces serfs du Seigneur. Pourquoi? Parce qu'ils étaient les ennemis les plus acharnés de la liberté et des droits populaires.

Accoutumés à la domination souveraine dans les siècles du fa-

main puissante les excès commis hier par des individus qui ne sont plus inconnus, protégera selon son devoir et les lois les propriétés de tous les Espagnols indistinctement, et veillera sans relâche pour que les vues conciliatrices et bienfaisantes de Sa Majesté reçoivent leur effet, tâchant de plus en plus d'asseoir sur la base solide du statut royal et du trône d'Isabelle II, les libertés publiques, la tranquillité et la prospérité de tous les enfants de cette patrie commune, en proie depuis si longtemps à tant de tourments et de malheurs. D'ordre de Sa Majesté, j'en fais part à Votre Excellence pour sa publication immédiate dans les lieux accoutumés. Madrid, 18 juillet 1834. — Moscoso. — M. le gouverneur civil de cette province. »

« Les ennemis de l'ordre public et des sages institutions octroyées par S. M. la reine régente, jaloux de l'enthousiasme avec lequel elles furent reçues, décidèrent de profiter de l'affliction dans laquelle se trouve plongés la plus grande partie des habitants de cette capitale, à la suite des maladies épidémiques qui y règnent, se proposant, dans leurs détestables plans, d'entraver la marche ferme et impartiale que le gouvernement de Sa Majesté s'est tracée. Fidèles aux principes machiavéliques qui forment le système de tous les partis, et calculant sur la docilité avec laquelle le malheureux qui souffre se prête à croire celui qui se vante de lui dévoiler la cause de ses maux, ils inventèrent que celle de ces maladies était l'empoisonnement des eaux et d'autres substances alimentaires, attribuant ce forfait à des individus de quelques communautés religieuses de cette ville, qui, pour la plupart, ont été victimes d'une si atroce imposture. Les agitateurs parvinrent à égarer l'esprit de la multitude et à lui persuader l'existence d'un crime, imaginé comme prétexte pour exécuter d'horribles assassinats et pour offrir aux ennemis de notre auguste souveraine, dont ils sont les auxiliaires, des motifs de contentement et de satisfaction.

« L'altération momentanée causée à la tranquillité par de si tristes événements dans la soirée et la nuit du dernier jour, cessa tout à fait, et le repos une fois acquis, plusieurs individus ont été arrêtés, et Sa Majesté a décidé que toute la rigueur des lois leur sera appliquée.

« D'ordre de Sa Majesté, j'en fais part à Votre Seigneurie pour prévenir tout mauvais résultat que peut produire dans votre province la propagation de nouvelles ourdies par l'intrigue ou l'imposture. Dieu vous garde. Madrid, 18 juillet 1834. — Moscoso. — M. le gouverneur civil de la province de...... »

natisme et de l'inquisition, à posséder d'immenses trésors sous le manteau de la pauvreté et de l'humilité; à tromper l'imprévoyance avec le raffinement de l'hypocrisie, comme la célèbre *Congrégation de Jésus*, ils ont toujours aspiré à devenir les seigneurs de la terre. Aussi, tout système libéral, tout système favorable à la civilisation, aux lumières et à la publicité, devenait contraire à leurs projets d'égoïsme, basés sur les préjugés des masses populaires; projets iniques dont la réussite ne pouvait être amenée qu'à la faveur des ténèbres de l'ignorance.

Voilà la cause de leur empressement à tarir les sources de la science, tâchant de prendre en leurs mains l'enseignement de la jeunesse, afin de la rendre stupide et fanatique.

Voilà la cause pour laquelle, profanant la chaire divine, ils en faisaient le foyer de leurs passions, lançant d'atroces anathèmes contre l'institution la plus sublime des peuples éclairés : LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

Voilà pourquoi des hommes qui, par la sainteté de leur ministère, n'ont d'autre devoir que d'inculquer des idées de paix et de fraternité, ne prêchaient que guerre et extermination.

Ils ne savaient que trop que ce ne pouvait être que sous un roi absolu, avec les horreurs de la potence, avec les bûchers de l'inquisition, avec des martyres inventés par l'enfer, qu'ils pouvaient réussir à fonder le trône du fanatisme sur le tombeau de la liberté. Aussi, lorsque dans un couvent de Bilbao le nom meurtrier de Charles V retentit pour la première fois, tous les autres couvents se transformèrent en autant de clubs de frénétiques conspirateurs.

Les moines, ces hommes qui se paraient du nom de *religieux*, dont les actions et les paroles n'auraient dû respirer que la mansuétude évangélique, ne se contentaient pas de pousser à la guerre au moyen de leurs immenses richesses... ceux qui n'avaient pas le courage de se servir du poignard homicide de la main infâme qui faisait onduler l'encensoir sacré, soufflaient l'esprit de vengeance dans tous les cœurs, du haut de la chaire et du fond du confessionnal, où les traits de leurs ennemis ne pouvaient les atteindre. D'autres couraient au champ du carnage, le crucifix à la main, attisant le feu de la haine d'Espagnols contre Espagnols,

jouissant de voir le sang de leurs compatriotes bondir par torrents.

Que faut-il encore?... Si dans cette lutte de sept ans il s'est commis des actes épouvantables; si l'on a vu des atrocités inouïes qui font frémir l'humanité entière; si les vainqueurs exaspérés massacraient les vaincus après les avoir mutilés, après leur avoir arraché les yeux et la langue... si les femmes étaient déshonorées, si on leur coupait le sein... si leurs enfants étaient poignardés sur leurs genoux... si les champs étaient dévastés, les villages entiers incendiés... il était rare que ces crimes atroces ne fussent présidés par un de ces moines maudits!

Que de fois on voyait encore des taches de sang innocent sur ces mêmes mains qui tout à l'heure tenaient l'hostie sacrée sur les autels du Sauveur!

LES MOINES, DONC, NE SONT PLUS COMPATIBLES AVEC LA CIVILISATION ET LA LIBERTÉ DES PEUPLES.

Cette vérité, connue de tout le monde, eût dû l'être également par le gouvernement.

Une ordonnance royale sage, conforme aux exigences du siècle, eût, de longue main, évité la fin lamentable que les ordres religieux subirent en Espagne.

Mais, nous bornant aux événements de Madrid, il nous faut dire que les assassins, encouragés par l'impunité, profitèrent de la prédisposition funeste de la foule indignée pour lui faire croire que ses malheurs n'avaient d'autre cause que l'empoisonnement des eaux et des substances alimentaires, et attribuèrent traîtreusement ce crime épouvantable aux communautés religieuses.

Pour donner de la force à cette atroce calomnie, ils assassinèrent sans pitié près de différentes fontaines de Madrid quelques malheureux porteurs d'eau, qui attendaient avec calme leur tour pour remplir leurs tonneaux, supposant que ces infortunés étaient les instruments des moines et les complices du crime qu'on leur attribuait.

Un épouvantable cri de MORT AUX MOINES fut répété par une multitude effrénée, qui, à la vue de tombereaux surchargés de cadavres entassés, se croisant dans les rues, devenait à chaque instant plus menaçante.

Les bandes de forcenés s'ébranlèrent, et dans le même instant, le collége impérial et les couvents de Saint-Thomas, de la Merced et du Grand-Saint-François se trouvèrent envahis, et leurs malheureux habitants lâchement assassinés, sans que ceux qui commirent cette profanation sanglante trouvassent dans ces lieux saints la plus petite résistance.

Parmi ces hordes effroyables, on n'aurait pu trouver une seule figure qui ne lançât les affreuses étincelles d'une rage frénétique. Couverts de poussière et de sueur, ces êtres dégoûtants n'ouvraient la bouche que pour vomir d'exécrables blasphèmes. Les



haillons tâchés de sang dont ils étaient revêtus rendaient plus repoussant encore l'aspect de ces scènes horribles. Les malheu-

reuses victimes étaient massacrées au pied des autels, et là les gémissements des mourants se confondaient avec les hurlements des assassins, qui, plongeant leurs mains dans le sang innocent qu'ils venaient de répandre et voyant la fumée qui s'en échappait, manifestaient leur farouche contentement par un sourire satanique.

Non... oh! non! qu'on ne dise pas que de si lâches assassins étaient des enfants de Madrid. C'étaient des furies infernales, cette lie de la dépravation et du crime qui n'appartient à aucune société, et qui n'a rien de commun avec le peuple vertueux de Madrid, toujours héroïque et brave... Car un peuple brave ne massacre jamais des hommes sans défense, et ne profane jamais les palais de Dieu.

Mais cette profanation sans exemple fut dépassée encore par les horribles fêtes qui la solennisèrent, dégoûtantes bacchanales, où des femmes perdues, revêtant les chasubles sacrées, se promenaient dans les rues, hurlant des paroles obscènes, s'arrêtant dans les tavernes, et buvant dans les vases de l'autel le vin de la débauche!!! Jetons un voile funèbre sur des scènes si répugnantes, et qui ne purent avoir lieu, nous le répétons encore, que parce que, en Espagne, le gouvernement ne gouverne presque jamais... En Espagne, on convoite le fauteuil de ministre pour tenir la nation à la chaîne, pour la vendre aux étrangers, pour s'enrichir quand même, et rejeter ensuite les crimes des hauts personnages sur le peuple, qui, comme l'a dit un orateur au sein des cortès, SOUFFRE ET PAYE TOUJOURS.

Fuyons donc ces scènes avilissantes, œuvres d'assassins infâmes aidés par la plus cruelle des calamités et tolérés par un gouvernement inepte et coupable. Décrivons plutôt des traits de vertu héroïque qui rendent plus sensible la différence qui existe entre les bandes de pillards vagabonds et le vrai peuple, toujours honnête, toujours vertueux, toujours libéral et laborieux, mais aussi... toujours pauvre et asservi.

La milice urbaine de Madrid, loin de prendre part à de si lâches attentats, fit passer au corrégidor, sous la date du 19, un rapport respectueux adressé à Sa Majesté, pour lui témoigner l'horreur que lui avaient inspirée les crimes atroces de ce jour de malheur,

et demander un châtiment rapide et exemplaire qui satisfît aux lois, outragées par une horde d'infâmes assassins.

L'honorable contraste que présente la conduite tenue dans cette journée fatale par la milice urbaine en général et celle des bandits, est le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette brave garde citoyenne. Mais si les procédés de la milice entière sont dignes d'éloges et de vénération, il existe un nombre infini de faits isolés de quelques-uns de ses membres, tombés par hasard parmi les bandes frénétiques, qui prouvent leur amour de l'ordre, leur haine contre toute espèce d'excès, et l'incontestable utilité de cette institution dans tout pays qui n'est pas sous l'autorité dégradante du sabre.

Pour faire honneur à ces braves soldats de la loi civile, nous pourrions raconter bon nombre de faits héroïques ; mais pour en donner une idée, nous nous bornerons à la description d'un seul des plus remarquables.

Après quelques coups de fusil lancés contre les murs du Grand-Saint-François, les brigands entrèrent en foule et assassinèrent sans pitié tous les moines qui tombèrent sous leurs mains. Tout à coup, un brave grenadier, vêtu de l'uniforme de la garde urbaine, se présente devant eux :

— Arrêtez, citoyens ! leur cria-t-il avec une voix de tonnerre qui couvrit les hurlements de la foule. Ne souillez pas l'honneur d'un peuple libre par la mort de ces hommes sans défense.

— Ils ont empoisonné tout Madrid, dit une voix irritée.

— Qu'ils meurent ! hurla la foule, qu'ils meurent !

— Nous ne voulons pas des hommes en jupons, s'écria une femme répugnante, connue par le sobriquet de *Disgracieuse,* brandissant un énorme couteau.

— Mort aux croque-Dieu ! ajouta une sale harpie.

— Meurent les fainéants tonsurés ! hurla d'une voix de stentor le *père Coupe-Coq*.

— Qu'ils meurent ! répéta la foule effrénée.

Et alors un groupe d'assassins se précipita sur la porte de l'une des cellules et la secoua vivement.

La porte céda, et laissa voir dans le réduit un pauvre religieux

à genoux, pâle, tremblant, et tenant dans ses mains un crucifix.

Les mugissements de la bande éclatèrent alors outre mesure. Le brave grenadier s'était rapidement placé sur le seuil de la petite porte de la cellule, avec sa baïonnette croisée.

Les assassins ne furent pas tout d'abord intimidés par cette attitude hostile. Les clameurs de la foule s'accrurent, et le plus audacieux des assassins lâcha à bout portant un coup de pistolet au brave grenadier. Heureusement l'arme fit long feu, et le milicien porta à l'agresseur un coup de baïonnette tellement assuré, qu'il lui traversa le cœur et l'étendit roide mort à ses pieds.

Ce trait inattendu suffit pour que toute cette horde, si brave contre le malheureux sans défense, prît la fuite épouvantée.

Alors le milicien s'écria :

— A nous, mon bon père! courage! Si vous avez quelque chose de valeur dans votre cellule, prenez-le et partons.

— Oh! tout est à vous, répondit le moine en tremblant; mais, pour l'amour de Dieu, ne me tuez pas. Et tirant d'une armoire un petit sac, il ajouta : Prenez mon trésor, mais ne me tuez pas, je vous le demande par ce que vous avez de plus cher au monde.

A genoux aux pieds du grenadier, le moine tremblait convulsivement, versant d'abondantes larmes d'angoisse et de terreur.

— Relevez-vous, bon père, et ne craignez rien de moi, reprit le grenadier. Fasse le ciel que je puisse vous sauver de la rage de la foule effrénée! Prenez vite tout ce qui peut vous intéresser, et suivez-moi.

Le moine fit à la hâte un paquet, dans lequel il plaça le petit sac rempli de pièces d'or, changea son costume monacal contre une redingote noire et un chapeau rond, et, se cramponnant au milicien, ils prirent ensemble la direction de la porte de la rue.

Dès qu'ils y parvinrent, le moine, malgré son nouveau costume, fut reconnu, et les hurlements et les menaces des brigands se renouvelèrent.

— Tuez donc cet insecte qui s'échappe! s'écria le premier qui l'aperçut.

— Il n'est pas petit, l'insecte, ajouta le *père Coupe-Coq*; c'est

plutôt un porc de deux mille; parions que vous ne trouvez pas de soldat aussi gras.

— C'est une outre en redingote et couronne, dit un autre.

— C'est plutôt un tonneau de sacristie, reprit le *Coupe-Coq*.

— Eh bien ! défonçons-le à coups de bâton, ajouta un troisième.

Et alors ils voulurent se ruer sur le fugitif; mais le grenadier mettant son arme en arrêt, cette lâche multitude fit place et se contenta de lancer des pierres et de tirer quelques coups de fusil, l'un desquels alla malheureusement traverser le bras droit du brave milicien.

Cependant, tout cela n'empêcha pas que ce héros et le fils de saint François atteignissent la rue *del Rosario*. Parvenus au numéro 3, la porte s'ouvrit, et l'intéressante Marie se jeta dans les bras du grenadier... C'était son père!... c'était Anselme l'Intrépide !... Mais quelle fut la surprise de la vertueuse fille en reconnaissant, dans le moine qui entrait avec lui dans sa demeure, le frère Patrice, le religieux indigne qui avait voulu, pour de l'or, acheter un amour qu'elle ne pouvait éprouver pour un homme si dégoûtant!





CHAPITRE V.

LA BLESSURE.

A peine entré dans son humble réduit, Anselme, harassé et presque sans haleine, se laissa tomber sur l'une des paillasses de son alcôve, où, comme nous l'avons déjà dit, il couchait avec son épouse, tandis qu'à peu de distance ses enfants reposaient sur l'autre, à l'exception de Marie, qui jouissait d'un petit cabinet séparé.

La faim, dont depuis plusieurs jours cette triste famille souffrait, avait mis le vaillant Anselme dans un état d'extrême faiblesse. Il n'est donc pas étonnant, si l'on y ajoute encore la fatigue, les afflictions d'esprit, les contusions, et surtout la blessure grave et dangereuse qu'il avait reçue au bras droit et de laquelle découlait beaucoup de sang; il n'est pas étonnant que le malheureux tombât dans un profond sommeil, troublé souvent par de nerveuses convulsions qui finissaient toujours par un affreux délire.

Dans ce funeste état d'exaltation mentale, les noms de Louise et de Marie sortaient des lèvres de l'infortuné avec une vive expression d'amour.

Louise, la pauvre aveugle, son épouse, à genoux à sa droite, l'embrassait avec tendresse, versant d'abondantes larmes, et lui adressant des paroles de consolation qu'Anselme ne pouvait entendre.

Dans ses élans nerveux, le vigoureux Anselme frappait la pauvre aveugle, qui supportait ses coups sans se plaindre, et même avec amour, jusqu'à ce que Marie, aidée du frère Patrice, parvint à l'éloigner, la laissant prosternée devant le Christ, auquel elle adressait de ferventes prières.

Les autres enfants, épouvantés, se groupèrent autour de leur malheureuse mère.

Parfois Anselme, les yeux presque sortant de la tête, regardait autour de lui, et puis d'une voix sourde s'écriait :

— Vous avez faim, mes enfants, vous avez faim parce qu'en Espagne la vertu est toujours abandonnée. Ceux qui, comme votre malheureux père, obéissent aux lois de l'honneur, qui servent loyalement la patrie et sont toujours honnêtes... finissent... comme nous... mes enfants... par mourir de faim. Oh!... si j'avais ici mon colonel... s'il vivait encore!... Mais... bah!... il est mort... sans doute!... il était si brave!... Son coup de sabre était toujours le premier... Toujours au fort de la mêlée... Il est mort... il le fallait... si intrépide... toujours en tête... toujours donnant l'exemple à ses camarades... Mais... comment donc?... oh! mon Dieu!... vous ici?... Louise! Marie!... une chaise... Plus de malheurs... Marie, embrasse l'homme généreux... qui devait être ton parrain... Et moi, donc! Oh! laissez-moi vous embrasser... laissez-moi vous embrasser.

Puis, Anselme jeta un grand éclat de rire qui se termina par une horrible convulsion.

Dès qu'Anselme et frère Patrice étaient arrivés, Marie avait envoyé son frère aîné à la recherche du chirurgien le plus proche, qui justement se présenta dans le plus fort de la crise du blessé.

On l'assujettit le mieux possible, et après de fortes secousses, le malheureux tomba dans un paroxysme mortel.

Le chirurgien s'approcha de lui et examina avec attention sa blessure. Anselme avait un os fracturé, et une balle lui était restée dans le bras. Après cet examen, fait avec intelligence, l'homme de l'art s'écria :

— Vite! des compresses!... Il faut faire une opération grave...; pour le moment, il faut extraire la balle, et probablement, demain, il faudra pratiquer l'amputation.

On comprend aisément l'impression que ces paroles durent produire sur la pauvre aveugle et sur sa malheureuse fille. Lors même que la mort n'eût point été à craindre à la suite d'une blessure si grave, Anselme allait perdre son bras droit... le bras droit... c'était perdre le moyen de gagner sa vie. Il semblait que la Providence voulût soumettre aux plus rudes épreuves la force de souffrance de ces infortunés; ce n'était pas assez que la malheureuse épouse fût devenue aveugle à la fleur de l'âge, il fallait encore que le chef de cette famille, homme vigoureux et actif, devînt à son tour incapable de travail, afin que tous ensemble, le père, la mère et leurs malheureux enfants, descendissent au tombeau, après avoir épuisé toutes les horreurs de l'indigence et du désespoir.

Eh bien! dans le spectacle déchirant de cet intérieur, le moine Patrice trouvait quelque chose qui flattait ses ignobles instincts! Lui, pour qui le généreux Anselme venait de mettre le comble à sa misère, à ses douleurs; lui, à qui le courageux ouvrier venait de sauver la vie en exposant la sienne; au lieu de réprimer ses impudiques désirs en présence de tant de malheurs, c'était sur ces malheurs mêmes qu'il fondait son espoir de les assouvir!

— Monsieur, dit-il au chirurgien après que Marie eut livré, pour en faire des bandages, l'une des deux seules chemises qui lui restaient; monsieur, comme vous voyez, je ne suis qu'un pauvre religieux qui doit la vie à cet infortuné. Cette blessure fatale, il l'a reçue en défendant mes jours. Dieu sait combien j'en suis affligé! Avec la vie il m'a encore sauvé quelques faibles épargnes... Tâchez donc de le guérir. S'il vous semble utile de consulter quelques-uns de vos confrères, les frais, quels qu'ils soient, seront à ma charge. Employons tous les moyens possibles pour sauver cet honnête artisan, que j'aime comme un père. — Et à ces mots, il lança fur-

tivement à Marie un mystérieux regard. — Et toi, jeune fille, digne d'un sort plus doux, prends cet or, il ne m'appartient pas; ton père l'a sauvé, et il est juste qu'il soit employé au salut d'une famille à laquelle je suis à jamais attaché par les liens de l'amitié et de la reconnaissance. Ne pleure pas, Marie; tâche de donner l'exemple de la résignation à ta mère infortunée... pauvre aveugle!... à qui les yeux ne servent plus que pour pleurer!... Pour l'amour de Dieu, mes enfants, ne vous livrez pas ainsi au désespoir... Dieu est juste et clément... et de même que la justice divine m'a préservé de la férocité de mes assassins, vous verrez, mes filles chéries, qu'il veillera sur vous tous. — Et revenant de nouveau au chirurgien, il lui dit : — N'est-ce pas, monsieur, que cette blessure n'est pas dangereuse? Oh! j'en suis sûr, mes enfants, ajouta-t-il, se tournant encore vers Louise et Marie, j'en suis sûr, Dieu écoutera mes prières... votre époux... votre père... ne tardera pas à guérir, parce que, grâce au Seigneur, je suis ici pour que rien ne lui manque. Avec les médicaments ordonnés par les médecins, avec leurs soins assidus, avec notre zèle, nos secours, une bonne nourriture... et l'aide de Dieu, sans doute nous le sauverons... Courage, donc! Essuyez vos larmes, mes filles, et ayez confiance en celui qui peut tout.

Ces paroles, prononcées avec ce ton d'humilité et de douceur que sait si bien prendre l'astucieuse hypocrisie, versèrent un baume consolateur dans le cœur déchiré de la pauvre aveugle.

La voix du frère Patrice, comme nous l'avons dit, était éloquente, sonore et agréable. Il savait la moduler et la rendre touchante et persuasive; en sorte que la pauvre aveugle, qui entendait un son divin et ne voyait pas la repoussante laideur du moine, fût portée à croire qu'en effet cet homme était un ange sauveur que Dieu leur envoyait pour mettre un terme à leurs malheurs.

— Oh! qui que vous soyez, monsieur, s'écria-t-elle, je vous bénis... Marie! ma fille... viens, aide-moi... conduis-moi, et que je baise la main de notre bienfaiteur!

— Ne vous dérangez pas, madame, répondit le moine; tranquillisez-vous... Votre époux m'a sauvé la vie... Si par la miséricorde divine je puis sauver la sienne, je ne fais que remplir mon devoir...

Prends donc, Marie, prends cet or; donne à ta famille tout ce que réclament ses besoins; et, surtout, que ton brave père ne manque de rien!

Marie, toute confuse, accepta les pièces d'or, et crut que la situation de son père et l'immense service qu'il venait de rendre au frère Patrice avaient éveillé dans l'âme de ce moine des sentiments de compassion et de reconnaissance, qui ne permettaient pas de lui supposer encore les criminelles intentions si impudemment exprimées dans l'abominable lettre qu'il lui avait remise, le jour même où la tendre déclaration de son charmant inconnu aux cheveux d'or était venue troubler son cœur. Ce fut dans cette pensée que la jeune fille se décida à disposer de l'argent du moine pour l'acquisition de tout ce qui manquait à sa famille, et l'aîné de ses frères lui aida dans toutes les démarches qu'il fallut faire. Il fut donc pourvu à tous les besoins.

L'opération jugée nécessaire à la guérison du bras d'Anselme fut pratiquée. Autant pour atténuer la douleur que pour prévenir de nouvelles convulsions, on avait administré au malade une potion narcotique, et il était tombé dans un profond sommeil.

Onze heures du soir venaient de sonner.

Tandis qu'à genoux, frère Patrice, la pauvre aveugle et ses enfants récitaient le chapelet et d'autres prières pour attirer la miséricorde divine sur le brave ouvrier, le chirurgien et son aide



jouaient aux cartes dans la petite chambre de Marie, où on les

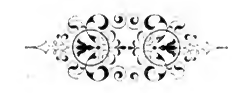
avait placés, et la jeune fille préparait le souper pour tout ce monde.

Vers minuit, la tranquillité du malade donnant de bonnes espérances, on se mit à souper. Au dessert, le frère Patrice prononça la prière d'actions de grâces, puis l'on se coucha. L'aveugle et ses enfants se firent un lit avec une paillasse dans l'alcôve; le chirurgien et son aide s'arrangèrent de la petite chambre de Marie, et celle-ci resta avec le moine pour soigner Anselme.

Peu d'instants après, la jeune fille était seule à veiller : le religieux avait laissé tomber sa tête sur la table où l'on avait servi le souper.

Tout semblait donc annoncer un meilleur avenir : le sommeil paisible de l'ouvrier blessé avait dissipé des inquiétudes cruelles pour faire place au plus consolant espoir; sa maison ne retentissait plus des cris de la faim; tous les besoins y étaient satisfaits. Les saintes paroles de l'homme de Dieu, ses prières, ses secours charitables, donnaient tout lieu de croire à Marie que la pitié et la reconnaissance avaient étouffé dans son cœur une flamme impure, pour y laisser naître les vertus que la religion impose, et elle lui pardonnait ses infâmes propositions; il lui était doux de ne plus voir dans ce religieux qu'un bienfaisant et saint ministre de l'autel, cherchant son salut dans le soulagement des maux du prochain. Pourtant, ce n'étaient là que d'amères déceptions : ce moine hypocrite allait bientôt se révéler à la vierge innocente sous l'horrible aspect d'une furie vomie par l'enfer, et plonger sa famille dans de nouveaux malheurs.

Le chapitre suivant donnera une idée de la façon avec laquelle, en Espagne, les moines savaient reconnaître les bienfaits.



CHAPITRE VI.

GRATITUDE D'UN MOINE.

Malgré la violente secousse qu'avaient dû lui faire éprouver l'envahissement de son couvent, les dangers que sa vie avait courus et la mort de ses frères; malgré l'affligeant spectacle que lui offrait cette famille infortunée dont le chef était là gisant, près de lui, souffrant d'une blessure grave qu'il avait reçue en l'arrachant aux mains d'une bande d'assassins, le père Patrice avait soupé d'un bon appétit, et sans laisser voir la moindre émotion, la plus légère inquiétude. Cette impassibilité d'esprit, si difficile, sinon impossible, pour tout homme qui se trouverait dans une pareille position, était très-naturelle chez ce religieux, car, tout le monde le sait en Espagne, les moines pouvaient toujours boire, manger et dormir, si grands que fussent leurs tracas, si graves que fussent leurs souffrances. Et d'ailleurs notre moine n'avait plus, au moment du souper, rien à craindre pour sa vie, rien à craindre pour sa bourse. Son couvent, il est vrai, était perdu; mais était-ce là quelque chose de bien fâcheux pour

lui? N'en aurait-il pas, au contraire, plus de liberté pour satisfaire ses penchants libertins?

Il faisait une chaleur excessive. En s'asseyant à table, notre moine avait eu le soin de prendre toutes ses aises; il était resté en manches de chemise, et avait disposé ses vêtements de manière à ce que son vaste abdomen pût, sans la moindre gêne, recevoir la plus grande quantité possible d'aliments.

Lorsque, comme dit le proverbe espagnol, chaque hibou se trouva sur son olivier, frère Patrice, sans se séparer de la table de la cuisine où l'on avait soupé, plaça sur ce meuble ses deux bras rebondis pour s'en faire un oreiller, et peu de minutes après, le silence universel qui régnait dans ce réduit n'était interrompu que par la voix du guet, qui par intervalles annonçait l'heure, et par les ronflements séraphiques du saint anachorète, qui faisaient trembler le pavé de cette frêle demeure.

Marie, assise sur une chaise placée tout auprès des rideaux qui masquaient les deux paillasses sur lesquelles reposaient ses tristes parents, malgré la fatigue de son esprit et de son corps, ne pouvait parvenir à trouver le sommeil. Son imagination errait d'idée en idée, tantôt lui offrant des images mélancoliques ou désespérantes, tantôt la berçant d'illusions flatteuses sur un heureux avenir.

Le malade dormait d'un sommeil tranquille; son haleine était douce et calme; le chirurgien avait changé d'opinion sur la gravité de sa blessure, car à sa dernière visite il avait déclaré que depuis l'extraction de la balle tous les symptômes fâcheux avaient disparu, que l'os n'était pas fracturé, et que le délire et les convulsions n'avaient eu pour cause que la faiblesse. Que de motifs pour se livrer à l'espoir!

Cependant, parmi toutes les idées qui se heurtaient dans la tête de Marie, il en était une qui revenait sans cesse :

— Si aimable!... si beau!... si jeune! disait la pauvre vierge éprise. Et ce serait un méchant? Oh! non! c'est impossible... Mon père se trompe; son jugement est injuste... et pourtant, il veut que je lui rende son or... il n'approuve pas sa tendresse... Eh bien! oui, mon père, oui, j'étoufferai cet amour qui me dévore... Aujourd'hui, ce matin même, tes ordres seront obéis.

Ces mélancoliques réflexions furent interrompues par une espèce de long mugissement. Marie, épouvantée, tourna la tête, et vit devant elle le moine debout, ayant tout à fait la figure d'un X et bâillant à s'en détraquer la mâchoire.



— Qu'est-ce, Marie? lui dit-il en approchant sa chaise de celle de la jeune fille et s'asseyant avec calme. Tu ne dors pas, pauvre petite!... Et notre malade?

— Il a parfaitement reposé toute la nuit, répondit Marie d'un ton qui marquait l'espoir.

— Quelle heure est-il donc? dit le moine en prenant une prise de tabac.

— Le jour va bientôt paraître. Trois heures sont sonnées depuis longtemps.

— C'est-à-dire que, moi aussi, j'ai dormi pendant trois heures comme un roi! Que tout soit pour l'amour de Dieu! — Et il puisa de nouveau dans sa tabatière, pour chasser tout à fait le sommeil.

La pâle lumière d'un lampion accroché au buffet de la cuisine

éclairait faiblement ce grabat et donnait une expression plus touchante à la figure de Marie. Assise négligemment et sans coquetterie, elle avait passé son bras gauche entre les barreaux de la chaise, et croisé ses mains ; son corps se trouvait penché avec grâce, et son genou droit était posé sur le gauche de manière que, raccourcissant sa jupe, non-seulement il était facile d'apercevoir son pied mignon et le bas de sa jambe si bien tournée, mais encore une partie de sa gorge enivrante, car les ravages de la faim n'avaient pas altéré les belles formes de Marie, ils n'avaient pu que cerner ses yeux et faner les roses de ses joues; l'éclatante fraîcheur de son visage y avait perdu, mais son aspect en était plus intéressant. Ce qu'il y a de certain, c'est que le moine, parfaitement dispos après un si bon sommeil, et mis en veine par des prises de tabac redoublées, contemplait frénétiquement cette beauté séduisante, que sans doute, au milieu de ses rêves, il avait bien souvent convoitée. Le saint homme suait à grosses gouttes... Sa figure presque violette, son nez luisant et rouge comme l'écarlate, marquaient l'état d'agitation fiévreuse dans lequel se trouvait ce dévot et sensuel personnage.

— Marie, dit-il enfin à demi-voix, tu vois comment la Providence nous marque l'heureuse route que dorénavant il nous faut suivre.

— Oui, mon père, répondit avec candeur la pauvre fille, qui prêtait un sens pieux à ces paroles. Oh! si vous saviez combien je suis heureuse de vos procédés généreux!...

— Je ne fais rien, ma fille... tout vient de Dieu. Dieu m'a retiré des griffes de mes assassins; Dieu m'a destiné cette maison, en m'y faisant conduire par ton propre père... ton père, Marie... entends-tu bien? comprends-tu toute la volonté de Dieu?

— La volonté de Dieu?

— Oui, ma fille... la volonté de Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Toi, jeune fille innocente, tu n'atteins pas aux secrets divins. Crois-tu, Marie, que les ministres des autels ne soient pas des hommes comme les autres? Oui, ma fille; et ils deviendraient des monstres, dès lors qu'ils résisteraient à l'influence des passions nobles et magnanimes

que la Divinité elle-même fait germer dans leurs âmes. Entre ces passions sublimes, quelle est la plus noble, la plus digne des cœurs vertueux? L'amour, Marie, ce n'est autre que l'amour.

— Monsieur, je ne vous comprends pas, s'écria Marie, rougissant d'avoir peut-être trop compris.

— Tant de preuves réitérées de la protection que la Providence accorde à la tendresse que je t'ai vouée ne te suffisent donc pas, cruelle? Oh! n'en doute pas, ma fille, Dieu m'a conduit dans cette demeure pour que je sois votre consolateur; c'est pour cela qu'il a sauvé ma vie et mes richesses; et en se servant de ton père pour cette œuvre, c'est comme s'il lui avait dit : « Sauve ton fils; conduis-le auprès de ta famille, et tous tes malheurs disparaîtront.» Car tu le vois, belle Marie, je possède tout ce qu'il faut pour faire face à vos besoins... et j'y subviendrai, je les satisferai, ma fille, et le bien-être sera dans ta demeure. Les soins que nous prendrons de ton père le rendront bientôt à la santé... La pauvre aveugle et tes frères, au moyen d'une bonne nourriture, reprendront leur première vigueur. En un mot, la paix et le bonheur régneront dans cette maison, et ce sera à toi, ma toute belle, ce sera à toi qu'on les devra... Car... il faut bien que tu le saches... Marie, je t'aime comme un fou!

— Assez, monsieur, assez, répondit vivement Marie, pleine d'épouvante et indignée. En donnant des éloges à votre généreuse conduite, je pensais que vous obéissiez au sentiment de la reconnaissance; mais maintenant je vois avec horreur qu'il n'en est rien. Comment, c'est l'homme que vous avez jeté sur un lit de douleur, l'homme auquel vous devez la vie, que vous voulez couvrir d'infamie, et vous osez prendre le Dieu de bonté pour complice d'un tel crime! Oh! assez, encore une fois, assez!... N'abusez pas davantage de notre affligeante situation.

— Que tu es enfant, ma pauvre Marie! Tu trouves l'infamie de ton père dans le touchant tableau que je viens de te faire!

— Et comment ne pas l'y trouver, lorsque c'est un amour criminel qui en est le principal sujet!

— Criminel!... quelle ignorance!... Voyons, ma fille, raisonnons avec calme. Si tu répondais à ma flamme, si, excepté nous,

personne au monde ne connaissait notre liaison... où donc serait l'infamie? où donc, dis-moi, le crime existerait-il? Lorsqu'il n'y a pas de scandale, il n'y a pas de faute; et comment en trouver dans une passion tendre, sincère, pleine de délices, qui ne fait de tort à personne, et qui, bien au contraire, fait à tout jamais le bonheur d'une nombreuse famille?

— Pardon, monsieur; je ne saurais écouter plus longtemps ce langage immoral et pernicieux, et je vous prie de ne jamais plus me parler de la sorte. Notre pauvreté ne vous autorise pas à de pareils outrages; et sachez enfin, monsieur, que, dans la demeure de cet ouvrier malheureux, on préfère toutes les misères possibles... la faim... la mort même, si elle se présente... à la honte et au déshonneur.

Marie prononça ces dernières paroles avec dignité et résolution, et aussitôt elle alla frapper à la porte de la chambre où reposaient le chirurgien et son aide.

Le moine ouvrit sa boîte, prit du tabac avec son imperturbabilité ordinaire, tandis que Marie avait l'air d'arranger la mèche de sa lampe, pour se donner une contenance jusqu'à l'arrivée du chirurgien.

Il arriva en secouant le sommeil, et, éclairé par Marie, il s'approcha du grabat, où le malade dormait encore avec tranquillité.

Il prit le pouls et parut très-satisfait de l'état du pauvre blessé.

— C'est parfait, mon enfant, dit-il à Marie avec intérêt. Lorsque votre père s'éveillera, il aura sans doute toute la plénitude de son jugement. Ainsi donc, permettez-moi de prendre encore un peu de repos, et aussitôt qu'il fera jour, nous examinerons la blessure, nous la panserons, et certes je ne pense pas qu'il faille encore de nombreuses visites.

Le chirurgien se renferma dans la petite chambre, et bientôt on l'entendit ronfler de nouveau.

Le moine était plus ardent que jamais; la résistance énergique de la vertueuse Marie, au lieu de changer ses idées, avait surexcité son appétit brutal.

Il se leva subitement de sa chaise, et, se jetant aux pieds de la

pieuse fille, il lui prit la main avec force, et tandis qu'elle se débattait pour échapper à cette audacieuse étreinte, il s'écria comme éperdu :

— Marie!... oh! pour la dernière fois, séduisante Marie, écoute-moi. Je ne puis vivre sans ton amour... réfléchis-y bien... Si tu réponds à la flamme qui me dévore, à cette passion que Dieu protége, ton existence deviendra une source intarissable de délices... je serai ton esclave... tout l'or que je possède, je l'emploierai au bien-être de ta famille; personne au monde ne pourra découvrir notre amour, car nous aurons de la prudence... et les bienfaits que je verserai sur vous tous ne paraîtront à ton père qu'un effet de ma reconnaissance... Ingrate! peux-tu hésiter entre le bonheur, les plaisirs que je t'offre, et l'indigence dont toi et ta famille vous êtes menacées si tu ne cèdes pas à mes vœux?

— Je vous le dis encore, répéta Marie, se débattant toujours pour se dégager des mains du moine, qui la tenait fortement serrée, je vous le dis encore : Ici on préfère la faim à la honte; et si vous ne me lâchez pas, à l'instant même, malgré l'état de faiblesse de mon père, qui seul a pu retenir mon courroux, j'appelle, je crie... Car, sachez-le bien, je vous déteste avec toute la haine que peut inspirer un monstre vomi par l'enfer.

— Pitié! séduisante Marie! pitié! s'écria le moine dans le désordre d'un fou; et aussitôt il porta l'audace jusqu'à apposer sa lèvre dégoûtante sur la main virginale de la jeune fille.

Elle, alors, sentit le feu de la honte et de l'indignation lui brûler les joues. Elle était de haute taille comme son père, comme lui d'une force supérieure, et sa vertu et son courage ne démentaient pas le sang qui coulait dans ses veines. Elle frémit donc de l'audace du moine, et, par un mouvement de colère irrésistible, elle lui frappa la figure avec tant de violence, que le hideux satyre roula sur le pavé.

Au même instant on vit deux mains décharnées qui séparaient les rideaux et faisaient place à un spectre épouvantable et sanglant.

Marie se prosterna devant ce vivant cadavre : c'était son père.

— Bien, ma fille... bien! s'écria-t-il d'une voix rauque et so-

lennelle... Et dans cette blême figure, on vit un indéfinissable sourire d'épouvante, d'indignation, de satisfaction et de douleur.

Le moine fut atterré à l'aspect d'Anselme, qui avait entendu ses dernières protestations d'amour. Le père vertueux, l'ouvrier offensé se contenta d'adresser à son bourreau ces terribles paroles :

— Fuis, prêtre sacrilége! n'infecte pas du souffle venimeux de ta parole cette enceinte de misère et d'honneur. La vertu outragée vient d'imprimer sur ta face hideuse le cachet de l'infamie; fuis, malheureux, et n'oublie jamais les paroles de cette innocente jeune fille : DANS LA DEMEURE DE CET OUVRIER MALHEUREUX, ON PRÉFÈRE LA FAIM AU DÉSHONNEUR.

Et le moine épouvanté, s'emparant de son paquet de linge, prit la fuite en toute hâte.



CHAPITRE VII.

LA FONTANA DE ORO.



Le 18 juillet 1834, quatre jeunes gens, commensaux de la *Fontana de Oro*, un des hôtels les plus renommés de Madrid, situé dans la Carrière de Saint-Jérôme, rue principale de la ville, dînaient à table d'hôte.

Deux d'entre eux étaient étrangers; ils pouvaient avoir de vingt à vingt-cinq ans. Il y en avait un qui parlait correctement l'espagnol; il était habillé avec élégance et simplicité. Sa figure, sans être d'une beauté parfaite, avait de l'expression et de la grâce. Il laissait pousser sa barbe noire et luisante. Son nez aquilin, ses yeux noirs et pénétrants, et surtout un certain sourire sardonique, dont sa conversation aisée et moqueuse était toujours accompagnée, donnaient à sa physionomie

un aspect jovial qui contrastait avec la tristesse des autres commensaux. L'autre jeune étranger ne parlait ni ne comprenait l'espagnol.

Le groupe dont nous parlons était complété par deux Espagnols; le plus âgé accusait une trentaine d'années, et portait cependant une perruque blonde. Il était de petite taille, gros et laid à l'excès. Bien qu'à le voir on l'eût cru atteint de la mélancolie qui, dans ces jours de malheur, exerçait son influence sur presque tous les habitants de Madrid, il n'en dévorait pas moins tous les mets qui se présentaient devant lui avec une voracité qui ne pouvait manquer d'attirer les regards du reste de la société.

— Il paraît, cher ami, lui dit l'étranger à la longue barbe, il paraît que les chagrins altèrent peu vos vastes capacités digestives. Tandis que tous les médecins recommandent la sobriété comme le meilleur préservatif contre le choléra, vous avalez, vous avalez, que c'est une bénédiction. Il est heureux que nous n'ayons pas d'appétit, nous autres; car sans cela vous auriez encore faim en quittant la table.

— Eh bien! repartit le petit joufflu, vous me croirez si vous voulez, mais j'ai le cœur serré.

— Le cœur, c'est possible, reprit avec malice l'étranger; et pour ce qui est du ventre, j'en suis sûr; à moins que vous n'ayez pris la précaution de lâcher quelque boutonnière.

— Tout juste, répliqua le ventru; c'est une mesure à laquelle je ne manque jamais en m'asseyant à table. Mais croyez qu'aujourd'hui je n'y suis pas du tout. Comment voulez-vous?... Quand l'esprit n'est pas tranquille... Et ce disant, le pauvre homme avala un demi-verre de *valdepegnas*.

— Peste! s'écria l'étranger, est-ce à dire que nous ne sommes pas en société? Vous êtes pire qu'une panthère de Java. Dites donc : si lorsque vous avez du chagrin vous vous bourrez ainsi, dans un jour de joie vous êtes capable de nous engorger tous comme des asperges. On ne voit de ces choses-là qu'en Espagne... on y élève les enfants au massacre. Il va sans dire que vous raffolez des taureaux?

— Oh!... des taureaux, très-peu; mais j'aime le veau passion-

nément. — En même temps il en saisit une grosse tranche à la sauce brune, et en moins de rien il n'en fut plus question.

— Mauvais Espagnol, mon cher, mauvais Espagnol, répliqua l'étranger d'un ton satirique; la tauromachie est la base de l'éducation espagnole.

Le quatrième personnage, jusqu'alors plongé dans de mélancoliques pensées, sentit l'ironie de l'étranger et ne put s'empêcher de lever subitement la tête et de le regarder en face.

Ce brave jeune homme, Espagnol de naissance, âgé de vingt-quatre ans, blond comme l'or, n'était autre que don Louis de Mendoza, qui, depuis sa dernière entrevue avec Marie dans la rue des Carmes, avait perdu tout son enjouement.

Chose étrange! un jeune étourdi doué de tant d'attraits, bien accueilli dans la société la plus brillante de Madrid, accoutumé à se jouer des belles dont il faisait si facilement la conquête, maintenant brûlait d'une passion violente dont l'objet était une pauvre fille couverte de vêtements misérables, et à laquelle il avait par hasard adressé quelques mots galants la première fois qu'il l'avait rencontrée dans la rue!

La beauté de Marie avait allumé dans le cœur de don Louis une étincelle d'amour, dont la candeur des réponses de la jeune fille, la résistance qu'elle avait toujours opposée à ses désirs imprudents, la ténacité avec laquelle elle lui avait toujours caché sa demeure et son nom, dont l'obstacle et la vertu, en un mot, avaient fait un violent incendie.

Le jeune Mendoza était donc absorbé dans ses rêveries amoureuses, lorsque l'étranger commença à débiter ses sarcasmes contre la civilisation d'Espagne. Jeune et d'une fibre démocratique, don Louis ne put laisser sans réponse les mordantes épigrammes de l'imprudent étranger.

— Monsieur, lui dit-il après l'avoir toisé avec hauteur, souvenez-vous que vous êtes en Espagne.

— Hélas! mon cher, je ne le vois que trop, dit l'étranger avec un gros éclat de rire. Les atrocités d'hier soir... les assassinats commis sur des malheureux sans défense... le sang de tant de pauvres religieux si indignement répandu, disent assez que dans

ce pays on apprend l'héroïsme dans le cirque des taureaux.

— Eh! mais, monsieur, reprit don Louis avec un sourire qui déguisait à peine la colère que les outrages de l'étranger faisaient bouillonner dans son sein, pourriez-vous me dire à quelle école furent élevés les héros qui, dans leur féroce révolution, inondèrent la France de sang innocent?

— Ah!... bah!... est-ce que vous voulez confondre des bandes effrénées avec la masse saine et éclairée du peuple français?

— Eh! mais... il me semble que c'est plutôt vous qui voulez prendre pour le peuple espagnol ces bandes crapuleuses, parmi lesquelles on voit toujours en première ligne des criminels, des vagabonds dégoûtants de la saleté du vice, et surtout des étrangers, rebut de leur patrie!

— Prenez garde, jeune homme, dit l'interlocuteur en souriant, vous y mettez trop de chaleur. Mais puisque vous vous passionnez ainsi pour votre digne pays, j'aimerais à discuter avec vous ce point capital. Seriez-vous assez bon pour me signaler les avantages qu'ont produits pour l'Europe vos théories de progrès et de liberté?

— L'Europe doit plus à l'Espagne qu'à toute autre de ces nations qui la calomnient si effrontément, s'écria avec feu le jeune Espagnol, lorsqu'elles veulent persuader au monde que la patrie du vieux Sénèque et du jeune Lucain n'est qu'un ramas d'êtres absurdes et avilis. Heureusement, monsieur, tous les étrangers n'ont pas appris à votre école. S'il en est qui jouissent de nous ravaler, on en voit beaucoup d'autres, savants et justes, qui, dans leur justice et leur impartialité, reconnaissent le mérite de cette nation magnanime.

— Comment donc, aimable jeune homme, reprit l'étranger, toujours avec son sourire moqueur, je n'en doute pas, et je serais ravi de connaître ces savants qui font un si grand éloge de la patrie de Sénèque. Dites donc, la patrie de Sénèque!... il y a bien là de quoi être fier.

—Oh! certes, je ne m'étonne pas le moins du monde de votre ignorance au sujet des apologistes de l'Espagne; car, d'ordinaire, ceux qui critiquent le plus sont ceux qui savent le moins. Et pour que vous ne me jetiez pas au même moule, je vous rappel-

lerai d'abord que le savant *Denina*, en 1786, prouva devant l'Académie des sciences de Berlin que l'Espagne a toujours marché dans la ligne la plus avancée de la civilisation de l'Europe; mais comme, par les dons de la nature, elle peut aussi devenir la plus riche et la plus florissante, elle a toujours été un objet d'envie et de mauvais vouloir. Mais cette Espagne si secouée, qui fut en proie à tant de crises violentes sous le joug successif des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Septentrionaux, des Sarrasins... au milieu des sanglantes luttes civiles, des guerres de succession, de principes... malgré les soulèvements, les usurpations, les dominations tyranniques, les influences funestes, les anathèmes sacrés... cette Espagne, dis-je, malgré de si épouvantables obstacles, non-seulement lève encore sa tête altière, mais il est facile de la voir prête à pousser UN CRI DE SALUT A LA PATRIE, qui un jour la placera à l'avant-garde du progrès universel.

— J'ai presque envie d'y croire, répliqua l'adversaire en persiflant; car... il n'y a pas à dire... l'Espagne a possédé tant de savants... elle a produit tant de génies illustres dans toutes les sciences, dans tous les arts... que je ne pense pas qu'il faille nous en tenir à Sénèque et à Lucain.

En entendant ces mots, qui furent dits d'un ton sardonique et insolent, et avec d'emphatiques temps d'arrêt sur les noms de Lucain et Sénèque, le gnome joufflu poussa de grands éclats de rire. Oh! alors, don Louis furieux prit une assiette, la cassa sur la tête de ce malotru invraisemblable, qui, grâce à sa perruque, en fut quitte à peu de frais, et il s'écria d'une voix terrible :

— Que les étrangers nous calomnient... on peut leur faire grâce en considération de l'envie qui les pousse; mais jamais devant moi un Espagnol ne raillera sa patrie... Non, il n'y a pas de cœur bien né qui puisse rire lorsqu'il entend traiter sa patrie de sale, de barbare, de stupide... Non, et le savant Forner l'a dit : Si ce portrait pouvait être vrai, au lieu d'en rire, c'est avec des larmes de sang qu'il faudrait arroser la terre natale. Lorsque Rome brûlait, Néron seul faisait résonner sa lyre.

Ces paroles furent suivies d'un silence sépulcral, et après quelques instants, l'ardent jeune homme poursuivit de la sorte :

— Ce serait une lourde tâche que de nommer tous les hommes illustres dont l'Espagne s'honore; et il n'est pas convenable, monsieur, que vous vous en teniez à me répondre par une sotte raillerie sans portée. Pourriez-vous me citer un canoniste à placer au-dessus de notre Antoine Augustin, un professeur d'éloquence comparable à Quintilien, un historien plus profond et plus consciencieux que Mariana? Entre les critiques des anciens, nommez quelqu'un de plus judicieux, de plus modéré que le Pinciano; entre les médecins, un savant plus méthodique et qui ait mieux saisi et imité Hippocrate que Vallès; parmi les grammairiens, quelqu'un de supérieur à Brocense; parmi les poëtes latins, quelqu'un de plus élégant que Montano, ou de plus fécond que Mariner; parmi les philosophes, quelqu'un de plus pénétrant que Vivès; parmi les théologiens, cherchez un second Cano; entre les philologues, un Salas... Mais ce serait à n'en plus finir s'il fallait parcourir toutes les branches de l'intelligence humaine, quand même dans chaque art, dans chaque science, on s'en tiendrait à ne nommer qu'un seul des savants sans nombre, anciens et modernes, qui ont placé l'Espagne dans un rang distingué.

— Allons donc! reprit l'étranger avec un air de mépris; toute cette kyrielle d'ignorants ne vaut pas un pot-pourri, en comparaison du plus médiocre des classiques français. Le monde entier se met à genoux pour rendre hommage au nom magique d'un Corneille, d'un Racine, d'un Voltaire.

— En Espagne, nous sommes plus justes que la plupart des étrangers, répondit don Louis, parce que l'éclat de notre histoire ne nous permet pas de porter envie à la gloire d'aucun autre peuple. En Espagne, tout en ne souffrant pas l'outrage, nous rendons justice et hommage au mérite, partout où nous le rencontrons. Certes, Voltaire est grand, Racine sublime, Corneille prodigieux; mais la France, ce pays qu'aujourd'hui nous qualifions sans envie du plus éclairé, du plus avancé de la terre, au lieu de refuser à ma patrie ce qui lui est dû, ne saurait manquer d'avouer[1] qu'elle lui doit l'exemple de la perfection dans les lettres,

[1] « Je n'en finirais pas si je voulais citer les ouvrages d'agrément et de goût dont les

que son répertoire a puisé le fond de beaucoup de ses chefs-d'œuvre dans l'immense théâtre espagnol, et qu'elle n'a pas encore pu trouver, pas plus que tant d'autres nations, le pinceau de Murillo et de Zurbaran. Et c'est là le peuple que vous appelez sauvage parce qu'il est mal gouverné et malheureux? Il n'y a pas de littérateur, d'homme instruit, à quelque nation qu'il appartienne, qui ne sache ce que Molière et Corneille doivent à Lope de Vega, à Calderon de la Barca, à Guillen de Castro, qui a donné au grand tragique français le moule entier de son *Cid*, si justement applaudi. Allez, allez encore aujourd'hui à Paris, et vous y verrez courir la foule à la représentation du *Médecin de son honneur*, de *l'Etoile de Séville*, de *l'Alcade de Zalamea*, placés mot à mot sur la scène française, aujourd'hui la première du monde. Sera-ce donc trop s'avancer que de dire que nous avons été les maîtres de tous les peuples modernes en fait de sciences et de lettres?

— Oh! s'écria alors l'étranger, en voilà, en voilà de l'emphase et de l'orgueil!

Cet étranger était un de ceux qui calomnient un pays sans en avoir la moindre idée, sans avoir pris la peine de l'étudier. Se trouvant terrassé par l'érudition du jeune Espagnol, il fit appel au sarcasme, qui toujours est l'arme que les sots et les pédants opposent au raisonnement. Ce fut ainsi que, poussant à l'excès la raillerie, il ajouta :

— Tout Dieu! c'est-à-dire que tout est dû à l'heureuse patrie de Sénèque! — Et éclatant d'un rire insolent : — Je n'ai de ma vie entendu pareil assemblage d'inconcevables sottises! Mais ce

Espagnols ont fourni le modèle ou l'idée aux Français. Alors que la France avait déjà eu ses Pascal et ses Fénelon, et qu'elle avait ses Fontenelle, les personnes les mieux policées et les mieux instruites n'en proposaient pas moins aux princesses et aux enfants des premières maisons, comme les meilleurs livres, les romans de Cervantes. Il n'y a pas jusqu'au *Diable Boiteux* de Le Sage dont le fond ne soit tiré d'un ouvrage espagnol, de Louis Velez de Guevara.

« Mais c'est surtout pour la poésie dramatique que la France a puisé dans les riches trésors littéraires de l'Espagne. L'auteur du Nouveau Dictionnaire historique dit, en parlant de Scarron : « Que la mode de son temps était de piller les Espagnols. Si les Espagnols, avec leur imagination féconde, n'eussent fourni des sujets, des plans, aux poëtes des autres nations, la France serait restée plus longtemps sur des sujets rebattus. » DENINA.

qu'il y a de certain, au su et au vu de tout le monde, et malgré tout ce que vous vous efforcez de dire, c'est que c'est ici un pays misérable, un pays de désordres... une espèce de Cafrerie.

— Vous en avez lâchement menti! s'écria alors don Louis hors de lui-même, frappant fortement la table du poing, et se mettant sur pied.



Les trois autres commensaux se placèrent également debout, et à ce bruyant éclat succéda un silence général.

Les deux adversaires échangèrent un regard de haine. L'étranger s'approcha de l'Espagnol, lui tendit la main, et avec un extérieur calme, lui dit :

— Jeune homme, pas de scandale; nous viderons cette querelle sans bruit... Vous êtes allé au delà des bienséances, vous me devez une réparation.

— Je suis Espagnol, répondit don Louis avec dignité, c'est-à-

dire homme d'honneur. — Et lui serrant la main, il ajouta . — Et je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

— C'est très-bien !... Si vous êtes homme d'honneur, il faut me le prouver à l'instant même.

— Je suis à vos ordres.

— Ces messieurs voudront bien nous suivre à la porte d'Atoche, près de l'enceinte du *Retiro*. Vos armes?

— Le pistolet.

— J'en ai d'excellents et je vais les mettre à votre disposition. Je suis à vous dans la minute.

Et l'étranger sortit rapidement de la salle à manger.

A l'instant même, le garçon de l'hôtel se présenta à don Louis et lui dit à voix basse :

— Il y a là, sur le palier, une personne qui désire entretenir monsieur en particulier, d'un objet très-pressant; elle m'a chargé de dire à monsieur que ce serait simplement deux mots, l'affaire d'un instant.

Don Louis courut à l'escalier, et la personne qui l'y attendait était... Marie!!!



CHAPITRE VIII.

LE DUEL.



A l'aspect de Marie, le jeune homme oublia tous ses chagrins. La colère que les provocations de l'étranger avaient allumée dans son cœur se dissipa; car ce cœur, en présence de l'objet de son culte, battait avec plus de force que jamais; non point de tristesse ni d'indignation, mais d'amour et de joie.

Don Louis conduisit Marie dans sa petite demeure. C'était une chambre assez mal tenue, comme toutes celles que les jeunes gens occupent dans les hôtels garnis. Deux commodes sur les côtés, une petite toilette, un bureau, des papiers, des livres en désordre, quelques chaises en noyer : voilà le mobilier complet.

A l'un des volets de la croisée ayant vue sur la carrière de Saint-Jérôme, était accrochée à une pointe de Paris (car jusques aux clous, s'ils ne sont de Paris, ils ne sauraient être bons), une toute petite glace. Dans un coin à droite on voyait un pot à l'eau sur une cuvette verte, et à gauche un porte-manteau auquel était suspendue une redingote.

Au fond de la chambre se trouvait une alcôve garnie d'un rideau en mousseline brodée, relevé en partie au moyen d'une patère dorée, et laissant voir un lit sur lequel s'étendait un couvre-pied d'indienne foncée.

Au pied de ce lit on voyait plusieurs paires de chaussures; sur une chaise, des vêtements d'usage ordinaire.

Les murs étaient blancs, sans autre ornement que quelques vieux cadres placés sans ordre [1]; seulement, au-dessus de la toilette était accroché un médaillon en or.

Le parquet était propre, nonobstant quelques bouts de cigares de la Havane.

Un fil de fer descendant du plafond tenait suspendue une cage renfermant un serin. Ce petit oiseau était celui que Marie avait vendu le jour de la fête des Carmes.

A peine la jeune fille entrait-elle dans cette chambre, que l'intéressant animal fit voir qu'il la reconnaissait; par le battement de ses ailes il témoignait son allégresse, et sautillait de côté et d'autre comme s'il eût cherché une issue pour voler au-devant des caresses de ses anciennes amours. Toutefois, ces élans de joie n'affaiblirent nullement le charme de ses douces mélodies; il salua de ses chants la nouvelle arrivée, de même que les oiseaux des bois saluent chaque jour le premier rayon de l'aurore.

[1] M. Monier, présentement possesseur de cet hôtel, y a apporté de grandes améliorations. Cet établissement est un des premiers de Madrid. On y prend des pensionnaires qu'on sert avec le plus grand soin. On y trouve un salon de lecture pourvu des productions littéraires de tous les pays, et d'excellents bains publics. Ces avantages et la situation de cet hôtel, qui est une des plus séduisantes de Madrid, y attirent en foule les étrangers, qui s'y plaisent sous tous les rapports. Correspondant avec les principaux établissements typographiques de Paris, M. Monier fait la commission de librairie, et, par ce moyen, rend facile aux entreprises littéraires l'acquisition de toutes les publications parisiennes, dont il tient toujours un dépôt considérable.

Marie, à la vue de son serin, ne put retenir un premier mouvement de joie, et une larme glissa doucement de ses cils voluptueux sur sa joue délicate.

— Ma charmante amie, s'écria don Louis, plus épris que jamais, cette visite imprévue comble tous mes souhaits... toute mon ambition... car elle me prouve que vous m'aimez... que vous répondez à l'amour que vous m'avez inspiré... O mon Dieu!... mon Dieu!... mais je crois que je vais devenir fou de bonheur! Si vous saviez combien j'ai souffert depuis que je ne vous ai vue!... Insensée... puisque vous ne vouliez pas m'indiquer votre demeure, il me fallait bien vous attendre, vous chercher... Car... sachez-le bien, je ne puis vivre sans vous voir tous les jours... Oh! mais, à présent, vous m'aimez, je suis heureux, et vous me direz sans doute votre nom... vous me ferez connaître la maison que vous habitez.

— Monsieur... répondit Marie avec une émotion inexplicable, je suis une infortunée... la fille d'un malheureux ouvrier à la journée... je ne puis, sans manquer aux lois de l'honneur, seul trésor qui me reste, écouter les propos que vous m'adressez. J'espère que vous me permettrez de vous dire le motif de ma visite; car je vois que, malheureusement, les apparences vous ont induit en erreur.

— Comment! ma toute belle, quel est ce sévère langage? Vous ne pouvez m'écouter sans manquer à l'honneur? Mais alors, vous ne m'aimez donc pas?

— Je ne voudrais pas vous offenser, monsieur, mais je vous dois la vérité: vous vous êtes trompé sur l'objet qui m'amène. Je viens vous rendre une pièce d'or que je ne puis accepter à aucun titre.

— Que me dites-vous, mademoiselle?

— Le désir de soulager la misère... la faim de mes parents, de mes frères, m'empêcha de voir...

— La misère, la faim! tel serait le sort de votre famille! et vous voudriez, cruelle, que j'y fusse indifférent? Mais j'ai des richesses, moi; j'en ai de reste; avec qui puis-je mieux les partager qu'avec un objet si digne de mon amour?

— Excusez-moi, monsieur; je ne puis accepter vos bienfaits, et je viens au contraire vous rendre cet or.

A ces mots, les joues de la jeune fille se couvrirent d'une rougeur légère, et elle avança la main, tenant la pièce d'or entre le pouce et l'index.

— C'est là un affront, mademoiselle... un affront que mon amour n'a pas mérité... s'écria le jeune homme d'un ton grave. Pour me dire que vous ne m'aimez pas, que vous me détestez... il ne faut pas vous priver de ce qui vous appartient... Cette monnaie n'a pas été pour vous le salaire d'une action déshonorante, une humiliante aumône ; elle a été l'indigne prix d'un joyau inestimable que, pour tous les trésors de la terre, je ne céderais à personne. — Et à ces mots le malheureux amant jeta un regard de tendresse sur la cage du serin. — A personne!... Oh! si, pourtant; si vous étiez fâchée de vous être dessaisie de ce charmant oiseau, si vous désiriez le posséder encore, ce ne serait qu'à vous, à vous seule que je pourrais le confier... mais à une condition indispensable : l'or que vous voulez me rendre vous est légitimement acquis, vous devez le garder, et plus encore, vous y êtes obligée pour secourir les maux de votre famille... Et le serin, seule consolation qui puisse adoucir ma cuisante mélancolie, je vous le cède comme un gage de mon amour... Oh! gardez donc... gardez cet or, il vous appartient.

— Impossible! répliqua Marie tout émue; impossible!...

— Qu'est-ce à dire, mademoiselle? la haine que je vous inspire vous pousse jusqu'à me refuser ce que vous accepteriez de tout autre? Allez sans crainte soulager les besoins de votre famille... car, bien que vous ne m'aimiez pas... sans doute parce qu'un autre a déjà su vous plaire... ou par des motifs que j'ignore... je jure de tout respecter... Soyez heureuse... tandis que l'homme qui vous aime le plus dans ce monde ne saurait l'être... Et pour Dieu, ne persistez pas à me faire reprendre une chose... qui ne m'appartient plus.

A ces touchantes paroles de l'amoureux jeune homme, au feu de son débit, aux larmes qui se pressaient dans ses yeux ardents, à l'énergie de son geste, la vérité du cœur devenait incontestable.

Marie, émue jusqu'au délire, ne trouvait pas de mots pour lui répondre. La pauvre fille ne pouvait plus douter de la sincérité

des protestations qu'elle venait d'entendre. Par son cœur, elle jugeait de celui de son amant, et lorsqu'elle l'entendait lui dire qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle le détestait... son âme semblait se déchirer, et cent fois elle aurait mis sa passion à découvert, si tout à coup les réflexions sévères, les ordres de son père, les promesses qu'elle lui avait faites ne se fussent présentés à son esprit, et n'eussent réveillé dans son sein une lutte cruelle. Toujours elle était sur le point d'arrêter son amant lorsqu'il calomniait son amour; mais aussitôt le respect filial et la douleur étouffaient sa voix mourante et la refoulaient sur son cœur. Enfin, par un dernier effort, elle put balbutier ces mots :

— Moi... monsieur... je ne vous déteste pas... je suis reconnaissante de vos bienfaits... mais mon père veut que je vous rende cet or... mon père me défend de vous écouter... et si sa situation et la confiance sans bornes qu'il a dans ma probité l'ont déterminé, pour cette seule fois, à me laisser venir vers vous... c'est parce que j'ai juré de lui obéir.

— Oh! je comprends tout à présent, s'écria don Louis avec ravissement, et plus que jamais je vous supplie de me dire votre nom, de m'indiquer votre demeure. Oh! je veux vous mériter, me rendre digne de vous... je veux rendre toute votre famille heureuse. Votre père, sans doute, m'a supposé de basses intentions; il a vu en moi un séducteur. Oh! je veux lui prouver qu'il se trompe, ajouta-t-il alors avec plus d'enthousiasme; oui, il se trompe; car je ne puis vivre sans être aimé de vous, sans devenir votre époux... si toutefois il me juge digne de ce titre.

— Mais, monsieur... mais vous oubliez que nous sommes de pauvres ouvriers... balbutia Marie... honnêtes... il est vrai... oh! pour cela, oui! mais si pauvres!...

— Il n'y a pas que la richesse qui donne le bonheur; vertu, probité, voilà ce que j'admire avant tout, répondit don Louis avec une amabilité enchanteresse; cette vertu adorable qu'on rencontre à peine dans le grand monde, où l'intrigue, l'adulation, les richesses, la perversité, sont les seuls moyens de succès... De l'or... mais j'en ai plus qu'il ne m'en faut... Je cherche la noblesse des sentiments, et non point cette noblesse ridicule que les gouvernants

prodiguent à leurs vils adulateurs. Heureusement, mon père professe sur ce point la même opinion, et son consentement n'est pas douteux, parce qu'il m'aime sincèrement, parce que cent fois il m'a dit de me marier selon mes vœux, pourvu que ce fût à une femme honnête. Ainsi donc, ma tendre amie, dites que vous m'aimez, et j'écris à mon père.

Il ne sera pas aisé au lecteur de se figurer la sensation que fit éprouver à l'innocente jeune fille le langage vertueux et passionné du séduisant jeune homme qu'elle aimait déjà si tendrement avant d'avoir découvert en lui des sentiments si beaux. Don Louis avait fait à Marie, à leur première rencontre, une proposition honteuse qui avait dû blesser le cœur vertueux de la pauvre enfant et lui donner une idée fâcheuse des mœurs de celui qui osait la lui faire. Cependant, une flamme involontaire s'était allumée dans son cœur pour ne s'éteindre qu'avec sa vie, qui devait être traversée de tant de cruelles vicissitudes. Et si, folle d'amour pour l'homme qui lui avait d'abord proposé de *partager sa demeure*, ces odieuses paroles n'avaient pu l'empêcher de l'aimer, quelle ne devait pas être la profondeur de la nouvelle plaie faite à son cœur par ces paroles pleines de feu, de vertu, prononcées avec tant d'enthousiasme, et qui marquaient tant de respect pour les droits du père, en offrant à la fille l'assurance d'un LIEN LÉGITIME!

Marie allait répondre... mais, à l'instant même, l'étranger à la longue barbe pénétrait dans la chambre, tenant ses deux pistolets; il fit un signal de départ au jeune Espagnol et lui dit :

— Les murs du *Retiro* nous attendent.

— Qu'est-ce, grand Dieu? s'écria Marie, épouvantée de l'allure terrible de cet homme.

Don Louis, sous l'empire des attraits de sa bien-aimée et fasciné par les plus flatteuses espérances, avait complétement oublié le duel fatal, et par conséquent l'apparition de son ennemi au moment où il attendait une réponse qui devait fixer son avenir fut pour lui une affreuse torture. Aussi s'écria-t-il avec dédain :

— Eh! monsieur, allez-vous-en et laissez-moi tranquille.

— Oh! parfait! répliqua l'étranger en éclatant de rire, selon

son habitude; parfait! je n'attendais pas moins du courage d'un Espagnol.

— Laissez-moi tranquille, vous dis-je, et ne me poussez pas à bout.

— C'est-à-dire que c'est une rétractation?

— Oh! non! jamais... Mais demain... un autre jour... A présent... je vous en supplie... laissez-moi tranquille.

— Allons donc! de mauvaises raisons! je sais assez ce que cela signifie, répliqua l'étranger avec une insultante ironie.

— Qu'est-ce à dire? reprit vivement don Louis.

— Que vous êtes un lâche, riposta l'étranger avec hauteur.

Alors don Louis fit un mouvement convulsif de colère, et,



tremblant de fureur et sans trouver une parole, cloua son regard

sur le visage de son ennemi. Un moment après, il ôta sa robe de chambre, passa son habit, s'approcha du bureau, décrocha le médaillon dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et, le présentant à Marie, il lui dit :

— Si je reste sur le terrain, gardez ce bijou comme un souvenir de l'homme qui vous a le plus aimé dans ce monde.

— Oh ! non !... grand Dieu, non ! s'écria Marie se jetant aux pieds de don Louis et embrassant ses genoux ; s'il est vrai que vous m'aimiez, ne quittez pas ces lieux, ne sortez pas de cette chambre.

— Sortons ! cria l'étranger avec exaltation.

— Sortons, répéta le jeune Espagnol, brûlant de venger le nouvel outrage de l'étranger qui avait eu l'audace de l'appeler lâche.

— Pitié !... criait en sanglotant Marie, presque étouffée par un torrent de larmes ; pitié !... oh !... ne m'abandonnez pas... Et puis, avec l'accent de la folie, elle ajouta : Oui... je vous aime... je vous adore...

Hélas ! ces paroles qui, dans tout autre moment, eussent comblé tous les désirs de don Louis, ne purent lui arracher qu'un regard de tendresse... car aussitôt le courageux jeune homme, se défiant de sa tendresse s'il restait encore un instant de plus, se dégagea avec violence de l'étreinte de Marie et se précipita hors de l'appartement.

Peu d'instants après, les quatre jeunes gens qui avaient dîné ensemble montèrent dans une voiture et gagnèrent ventre à terre la route du *Retiro*.

Derrière ce site, entre les portes d'Atoche et d'Alcala, on trouve un endroit très-solitaire, véritable champ de bataille, devenu la lice de presque tous les duels ; si les spadassins de Madrid l'avaient déjà rendu célèbre, sa renommée s'était encore accrue depuis qu'en 1837 les troupes du prétendant y avaient pénétré dans le but d'envahir la capitale de la monarchie espagnole. Marie, qui avait entendu nommer le lieu du combat, sortit de la chambre dans le plus grand désordre, donnant l'alarme à tous ceux qu'elle rencontrait sur son passage, criant : — Arrêtez-les, ils vont se tuer ! — Et, comme une folle, elle courut vers le lieu du sanglant combat qu'elle voulait empêcher.

Elle allait y arriver lorsque le bruit d'un coup de feu glaça son sang... Son amant avait tiré le premier sans atteindre son adversaire. Marie, par un dernier effort, reprit ses esprits, et à cent pas des combattants elle vit l'étranger visant le malheureux Espagnol. Le coup partit... Hélas! l'infortuné jeune homme aux cheveux d'or tomba baigné dans son sang.

Alors, perdant toute retenue, elle se jeta sur le groupe qui entourait la victime, et entendit une voix terrible prononcer cette épouvantable parole : MORT !

Marie jeta un cri déchirant et recula terrifiée.

Aussitôt le petit homme bouffi s'approcha d'elle, la prit par le bras, et avec un affreux sourire lui dit :

« Une vierge vertueuse, qui préfère la faim à la honte, courant après les jeunes gens dans les lieux publics!... Dieu m'a vengé. »

Marie leva la tête, et vit avec horreur que celui qui lui parlait était le moine, son bourreau.

Déchirée de douleur, elle regagna sa demeure; là, elle trouva une de ses sœurs et un de ses frères, morts du choléra; les autres en étaient gravement atteints, et sa pauvre mère aveugle, à l'agonie, luttait contre le même fléau.



CHAPITRE IX.

LES MASQUES.

Nous n'avons pas l'intention de plaider en faveur de cette égalité absolue, de ce nivellement des fortunes que prônent quelques frénétiques pour flatter les classes populaires. Ce que nous réclamons pour le peuple, c'est *l'égalité devant la loi; le châtiment pour le criminel et non pour le pauvre; la justice pour tous les citoyens, sans complaisances coupables pour le riche; des droits sociaux pour tous les Espagnols; le vote de l'honnête homme dans toutes les questions.*

Personne n'est plus convaincu que nous ne le sommes de ce qu'il y a d'absurde et de ridicule dans la prétention de niveler les fortunes des citoyens. Lors même qu'un pouvoir surnaturel parviendrait à réussir dans une opération si arbitraire, peu de jours suffiraient pour rétablir l'inévitable inégalité, qui a toujours existé dans toutes les classes et entre tous les individus de toute société.

Certes, il ne faut pas de grandes lumières pour reconnaître que le talent et le travail actif doivent s'enrichir plus facilement que la stupidité et la paresse; rien de plus juste, rien de plus naturel que de décerner au mérite le prix qui lui est dû. Il faut que l'abrutis-

sement des sens et le criminel vagabondage subissent leurs conséquences naturelles ; c'est un châtiment que réclament la justice et la morale. Mais nous voulons que ces punitions, que ces récompenses, marquées par la Providence elle-même pour le bien de la civilisation humaine, ne soient point détournées de leur but par l'arbitraire, le caprice et les penchants pervers des hommes tout-puissants.

Récompensons le mérite et la vertu ; punissons le crime et le vagabondage partout où nous pourrons les rencontrer ; mais ne souffrons pas les fréquents scandales qui viennent de l'injustice des lois et de la méchanceté des hommes.

Une foule d'artisans laborieux gémissent dans l'indigence, parce qu'en Espagne un gouvernement stupide vient leur arracher le fruit de leurs travaux. Ces exactions arbitraires, ces impositions désordonnées, ces exotiques tarifs, ces contributions onéreuses qui dévorent tant de millions, on pourrait les modifier jusqu'à les rendre supportables, si une milice bien organisée prenait en partie la place de l'armée, si les employés étaient réduits au nombre nécessaire, si l'on abolissait ces rétributions ruineuses des *ex-ministres*, et si l'on amoindrissait les soldes des généraux, des intendants et des autres *fonctionnaires*, dont les *fonctions* se réduisent à sucer, comme des sangsues, les sucs nourriciers de la nation.

Les budgets actuels s'élèvent au chiffre monstrueux de mille cent quatre-vingt-quatre millions trois cent soixante-dix-sept mille cent soixante-treize réaux. Et s'il semble impossible que cette charge écrasante puisse être supportée par un peuple appauvri par tant de causes, le scandale n'est-il pas encore plus incroyable quand on voit que ce malheureux pays est encore surchargé d'un surcroît d'impôt de six cents millions en plus de cette énorme somme ?

Il ne nous serait pas difficile, au moyen des documents que nous avons sous les yeux, de mettre au jour par quels monstrueux abus on dépouille le pauvre peuple, pour le tenir accroupi dans la misère et enrichir les hauts personnages. Ce n'est pas ici l'endroit propice pour un tel travail qui deviendrait trop minutieux,

prendrait trop de place, et dont le résultat serait inutile, puisqu'il est généralement connu.

Et quelle est l'application que reçoivent tant de millions?

Nous allons le dire sans aucune crainte, parce que nous avons promis au peuple des révélations qui doivent lui faire connaître la source de tous ses maux.

On enlève aux masses industrielles le fruit de leurs fatigues et de leurs sueurs, et on l'emploie de la manière suivante : pour les besoins de la liste civile, trente-trois millions cinq cent mille réaux; pour les chambres législatives, neuf cent seize mille cinq cent quatre-vingts; pour le ministère d'État, neuf millions neuf cent soixante-trois mille deux cent vingt; pour celui de grâce et justice, dix-sept millions neuf cent un mille neuf cent trente-six; pour celui de la marine, cinquante et un millions cinquante-six mille cent quatre-vingt-un ; pour celui de l'intérieur, cent dix-neuf millions cinq cent vingt et un mille huit cent soixante-huit; pour celui des finances, trois cent vingt-cinq millions cent cinquante-six mille huit cent quatre-vingt-cinq; quatre-vingt-treize millions six cent quatre-vingt-un mille neuf cent vingt-cinq pour le clergé ; et finalement trois cent quatre-vingts millions neuf cent un mille réaux, destinés au ministre de la guerre, pour satisfaire aux exigences de la force armée, seul appui des gouvernements faibles auxquels manquent les sympathies et l'affection du peuple. Tout cela peut être juste et indispensable; mais ce n'est pas tout : il faut encore être prodigue envers les adeptes qui soutiennent le fauteuil. Le flatteur infâme, l'hypocrite fainéant, qui, comme un dégoûtant reptile, se traîne dans les cours, léchant le pied du potentat... celui-là est le seul qui réussit, qui amasse d'immenses richesses, qui, dans des banquets et des fêtes, se livre aux dépenses les plus extravagantes, tandis qu'une foule innombrable d'honnêtes et laborieux artisans, tels que le père de Marie, abandonnés par le gouvernement, gémissent dans la misère, sans rencontrer jamais une âme puissante qui compatisse à leurs malheurs.

. . . .

. . . .

Don Hermogènes Crêtu, marquis de fraîche date, se pavanait,

ivre de joie et de satisfaction, au sein de la société de Madrid la plus aristocratique.

Cet homme avait joué un singulier rôle : avec sa redingote sale et râpée, son pantalon des quatre saisons, son col de velours devenu rougeâtre, et son chapeau crasseux et sans ruban, il commença sa carrière d'orateur au café de la Fontana; maintenant, nous avons l'honneur de vous le présenter fringant, et devenu un des élégants les plus renommés de la capitale. Caméléon politique, il changeait de couleur à mesure que cela convenait à ses intérêts. Tant qu'il fut pauvre, on riait de ses extravagances et de ses sottises, mais en attendant il allait son train, et à force de manœuvres scandaleuses il est parvenu à se rendre célèbre et même redoutable. Il s'est fait un plan de bassesses, et c'est en le suivant avec constance qu'il a pu se trouver possesseur d'une fortune immense.

Riche soumissionnaire, il se trouva par là convenablement placé dans la haute société. Il y devint fat, orgueilleux, déplaisant à l'ex-



cès, et pour se trouver plus à l'aise dans les rangs de l'aristocratie, il sollicita un titre de noblesse. Il obtint celui de marquis de la

Crêtinière, et, au mois de janvier 1835, pour célébrer dignement un événement si heureux, il donna, dans la nuit du 17 au 18, une de ces somptueuses fêtes dansantes au moyen desquelles la cour croit éblouir le monde, alors même que le peuple gémit dans le besoin.

Dans un vaste salon magnifiquement décoré de lambris en damas couleur de rose, de tissus d'argent, éclairé par des milliers de lumières symétriquement placées dans des lustres et des globes en cristal, on voyait se grouper toutes les notabilités de la cour d'Espagne. De brillants uniformes à galons d'or, des décorations, des croix, des écharpes, des toisons, des plaques, surchargeaient et donnaient de l'éclat à quelques poitrines, sans doute bien moins généreuses que celle du pauvre laboureur qui cultive la terre, courbé sous les brûlants rayons du soleil, et l'arrose avec la sueur qui tombe de son front, pour en obtenir les fruits nourriciers dont le potentat se repaît au sein de la mollesse et des délices.

Le blanc et reluisant satin, les soieries des couleurs les plus exquises, les gazes transparentes, la magnifique dentelle des robes du beau sexe bordées de fleurs artificielles de la plus grande beauté, s'alliaient au bleu céleste des riches tapis qui décoraient le parquet. Le parfum des plus délicieuses essences embaumait cette riante demeure, où les beautés ravissantes de l'aristocratie espagnole étalaient la séduisante coquetterie de leurs grâces.

Singulière anomalie! les dames qui se faisaient remarquer par les toilettes les plus ruineuses, les plus riches parures, les bijoux les plus précieux, les topazes et les coraux les plus variés, c'étaient précisément ces braves et bonnes personnes mûres qui ne savent jamais se résondre à la retraite, et qui, surchargées de plus de jours qu'une coquetterie bienséante n'en autorise, échangent leurs grises chevelures contre les boucles dorées que l'art leur procure, afin qu'entremêlées aux fleurs, aux perles et aux diamants, elles flottent doucement sur leurs joues squammeuses, que les crèmes et les eaux orientales ne parviennent pas à rendre plus délicates. Ces divinités hystériques, rhumatismales, si *chères* à leurs pauvres maris, étouffent et suent par le temps le plus froid, et subissent avec résignation, pendant toute une interminable soirée, la torture

d'un affreux corset, afin d'amincir de deux travers de doigt une taille prodigieuse qui les désole. En revanche, elles obtiennent que leur vanité ridicule soit encore plus évidente, en contrastant avec la beauté naturelle de ces jeunes femmes, légères comme des sylphides, séduisantes par leurs seules grâces, et qui, par l'attrait d'une simple fleur placée avec coquetterie sur leur luisante chevelure, par un seul regard nonchalant, un geste en apparence insignifiant, font plus de conquêtes que toutes les magnifiques parures de celles qui veulent enfouir sous le luxe l'impertinence du terrible extrait baptistaire qu'on peut lire si facilement sur leur visage.

La plus grande partie des masques masculins portaient des dominos noirs, quoiqu'il n'y manquât pas de ces fats qui visent à la réputation de beaux hommes, en costumes héroïques de Grecs et de Romains. C'étaient pour la plupart de sots maris, qui, épris de leur belle figure, ne tardaient pas à ôter leurs masques, afin qu'il ne restât pas le moindre doute sur l'identité du BEL HOMME au casque doré et à la cuirasse *argentine*. Et pendant qu'il se montrait sous le poids de sa formidable armure, ou qu'affaissé par la fatigue, il dormait dans un coin, son épouse évaporée, costumée en Adalgise, filait une joyeuse intrigue avec son Lovelace Pollion. On voyait aussi quelque gentil moricaud; car parmi la haute aristocratie il ne manque jamais de ces hommes de goût qui se plaisent à singer la danse de l'ours.

Sur chacune des deux galeries latérales était placé un orchestre de musiciens habiles, et ces bandes harmonieuses faisaient entendre successivement des valses pleines de grâce, des rigodons, des polkas, des mazurkas et des galops, tirés des meilleurs opéras de Rossini, de Bellini et Donizetti, les trois compositeurs les plus populaires de la philharmonique Italie.

Des arcades basées sur des colonnes de marbre conduisaient à des salons de repos, les uns destinés au jeu, les autres aux rafraîchissements et à l'ambigu, où abondaient toute sorte de mets et de boissons, servis par une nuée de valets aux brillantes livrées.

Dans une de ces pièces, trois personnages mystérieux en domino, qui, malgré la gêne que cela devait leur faire éprouver,

avaient gardé leurs masques, prenaient leur part de rafraîchissements sur la table la plus retirée ; après les précautions les plus minutieuses, après avoir fait éloigner le domestique, ils entamèrent à voix basse l'entretien suivant :



— Et le général? demanda le plus gros des masques.

C'était frère Patrice.

— Il dort, répondit l'un des deux autres.

— En êtes-vous sûr? ajouta le troisième.

— Je sors de sa maison.

— Et les autres ministres? demanda encore le moine.

— Ils dansent.

— C'est vrai... j'en ai vu un se dandinant au milieu d'un quadrille, et un autre faisant la belle jambe au galop.

— Un qui dort et les autres qui dansent!... Avec des hommes pareils on fait à sa tête...

— C'est vrai.

— Qui s'est mis à la tête des révoltés?

— Un certain Cardero... un jeune subalterne de bonne trempe.

— Comment l'a-t-on compromis?

— A force de grandes promesses.

— Croit-il avoir beaucoup de monde?

— Oui; mais il se trompe. On l'a persuadé que toute la milice et une partie de la garnison prendraient part au mouvement.

— Où l'affaire doit-elle commencer?

— Où vous avez dit, à la porte *del Sol;* mais auparavant on tâchera de surprendre la garde du poste principal.

—A-t-on bien pris toutes les précautions pour que cette échauffourée échoue?

— Elle échouera infailliblement; elle n'a pas d'objet pour les libéraux. Ce ne sera bon qu'à rendre leur règne odieux, à diviser leur propre parti, à introduire l'anarchie et à faire désirer le retour du régime absolu. Mais voici bientôt trois heures du matin... nos stupides instruments ne tarderont pas à agir... Quant à nous... fuyons le danger... et tâchons de nous conserver pour le bien de notre sainte cause.

— C'est juste... chacun chez soi... et en avant les torches!

— Moi, cependant..., ajouta le moine, en temps et lieu j'irai réveiller le général.

Et les trois personnages mystérieux disparurent.

Par la suite de cette histoire, le lecteur se mettra au fait de la nouvelle puissance et des inépuisables ressources dont jouissait l'ignoble moine Patrice pour satisfaire ses passions effrénées et semer la division entre les libéraux, en conspirant pour le retour du despotisme.

Le bal continua jusqu'à sept heures du matin, et le *cotillon* annonçait ses derniers moments, lorsque le retentissement d'une

décharge de mousqueterie vint donner l'alarme à l'assemblée.

A l'instant les cris de *révolte, d'émeute,* retentirent dans ces vastes salons, et en moins de cinq minutes l'immense demeure du marquis de la Crêtinière se trouva tout à fait vide.

Personne ne saurait douter que les ministres n'accourussent au lieu du danger. Il n'en fut rien; Leurs Excellences étaient fatiguées de la mazurka, et il était de toute justice qu'elles prissent du repos.

Le lieutenant général don Joseph Canterac, brave militaire, qui, la veille, avait reçu le commandement général de la Nouvelle-Castille, accourut où l'appelait son devoir; mais au lieu d'obtenir la soumission des révoltés, il trouva dans leurs rangs une mort cruelle, dont le récit, mêlé à d'autres scènes intéressantes, formera la matière du chapitre suivant.



CHAPITRE X.

L'HOTEL DES POSTES.



Avantageusement placé sur le point central, et avec des issues sur les rues principales, ainsi que sur la célèbre porte *del Sol*, ce vaste édifice est à juste titre un des plus renommés de la capitale. Cependant, il a des défauts d'architecture que nous n'examinerons pas minutieusement, parce que le but de notre ouvrage est plutôt de décrire que d'analyser, sans pour cela que nous renoncions au droit de produire des réflexions artistiques, lorsque nous aurons à nous occuper des principaux monuments de la ville.

L'hôtel des Postes, à peine construit, était déjà l'objet d'une critique sévère et juste de la part des hommes de l'art. Ils trouvèrent les galeries dépourvues de goût, les murs de la cour d'une hauteur démesurée, et surtout le grand escalier tout à fait hors de place ; défaut qui a même porté un critique de l'époque à penser que l'architecte avait complétement oublié cet escalier. Croyait-il, le savant illustre, que cet édifice était purement destiné aux hirondelles? Il paraît que cet oubli inexplicable souleva une improbation violente, et qu'alors la construction se trouvant déjà très-avancée, on dut placer ce malheureux escalier le moins mal possible.

Et pourquoi tout cela?... Parce que presque toujours nous avons vu en Espagne les mêmes préjugés, les mêmes balourdises, la même disposition à exagérer le mérite des artistes étrangers au préjudice de ceux qui font honneur à cette ingrate patrie, qui laissa mourir de faim son immortel romancier.

Tandis qu'il y avait alors en Espagne des hommes de talent dans toutes les branches de l'intelligence humaine, le duc d'Albe amena de Paris un individu chargé de la direction du pavé des rues de la capitale. Ce paveur français s'appelait *Jacques Marquet*.

A la même époque, parmi les plus célèbres architectes de la nation, on distinguait avec justice le savant Bonaventure Rodriguez, qui, outre beaucoup d'autres plans de monuments somptueux, avait présenté, bien avant l'arrivée du paveur parisien, celui de l'hôtel des Postes. Malgré cela, *Marquet* fut préféré, et on confia à Rodriguez la direction du pavage. *Au paveur l'édifice, à l'architecte les pavés*, disaient alors sournoisement les critiques ; mais les gens sévères blâmaient avec amertume la scandaleuse injustice du gouvernement et l'ineptie de M. Marquet.

On pourrait bien appliquer les vers suivants à l'hôtel des Postes de Madrid :

Placé devant un frontispice
Et de son mérite surpris,
Avec candeur maître Maurice
Demandait si cet édifice
Avait été fait à Paris.

Pour l'instant, laissons-le tel qu'il est, et tâchons de raconter les scènes dont il fut le théâtre le **18** janvier **1835**.

L'horloge de l'église du *Bon-Succès* venait de faire entendre cinq heures du matin.

Un détachement d'une vingtaine d'hommes de la ligne se présenta en guise de patrouille devant l'hôtel des Postes, chef-lieu militaire de la garnison de Madrid, et comme il donna parfaitement le mot d'ordre, il n'inspira aucun soupçon.

Peu d'instants après, ces hommes surprirent les sentinelles, s'emparèrent des armes du poste, et furent aussitôt renforcés par cinq cents hommes du régiment d'Aragon, deuxième léger, initiés à ce complot. Alors on s'empara des quarante chasseurs de la garde royale provinciale, qui avaient refusé de prendre part au soulèvement, et on les renferma comme prisonniers de guerre.

Don Cayétan Cardero, trompé par les menées hypocrites des émissaires de l'*Ange exterminateur*, qui prenaient toutes les allures du plus ardent patriotisme, conduisait le mouvement avec intelligence et courage, croyant sans doute rendre un grand service à la liberté de son pays.

Nous avons promis des révélations d'une haute importance; de ce nombre fera partie celle relative à l'existence de cette meurtrière société *apostolique* que nous ne tarderons pas à décrire minutieusement, en mettant à découvert ses maximes de destruction, et ses rapports intimes avec les classes les plus abjectes de la société. Cette inquisition secrète, qui, pour déifier en Espagne le despotisme théocratique, décorait ses adeptes du titre de défenseurs de l'autel et du trône, brisait tous les obstacles pour parvenir à son but; l'assassinat même était considéré et récompensé à l'égal d'une action méritoire, s'il offrait des conséquences favorables à ce club ténébreux. Un des moyens les plus efficaces qu'il mettait en usage consistait à semer la discorde entre les libéraux, à créer des partis, à envenimer les passions; et si quelqu'un pense que notre révélation n'est qu'une fiction imaginée pour donner de l'intérêt à notre roman, nous le sommerons de nous indiquer le but que pouvaient avoir l'insurrection de l'hôtel des Postes et beaucoup d'autres, qui, comme des feux follets, ont éclaté et sont mortes d'elles-

mêmes, ne laissant après elles que de nombreuses victimes.

L'*Ange exterminateur* existe encore aujourd'hui, et il est peut-être plus hardi que jamais. La presse apostolique est là pour le prouver.

Le malheureux général Canterac, vieux soldat des guerres d'Amérique et de l'indépendance, sans autre escorte qu'un aide de camp du régiment même qui était en insurrection, se présenta à cheval devant les révoltés, et appela leur commandant Cardero; aux premiers mots de remontrance qu'il adressa à ce commandant, il lui fut répondu par des cris de *Vive la reine et le statut royal*, pour témoigner qu'on n'en voulait qu'aux personnes des ministres. Le général, indigné, prit l'accent militaire, et rappela aux insurgés que le soldat qui a de l'honneur ne connaît, ne s'occupe que des devoirs militaires; mais sa voix fut étouffée par une décharge de mousqueterie qui le jeta sur le sol roide mort et baigné dans son sang.



Ce sang précieux ne fut pas le seul versé dans ce jour néfaste, qui commença par l'assassinat d'une des premières autorités de la ville, et d'un des plus braves soldats de l'armée espagnole.

Toutes les troupes et les milices furent mises en mouvement sous les ordres du général Bellido.

A neuf heures du matin, on réveilla le ministre de la guerre et on lui fit connaître les événements; il monta à cheval, et tandis que les troupes fidèles et la milice, divisées en quatre colonnes, débouchaient vers l'hôtel des Postes par les rues d'Alcala, de la Carrière de Saint-Jérôme, de la Montera et des Charrettes, il se présenta par la Grande-Rue à la tête de la garde sortant du palais, et de quelques pièces d'artillerie qui furent placées en face de l'hôtel du comte Ognate.

Le ministre entra dans cet hôtel avec sa suite, au milieu de laquelle on voyait un homme à demi caché dans son manteau, et qui de temps à autre se penchait aux croisées, faisant connaître par son sourire satanique que ce spectacle de sang et de mort ne lui causait pas de répugnance.

Ce personnage sinistre... était le moine Patrice.

A la fin, il s'approcha du ministre et lui parla avec le geste d'un énergumène. Sans doute il le persuada, car aussitôt le ministre descendit dans la rue et commanda lui-même le feu à l'artillerie.

La mitraille sifflait, le plomb homicide sillonnait l'air dans toutes les directions.

Les cristaux des beaux magasins et les croisées d'alentour criaient et tombaient en morceaux, tant la secousse du canon était violente. On n'entendait que le bruit des décharges meurtrières et les cris funèbres des victimes... La patrie ne cessera de donner des larmes à la mémoire du général de brigade Zamora... Là, le brave capitaine Palafox perdit son bras droit... Et l'homme fatal qui n'avait su arrêter les assassinats du 17 juillet se tenait toujours à la tête du gouvernement!

Le moine contemplait ces malheurs, et sur son infernale figure on devinait les palpitations de jouissance de son cœur de tigre affamé.

On eût dit qu'il s'agissait de réduire en cendres la capitale de la monarchie espagnole, tandis que le moindre bon sens eût trouvé tout simple de cerner la révolte dans l'hôtel des Postes, où bientôt elle se fût rendue.

Lâcheté honteuse et déplorable! ces autorités mêmes, qui faisaient parade de tant d'énergie et de vigueur, après avoir consterné toute la ville, suspendirent tout à coup leurs démonstrations emphatiques, et, doutant de leur succès, sans doute à cause de la conviction du peu de sympathie qu'elles inspiraient, demandèrent bassement à la reine un pardon général et sans restriction pour une insurrection si criminelle. La reine l'accorda, et, chose inouïe, inexcusable, le chef Cardero, avec ses cinq cent soixante-dix révoltés, le général Sola en tête, sortit de l'hôtel des Postes, défila par les rues de la Montera et de Fuencarral, tambour battant, bannière déployée, et reçut tous les honneurs militaires de la garnison et de la milice, qui restèrent tranquillement à leurs postes !!!

Le ministre de la guerre tomba ; mais l'HOMME FUNESTE resta toujours à la tête du gouvernement, pour autoriser mille absurdités, parmi lesquelles ressort en première ligne le fameux traité d'Elliot, qui, sous une apparence d'humanité et de bienfaisance, blessait si profondément le point d'honneur national. L'étroit génie de l'auteur du *Statut royal* accrut les maux de la patrie, et l'armée carliste acquit une supériorité fatale sur les défenseurs de la liberté. L'homme funeste fut à la fin forcé de comprendre qu'il n'était pas capable de gouverner, et il déposa son portefeuille, qui, pour le malheur de l'Espagne, tomba entre les mains du célèbre Toréno.





CHAPITRE XI.

A BAS LE MINISTÈRE.

Jamais, dans les sept années de lutte fratricide entre carlistes et libéraux, la cause de la civilisation ne s'était vue exposée à des dangers aussi imminents qu'en août 1835, à la suite des bévues d'un mauvais gouvernement.

Tandis que les provinces se soulevaient toutes contre le ministère despotique, inepte et orgueilleux présidé par Toréno ; tandis que la nation déchirait le royal statut ; tandis que la juste indignation du peuple et l'opiniâtreté du pouvoir produisaient des scandales inouïs ; tandis que la

plus désastreuse anarchie régnait parmi les libéraux, les carlistes, habilement secondés par la puissante société de *l'Ange exterminateur*, s'étaient enhardis par leurs succès. Les bandes de la Catalogne, de l'Aragon et de Valence, celles des chefs Carnicé, Quilez, le Serrador, et spécialement celle du féroce Cabrera, envahirent à leur gré monts, villages et vallées, sans jamais rencontrer les armées d'Isabelle II.

Désormais il ne faut plus s'imaginer que, comme dans les premiers jours, il fût question de hordes de sauvages; c'étaient des troupes aguerries, en uniforme, pleines d'enthousiasme, braves, constantes, et sachant souffrir, parce que la bravoure, la constance et la résignation aux souffrances n'abandonnent jamais le soldat espagnol, quelle que soit la cause qu'il défende.

Ces petites armées avaient partout des auxiliaires, depuis la bourgade la plus misérable jusqu'à la capitale de la monarchie. Madrid renfermait le foyer de toutes les menées carlistes. Dans les chambres, dans les bureaux du gouvernement, dans ceux des autorités, et finalement au sein même du château royal, *l'Ange exterminateur* avait des agents actifs et dévoués.

Cette société, qui représentait tout le parti du clergé et du despotisme européen, recevait de toutes parts, et surtout de Rome en droite ligne, des ressources et des instructions.

La devise des hommes dont elle se composait, c'était l'extermination de tous ceux qui ne partageaient pas ses idées; et cependant ces meurtriers se décoraient du titre de ministres du Sauveur; comme si le Sauveur divin, pure essence de mansuétude et de bonté, pouvait jamais commander le meurtre!

Cette société avait à sa tête un chef audacieux, d'un talent et d'une sagacité remarquables : c'était le moine Patrice, dont la position sociale avait éprouvé de notables changements, grâce aux moyens que nos lecteurs apprendront bientôt.

Dirigée selon le système jésuitique et par des hommes ambitieux et clairvoyants, cette association avait, nous l'avons déjà dit, de vastes ramifications, et la plus grande partie de ses membres avaient appris dans les cloîtres l'usage du mensonge et de l'hypocrisie, surtout à plier au besoin sous toute espèce de conditions.

Ceux qui ont eu le malheur d'être en relation avec des moines ne savent que trop jusqu'à quel point de perfection ils ont poussé l'art de séduire par des dehors modestes, un accent mielleux, une humilité fascinatrice, enfin par la pratique simulée de toutes les vertus. Mais si la société de *l'Ange exterminateur* ne recevait dans son sein que des hommes sortis de leur infâme école, elle acceptait en qualité d'auxiliaires, ou, pour mieux dire, d'instruments de ses volontés, toute espèce d'individus, quels que fussent leurs mœurs et leurs antécédents.

Rien ne manquait donc à *l'Ange exterminateur*, retranché dans l'ombre et insaisissable, pour exercer une influence immense sur le parti libéral; il agitait les passions, fomentait les haines, semait les désordres, et, jusque dans les assemblées des plus ardents patriotes, on entendait toujours une voix rebelle qui proposait des mesures funestes : c'était l'écho de l'*Ange exterminateur*.

On était au 15 août, jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Dans l'après-midi, une conspiration devait éclater contre le ministère Toréno, qui, quoique libéral en apparence, servait les projets élaborés dans les caveaux des exterminateurs. Il y avait dans ce complot des patriotes sincères, poussés de bonne foi par leur amour pour la liberté du peuple. Ce que voulait la réunion des bourreaux sacrés, c'était de voir les libéraux s'entr'égorger, et leur sang ruisseler dans les rues de Madrid. Son œuvre, c'est-à-dire l'extermination de quiconque n'était pas associé à ses affreux projets, devait ainsi s'accomplir par les armes de ses propres ennemis tournées contre eux-mêmes.

Le poste des milices du Cirque des Taureaux avait reçu l'ordre de pousser le premier cri d'*A bas le ministère!* et quoique cela n'eût pas eu lieu par suite d'un malentendu, ce détachement, en regagnant sa caserne, salua de ses acclamations la constitution de 1812.

Une foule immense suivait, pleine d'enthousiasme. C'était à la nuit tombante. La caserne de la milice se trouvait située sur la Grande-Place; les troupes qui l'occupaient restèrent sur pied, prétextant qu'elles ne rompraient leurs rangs qu'autant que le ministère serait dissous, et, par là, le vœu général de la nation satisfait.

Alors l'enthousiasme parvint à son comble; des coups de feu tirés en l'air se firent entendre, et toute la ville fut en émoi. Les tambours de la milice parcoururent la ville, battant la générale. Aussitôt on vit la Grande-Place encombrée, non-seulement par des citoyens de la milice, mais par toute sorte de gens armés. Cinq bataillons de la milice se trouvèrent au complet.

On construisit des barricades à l'embouchure des rues de la place, qui fut tout à coup illuminée comme par enchantement; on plaça des sentinelles avancées, et l'on effaça le nom de la *place Royale* sur l'écriteau qui le portait.

Le peuple se pressa aux alentours du lieu de la scène; mais les insurgés eux-mêmes firent partir des patrouilles pour le maintien de l'ordre, et afin d'éloigner les masses qui s'intéressaient à leur cause. Ils passèrent la nuit dans le plus grand enthousiasme, ne doutant pas de la réussite de leurs espérances.

Le soleil du 16 se leva, et on lut dans la *Gazette* une allocution de la milice adressée au peuple et à la garnison de Madrid, annonçant que ce soulèvement n'était que l'écho glorieux du cri de la nation entière; qu'il ne s'agissait que de jeter à bas un ministère coupable qui plongeait le trône dans un abîme, un ministère qui se faisait le complice des ennemis de la liberté, et qui, par son orgueil, ses actes arbitraires et sa fausse direction, précipitait la patrie dans le gouffre de l'anarchie; surtout on y protestait du plus ardent amour pour l'ordre et pour le trône d'Isabelle II.

La garnison de Madrid, qui s'était toujours tenue en armes sur le Prado, avec des forces imposantes et le général Quesada en tête, fit un mouvement dans l'après-midi du 16, et son infanterie et son artillerie approchèrent pas à pas du lieu de l'insurrection. On braqua quelques pièces en simulant des intentions hostiles, et, vers minuit, les miliciens regagnèrent leurs foyers après quelques paroles conciliantes du général Quesada, qui leur fit comprendre qu'on ferait droit au vœu de la nation.

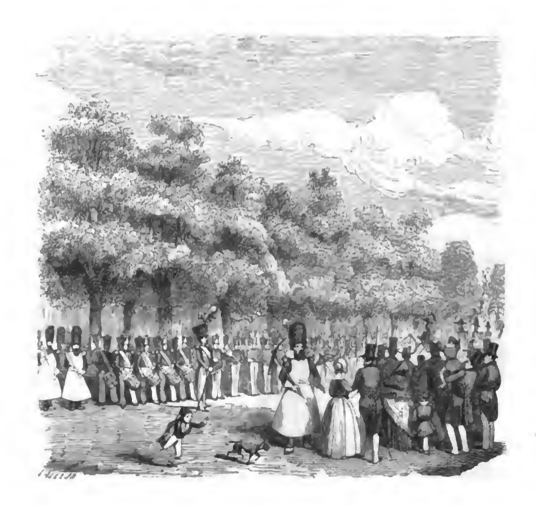
Le lendemain matin, la place fut pacifiquement occupée par les troupes de la garnison.

Ce n'était pas là le résultat qu'attendaient les exterminateurs.

Pendant que, sur la Grande-Place, on saluait la liberté et l'union

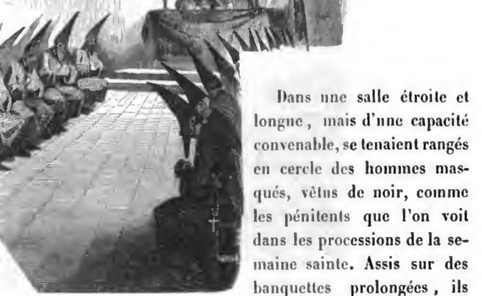
de ses défenseurs, une bande homicide, presque entièrement composée de ministres de l'autel, délibérait, dans les ténèbres, sur des projets de sang et de désolation.

La société de *l'Ange exterminateur* se trouvait réunie dans la rue du Divin-Pasteur. Qu'il nous soit permis d'y conduire nos lecteurs, pour les convaincre que c'était l'esprit d'assassinat qui animait les défenseurs de Charles V, et que celui-ci comptait sur ces religieux sacriléges, qui, au lieu de prêcher la paix, la réconciliation, la mansuétude, prescrites par les divins Évangiles, agitaient avec une joie frénétique les torches de la discorde, et aiguisaient des poignards fratricides.



CHAPITRE XII.

LES EXTERMINATEURS.



Dans une salle étroite et longue, mais d'une capacité convenable, se tenaient rangés en cercle des hommes masqués, vêtus de noir, comme les pénitents que l'on voit dans les processions de la semaine sainte. Assis sur des banquettes prolongées, ils gardaient le silence, avaient les mains jointes et les yeux tournés vers la terre. Ils portaient tous une médaille d'argent ciselée, qui représentait un ange portant une épée à la main et foulant du

pied un dragon, avec cette inscription latine: *Omnes qui sicut nos non cogitant, exterminentur!* EXTERMINONS TOUS CEUX QUI NE PENSENT PAS COMME NOUS ! Cette médaille était suspendue à un ruban vert qui descendait sur la poitrine. Ils avaient en outre une ceinture de la même couleur, à laquelle étaient fixés un poignard et un chapelet.

Dans le fond de cette salle, on voyait une table tapissée en noir, sur laquelle se trouvaient un Christ en argent, le livre des saints Évangiles, une écritoire, des papiers, et deux flambeaux avec des bougies en cire verte, qui jetaient une lumière blafarde sur cette sinistre enceinte.

Derrière cette table, en face de l'assemblée, un homme d'une obésité dégoûtante, magistralement assis sur un énorme fauteuil doublé en cuir, remplissait les fonctions de président; deux autres remplissaient celles de secrétaires. L'un écrivait avec vitesse, sans jamais s'arrêter ; l'autre, debout, d'une voix rauque et mélancolique, lisait les passages suivants :

« Défendons le pouvoir absolu des rois, parce qu'ayant la direction de leurs consciences, et feignant d'aspirer uniquement à la plus grande gloire de Dieu, nous deviendrons les maîtres de la terre.

« Flattons les vices et les passions des princes, dissimulons leurs crimes, et nous deviendrons leurs conseillers. Disons-leur que, puisque la distribution des dignités et des honneurs doit être un acte de justice, le prince qui ne consultera pas son directeur spirituel offensera outre mesure le Dieu tout-puissant, parce qu'il s'expose à se laisser emporter par de basses passions.

« Tout membre de cette société ne cessera de protester de sa volonté de ne jamais prendre part aux affaires de l'Etat, ajoutant toutefois que, pour remplir sa mission de conseiller bienfaisant, il se trouve forcé d'exprimer son sentiment au profit de l'humanité.

« Mais il tracera un portrait des vertus que doivent posséder les élus, tâchant de faire retomber les dignités et les places les plus importantes sur les amis de la société ou sur les personnes qu'elle maîtrise.

« Les confesseurs et les prédicateurs affiliés à cette société de-

vront toujours avoir une connaissance complète et minutieuse des personnes les plus propres aux emplois.

« On doit toujours affecter l'amour le plus sincère pour tout le monde, sans en exclure les ennemis de la société ; mais, habilement et avec prudence, il faut toujours pousser les masses à l'extermination de tous ceux qui ne pensent pas comme nous.

« Il est permis aux individus de la société de prendre part à toute espèce de lutte contre nos ennemis; mais, dans ce cas, s'il est dans la religion, il est tenu de se déguiser de sorte qu'il ne puisse jamais compromettre les maximes de mansuétude que le peuple doit attribuer à tout membre de l'Eglise.

« Tout sociétaire qui, de sa propre main, aura traversé le cœur d'un ennemi sans compromettre notre cause, aura bien mérité de *l'Ange exterminateur*, parce que la destruction des méchants est un mérite aux yeux de Dieu.

« Les confesseurs n'oublieront jamais qu'ils doivent agir avec affection et amabilité envers leurs pénitents, et leur inculquer des maximes salutaires, toujours opposées à la philosophie du jour.

« Ils tâcheront, au moyen de la confession, de connaître les esprits faibles, de se mettre au fait de l'intérieur des ménages, ayant grand soin de n'adresser les questions délicates qu'aux pusillanimes, aux enfants sans expérience ou aux vieilles femmes superstitieuses.

« La chaire et le confessionnal sont les armes les plus puissantes pour combattre les principes libéraux.

« Il faut les combattre avec vigueur, si l'on veut obtenir le salut de l'Eglise.

« Il est plus aisé de dominer les rois que les peuples. Obtenons donc le triomphe des rois, et nous serons les maîtres de l'univers, parce que les peuples seront les esclaves des rois, et les rois seront à leur tour nos esclaves.

« Feignons d'être pauvres et entassons des trésors, parce que, dans nos mains, les richesses donnent de l'éclat à la religion, tandis qu'entre les mains de nos ennemis, elles relèvent le vice.

« Courbons-nous devant l'univers, pour que l'univers se courbe à nos pieds. »

La lecture des maximes de cette réunion d'assassins en était là, lorsque le sourd retentissement d'une cloche aigre annonça l'arrivée d'un émissaire.

Par une petite porte placée tout près du siége du président, entra un nouveau personnage noir, qui ne se distinguait de ceux qui se trouvaient présents que par un poignard dégaîné qui brillait dans sa main droite, et une espèce de dépêche qu'il portait de la main gauche. Il s'inclina profondément, déposa son paquet sur la table, et disparut par où il était venu.

— Frères, dit alors le président de cette réunion infernale, nous suspendons la lecture de nos instructions pour vous faire part du bulletin de notre émissaire.

Aussitôt celui qui avait lu les maximes de la société s'assit, et l'autre secrétaire lut la dépêche en question, conçue en ces termes :

« Vive la religion! Vive Charles V! Il est deux heures de la matinée.

« Les événements de la Grande-Place se sont terminés trop pacifiquement. Les troupes se disposent à l'occuper sans opposition, parce que la milice a déjà fait sa retraite. Il est vraiment fâcheux que le combat ne se soit pas engagé, parce que nos auxiliaires se sentent pleins de courage, grâce à l'enthousiasme que nous leur avons inspiré dans le *cabaret du père Labouillie*. Ils attendent des ordres, brûlent de commencer le massacre des hérétiques et de proclamer la religion et Charles V, leur souverain bien-aimé. Que l'*Ange exterminateur* nous éclaire! »

Un long murmure en sens divers accueillit la lecture de ce document, jusqu'à ce qu'un des assistants, se mettant sur pied, s'inclina profondément ; c'était le signal voulu pour demander la parole.

Le président marqua très-posément une croix avec la main droite, en forme de bénédiction adressée à celui qui restait toujours courbé; c'était un signe d'acquiescement. Alors l'exterminateur se redressa et dit :

— Je crois, mes frères, qu'il faut mettre à profit l'enthousiasme de nos auxiliaires; car, quoique le succès soit plus difficile que si

une lutte sanglante s'était engagée entre les libéraux, toutefois, il n'y a pour nous aucun risque.

Une rumeur générale d'approbation dispensa l'orateur d'apporter des raisonnements à l'appui de son opinion. Alors il ajouta :

— Je vois avec plaisir, mes frères, que je n'ai pas besoin de prononcer un long discours; tout ici m'annonce que vous avez soif du sang de nos ennemis.

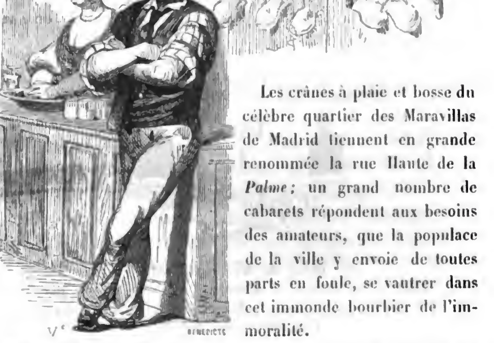
— Oui, oui! s'écrièrent-ils avec des mouvements convulsifs qui décelaient la rage de leurs cœurs féroces.

Aussitôt des ordres d'incendie, de vol, de meurtre, furent transmis à une taverne de la rue de la Palme-Haute. Cela fait, le club sanguinaire de l'*Ange exterminateur* se dispersa; chacun de ses membres alla se cacher lâchement dans sa demeure, et attendre l'instant d'en sortir pour savourer sans danger l'enivrement du triomphe des assassins.



CHAPITRE XIII.

LES DÉFENSEURS DE LA RELIGION.



Les crânes à plaie et bosse du célèbre quartier des Maravillas de Madrid tiennent en grande renommée la rue Haute de la *Palme;* un grand nombre de cabarets répondent aux besoins des amateurs, que la populace de la ville y envoie de toutes parts en foule, se vautrer dans cet immonde bourbier de l'immoralité.

Nous avons dit la *populace*, parce que nous ne confondrons jamais les classes pauvres du peuple, les masses laborieuses, les ouvriers honnêtes, les artisans vertueux, avec ces bandes crapuleuses et dégoûtantes qui vivent dans la paresse, la prostitution et le crime.

Dans Madrid, de même que dans toutes les grandes capitales

des pays civilisés, on voit incessamment pulluler des êtres dont les mœurs barbares et dépravées soulèvent le cœur des honnêtes gens. Des filous encore imberbes, de petites filles déjà perverties, des frandeurs, de vieilles femmes sans mœurs, des escrocs, des épouses adultères, des recéleurs, des galériens, des forçats, des réfractaires, des voleurs, des assassins qui ne devraient pas exister dans des pays où la police civile coûte si cher, composent d'ordinaire cette ignoble partie de la population.

Parmi les inégales cahuttes de la rue Haute de la Palme, dont les murs enfumés présentent de piètres balcons en lambeaux et des croisées informes où l'on ne voit jamais un carreau entier, le cabaret du père Labouillie se faisait remarquer par son extérieur propre et agréable. La capacité de cette guinguette, quoique d'un seul étage établi sur une cave profonde, était immense. Sa façade présentait une porte carrée avec des croisées latérales; elle était fraîchement badigeonnée et offrait une bordure peinte en jaune, large d'un demi-mètre, autour de la porte, sur laquelle on lisait les inscriptions suivantes [1] :



EAU DE VI

Debit de Vin du Valde Pegnas Ici l'on friCote des friCots.

Bi ère

De la rue on apercevait la première pièce, où tenaient une assez grande place, d'abord un comptoir à droite, puis une table

[1] Ces inscriptions ridicules abondent dans Madrid, par suite de l'indolence de l'autorité, car rien de plus facile que de nommer une commission pour faire disparaître de semblables barbarismes qui donnent une idée misérable de la civilisation du pays.

de bois de chêne à gauche, sur laquelle se trouvaient placés avec certaine symétrie quelques plats de comestibles, tels que morue frite, œufs cuits, beignets, côtelettes grillées, saucissons, entremêlés de piments, oignons, cornichons et tomates. Ajoutons que parmi tous ces allèchements du Valdepeguas figuraient aussi quelques sardines tellement desséchées par la force du sel, qu'il était facile de les croire dorées au feu.

Une petite porte, garnie d'une espèce de draperie en calicot très-propre et blanc comme neige, assujettie par trois patères, se trouvait entre la table et le comptoir; elle ouvrait sur un salon assez vaste qui contenait six tables entourées de larges banquettes et placées avec assez de symétrie. Au fond, un autre petit placard donnait sur un long couloir dans lequel se trouvaient six portes d'antant de dortoirs; ce couloir aboutissait à un perron dont les marches conduisaient à un vaste caveau où le père Labouillie conservait ses meilleurs vins.

Le père Labouillie, âgé d'une cinquantaine d'années, était un homme atroce, intimement lié avec les moines. Sous le régime de Calomarde, il avait obtenu le grade de sergent dans les bataillons royalistes. Il avait une taille herculéenne, un teint excessivement brun, des yeux très-expressifs, des cheveux presque gris, des favoris très-épais; ce qu'on remarquait encore en lui, c'était l'allure et l'accent andalous pur sang, qu'il avait pris à Séville, où, dans sa jeunesse, il s'était enrichi en escroquant au jeu. Il portait toujours un chapeau à larges bords, un pantalon blanc, chemise à carreaux, ceinture rouge, et la veste sur l'épaule. Il était cependant de Madrid, où, depuis vingt ans, il avait épousé dame Damiane, matrone d'à peu près quarante ans, encore fraîche, et qui avait dû être une beauté très-appétissante dans son printemps. Sa jupe courte, sa mantille à larges bandes de velours négligemment jetée sur l'épaule, son peigne incliné et son chignon natté, ne nuisaient pas au petit air câlin qu'elle avait conservé.

Ce couple respectable était resté sans rejeton.

La femme servait les pratiques du haut; le mari était l'échanson de celles de la cave, car, il faut se hâter de le dire, cette cave était le repaire des auxiliaires de *l'Ange exterminateur*.

L'hôte infâme avait reçu des ordres supérieurs qui lui enjoignaient de réunir le plus grand nombre possible de ses dignes pratiques, et de prodiguer à la bande dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre le vin et l'eau-de-vie, afin d'allumer dans leurs veines un fervent enthousiasme pour la cause de la religion et de Charles V.

On touchait au but avec un succès prodigieux.

Qu'on se figure un ramas de Cannibales indomptables, accoutumés à toute espèce d'excès, se livrant à l'orgie dans une caverne où tout était objet de dégoût et d'horreur. Comme s'il eût fallu que rien ne manquât dans cet égout du vice, il y avait une multitude de femmes abjectes qui fumaient le cigare; c'étaient de ces *manolas* effrontées dont nous avons déjà parlé.

Quatre lampions en fer-blanc accrochés au mur éclairaient toutes les tables où se trouvaient les convives.

— Il faut aujourd'hui que je boive le sang des noirs, disait Jeanne la Disgracieuse, courbant le bras gauche sur sa hanche et levant un verre de vin de la main droite, — tout comme je fais couler dans mon gosier ce sirop du Valdepegnas.

— Et moi, reprit la Bernarole, je ne vais pas rester à la queue, car j'ai une fière dent contre ces maudits hérétiques, et je voudrais les voir tous à la broche, pour les happer comme cette côtelette.

— Laissez-moi tranquille, s'écria la mère Épinette, vieille furie toute contrefaite : depuis que ces francs-maçons ont égorgé nos pauvres moines comme des porcs à l'échaudoir, je sens que je ne me croirai quitte que quand j'en aurai fait de la chair à saucisses.

Cette mégère paraissait oublier qu'aussi bien que ses hideux amis elle avait joué un grand rôle dans les massacres et les profanations des églises.

En ce moment, l'entrée d'un nouveau personnage attira l'attention de la bande. C'était une figure hideuse : il avait sur la tête un vieux chapeau rond, placé sur un mouchoir rouge noué par derrière dont les pointes tombaient sur l'épaule. L'aspect de cet homme était horrible; d'un gros cigare en papier pressé

entre ses lèvres bleuâtres, sortaient des nuages de fumée qui empêchaient de voir son visage d'un rouge effrayant. Le blanc de ses yeux énormes faisait ressortir ses noires prunelles et ses sourcils touffus, singulièrement arqués. On avait peine à découvrir sa bouche, perdue dans une forêt de poils crêpus. Un sourire atroce faisait par instants voir ses dents, noircies par la fumée du tabac.

Il se présenta enveloppé dans un manteau brun, dont aussitôt il se débarrassa pour le jeter dans un coin et montrer une toilette intérieure encore plus dégoûtante. Il était en manches de chemise, et sa chemise était sale, fétide, pleine de taches de sang... de même que son pantalon, qui ne tenait à l'épaule que par une seule bretelle, si l'on peut donner ce nom à un mauvais morceau de lisière de drap. Cet homme sinistre tenait dans sa main un couperet qu'il jeta sur son manteau.

Dès qu'il ôta son enveloppe, on reconnut *Marceau sans Ame*, célèbre boucher, le plus redoutable de tous les buveurs de liqueurs fortes, et il fut salué par d'épouvantables vociférations.

— De l'eau-de-vie au père Marceau! s'écria Bernarole.

— Qu'il boive et qu'il chante! ajouta la mère Épinette.

— Oui, oui, qu'il chante! dirent-ils tous en chœur.

— D'abord, laissez-moi prendre cette limonade, répliqua l'énergumène en prenant un verre d'eau-de-vie; car la chaleur est étouffante et l'estomac a besoin de se rafraîchir.» Il vida le verre d'un seul trait sans le moindre geste de répugnance, puis il s'assit sur l'une des banquettes, et l'on se mit en rond autour de lui.

— A présent, s'écria-t-il, qu'on me donne le balai des soucis.

— Le voilà accordé par ces mains pécheresses, lui dit Bernarole, mettant la guitare dans celles du sacripant.

— C'est toi que je voudrais accorder, prunelle de mes yeux, répondit d'un air sournois le père Marceau; et après quelques préludes, il fit sauter le feu de son cigare, qu'il plaça ensuite derrière son oreille; et, faisant des contorsions d'une câlinerie grivoise, il entonna d'une voix rauque et cassée des couplets dont nous nous efforçons de rendre le sens général, autant toutefois

qu'il est possible de transporter le génie de l'argot andalou dans une langue civilisée:

Je possède une femelle…
Allez donc!… point de plus belle…
Dont l'attrayante prunelle
Me met dans d'affreux états.
Saperlote!
Quand son rat elle me nomme,
Alors je ne suis plus homme,
Son caquet câlin m'embaume;
Enivré de ses appas,
Je radote.
Holé! holà!
Accourez!
Poignardez
De ci… de là,
Car ses appas
Mettent dans d'affreux états [1].

Un tonnerre d'applaudissements, de cris, de coups de bâton sur les tables, telle fut l'ovation de ce singulier troubadour.

— A présent, s'écria une voix aiguë, il faut qu'il raconte son histoire.

— Oui, oui, son histoire! — répéta toute cette foule.

Alors le héros de la fête, après avoir pris sa lèvre inférieure

[1] Voici le texte de cette étrange romance, pour les personnes, soit Espagnols, soit étrangers, qui peuvent le comprendre :

Tengo una jembra… ¡jinojo!
¡uy!… que jembra… ¡cachirulo!
que cuando menea el ojo
yo no cé lo que me dá.
¡Zanahoria!
¡ay!… cuando me yama *nene*….
entonse ci que me viene
zu grasejo á la memoria,
y me llego á encandilá.
¡Puñalá!
olá, olé,
olé, alá…
¡Ay!… yo no cé, yo no cé
lo que me dá.

entre l'index et le pouce de la main droite, commença gravement ainsi :

— Pour lors, mes amis, il faut que vous sachiez que j'ai toujours été espiègle de ma nature. A l'âge de six ans je fumais déjà, et à onze... suffit, *et cætera...*

Les bruyantes risées de l'auditoire prouvèrent qu'on avait compris.

— A dix-huit ans, poursuivit le satyre, je devins le mari de la plus belle poupée du quartier... En voilà du fringant et du gentil! Pas une dans toute la ville qui vous tricotât le fandango comme elle, qui vous fît claquer les castagnettes avec plus de câlinerie... Mais le monde est ainsi fait... lorsqu'il est dit là-haut qu'on deviendra quelque chose, il faut que cela soit. Ne sachant que faire de ma personne, je m'enrôlai dans les enfants de sacristie, et en moins de rien il y eut foule de petits collets dans ma maison.

— Pauvres gens! s'écria la mère Épinette. Et l'orateur continua :

— Un d'eux, entre autres, était si éveillé, qu'un jour je le surpris tout auprès de ma femme, de façon que... chut!...

— Le pauvre homme! répéta la vieille harpie, tandis que les autres riaient à gorge déployée.

— C'est clair. Comme tous ces oints du Seigneur qui faisaient la cour à ma femme me bourraient de chocolat et me comblaient de cadeaux, je me disais : Les jobards, c'est eux, et pas moi, qui flâne sans avoir besoin de piocher; car il faut que vous sachiez que, dès lors, tout ce qui regarde les cierges, la messe, ni vu ni connu je t'embrouille; et vite au cabaret, faire rouler les écus qu'attrapait la bourgeoise. Finalement, ma femme me fit cadeau d'une fille qui ne tarda pas à devenir aussi belle que sa mère, et c'est cette enfant qui a complété ma fortune.

— Comment cela? demanda un auditeur.

— J'en ai fait l'affaire d'un cordelier qui, lui aussi, câlinait ma femme, ce qui porta Coupe-Coq, qui était alors son préféré, à lui administrer par jalousie un coup de pointe qui la fit passer à l'éternité, *peronia in seculis*. Alors, veuf et riche, j'entrepris l'état de boucher, qui, comme vous voyez, ne va pas mal. Ainsi donc,

ajouta-t-il en se mettant sur pied, si quelque fringante poulette a besoin d'un bon mari, elle n'a qu'à lever le doigt.

— Moi... moi... moi!.. crièrent toutes les femmes à la fois. Et la confusion la plus bruyante s'ensuivit.

— Mais, mes petits choux, reprit le satyre, je ne puis vous épouser toutes... Ah! si vous voulez venir à tour de rôle, je ne dis pas; voici quelqu'un qui vous tirera d'affaire.



— A la santé du père Marceau sans Ame! s'écria Jeanne la Disgracieuse; et, heurtant son verre contre celui du boucher, elle avala une rasade.

— Cette lampe n'a plus d'huile, s'écria Crouton, montrant une bouteille vide. Père Labouillie, ajouta-t-il d'une voix criarde, père Labouillie... dites donc... on ne voit rien... de... ce... côté... et le fils... de ma mère... crève de... soif... Voyons donc!

— De l'eau à cette anguille, cria une voix railleuse ; appelez donc le porteur d'eau!

— Qui profère ce blasphème? répondit Crouton. Est-ce que je suis une grenouille?... Mort aux porteurs d'eau!

— Oui, mort aux porteurs d'eau! répéta toute la tanière.

— Vivent les cabarets... et les tavernes, et les taberna...a-cles!

— Qu'ils vivent!

— Et surtout le père Labouillie, ajouta la Disgracieuse. Vive le père Labouillie! répéta-t-elle en se jetant dans les bras du cabaretier ; je veux l'embrasser, à présent que sa femme ne le voit pas.

— Très-bien! très-bien! cria toute l'assemblée. Et tandis qu'ils se tenaient embrassés, une explosion prolongée de battements de pieds et de mains, de cris et de coups de toute façon, démontra d'une manière non équivoque l'approbation que la réunion des défenseurs de l'autel et du trône donnait à cet acte dégoûtant.

— Mort à la liberté! s'écria un de ces cyclopes, sans savoir combien ce vœu était juste pour ce repaire de saleté, d'ivresse et de licence.

— Mort! répétèrent-ils tous.

— Mort aux patriotes!

— Mort à l'indépendance nationale!

— Mort à la patrie!

— Vive l'eau-de-vie!

— Vivent les moines!

— Vive la religion!

— Vive!... vive!...

C'était le 17 août 1835. Trois heures du matin venaient de sonner. Le cabaretier avait reçu les instructions de *l'Ange exterminateur*, et, considérant que l'enthousiasme de son monde était parvenu au point où il le fallait, tenant une bouteille de chaque main, il s'écria :

— Rinçons le gosier pour la dernière rasade.»

Et, disant ces mots, il remplit d'eau-de-vie tous les verres qui lui furent présentés. Après un silence d'un instant, il ajouta :

— Êtes-vous disposés à ne rien laisser debout?

— Oui! crièrent les forcenés.

— Parfait. Voyons donc... Un coup pour Charles V... Un autre pour la religion... Et maintenant, à l'œuvre! zest, rafle sur les libéraux, et... ainsi soit-il!

Et alors ces brigands sortirent du cabaret avec des hurlements féroces, se jetèrent dans la rue en ouvrant leurs couteaux et brandissant leurs bâtons.

A peine parvenus au coin de la rue du Deux-Mai et de celle de Saint-Vincent, ils trouvèrent l'occasion de se signaler par une affreuse prouesse.

Un pauvre tambour de la milice citoyenne, un enfant innocent, poussé par la curiosité, s'approcha de la bande furibonde. Aussitôt il fut saisi par ces assassins et tué sur la place; et les femmes, mères pour la plupart, non contentes de se réjouir à l'aspect de son cadavre, manifestaient leur atroce joie en jetant des pierres sur le crâne de cette malheureuse victime.

La mère Épinette poussa la férocité jusqu'à laver ses mains dans le sang de cet enfant[1]!

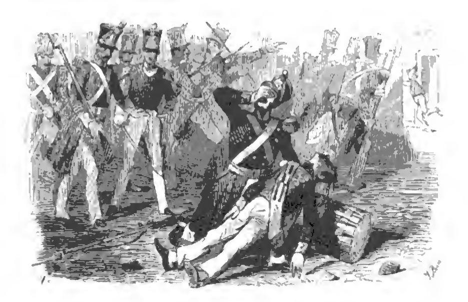
Cette bande épouvantable, aux cris de *Vive la religion!* allait se jeter dans les demeures des miliciens pour assouvir sa soif de sang, lorsque le lieutenant-colonel major du second régiment de la garde, le capitaine don Fermin Aguado, un adjudant, un commissaire, et des forces de la milice et de la garde civile, se jetèrent sur elle. Ce ramas d'assassins fut bientôt dissipé.

Les miliciens s'approchèrent du cadavre du malheureux tambour, pour l'emporter.

Tout à coup un cri pénétrant se fait entendre; un grenadier

[1] Ce fait historique, cet horrible assassinat dont les auteurs faisaient parade, fut commis, ainsi que nous venons de le dire, le 17 août 1855, et resta impuni jusqu'en 1858. Cette négligence dans l'exercice de la justice est commune à tous les tribunaux de l'Espagne. Nous ne plaidons pas l'utilité de la peine capitale, que nous voudrions plutôt voir abolie, comme nous l'exposerons en temps et lieu; mais il est incontestable que le châtiment, lorsqu'il n'est pas appliqué avec opportunité, ne saurait produire les salutaires effets qu'on en attend. Nous développerons cette idée dans le cours de cette histoire, parce que le manque de justice dans le temps où elle devrait sévir, mérite toute la sévérité de la critique.

jette son fusil et tombe avec désespoir sur le cadavre ; il le couvre de larmes, de baisers...



C'est Anselme l'intrépide qui reconnaît le cadavre de son fils!

A dix heures du matin, l'ordre était déjà rétabli dans Madrid.

. . . .

Le 14 septembre 1835, le ministère Toréno tomba, et il fut remplacé par celui de Mendizabal, dont le programme fut accueilli par toute la nation avec le plus grand enthousiasme.

Elle ne voulait plus du Statut royal, dans lequel l'encens était prodigué au trône au mépris de la souveraineté du peuple ; et le gouvernement, persuadé de l'insuffisance d'une charte si misérable, convoqua les pairs et les procureurs du peuple le 16 novembre, dans le but d'établir un système électoral, et d'appeler des cortès constituantes dont la mission devait être la confection de lois sages, en harmonie avec les exigences du peuple, avec ses droits, sa souveraineté, son indépendance et sa liberté.



CHAPITRE XIV.

ILLUSIONS, FAUX BRILLANTS, RIEN.

Vers le milieu de novembre 1835, la situation politique de l'Espagne donnait beaucoup à espérer pour l'avenir. Les armées d'Isabelle II avaient obtenu de notables succès et fait revivre l'enthousiasme dans leurs rangs belliqueux, et la confiance parmi les masses libérales.

L'utile institution de la milice citoyenne se trouvait momentanément protégée et avait reçu le titre de *garde nationale*. On abolit la plupart des entraves qui gênaient la liberté de la presse, et, quoique la chose publique se trouvât de nouveau renfermée dans les étroites bornes du Statut royal, l'espoir d'obtenir des cortès prochaines la consolidation de la liberté espagnole appuyée sur des lois en rapport avec les exigences de notre époque, fit taire le cri unanime qui était parti de tous les points de la monarchie contre le gouvernement qui, depuis longtemps, compromettait le pays.

La confiance qu'inspirait le nouveau cabinet était poussée à un tel délire, que tout le monde, depuis la reine régente jusqu'au plus misérable employé, depuis le plus riche capitaliste jusqu'à l'ouvrier le plus nécessiteux, s'empressa, par des dons généreux et spontanés, de contribuer aux moyens qui devaient réaliser les promesses faites solennellement à la nation.

Le soleil du 16 se leva donc sous les plus heureux auspices, et

le congrès général du royaume s'ouvrit avec pompe et majesté.

La salle du palais des représentants du peuple était magnifique; des rangs nombreux de banquettes recouvertes de velours cramoisi, placées sur une ligne circulaire, étaient occupés par les pairs et procureurs du royaume, dont les divers costumes étaient chargés de broderies dorées, d'écharpes, d'étoiles et de croix, que faisaient ressortir les habits noirs de la bourgeoisie. Ils contrastaient plus encore avec le modeste uniforme de la garde nationale, mais bien à leur désavantage; car un député ayant eu l'heureuse idée de s'en parer dans cette solennité, il attira tous les regards, comme si ses épaulettes de laine eussent éclipsé tous les faux brillants dont se revêt l'orgueil des cours.

Des draperies de toute beauté en soie bleu céleste et en damas cramoisi, de riches tapis qui cachaient les carreaux de marbre du pavé, et des ornements sans nombre qui décoraient les murs dorés et toutes les colonnes, ne laissaient rien à désirer pour la magnificence et l'éclat de cet édifice consacré à la représentation nationale.

Détruit plus tard parce qu'il menaçait de s'écrouler, ce monument avait été construit à côté de l'emplacement jadis occupé par le couvent de Sainte-Catherine, qui donnait son nom à la petite place qui porte aujourd'hui celui de Cervantes, à cause de la belle statue de cet homme illustre qu'on a placée à son centre, et dont à la hâte nous allons donner une idée à nos lecteurs.

Sur un piédestal très-élevé dont la construction fut dirigée par Velasquez, et dont les bas-reliefs sont dus au savant ciseau de don Joseph Piquer, qui y a tracé la déesse de la folie guidant don Quichotte et son écuyer, ainsi que l'aventure des Lions, s'élève l'image de notre Cervantes, à jamais et si justement célèbre. Cette œuvre de génie, dont le modèle fut sculpté à Rome par le brave artiste catalan don Antoine Sola, fut ensuite moulée par les maîtres prussiens Hopsgarten et Jollage.

L'artiste espagnol reçut à Rome de grands éloges, et sa patrie consignera dans ses fastes que *Betti*, secrétaire perpétuel de la célèbre académie pontificale de Saint-Luc, déclara que cette statue était une des plus parfaites du siècle. Dans l'examen minutieux de

toutes ses perfections, on s'est arrêté avec admiration sur la pose, prise au moment où le sujet va changer de pas, ce qui, étant rendu avec une noble martialité, rappelle les allures espagnoles du onzième siècle. On a remarqué aussi l'heureuse idée de faire cacher l'imperfection de la main gauche par l'un des plis du vêtement, parce qu'il est historique que le grand écrivain avait été blessé à cette main à la bataille de Lépante. Ce monument d'art est dû à Ferdinand VII, qui n'a pas laissé assez de souvenirs honorables pour faire oublier le despotisme qu'il fit subir à sa patrie.

. . . .

Il était une heure de relevée.

Le retentissement du canon se mêlait aux clameurs lointaines des masses du peuple qui saluaient la reine-mère Marie-Christine de Bourbon.

Elle ne tarda pas à paraître au milieu de la représentation nationale, qui la recevait dans son palais.

Christine était alors dans la fleur de sa jeunesse ; elle apparut belle, rayonnante, entourée de prestige et de majesté, suivie d'un brillant cortége dont l'infant don Francisco et son épouse dona Louise Charlotte faisaient partie. Jamais la majesté ne fut aussi attrayante; jamais elle ne se trouva entourée de tant de pompe et de tant d'amour.

Un cri général et prolongé de Vive Christine ! fit longtemps retentir la voûte de la vaste enceinte. Cet enthousiasme était sincère; il partait du cœur; il naissait du doux espoir que nourrissait le peuple de voir bientôt cesser tous ses maux. Dans cette solennité, il voyait le présage d'un heureux avenir; il s'enivrait d'illusions aussi douces que trompeuses, et d'avance il jouissait du bonheur qu'il attendait de son nouveau gouvernement. Lorsque, dans l'enthousiasme, le peuple présente au pouvoir l'hommage de son amour, si ceux qui gouvernent s'appliquent à changer en réalités ses espérances, ils remplissent leur devoir, même quand le succès ne répond pas à leurs efforts; mais malheur au gouvernement qui ne fait rien pour alimenter et justifier l'enthousiasme des masses ! malheur aux rois qui n'obtiennent jamais un regard de la reconnaissance des peuples !

Christine s'assit sous le dais royal, laissant à sa droite l'oreiller de velours cramoisi sur lequel reposaient la couronne et le sceptre d'or.

Le président du conseil des ministres, pliant le genou, posa ses lèvres sur la main royale et remit le discours d'ouverture, qui fut lu par l'auguste personne d'une voix sûre, sonore, d'un ton élégant et avec un sentiment profond.



Jamais plus douces promesses ne sortirent d'une source plus belle : réformes positives, protection à la garde citoyenne, secours à l'armée, égalité devant la loi, fin immédiate de la guerre civile, sage administration de la justice, améliorations en tout genre, projets de lois sur l'élection, sur la presse, sur la responsabilité

ministérielle... Et tout cela, vaines illusions!... douces paroles perdues dans l'espace, mais dont le souvenir, toutefois, ne peut être effacé du cœur où elles prirent leur source.

Les abus, la guerre continuèrent; comme toujours, en Espagne, les hommes du gouvernement s'enrichirent; comme toujours aussi, le peuple, esclave de l'ambition et des coteries hypocrites, continua de gémir dans la misère.

La solennité de l'ouverture du congrès une fois passée, la reine-mère, comblée des bénédictions d'une foule honnête et généreuse mais trop crédule, reprit le chemin de son palais.

La masse immense de ce manoir de la royauté espagnole est d'une très-élégante architecture, et s'élève à l'extrémité occidentale de Madrid, sur une éminence qui domine le Manzanarès. La première pierre en fut placée le 7 avril 1737, sous la direction de maître Jean-Baptiste Sacheti, natif de Turin. Elle forme un carré de 470 pieds de côté sur 100 d'élévation, avec des saillies angulaires en forme de pavillons, et deux ailes sur la principale façade, qui ne sont pas terminées. La base en pierre jaspée sur laquelle repose le corps supérieur de l'édifice, entre un nombre infini de piliers et de colonnes qui soutiennent la corniche, monte jusqu'au premier étage. Les chapiteaux des pilastres appartiennent à l'ordre dorique, et ceux des colonnes à l'ordre ionique. Une galerie à cristaux, qui conduit à la chapelle et aux appartements des personnes royales, forme l'étage supérieur, et l'édifice est couronné par une balustrade en pierre de taille.

Dans l'immense circonférence de la cour, on voit s'élever quatre belles statues colossales dues à Castro et à Olivieri, représentant quatre Espagnols célèbres, Théodose, Honorius, Arcadien et Trajan, quatre empereurs romains dont le souvenir sera toujours, pour leur terre natale, un rayon de gloire qu'aucun autre peuple ne saurait partager.

L'escalier principal est en marbre jaspé de noir, ayant en regard une statue de Charles III de la même matière. Le palier où l'escalier se divise en deux parties conduisant au salon des gardes, offre deux lions d'une grande beauté.

Plus de trente salons spacieux, sans compter la magnifique cha-

pelle et la riche bibliothèque ; de vastes appartements non-seulement pour les membres de la famille royale, mais pour leurs maisons respectives et leurs serviteurs ; non-seulement pour les familles des secrétaires et les employés de la maison royale, mais encore pour toutes sortes d'offices et de dépendances, forment la partie intérieure de ce palais immense. On comprend donc que nous renoncions à en donner la description. Il renferme tous les caprices que l'adulation peut inventer pour la vanité des bons et des mauvais princes : chefs-d'œuvre des peintres les plus célèbres, anciens et modernes ; glaces d'une dimension prodigieuse ; lustres du plus limpide cristal ; meubles, pendules, draperies d'une richesse, d'une somptuosité inouïe; ornements de la dernière élégance ; tout cela à profusion, au milieu des marbres, du stuc, de la porcelaine, des mille éclats divers de l'argent et de l'or, du corail et des rubis, du saphir et de l'émeraude, des topazes et des diamants. Voilà une idée des trésors immenses renfermés dans cette enceinte, qui, peut-être, n'a pas son égale au monde.

Là, dans ce manoir dont l'orgueil de l'homme a voulu faire un temple, là rampent comme des reptiles immondes ces misérables esclaves qui prennent le vain titre de SEIGNEURS; c'est là qu'ils se rendent coupables de toute espèce de bassesses et de crimes, pour obtenir un sourire de leur idole. Là, les hommes titrés, les Grands, les Excellences, subissent les attentes éternelles de l'antichambre, reçoivent des messages comme de misérables portiers ; là enfin ils exercent le métier de vils laquais, et vont mourir de dépit et de jalousie si l'œil du maître leur lance un regard de colère ou de mépris. Grands d'Espagne! oh! l'artisan dont le cœur suit les inspirations de l'honneur est plus grand que vous. Que de misère avec tant d'ostentation !..... Fuyons cette fétide atmosphère de tyrannie et de corruption, et cherchons l'air pur de la vertu dans le réduit de notre honnête ouvrier, du pauvre Anselme : sa misère, ses souffrances ne doivent pas nous empêcher d'en franchir encore le seuil.



CHAPITRE XV.

LES ADIEUX.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis l'instant fatal où la vertueuse Marie, le cœur brisé d'avoir vu son amant baigné dans son sang, était rentrée au foyer paternel. Le lecteur se souvient que le choléra avait envahi cette triste demeure, et que la pauvre fille y trouva une sœur et un frère morts, et sa mère aux prises avec les angoisses de l'agonie.

Cependant le sort ne voulut pas épuiser encore toutes ses rigueurs sur ces infortunés : cette pauvre femme aveugle fut sauvée, mais resta inutile comme son mari, qui, bien qu'entièrement guéri de sa blessure, n'en ressentait pas moins des douleurs cruelles au bras droit au moindre changement de température.

La famille d'Anselme se trouvait donc réduite aux deux fidèles époux, à l'intéressante Marie et à trois enfants en bas âge : deux avaient succombé au choléra, et le cadet avait été assassiné par les carlistes dans la nuit du 17 août 1835. L'aîné de ceux qui étaient restés avait déjà tout près de douze ans, et s'appelait Manuel. Il était bon comme ses parents, leste et éveillé. Sans ap-

pui, sans la moindre recommandation, il s'était procuré une place dans une imprimerie, où il était devenu ouvrier, ce qui lui fournissait quatre réaux par jour, somme qu'il apportait au foyer domestique, fier d'être la consolation de sa pauvre famille.

En effet, toute misérable qu'elle fût, cette rétribution suffisait aux frais du ménage.

Anselme, lorsqu'il contemplait la beauté de Marie, les grâces séduisantes de sa jeunesse, ne pouvait retenir une larme de tristesse, songeant que cette belle enfant perdait tous ses avantages, enfermée dans ce misérable réduit.

Marie, de son côté, ne pouvait chasser de sa mémoire l'image de son jeune amant. Cent fois par jour elle collait ses lèvres brûlantes au médaillon qui renfermait son portrait, seul gage qui pût apporter quelque soulagement à sa douleur.

Que de fois cette vierge inconsolable avait conçu l'idée de se présenter à l'hôtel de son bien-aimé pour y réclamer son serin!... son serin, compagnon fidèle de sa solitude dans des temps moins durs... et qui savait atténuer l'âpreté de ses souffrances! Quelle douce distraction n'eût-elle pas retrouvée dans cette possession! Mais comment prouver qu'il lui appartenait? pourrait-on l'en croire sur sa simple parole? Marie flottait entre une crainte vague et l'ardent désir de posséder encore une fois cet oiseau précieux, qui, parmi tant d'attraits, avait celui d'être un don de l'amour paternel. Ses répugnances étaient déjà presque toutes vaincues, elle était décidée à faire cette hasardeuse démarche, lorsqu'une idée terrible vint l'assaillir et la glacer d'effroi au moment de porter ses pas vers la demeure de son malheureux amant : là devait se trouver le moine Patrice, puisqu'il avait été un des témoins du combat fatal, et Marie fuyait cet homme épouvantable, comme l'agneau innocent fuit la dent meurtrière du loup. Plus de ressource! Elle abandonna tout à fait cette idée, non toutefois sans pleurer son serin en pleurant la mort de don Louis de Mendoza, événement dont elle n'avait jamais osé parler à ses parents.

Elle était dans cette disposition mélancolique, lorsqu'Anselme, se figurant que ce profond chagrin avait pour cause la privation de ces sociétés où les jeunes filles trouvent de si agréables et de si

utiles distractions, l'appela avec tendresse et lui adressa les paroles suivantes :

— Ma fille, tu ne doutes pas que mon plus grand bonheur serait de te voir dans une situation convenable et modeste qui pût te procurer au moins, non ces ornements luxueux qu'une



jeune fille comme toi ne doit pas ambitionner, mais une toilette moins mesquine que celle que tu possèdes. Certes tu ne saurais douter, non plus, du plaisir que ta mère et moi nous éprouvons à te garder auprès de nous ; mais ta mélancolie accroît nos souffrances, car il est impossible que ta gaieté puisse renaître ici, au milieu de notre indigence. Peut-être, ma fille, ne serait-il pas malaisé de te trouver une place dans une bonne maison qui accepterait tes services... Oh ! crois-le bien, mon cœur se refuse à l'idée de voir mes enfants dans l'avilissant état de domesticité ; mais, Marie, j'espère en ta vertu, et je pense que partout où tu entreras, tu seras bientôt aimée comme dans la maison

paternelle... Comme dans la maison paternelle!... oh! non... j'ai dit une sottise, car moi, vois-tu, ma fille, je t'aime... comme un fou; mais enfin on t'aimera beaucoup, et, loin de te traiter comme on traite un domestique, tu seras considérée comme la fille de la maison. Quant à nous, Marie, avec ce que ton frère gagne, nous avons ce qu'il nous faut pour ne pas mourir de faim; car, tu le vois, notre temps est passé... Ces haillons qui nous couvrent nous suivront au tombeau, sans que l'idée du luxe vienne jamais troubler notre repos. Que nous ayons une paillasse pour y reposer nos membres, une couverture pour nous garantir du froid, et quelques légumes pour apaiser notre faim, c'est tout ce qu'il nous faut. Crois-moi, ma fille, la seule chose qui manque à notre ambition, c'est de te voir heureuse.

— Mais, mon père, qui vous a dit que je ne le suis pas?

— Ton chagrin, Marie, et ce chagrin est très-naturel.

— L'idée seule de me séparer de vous... de vous abandonner dans une situation si déplorable, me fait frémir.

— Mais tu ne nous abandonnes pas pour cela, ma fille, et notre situation n'est pas aussi déplorable que tu le dis. En outre, que peux-tu faire pour nous à nos côtés?

— Du moins, je puis vous soigner dans vos maladies.

— Mais dis-moi, ma pauvre Marie, si, et je crois la chose facile, si tu trouvais une bonne maison où tu pusses gagner des gages honnêtes, est-ce que tu ne nous les ferais pas partager, ma fille?

— Les partager!... mais tout, tout serait pour vous, mon père.

A ces mots, les grands yeux noirs de la charmante brune lancèrent des étincelles d'une flatteuse espérance, et, comme si quelque idée de bonheur lui fût venue subitement après tant de jours passés dans les chagrins, un doux sourire effleura ses lèvres.

— Oui, mon père, vous avez raison, s'écria-t-elle d'un air résolu. J'étais folle... Ici, je ne suis bonne à rien; toujours plongée dans une tristesse cruelle qui ne peut qu'augmenter les souffrances de tous ceux qui m'environnent, je ne suis pour vous qu'un accablant fardeau. Mon frère, un pauvre enfant, me trace la ligne de mon devoir. Au milieu des privations qui nous affli-

gent, lui seul est content, lui seul se croit heureux ; il a su trouver une place honnête; il a commencé par gagner un réal ; bientôt on lui en a donné deux, et, en dernier lieu, sa journée a été portée jusqu'à quatre, avec promesse de la doubler sous peu de temps. L'autre jour, l'entendant parler de son application et de ses désirs, il me fut impossible de ne pas l'embrasser. Vous en souvenez-vous, mon père? Avec quelle fierté, avec quel enthousiasme il nous disait : « Mon père, ma mère, ma sœur, je gagne déjà quatre réaux par jour ; le prote est très-content de moi ; il m'aime beaucoup , et il m'a promis que bientôt mon salaire serait augmenté. Je brûle du désir d'apprendre, de beaucoup gagner, parce que je sens qu'il n'y a pas de plus grande joie que celle d'être utile à ses parents.

— C'est vrai, Marie, c'est vrai, s'écria Anselme attendri. Oh! Manuel, mon cher Manuel deviendra bientôt un homme utile.

— Eh bien, mon père, il m'a tracé la route que je dois suivre. Vous avez raison... je frapperai à toutes les portes... je me placerai dans la première maison où l'on m'acceptera... et Dieu fera le reste. Si je ne rentre pas avant le soir, c'est que j'aurai trouvé une place.

Aussitôt, pleine de l'enthousiasme que l'amour filial avait allumé dans son sein, Marie baisa tendrement la main de son père et courut à sa chambre. Là elle s'enferma, non pour verser des larmes en regardant l'image adorée, mais pour faire les préparatifs de son départ.

Le trousseau de Marie était réduit à deux chemises très-usées, deux paires de bas de coton surchargées de reprises, deux petits fichus, l'un de soie de l'Inde à fond rouge et à fleurs jaunes, et l'autre en toile commune, à carreaux, destinés à couvrir sa poitrine. Elle possédait en outre deux mouchoirs de poche et une paire de souliers en assez mauvais état. Deux robes en percale, l'une très-foncée, et l'autre couleur de nankin avec des raies violettes, et une mantille déjà très-endommagée, complétaient tous les effets de toilette de cette vertueuse fille, qui, malgré la pauvreté de son bagage, se présentait toujours très-propre et bien arrangée.

Pleine de l'idée qu'elle allait, par son travail, soulager les

maux de sa famille, ses traits reprirent de l'animation ; son cœur avait comme suspendu sa souffrance, et elle retrouva assez de gaieté pour se parer avec plus de soin au moyen de ce qu'il y avait de mieux dans son trousseau, sans oublier le portrait de l'amant regretté, qu'elle cachait toujours sur son sein, attaché à un petit cordon de soie noire.

Lorsque Marie sortit de sa chambre, toute sa famille était réunie, parce que Manuel arrivait de son imprimerie pour prendre son dîner et profiter de l'heure et demie de repos qu'on accordait aux ouvriers compositeurs.

Anselme avait déjà fait part à sa pauvre femme de la résolution de leur enfant, et les deux époux se réjouissaient de cette circonstance qu'ils désiraient depuis longtemps, non pour se débarrasser de leur fille, ils l'aimaient trop pour cela, mais parce que sa mélancolie, qu'ils attribuaient à la vie misérable qu'elle menait, leur faisait mal à voir. Le caractère doux et aimable de Marie leur faisait en outre concevoir des espérances presque assurées de la voir aimée partout où elle serait accueillie. Enfin Marie, selon eux, avait de la prévoyance, du jugement, et ces qualités, jointes à sa mâle énergie, à une vertu constante, devaient, malgré le charme de sa figure et de sa personne qui ne pouvait manquer de lui attirer des adorateurs, la mettre à l'abri de toute séduction.

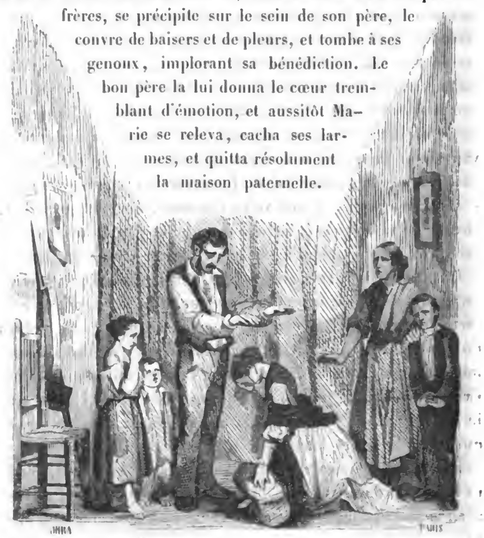
Cette beauté extraordinaire de Marie inspirait aussi à ses parents un vague désir de la voir quitter le foyer domestique, où, cachée, inconnue, elle eût été condamnée à n'être qu'une des ombres du désolant tableau que présente une famille pauvre et nombreuse, tableau funeste qui, au lieu d'éveiller la générosité des hommes riches et puissants, les met en fuite comme ferait la peste ; car ils aiment mieux prodiguer l'or dans leurs criminelles orgies que de secourir des indigents.

En restant au sein de sa famille isolée par la misère, Marie ne pouvait trouver un parti digne de sa beauté et de ses vertus ; si on la plaçait dans la société, il serait permis d'espérer pour elle, non pas une alliance élevée à laquelle son humble condition ne lui donnait pas le droit de prétendre, mais du moins un mariage convenable avec un honnête artisan, qui, par son travail, lui don-

nerait les moyens de mener la vie heureuse et tranquille qu'elle méritait par tant de vertus.

Toutes ces considérations, loin de donner au départ de Marie l'aspect d'un malheur, devaient le faire regarder comme l'aurore d'un doux espoir; cependant la séparation n'en fut pas moins douloureuse.

Le groupe attendrissant que formait cette famille est impossible à décrire. Après un long silence troublé seulement par des gémissements, et pendant lequel Marie se tenait étroitement serrée sur le sein de sa mère, la courageuse fille se dégage vivement de cette délicieuse étreinte, embrasse à la hâte ses pauvres frères, se précipite sur le sein de son père, le couvre de baisers et de pleurs, et tombe à ses genoux, implorant sa bénédiction. Le bon père la lui donna le cœur tremblant d'émotion, et aussitôt Marie se releva, cacha ses larmes, et quitta résolument la maison paternelle.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LE GRAND MONDE

CHAPITRE I.

LA CORRESPONDANCE.

Craignant les conséquences du duel de don Louis de Mendoza avec l'étranger à la longue barbe, frère Patrice avait abandonné son logement de la *Fontana de Oro*, et s'était placé en pension chez une de ses pénitentes, appelée la *mère Espérance.*

Cette femme était une de ces vieilles mégères, vils instruments de la démoralisation et de la sensualité, qui emploient la moitié de la journée à séduire les pauvres filles innocentes, et l'autre moitié à prier dans le temple de Dieu. Avec ses prières et l'absolution du moine son directeur, la mère Espérance vivait heureuse dans ce monde, et espérait obtenir la gloire éternelle dans l'autre

Mais depuis que frère Patrice avait quitté

son froc et son confessionnal pour devenir *don* Patrice, la vieille harpie s'était non-seulement faite sa gouvernante, mais encore la confidente intime des plus secrètes pensées de son cœur. Elle connaissait donc tous les faits et gestes du saint homme, et, depuis très-peu de jours seulement, elle avait appris son penchant pour la fille de l'ouvrier. Le moine lui avait confié ce secret, espérant que ce qu'il n'avait pas su se procurer de lui-même lui serait acquis par la sagacité maligne de sa vieille compagne, qui était douée d'un tact tout particulier pour pervertir les jeunes filles, quoique son aspect ne fût pas des plus prévenants. Nous allons essayer d'en faire une légère ébauche.



La figure de la mère Espérance était blême et décharnée ; ses cheveux roux, dont quelques mèches étaient blanches, se partageaient sur son front ridé. Trois ou quatre poils blancs et autant de crins roux formaient ses sourcils, qui ourlaient ses sales yeux verts, toujours bordés de rouge et sans cils. Son nez, très-saillant, en tête de mouton, rencontrait par instants un menton pointu terminé par une petite verrue garnie de poils en forme de pinceau. Sa bouche, entièrement dégarnie, était accentuée par une moustache blanche qui aurait pu exciter la jalousie de plus d'un vétéran. Sa voix était enrouée et chevrotante. Elle avait le cou très-court et fort disgracieux; mais en revanche elle possédait une bosse énorme dont le charme était augmenté par une légère inclinaison sur le côté droit. A cela près, son corps était d'une égalité parfaite, en sorte que la robe noire en laine qui la couvrait en toute saison tombait perpendiculairement, malgré la courroie qui la serrait à l'endroit où toutes les femmes ont la taille. Une espèce de mantelet, également en laine noire, lui servait de mantille, et lorsqu'elle paraissait dans la rue, elle se cachait si bien, que de son visage

on ne voyait qu'un nez épouvantable dont la pâleur contrastait d'une façon effrayante avec son costume noir.

La maison de la mère Espérance, demeure actuelle du frère Patrice, était placée dans la rue de la *Conception Géronyme*.

Le moine y occupait une chambre meublée avec décence; l'alcôve, et un cabinet placé auprès, étaient éclairés d'un très-beau jour.

Dans ce cabinet, dont la fenêtre donnait sur la rue déjà nommée, le moine avait son bureau, depuis qu'il s'était converti en homme d'affaires d'une grande importance.

Ce bon ministre du Seigneur faisait ce que font à Madrid un nombre infini de personnes qui d'ailleurs jouissent d'une grande réputation de probité; il prêtait de l'argent moyennant l'intérêt *modique* de cinquante pour cent, et la garantie d'un objet valant le double de la somme prêtée, et qui devait rester au prêteur en cas de non-remboursement à l'échéance.

Au moyen de cette scandaleuse usure et avec les sommes considérables qu'il recevait de la cour de Charles V pour travailler au succès de sa cause, le moine était devenu millionnaire; il est juste d'ajouter qu'il avait aussi assez de tact et de pénétration pour réussir dans les jeux de bourse.

En outre, le serviteur séraphique avait un établissement de plaisirs dans la *red* de Saint-Louis, servi uniquement par d'élégantes et gracieuses fillettes, et, certes, les étourdis qui se laissaient prendre à l'hameçon n'étaient pas en petit nombre.

Il va sans dire que, dans ce guêpier, se trouvaient toutes sortes de jeux prohibés.

Les bénéfices que notre homme retirait de cette honnête industrie étaient immenses.

L'horloge de Saint-Isidore venait de faire entendre trois heures de relevée.

Le mois de mars de 1836 touchait à sa fin; la journée était calme et belle; c'était le jour même de la sortie de Marie du foyer paternel.

Frère Patrice s'assit sur un fauteuil à côté de son bureau, prisa, et écrivit les lignes suivantes :

✝

« Mon cher Tristany,

« Je vous félicite, ainsi que tous les amis de la religion et de son chef, notre seigneur souverain S. M. don Carlos V (Q. D. G.), du nouveau triomphe obtenu dans les champs d'Esparraguère, où vous avez héroïquement massacré, à l'aide des intrépides défenseurs de l'autel et du trône, deux compagnies d'hérétiques composées des troupes de Christine et de miliciens. Ce triomphe et le trait sublime des défenseurs du sanctuaire de l'Hort, qui ont répondu aux sommations de Mina le franc-maçon en égorgeant tous leurs prisonniers et jetant leurs cadavres sanglants aux pieds du chef hérétique, ont porté la terreur chez tous nos libéraux. L'effet a sans doute été le même partout, puisqu'à Barcelone il y a eu de si grands désordres. Le sang de notre héros O'Donell[1] crie vengeance. Courage, et ne reculons pas devant la voie tracée. Point de pitié pour ceux qui profanent les temples et égorgent les ministres de l'autel!

« Les libéraux ne s'entendent plus entre eux; tous veulent être ministres pour voler impunément. La désunion est à son comble... nos amis et moi, nous savons l'entretenir... nous ne négligeons rien, car on peut tirer parti de tout.

« Les miracles de la sœur *Patrocine* ont produit des résultats excellents[2]; l'enfant a joué son rôle à ravir... Ce n'est pas pour

1 O'Donell, chef carliste, fait prisonnier à Olot, transporté à la citadelle de Barcelone, et là, inhumainement assassiné par des bandes de furieux, qui envahirent les prisons et massacrèrent tous les prisonniers, sous prétexte de tirer vengeance des atrocités commises par les factieux.

2 *Le Panorama espagnol*, chronique contemporaine, à la page 78 du troisième volume, raconte cet événement historique, si ridicule, qu'on le croirait fabuleux. Voici textuellement ce passage :

« Depuis longtemps on voyait dans la capitale du royaume une religieuse de l'ordre de Saint-François, de la rue *del Caballero de Gracia*, appelée sœur Patrocine, qui avait des plaies si miraculeusement ouvertes, qu'aucun remède ne pouvait les fermer, et que, d'après le dire du peuple, les chairs saignantes prononçaient des paroles mystérieuses. On attribuait, en outre, à cette nonne, des miracles, des conversions, des relations magiques avec le diable, et beaucoup d'autres absurdités superstitieuses, ce qui faisait à cette sibylle une réputation de sainteté. Le gouvernement et les gens sensés méprisèrent long-

me flatter... mais vous savez qu'elle est mon élève... Je lui ai appris à enlever la peau de ses pieds au moyen d'un caustique, et à entretenir les plaies par des onguents irritants. Comme la petite religieuse était jeune et jolie, ses douces paroles inspiraient beaucoup d'intérêt, et certaines gens prêtaient foi à ses augures comme aux paroles de l'Évangile. Par cette sainte déception, nous obtenions pour la cause de notre souverain de tels résultats, que les

temps cette sainte, ses plaies et ses miracles, jusqu'à ce qu'elle se mêlat de prophétiser et de prendre part à la politique, annonçant aux carlistes des triomphes qui mettaient en émoi les amis du prétendant. Le gouvernement eût encore laissé faire, si le *Journal de Rome* ne se fût occupé des prophéties de cette sainte, et si l'on n'eût dit qu'au congrès de Tœplitz on avait présenté des sandales et des compresses imprégnées de l'humeur miraculeuse de ses plaies. Cette affaire étant parvenue à ce point, le gouvernement nomma une commission de gens de l'art, composée de MM. Seoane, Argumosa et Gonzalez, qui, réunis au magistrat don Modesto de Cortasar et à un petit détachement de la garde nationale, se rendirent au couvent des religieuses pour l'examen scientifique de cette affaire.

« Ces messieurs n'eurent pas grand'chose à faire pour découvrir que ces prétendues plaies n'étaient qu'une supercherie de la nonne, qui d'elle-même, ou à l'instigation de quelque fauteur de miracles, s'appliquait un certain caustique qui ulcérait la peau, et entretenait la blessure au moyen d'onguents irritants, comme on fait pour les cautères. En vertu de cette déclaration, la religieuse fut transportée dans une maison particulière avec les plus grands ménagements et le plus grand secret, et soumise à la vigilance et aux soins curatifs de M. Argumosa. Les plaies furent bientôt guéries, sans qu'il leur prit envie de protester contre cette guérison forcée. Cette jeune fille était dans sa vingt-quatrième année, et sa figure était belle. Issue d'une famille libérale, mais ruinée en 1824, elle avait été forcée de prendre condition, et se mit d'abord au service d'un aumônier de la garde. Bientôt elle entra chez les religieuses de Saint-Jacques, dans la rue d'Alcala, où elle se distingua par sa ferveur dans les pratiques religieuses; sa vocation était telle, qu'elle témoigna le désir de prendre le voile. Cependant l'humble communauté, malgré les ardents désirs de la néophyte, trouva dans son admission un obstacle invincible. Patrocine était plébéienne, et pour se consacrer au Seigneur dans ce couvent aristocratique, il fallait appartenir à la haute noblesse. La dévote servante, se trouvant déçue dans son espoir, tourna ses vues du côté des couvents démocratiques, et un directeur des rentes l'ayant aidée d'une somme de 14,000 réaux, elle fut reçue à l'âge de seize ans parmi les religieuses de Saint-François de la rue du Chevalier de Grâce. Là ses dispositions ascétiques se développèrent; elle y acquit un zèle tout spécial pour la *Vierge de l'Oubli*, dont elle rendit le culte plus actif et plus solennel, en inspirant sa dévotion aux autres religieuses et à leurs adeptes. Finalement, son zèle et son enthousiasme religieux furent tels, qu'elle finit par être presque sans cesse en extase, et, s'il faut en croire le bruit populaire, par faire des miracles. Ses sœurs la tenaient pour sainte; mais sa supercherie une fois découverte, on oublia ses miracles, pour ne se souvenir que de sœur Patrocine, qui est restée seulement dans la mémoire de quelques esprits fanatiques. »

miracles de la sainte nonne attirèrent l'attention du gouvernement, qui la fit visiter par la faculté, laquelle qualifia les ulcères de notre vierge de SUPERCHERIE criminelle. Elle fut en conséquence extraite du convent des Cordelières, et conduite dans une maison particulière, sous la surveillance d'un certain Argumosa, médecin célèbre.

« Vous verrez par ce rapport que nous ne perdons pas notre temps, que nous faisons jouer tous les ressorts, que nous employons tous les moyens, ce qui, ajouté aux bévues, aux ambitions, aux sottises et à la désunion des libéraux, ne peut manquer de nous faire bientôt obtenir un triomphe complet.

« Ma situation est très-favorable ; je fréquente la société la plus élevée ; les premiers personnages de la cour, les ministres compris, m'accordent leur amitié. J'exerce une grande fascination sur Mendizabal, et je contribue à toutes ses sottises. Son programme, d'abord si prôné, est déjà tombé dans le plus complet discrédit. Le vote de confiance qu'il a obtenu du congrès ne lui servira de rien... Le découragement s'est introduit dans le cœur des libéraux.

« Mieux que moi vous connaissez les événements de Barcelone et les déportations aux îles Canaries exécutées sur la frégate *l'Artémise.*

« Ceci est excellent ; il faut fomenter ces déportations, parce que c'est là la mesure la plus sauvage et la plus arbitraire, et parce qu'elle pousse à la destruction des exaltés par les modérés.

« Les symptômes d'agitation abondent dans les cortès... »

Ici, la plume du moine n'allait plus ; il se leva et s'approcha de la fenêtre pour la tailler..., juste au moment où Marie passait sur le trottoir en face de sa maison. Il la voit, et court tirer avec force le cordon de sa sonnette.

Aussitôt la vieille mégère se présente.

— Voilà, dit-elle d'une voix humble.

Le moine la prit par le bras, la conduisit à la croisée, et, du doigt lui montrant Marie, s'écria :

— Voyez-vous cette jeune fille, grande, brune ?

— Qui porte une robe couleur de nankin ?

— Justement : c'est celle dont je vous ai parlé tantôt.

— Vous n'êtes pas dégoûté, monsieur ! Eh bien! que faut-il ?

— Il faut la suivre, lui parler... enfin...

— Je comprends, reprit la vieille ; et souriant : Vous voulez que je lui parle, que je lui tâte le pouls... que je la catéchise... que je lui fasse entendre raison...

— Mais allez donc! dit le moine avec impatience ; vous verrez qu'elle va nous échapper.

— Ne craignez rien ! ne voyez-vous pas qu'elle marche très-lentement ? On dirait un pigeon perdu, et vous me lâchez sur elle comme si j'étais le faucon des jeunes filles.

— Mon Dieu! voyons, voyons donc, ma sœur; il ne s'agit pas de s'amuser à des sornettes : hâtez-vous.

— On y va, monsieur, on y va.

— Voyons comment vous vous tirerez d'affaire.

— Ce serait le premier pinçon qui aurait échappé à mes filets.

— Voyons donc : si vous venez à bout de la rendre favorable à mon amour, vous ne vous en repentirez pas.

—Oh, monsieur ! vous savez que je ne fais rien par intérêt, que tout n'est que par bonté d'âme.

Elle prononça ces mots avec douceur, lançant au moine un regard d'intelligence, et, après avoir endossé son voile sinistre, elle sortit pour se mettre aux trousses de la fille de l'ouvrier, tandis que le moine reprenait sa lettre interrompue.



CHAPITRE II.

LA PORTE DEL SOL.

Il n'existe rien dans Madrid de plus renommé que la Porte *del Sol*. La célébrité de cette place, car ce n'est autre chose qu'une place, est devenue européenne, et cependant elle est une des plus irrégulières de Madrid. Elle est placée au centre de la ville, et les rues principales, celles de Preciados, des Carmes, des Charrettes, d'Alcala, de la Montera, la Grande-Rue et la carrière de Saint-Jérôme y aboutissant, la foule y est si grande, que bien souvent on ne saurait y passer sans difficulté.

En 1520, un château fort, dont l'objet était de défendre Madrid contre les bandes de brigands qui infestaient ses alentours, était construit sur cet emplacement. Sur la porte de cette forteresse on avait peint un soleil. Mais cette redoute ayant disparu par suite de l'accroissement de la population, il n'est resté pour tout souvenir que le nom seul de Porte du Soleil.

Quoique cette place soit irrégulière, l'élévation des maisons, l'immense hôtel des Postes, et surtout la vue superbe de tant de belles rues aboutissant au même centre, justifient sa célébrité.

Il n'y a pas dans Madrid un tableau plus animé que celui que présente la Porte *del Sol*. En effet, on y voit se presser à toute heure les flâneurs de bonne humeur, les voitures de toute espèce, les porteurs d'eau criards, les aveugles chanteurs, les politiques

qui se querellent, les employés en retraite qui bâillent, les manolas qui rôdent, en un mot, toute espèce de gens, de tout sexe, de toute condition.

Marie, lorsqu'elle quitta la maison paternelle, marchait au hasard, absorbée dans ses méditations, sans but, sans direction, sans plan, et ce fut ainsi que machinalement elle atteignit la Porte *del Sol*, où la joie bruyante de la foule contrastait d'une manière cruelle avec les souffrances morales de la malheureuse enfant.

Cernée par un groupe de curieux qui se pressaient autour de



quelques aveugles, Marie se trouva forcée de suivre leur impulsion, et resta enfermée dans un cercle infranchissable.

L'un des aveugles accorda son violon, et bientôt, lui et sa compagne, aveugle aussi et qui pinçait de la guitare, entonnèrent les

couplets suivants, à tout moment interrompus par les applaudissements et les risées de l'auditoire, composé de femmes déguenillées, de soldats à la figure stupide, de porteurs d'eau et d'hommes de peine. Tout en demandant excuse à la prosodie française, nous essayons de rendre ces couplets détachés qui, dans le pays, reçoivent le nom de *seguidillas* ; et si nous ne réussissons pas à introduire un nouveau rhythme en France, du moins nous aurons donné une idée de la chanson la plus populaire de l'Espagne, et tout n'aura pas été perdu.

Femme qu'espoir tracasse
D'un sort fleuri,
Doit aller à la chasse
D'un bon mari ;
Car, dans ce monde,
Le trompeur aguerri
Partout abonde.

Je meurs pour vous, mon âme,
Dit un amant ;
Mais sa perfide flamme
N'est qu'un vain chant ;
Point ne s'engage,
Et fuit sitôt qu'il sent
Le mariage.

Une fillette tendre,
Aux yeux grivois,
Peut sans peine prétendre
Au meilleur choix ;
La femme belle
N'a pour dicter des lois
Besoin que d'elle.

Si le collet d'église
Te fait la cour,
Faut pas que tu méprise
Son saint amour ;
Car une obole
Devient or à son tour
Dessous l'étole [1].

[1] Sentant bien qu'il est impossible que, malgré tout notre bon vouloir, nous ayons rendu la grâce originale de ces vers, d'autant plus que les lois et le génie prosodique des deux

Ce chant, qui excitait l'hilarité générale, augmentait la souffrance de la pauvre Marie. A la fin, cependant, et par de grands efforts, elle se dégagea de cette foule de *dilettanti* qui avait suspendu sa marche. Accablée de tristes pensées, ne sachant où porter ses pas, elle vit la porte de l'église du Bon Succès toute grande ouverte, et, poussée par un vague espoir, elle pénétra dans le temple pour demander à la Vierge un rayon de lumière qui la guidât dans cette situation cruelle.

Il était quatre heures de relevée.

L'église de Notre-Dame du Bon-Succès est d'une construction chétive, et n'offre rien de recommandable dans sa décoration artistique; mais l'emplacement privilégié qu'elle occupe sur la Porte *del Sol* l'a rendue célèbre. Sa façade est surtout mesquine et de mauvais goût; on y voit figurer une horloge éclairée le soir, et qui règle toutes celles de la ville.

L'armée d'invasion de l'empereur des Français laissa ce temple très-endommagé. Plus tard on y travailla, mais on se borna à le restaurer avec une extrême simplicité.

langues s'y opposent, nous citons ici textuellement ces couplets, pour l'agrément de ceux qui comprennent bien la belle langue que l'on parle sur les bords du Manzanarès :

La muger que pretenda
salir de agovios
es preciso que entieuda
de cazar novios,
Que hay malandrines
que cortejan á todas
con malos fines.

« Yo soy como una malva »
dice el que es ducho,
y agota luego en salva
todo el cartucho;
Pero el demonio
hace que huya à la idea
del matrimonio.

Una graciosa niña
de ojitos bellos,
debe saber la viña
que tiene en ellos.
Con tales ojos
toda hermosura alcanza
ricos despojos.

Mire à los sacristanes
con dulce gesto,
pues no hay en sus afanes
nada indigesto.
Cada piropo
sabe à cosa bendita
con el hisopo.

Si la prosodie de Boileau avait permis, comme dans l'espagnol, que le sixième vers fût blanc, la chute de ces couplets eût été, en français, moins disgracieuse. Nous avons fait ce que nous avons pu; nous ferons toujours de même; et si l'on veut ne pas oublier que nous n'avons pas bégayé la langue de Racine, on nous tiendra compte de notre bonne volonté.

La tradition assure que l'image de la Vierge qu'on vénère sur le maître-autel fut trouvée sur une montagne par deux frères de la congrégation des Obregons.

Laissons un instant Marie prosternée devant la sainte image, priant avec ferveur, et rendons compte à nos lecteurs d'un événement dont cette même église fut le théâtre, et qui, bien qu'étranger à cette histoire, mérite d'y trouver une place honorable.

. . . .

Le 2 mai 1808, Madrid poussa le cri *Indépendance nationale ou la mort*, et une poignée de braves, ayant à leur tête les capitaines don Pierre Velarde et don Louis Daoïz, osèrent affronter l'armée la plus aguerrie, la plus courageuse de la terre, qui, sous les ordres de Murat, occupait la capitale de l'Espagne.

Réfugiés dans le parc, ces héros, d'un dévouement sans bornes, armèrent la foule avec les fusils de quatre-vingts soldats qui s'étaient rendus à discrétion, et placèrent quelques pièces dans la direction de la rue Saint-Pierre.

Des forces ennemies se présentèrent, mais elles furent repoussées par une décharge de mousqueterie. Dès lors l'enthousiasme devint général; le feu sacré de la patrie s'alluma dans tous les cœurs des braves habitants de Madrid... et la lutte commença partout... et le sang coula par torrents! Une nouvelle colonne ennemie s'approcha du parc, et fut mise en pièces par le feu du canon.

Alors la première division westphalienne, sous les ordres du général Lagrange, s'avança. Un engagement terrible eut lieu, et là, au milieu du feu des mousquets et de la mitraille, Velarde, dans sa vingt-huitième année, reçut une balle à la poitrine et mourut, laissant un nom à jamais immortel.

Ce malheur, le manque absolu de munitions, l'épuisement, et l'énorme supériorité des forces ennemies, firent accueillir le parlementaire du général français.

Daoïz le reçut, lui dit quelques mots, et soudain on les vit se mettre en garde et se battre. Alors une troupe nombreuse de grenadiers se précipitèrent sur notre vaillant capitaine, et, malgré la plus héroïque défense, il tomba mortellement blessé.

Oh! ce jour-là fut un jour de deuil terrible pour l'Espagne; mais ce fut aussi le plus beau pour les fastes de sa gloire. Là, le plus grand homme du siècle commit sa première, sa plus cruelle faute... Mais non, non, son grand génie avait prévu l'avenir... son œil lisait dans le cœur des peuples.



Son histoire fait foi de son étonnante prévision. Il lui arriva ce qui était arrivé à tant de brillants génies : il fut trop grand, et les exécuteurs de ses conceptions sublimes trop petits. Il savait, lui, QU'EN ESPAGNE, COMME CHEZ TOUS LES GRANDS PEUPLES, ON MEURT AVEC COURAGE, PLUTÔT QUE DE SUBIR LE JOUG DE L'ÉTRANGER; et aujourd'hui, l'Espagne elle-même, généreuse et juste, s'incline devant son cercueil.



. . . .

Marie, agenouillée, était dans un recueillement profond, lorsqu'une vieille femme en robe noire s'approcha et lui dit :

— Ma fille, la ferveur de ta prière me cause un plaisir inexprimable. Hélas ! il y a aujourd'hui si peu de pieuses personnes qui fréquentent les saints lieux !

Ces paroles furent prononcées avec un accent si doux, que Marie ne put s'empêcher d'adresser à la vieille femme un regard de reconnaissance.

— Madame, lui répondit-elle, je me trouve dans une situation si déplorable, que le Seigneur seul ou sa divine Mère peuvent m'inspirer une idée de consolation... C'est là ce que je demande à la sainte Vierge.

— Et quelle est, ma fille, la cause d'une affliction si grande ? demanda la vieille.

— Madame, répondit Marie, je suis abandonnée ; il m'a fallu quitter la demeure de mes parents pour ne pas succomber avec eux à la misère, et je voudrais trouver une place dans une maison quelconque, qui me donnât les moyens de vivre et de gagner un morceau de pain pour ma famille.

— Eh bien ! mon enfant, la Vierge a exaucé ta prière.

— Que dites-vous, madame ? s'écria Marie.

— Je dis que je connais une maison où, dès ce soir même, tu seras reçue ; et, pourvu que tu saches un peu coudre et que tu aies des dispositions pour saisir ce qu'on t'apprendra, tu te trouveras comme le poisson dans l'eau, et tu pourras amasser quelques épargnes pour secourir tes parents.

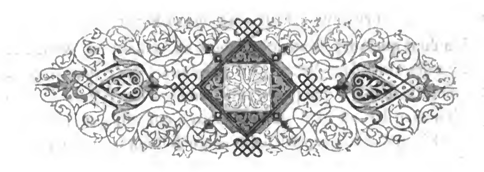
—Oui, madame, vous dites bien: la Vierge a sans doute exaucé mes prières... Et quelle est la maison dont vous me parlez ?

— C'est chez la marquise de La Bourbe, dans la red de Saint-Louis ; tu n'as qu'à demander au premier venu.

Et aussitôt la vieille harpie disparut. Le lecteur n'a pas manqué de reconnaître en elle la mère Espérance.

Marie remercia la Vierge d'une faveur si grande, et attendit qu'il fît nuit pour aller à l'endroit qu'on venait de lui indiquer.





CHAPITRE III.

LE PALAIS DE LA MARQUISE.

En donnant la description des habitudes sociales de ce qu'on appelle le *grand monde,* avec les ridicules de certaines notabilités pleines d'arrogance, sans autres titres à la célébrité que la dépravation et l'extravagance de leurs actes, nous n'avons d'autre but que de mettre ces êtres corrompus en parallèle avec la bonne société de Madrid, qui est la plus affectueuse, la plus affable de toutes les grandes villes du monde, et qui possède des vertus que nous ferons connaître en temps et lieu, à la honte de ceux qui vivent dans les intrigues et la débauche.

Depuis le magasin le plus modeste jusqu'au péristyle de marbre de l'aristocratie de Madrid, partout on trouve une aimable franchise et une sollicitude dans les manières qui sont les qualités dominantes du plus grand nombre, et annoncent un état de civili-

sation dont quelques étrangers envieux ne veulent pas convenir. S'il y a des vices dans Madrid, s'il s'y commet des crimes, certes, tant pour le nombre que pour l'importance, ils sont hors de proportion avec les attentats de tous genres qui affligent Londres, Paris et bien d'autres capitales, et encore doit-on tenir compte de la situation politique de l'Espagne, dont les luttes et les troubles ont pour effet inévitable d'aigrir et de surexciter toutes les passions.

Il faut cependant avouer, dût l'amour-propre des grands en être offensé, que dans les classes populaires et laborieuses il y a plus de mérite et de bon sens que dans les deux aristocraties qui, si ridiculement, se disputent la primauté. Nous admirons les vertus des artisans, qui n'ont d'autre ambition que celle de subvenir par leur travail aux besoins de leurs familles, et sont toujours prêts à sacrifier leur repos et leurs misérables ressources sur l'autel de la patrie, pour la mettre à l'abri de toute domination tyrannique; et nous ne pouvons regarder qu'avec indignation ces avides spéculateurs qui ont su mettre à profit les calamités publiques pour amonceler des richesses, et veulent prouver qu'il n'y a pas d'aristocratie plus positive que celle de l'or, affichant leur mépris pour l'aristocratie du sang, qui, de son côté, défend avec entêtement ses vieilles prérogatives. Dans l'une et l'autre de ces deux classes, on rencontre les êtres les plus ridicules de la société : les uns croient que leurs monceaux d'or leur donnent le droit d'occuper les premiers postes de la nation et de débiter des inepties à la tribune parlementaire; les autres poussent leur stupide vanité jusqu'à se priver de nourriture, afin de pouvoir se parer d'un luxe asiatique au fond de leurs voitures, où ils cachent leurs procès et leurs escroqueries. Ces insensés en viennent au point de se persuader que parce qu'ils méprisent le peuple, que parce qu'ils n'ôtent pas leurs chapeaux devant ceux qui naquirent sans titres et sans les richesses qu'ils jettent au vent, ils ont atteint dans le monde une position tellement élevée, qu'on est tenu de leur prodiguer l'encens et la vénération, qui sont le partage de la Divinité. Le peuple, jusqu'à ce jour, a vu avec pitié la démence de ces vains et stupides person-

nages, mais il est las des crimes où les conduit leur orgueil, et il n'est peut-être pas éloigné de changer en colère et en vengeance le mépris avec lequel il a, jusqu'à présent, regardé l'orgueilleux délire de ceux qui l'oppriment. Nous n'allons pas jusqu'à exciter la colère du peuple contre les monopoleurs, cela serait contraire à nos principes; mais nous croyons de notre devoir de montrer aux ambitieux le danger qu'ils courent, afin qu'ils s'occupent de réformer leurs mœurs; nous voulons leur dire que ce qu'ils appellent *usages du bon ton* n'est en effet que bacchanales, dégoûtantes *orgies*, qualifications que les gens du Palais ont données à leurs plaisirs crapuleux.

Maintenant, dévoilons l'origine d'une de ces maisons où se réunissent les criminels de la haute hiérarchie, types honteux, qui contrastent avec l'honneur et la gravité proverbiale de l'Espagne, avec l'élégance et la délicatesse de plusieurs capitalistes honnêtes, d'un grand nombre de personnes décorées de titres de noblesse, dont nous mettrons en action les beaux sentiments et la probité dans la troisième partie de cette histoire.

La conduite des maîtres est généralement la règle de celle des valets. On voit fréquemment, dans les familles honnêtes, des serviteurs fidèles, d'une loyauté à toute épreuve, qui, bien plus par affection que par intérêt, servent avec dévouement ceux qui savent les traiter avec les égards que l'on doit à ses semblables. Mais lorsque ceux qui commandent, enorgueillis de leur position sociale, de leurs richesses, ou poussés par une sotte vanité, s'érigent en maîtres pour traiter leurs serviteurs en esclaves, ceux-ci, loin d'avoir pour eux de la reconnaissance ou du respect, en font le but de leurs médisances et de leurs sarcasmes.

Ainsi faisaient les domestiques de la marquise de La Bourbe.

La marquise et sa fille sortaient tous les soirs en voiture. C'était alors que le majordome Ambroise et la principale chambrière, Inès, liés par des relations d'une amitié suspecte, mêlaient à leurs entretiens amoureux des épigrammes sanglantes contre la réputation de leurs deux maîtresses.

Pendant que le nègre Thomas, garçon d'écurie de la marquise, dort comme un loir, écoutons les propos des deux premiers do-

mestiques de l'hôtel, sans nous occuper de Marie, qui, dans ce moment même, prie la Vierge dans l'église du Bon-Succès.

— Je t'assure, ma chère Inès, que je me sens déjà bien las de toutes les impertinences de la vieille marquise et de sa fille, dit Ambroise.

— Malheureux! répondit la chambrière, et que dirais-tu s'il te fallait chaque jour enjoliver ces deux magots?... La vieille surtout me donne des crispations de nerfs... Plus âgée que Mathusalem... et puis ce masque atroce, ce nez en artichaud poivré!... Et dire qu'elle veut à toute force avoir une taille fine, malgré son obésité monstrueuse!... Si tu voyais comme elle sue quand je serre son corset!... Chaque goutte est comme un pois chiche.

— Et elle ne sent pas l'essence de rose, s'écria Ambroise avec un grand éclat de rire.

— N'est-ce pas? ajouta Inès; et puis, s'il vous plaît, peigner sa perruque noire... nettoyer son râtelier...

— Comment son râtelier? Est-ce que ses dents ne sont pas à elle?

— Mais si... mais si... puisque je les ai payées de son argent... Et après, les châles, et les fleurs, et les franges... et allez donc!... Peste soit des vieilles prétentieuses!

— Ainsi soit-il! surtout si elles sont grasses. Vois-tu, ma chère Inès, les vieilles femmes d'un gros volume, il faudrait les jeter à la mer, puisque c'est là le séjour des polypes et des baleines.

— C'est vrai, ça, surtout lorsqu'elles sont minaudières et orgueilleuses.

— Avec ça qu'il est drôlement placé son orgueil! Écoute, ajouta Ambroise en baissant la voix : on ne manque pas de dire que, dans sa jeunesse, elle parcourait le cirque des Taureaux avec son pot sous le bras, pour donner de l'eau aux amateurs.

— Est-ce que, par hasard, tu voudrais me raconter son histoire, reprit Inès, à moi qui la sais comme mon *Pater!* Je parie que tu ne sais pas à qui elle doit son titre de marquise.

— A qui donc?

— A don Patrice.

— Tiens ! ce dénicheur de fillettes?

— Justement. Il fit toutes les démarches, acheta les parchemins... En un mot, elle est noble de sa façon. Au reste, combien n'y en a-t-il pas dans Madrid de la même trempe !

— Oh ! mon Dieu. oui !... quand on a de l'argent on vient à bout de tout. Et tu vois bien que de comtes, que de marquis fréquentent cet hôtel... C'est une des sociétés du bon ton de Madrid... On y voit des beautés sans nombre, toutes avec leurs polkeurs... On y joue l'or à poignées... Mais comme la châtelaine est marquise, et les visiteurs des gens du grand monde, la police a la vue basse. Lorsqu'un pauvre diable entre dans un guêpier pour tenter la fortune, les mouchards vous le happent, et le voilà à l'ombre pour longtemps... mais, diable ! les marquis ont carte blanche pour faire la nique à la justice. La haute société, ma chère amie, est si haute que les lois ne peuvent l'atteindre.

— Ça a toujours été comme ça, dit Inès ; ce qu'il y a de pire dans ce monde, c'est d'être pauvre.

— Et voilà pourquoi il faut profiter de l'occasion. Je ne dis pas qu'on vole... Dieu m'en préserve... D'ailleurs, voler avec talent ce n'est pas voler.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est conquérir.

— A nous donc ! Conquérons beaucoup, et aussitôt que le butin de nos conquêtes pourra nous assurer un sort honnête, *conjungo*, monsieur, pour avoir de l'indépendance et de la tranquillité ; car si les impertinences de la vieille me tintent sans cesse aux oreilles, les agaceries et la fatuité de la demoiselle me font monter la moutarde au nez. Il est vrai qu'elle ne tardera pas à épouser le marquis de la Crêtinière... En voilà du soigné ! Le proverbe dit bien : Qui se ressemble s'assemble.

— Bah ! bah ! escoffions tout ce que nous pourrons, et puis l'église, la bénédiction du curé... car, vois-tu, j'ai hâte aussi d'être le maître chez moi... et surtout je me sens des envies de...

— Veux-tu te taire, polisson !... tu vas dire une sottise, s'écria Inès, mettant la main droite sur la bouche d'Ambroise pour le faire taire.

— C'est juste... *motus*... Il vaut mieux agir que parler, répliqua Ambroise, déposant un baiser sur la main de la soubrette.



— Veux-tu rester tranquille, vilain sournois !

Le timbre de la sonnette de la porte d'entrée interrompit cette conversation, ainsi que le sommeil du nègre, qui courut ouvrir en sursaut, croyant que c'étaient ses maîtresses qui revenaient de la promenade.

— *Ave Maria!* dit en entrant la mère Espérance.

— Entrez! répondit Inès.

— Vous ici, madame? ajouta Ambroise.

— Je sors de l'église du Bon-Succès, reprit la vieille harpie, et, mes prières finies, je n'ai pas voulu rentrer sans voir madame la marquise.

— Vous êtes une sainte! fit la servante.

— Non, ma fille, non ; je suis une grande pécheresse, reprit

l'hypocrite d'un air contrit; mais j'espère dans la miséricorde du Seigneur et l'intercession de la Vierge.

Ces mots furent dits avec un accent douloureux, et la vieille mégère tira de sa poche une espèce de torchon à carreaux qu'elle porta à ses yeux, ayant l'air d'essuyer une larme.

—Voyons, ne pleurnichons pas, mère Espérance, dit Ambroise d'un air malin. Combien de nigauds avez-vous attrapés dans votre jeunesse?

— Moi? s'écria la couleuvre toute scandalisée; que dites-vous là, monsieur? Des hommes, moi? Pour que vous jugiez de l'horreur qu'ils m'ont toujours inspirée, je vais vous raconter mon histoire. Si je hais les hommes, ce n'est pas qu'ils ne m'aient joliment recherchée; mais je leur ai toujours brûlé la politesse. J'ai toujours eu le péché de la chair en horreur. J'avais à peine treize ans, que déjà le fils d'un apothicaire me faisait les yeux doux. Alors, sortant à peine de la coquille, j'écoutais avec plaisir les cajoleries du galopin, qui avait deux ou trois ans de plus que moi. Que voulez-vous, l'homme a toujours été si méchant, et celui dont je vous parle était si éveillé, qu'il me menait comme une pauvre brebis. Cependant, un saint homme de prêtre, qui me témoignait beaucoup d'amitié, et auquel je fis la révélation de nos petites espiégleries, me fit ouvrir les yeux, et depuis lors, Dieu soit loué!... depuis lors j'ai toujours tâché, par mes prières, de conjurer les tentations de l'esprit malin. Ce n'est pas dire que je m'en sois toujours bien tirée; car, à l'âge de seize ans, il revint encore à la charge sous l'aspect le plus beau que vous puissiez imaginer. Sa taille séduisante, ses caresses, avec l'engagement de m'épouser, m'inspirèrent une passion violente. Il fit de moi tout ce qu'il voulut, et après... après, il me quitta. J'ai passé bien des jours et des nuits dans les larmes, cachée dans l'église, et promettant bien au Seigneur de ne plus pécher; et j'en aurais toujours fait de même, si un magnifique sergent de la garde royale, homme d'une grande probité, n'était venu essuyer mes larmes. Oh! celui-là c'était un saint, et ses intentions étaient pures... plein de la crainte de Dieu... jeûnant tout le long du carême... Notre mariage devait se faire dans deux mois... et dès lors... il n'y avait plus moyen...

l'amour... la faiblesse... Nous fîmes des imprudences qui m'ont bien longtemps fait porter le cilice, car le malheureux fut tué à la célèbre bataille de Baylen, sans avoir pu me donner autre chose qu'un charmant poupon, beau comme un ange, et qui, deux ans après, mourut de la rougeole. Le démon ne s'est pourtant pas tenu pour quitte; il a voulu de nouveau triompher de ma dévotion et de mon amour pour les pratiques sacrées; et pour me séduire, il s'est présenté à moi vingt fois sous les formes humaines les plus attrayantes. Mais, grâce au ciel, moi, à l'aide de mes prières et de ma foi, je ne me suis plus laissée prendre comme une imbécile; et si j'ai sautillé de l'un à l'autre, ce n'a été que dans le but de mieux connaître leur perfidie et de m'affermir davantage dans mes bonnes résolutions. C'est ainsi que j'ai atteint ma cinquantième année, priant toujours, toujours fidèle à la religion de nos pères et aux saints ministres des autels. L'esprit malin las enfin de me poursuivre, et voyant, à mon tour, que les hommes, sans doute détrompés sur mon compte, me laissaient tranquille, j'endossai cette robe religieuse pour me livrer à la vie contemplative et pénitente, que je suivrai sans cesse, jusqu'à ce qu'il plaise au divin Sauveur de disposer de cette misérable pécheresse.

— Eh bien! ce n'est pas mal, cela, mère Espérance, dit Ambroise avec un sourire narquois; c'est-à-dire que, jusqu'à ce que la bise fût arrivée, votre existence a été un tissu d'espiégleries grivoises; que vous avez été mère sans être mariée; que, tout en détestant les hommes, vous en avez toujours eu une provision honnête, et que vous avez renoncé au monde et à ses tristes vanités lorsque vous avez vu que ces gredins d'adorateurs vous avaient mise aux invalides?... Mais savez-vous que c'est superbe?... Savez-vous que...

Le roulement d'une voiture qui entrait dans la cour fit cesser cet intéressant colloque.

— Ces dames! s'écria Inès; et le négrillon s'élança vers la porte d'entrée.

Un instant après, la marquise de La Bourbe et sa fille, mademoiselle Edwigis, se présentèrent.

Nous avons déjà dit au lecteur que la marquise était une vieille coquette très-prétentieuse. Son extrême obésité était d'autant plus remarquable que la brave dame s'obstinait à amincir le plus possible sa taille. Elle faisait donc serrer son corset avec une force telle, que ses épaules, extraordinairement charnues, formaient deux globes pareils à ceux de sa poitrine; en sorte que ce n'était qu'en regardant la tête qu'on venait à bout de savoir si c'était pile ou face qu'on voyait. Son visage était plus large que long, ses yeux d'un bleu si clair qu'on n'en distinguait pas la prunelle; ils étaient sautillants, bordés de corail, et couronnés par deux accents circonflexes en poil blanc. En conséquence, il est oiseux de dire que ses anglaises, si noires et brillantes, étaient postiches, de même que ses dents, toujours d'un véritable ivoire. Sa lèvre était saillante et ridée, malgré l'habitude qu'elle avait de la tenir prétentieusement pincée, afin de dissimuler autant que possible sa bouche énorme. Son nez était surmonté de verrues, et sous son menton on voyait des couches de graisse en harmonie avec sa face joufflue, sur laquelle le vermillon le plus prononcé luttait avec les ravages de la vieillesse. Nous n'avons pas parlé du cou de cette Diane enchanteresse... A quoi bon? il n'y en avait pas, car le menton de cette belle marquise descendait tout juste au niveau de ses larges épaules. Elle était de petite taille, et quoique sa toilette fût toujours l'ouvrage de la plus célèbre couturière de Madrid, plus cette brave dame enjolivait son physique, plus son élégante parure contrastait ridiculement avec la monstruosité de son torse difforme.

Des anglaises noires et très-grandes, tombant sur sa figure, sortaient d'une capote blanche en gros de Naples, surmontée de deux très-belles plumes jaunes, séparées par un nœud de ruban cerise; une robe en taffetas foncé glacé, avec trois volants couleur de rose, le corsage froncé à la *Vierge*, châle en cachemire rouge, gants jaunes, garnis d'une foule de bagues sur tous les doigts; gros bouquet à la main, montre cerclée de perles et appendue à une forte chaîne en or tombant du côté du cœur; enfin, un bracelet auquel était attaché un gentil lorgnon, joujou qui embellissait les câlineries de la

déesse : tel était le gracieux accoutrement de cette fée ridicule.

—Prends, dit-elle, s'adressant à la chambrière ; si Othello a sa couchette préparée, donne-lui quelque chose... pour fortifier son estomac, et puis, couche-le, car le petit chérubin meurt de sommeil.

La marquise, en disant ces mots, fit un baiser à un petit dogue qu'elle avait sous le bras, puis le livra à sa servante, qui disparut à la hâte, accompagnée de la demoiselle Edwigis, dont nous devons donner au lecteur une légère prosopographie.

On ne pouvait croire que mademoiselle de La Bourbe fût la fille de la marquise que parce que sa mère le disait. En effet, il n'y avait entre elles d'autre ressemblance que celle de la vanité et de l'amour du luxe, choses auxquelles la demoiselle apportait au moins autant d'affection que la vieille dame. Cependant, il est vrai de dire que la jeune fille était un modèle de goût, et que sa toilette augmentait toujours l'attrait de sa beauté. Elle touchait à sa dix-huitième année. La blancheur de son teint faisait une opposition charmante aux noires et longues mèches de sa chevelure; mais, chose étrange, ses yeux et ses sourcils, quoique également d'une très-belle ébène, n'avaient pas la moindre expression. Ses lèvres n'étaient presque jamais effleurées par un sourire, sans doute à cause des cajoleries continuelles que lui prodiguaient sa mère et ses amis, et parce qu'un sot orgueil lui disait qu'elle était la femme la plus belle et la plus élégante de Madrid. Comme nous l'avons dit, elle était à la veille d'épouser le fat et présomptueux marquis de la Crêtinière, caméléon politique de l'école moderne.

La marquise de La Bourbe, non moins boursouflée que sa fille, avait néanmoins acquis dans le grand monde une certaine amabilité qui, réunie à sa vivacité naturelle, rendait sa conversation agréable, et même très-piquante et curieuse lorsqu'il s'agissait de médire du prochain. Elle avait aussi des prétentions à la philharmonie, à la littérature et à la politique. C'était enfin une femme encyclopédique.

Lorsqu'elle aperçut la mère Espérance, elle ne put se défendre d'un certain mouvement de respect et d'infériorité.

— Madame la marquise, dit humblement la dévote.

— Qu'est-ce, ma bonne Espérance? demanda la marquise.

— Je voudrais parler un instant à madame.

A cette invitation, la marquise prit la vieille hargneuse par la main, la conduisit dans son cabinet, et là elles s'enfermèrent pour conférer relativement aux intentions du moine sur la pauvre Marie.



CHAPITRE IV.

LES INSTRUCTIONS.

Le cabinet de toilette de la marquise était déjà éclairé par deux bougies, symétriquement placées sur une magnifique toilette en ébène, ornée d'arabesques et de festons en argent artistement ciselés. Des glaces d'une dimension et d'une beauté surprenantes multipliaient, en les répétant, les ornements de ce lieu, embaumé par mille essences aromatiques. On voyait les draperies et les rideaux blancs et roses se croiser, mettant au jour des broderies exquises. Des tableaux à sujets voluptueux, enchâssés dans des cadres dorés, des ganaches, des chauffeuses, des sofas du dernier confortable, encombraient ce réduit, dans lequel on remarquait plus de luxe que d'élégance, plus de richesse que de goût.

En entrant dans ce cabinet, que jusqu'alors la présence de l'ignoble dévote n'avait pas encore souillé, la marquise fit signe à sa compagne de s'asseoir. Elle obéit... Mais aussitôt elle se leva effrayée et poussa un cri terrible.

La marquise, saisie d'une pareille démonstration, fit de son côté entendre un bruit aigu, courut à la porte, et là elle fut rejointe par son amie, qui se jeta dans ses bras.

Après un instant de silence, pendant lequel la terreur et les

grimaces des deux vampires avaient offert le spectacle le plus risible, la marquise s'écria la première :

— Mais enfin, qu'y a-t-il?

— Que sais-je, moi? répondit Espérance; en m'asseyant sur ce banc diabolique, je me suis sentie enfoncer sous mon propre poids, et j'ai cru qu'un abîme m'engloutissait.

Cette explication fut accueillie par un éclat de rire moqueur de la marquise.

— Tranquillise-toi, dit-elle en souriant à son amie, tranquillise-toi, ma chère Espérance. C'est-à-dire que tu croyais que ton heure était arrivée, et que l'enfer reprenait sa proie. Pas encore... tes services lui sont encore nécessaires. Ce qui a causé ton effroi, c'est l'élasticité de ces siéges qui suivent le mouvement de la personne... Je les ai fait venir de Paris; c'est une invention de ces drôles de Français pour que le coussin qui forme le siége soit toujours mou et agréable. Viens donc voir avec moi; asseyons-nous, maintenant.

Et à ces mots elle prit la main de sa camarade, et toutes deux se vautrèrent à la fois sur le sofa.

— Tiens!... c'est ma foi vrai, mère Nicolas, dit Espérance à la marquise... je suis mieux ici que dans mon lit... Drôles de seigneurs! ils ont des idées! Dis donc, ce n'était pas de même lorsque, toi avec ton pot, et moi avec mes oranges, nous sautions les gradins du Cirque des Taureaux.

— C'est vrai que ce n'était pas beau; mais, du moins, nous étions jeunes alors.

— Oui, nous étions jeunes... et cependant il n'y avait pas un regard pour nous, quoique l'on dise qu'il n'y a pas de femme laide à quinze ans... Il paraît que nous n'avons pas justifié le proverbe.

— Veux-tu te taire, imbécile, répliqua la marquise; notre jeunesse n'a déjà pas été si maussade... Et toi, tu n'as pas mal fait avaler de bouillons à tes pratiques. Crois-tu que je ne me souvienne pas de tes farces avec l'apothicaire, le marchand, le sergent de la garde et toute la clique?

— Je ne dis pas non. Mais toi aussi, avec l'alguazil et le barbier, que tu mystifiais à la fois.

— Tu vois donc bien que nous n'avons pas manqué de gibier, dit la marquise d'un air radieux.

— C'est vrai ; mais c'était de la gnognotte, des vieux, des misérables que Dieu mit sur terre pour consoler les masques façonnés comme nous. Sans cela, est-ce que jamais nous aurions songé au métier d'*agents d'affaires grivoises?* Cependant, toi, grâce à ta vivacité, à ton audace, tu t'es bien autrement posée que moi, toujours enveloppée dans ces draps mortuaires, croquant le marmot dans les églises ; tandis que toi, faisant parade d'un luxe effréné, éclaboussant les gens du haut de tes voitures, tu jettes l'or à pleines mains dans les bals, les spectacles, dans le faste, les plaisirs... Toi, naguère pauvre porteuse d'eau, et maintenant grande dame de l'aristocratie de la ville ! Avoue donc, mère Nicolas, que tu dois bien de la reconnaissance à notre cher maître don Patrice.

— Aussi lui suis-je toute dévouée. Mais il faut encore que tu saches que ma sollicitude lui procure d'immenses bénéfices. Alléchées par *le jeu et l'amour*, les personnes les plus riches et les plus remarquables de Madrid se réunissent dans mon hôtel. Des employés de haute volée, des procureurs aux cortès, des pairs, des généraux, des soumissionnaires et même des ministres, me prodiguent leurs faveurs et vont jusqu'à me demander des conseils sur les affaires d'État. Ces gens nagent tous dans l'abondance, et par conséquent l'or roule à flots sur mes tapis. C'est à la générosité des joueurs à laisser sur le plateau d'argent de quoi défrayer la fête, et voilà une contribution perpétuelle produisant chaque soir une somme énorme, qui, ajoutée aux ressources que fournit la beauté de quelques jeunes amies, forme un total suffisant pour mon luxe, et pour tenir compte au maître de tout le bien qu'il a pu me faire.

— Je suis tout ébahie de ce que tu me dis là, ma bonne ; et j'avoue que notre maître a bien fait de te donner la direction de cette infernale Babylone.

— Tu appelles cela une infernale Babylone ! reprit en souriant la marquise. J'aime assez la qualification que tu donnes à ma société ! Je suis marquise, ma chère, tout aussi marquise que la plus huppée de la cour. Ma pauvre Espérance, toi, ne voyant que des

calottes, tu ne sais pas ce que c'est que le grand monde. Ce que tu appelles une Babylone infernale est le type de beaucoup de réunions de la haute société de Madrid. Mon palais appartient à la plus haute aristocratie, et tout y respire l'élégance et le bon ton.

. . . .

La marquise disait vrai en grande partie. Plus que tout autre, nous respectons ceux qui sont nobles par leurs vertus, ceux qui proviennent d'une illustre origine, pourvu que leur noblesse n'engendre en eux ni l'arrogance ni l'immoralité. On trouve dans Madrid bon nombre de personnes de haute hiérarchie, dignes, par leurs actions plutôt que par leurs parchemins, du respect et de la considération de tout le monde. Mais, par malheur, l'aristocratie compte aussi des notabilités de fraîche date qui, après s'être élevées par des moyens ignobles à la hauteur de la marquise de La Bourbe, insultent, par leur démoralisation et leur luxe scandaleux, à la misère des classes populaires. C'est particulièrement dans ces longues années de révolution qu'on a improvisé des fortunes colossales, et les voleurs de ce peuple vertueux, de ces masses honnêtes et laborieuses, se sont érigés en sommités orgueilleuses pour les maintenir dans une honteuse servitude.

Il est déplorable de voir l'homme puissant vautré dans le bourbier des vices, ne rêvant que débauches, toujours entouré de plaisirs immondes, et d'entendre ses insolentes moqueries sur le malheureux artisan. Et quand on le voit jouer impunément par poignées ses millions mal acquis, on est révolté de cette impunité, en la comparant au châtiment sévère infligé au malheureux père de famille qui hasarde dans un lieu public une insignifiante monnaie, mu par le désir de rapporter quelque chose de plus à ses tristes enfants.

. . . .

Revenons maintenant à la conférence de nos vieilles héroïnes. La mère Espérance coupa court à la satisfaction que la marquise éprouvait en parlant de ses grandeurs mondaines, et d'un ton d'autorité elle lui dit :

— Tout cela est fort bien, ma chère; mais l'heure avance, et il faut que je te fasse connaître les ordres sévères du maître.

— Qu'est-ce que c'est que ces ordres?

— Écoute, sous peu d'instants, une jeune fille qui se nomme Marie se présentera chez toi, demandant une place de femme de chambre. Il faut non-seulement la recevoir, mais l'habiller avec



luxe et avoir pour elle les plus grands égards. En un mot, cette jeune personne est destinée à faire le bonheur du maître; il en raffole depuis longtemps, et il veut l'obtenir à tout prix. Elle résiste, et il faut l'adoucir à force de bienfaits, sans pourtant qu'elle en connaisse encore la source. Je te donnerai d'autres instructions au fur et à mesure que ce sera nécessaire; mais ce qui est préalablement indispensable, c'est qu'elle soit reçue ce soir avec la plus grande amabilité, qu'on la place dans une chambre de luxe, qu'on

mette de belles robes à sa disposition, en un mot, qu'elle soit de tout point choyée et tout à fait contente. Comprends-tu?

— Je n'aurai pas de peine à exécuter ces ordres, ce n'est pas la première fois que j'en reçois de pareils, répondit la marquise; avec la jeune personne que l'on croit ma fille, nous en fîmes autant; il est vrai que le but ne fut pas le même, et que nous allons la marier au marquis de la Crêtinière, ce qui nous fait une belle spéculation.

— J'aime à nous voir d'accord. Marie pourra passer pour ta nièce, et tu feras bien de la présenter comme telle à ta fille postiche.

— Tu peux t'en rapporter à ma discrétion.

— Alors, je n'ai plus rien à te dire.

Et la marquise ouvrit la porte du cabinet et conduisit la mère Espérance jusqu'au palier.

Tandis que la marquise de La Bourbe prend les dispositions voulues pour préparer l'esprit des domestiques et d'Edwigis à n'être pas choqué de l'accueil que, pour plaire au maître, on doit faire à la pauvre vierge; tandis qu'on prépare pour cette nièce improvisée les appartements où elle doit trouver les plaisirs et les commodités du grand monde; tandis que la marquise combine dans son intelligence diabolique les moyens de séduire la victime et de l'éblouir par l'éclat du luxe; tandis, enfin, que cette furie tend à la pauvre fille de l'ouvrier un piége auquel bien peu de femmes peuvent échapper, et qu'on élève à la beauté de Marie un trône entouré de délices, un nouveau malheur vient accabler l'existence de ses pauvres parents.

Quittons donc pour un instant le fastueux palais de cette atroce marquise, manoir du vice, de la dépravation, et transportons-nous avec nos lecteurs dans la demeure du malheureux Anselme l'Intrépide, pour y voir la vertu indigente horriblement persécutée.



CHAPITRE V.

L'HOMME NOIR.

Huit heures du soir venaient de sonner, et Marie n'était pas encore rentrée chez ses parents!... Marie, l'idole de ces époux malheureux!... Au milieu de leurs trois autres enfants, les infortunés recevaient du moins les consolantes caresses de ces petits êtres, dont l'aîné, Manuel (il est bon de rappeler ce nom au lecteur), était âgé de onze ans et faisait déjà concevoir les plus belles espérances.

— Il n'y a pas de quoi tant s'affliger, disait affectueusement le charmant garçon à la pauvre aveugle, tenant d'une main la main maternelle, qu'il battait légèrement de l'autre avec amour; il n'y a pas de quoi tant s'affliger. Vous m'avez dit que Marie était allée à la recherche de quelque bonne place, et puisqu'elle n'est pas rentrée, cela prouve qu'en effet elle l'a trouvée... Et alors, du revers de sa manche, il essuyait lentement une larme qui, malgré lui, s'échappait de sa prunelle.

— C'est juste, ajouta de suite Anselme, cachant sa douleur pour montrer de la résignation; ne vois-tu pas, ma Louise, que je suis tranquille? Courage, ma chère amie! tu verras que demain nous serons heureux. Marie aura trouvé de bons maîtres... Qui sait?... peut-être elle pourra aussi soulager nos maux... Et surtout elle n'aura plus à redouter la faim.

— Tu as raison, mon ami; mais, je ne sais pas... mon cœur n'est pas tranquille, dit Louise d'une voix émue; je me sens oppressée... Hélas! mon Anselme!... je pressens quelque nouveau malheur.

— De nouveaux malheurs?... Mon Dieu! ma bonne, reprit Anselme avec douceur, tu t'affliges toujours sans raison. Sois prudente, ma Louise, ajouta-t-il en l'embrassant tendrement; sois prudente, et ne te crée pas des peines chimériques, lorsque le terme de nos souffrances est peut-être plus rapproché que tu ne saurais l'imaginer.

— Voulez-vous que je sorte dans le voisinage, dit Manuel, pour tâcher de rencontrer ma sœur?

— Oh! non, non, mon fils, s'écria Louise agitée; puisque Marie m'a abandonnée... ne me laissez pas seule, vous autres... je veux que vous vous teniez tous auprès de moi... Y êtes-vous? Oh! oui, n'est-ce pas? — Et alors la pauvre aveugle allongeait ses mains pour s'assurer d'une si intéressante vérité; puis, avec un soupir d'épanchement, elle ajoutait : — Oui... oui, vous êtes tous ici... ici, avec moi... tous... excepté elle!

— Oui; mais, ma mère, vous verrez que Marie viendra demain nous dire qu'elle a trouvé une bonne maison; vous verrez.

En ce moment, on entendit frapper à coups redoublés à la porte de la rue.

— Ah!... c'est elle, s'écria Louise. — C'est elle, répétèrent-ils tous avec une explosion de joie.

Manuel s'élança pour ouvrir à sa sœur.

Ce n'était pas elle.

Un homme vêtu de noir, suivi par la force armée, pénétra dans la demeure de cette triste famille.

— Êtes-vous Anselme Godinez, surnommé l'Intrépide? demanda l'homme noir à l'ouvrier.

— Oui, monsieur, c'est moi, répondit Anselme sans se troubler.

— Je vous arrête.

— Par ordre de qui?

— De la justice, répondit l'homme noir avec sévérité.

Il faut renoncer à décrire l'effet que ces paroles fatales produisirent sur cette vertueuse famille. L'avengle allongeait ses bras et se levait pour saisir son époux, décidée à ne le lâcher qu'avec la vie. Les deux plus jeunes enfants pleuraient à chaudes larmes et se tenaient serrés aux genoux de leur père. Manuel s'approcha de l'homme noir, et, joignant ses deux mains, lui dit d'un ton suppliant :

— Par pitié, monsieur, laissez mon père et emmenez-moi à sa place.

Le pauvre enfant allait se jeter aux pieds de l'homme noir... mais un cri de réprobation que jeta Anselme, avec tout l'orgueil d'une âme pure, l'en empêcha.



— Manuel, je ne suis bon à rien, moi, dans cette maison; toi,

il te faut gagner le pain de ta mère, de ton frère, et de la sœur qui te reste ici. Courage, ma Louise! ma conscience n'a rien à me reprocher... tranquillise-toi.

Alors les deux époux se tinrent étroitement embrassés.

Louise, accablée par la douleur, ne put trouver une seule parole. Ses gémissements se mêlaient aux pleurs de ses enfants, qu'Anselme embrassait avec tout l'élan d'un cœur paternel.

Tout à coup, ce courageux père redressa son buste superbe, s'essuya les yeux du revers de sa main, prit son bonnet militaire, et, s'adressant à l'homme noir, il lui dit avec assurance :

— Maintenant, je suis à vos ordres.

L'homme sinistre, Anselme et la force armée, abandonnèrent ce triste séjour, laissant la pauvre Louise et ses malheureux enfants submergés dans les larmes.

Anselme, sans prononcer un seul mot, marcha d'un pas ferme au milieu de sa funeste escorte.

Cependant, lorsqu'il vit qu'on s'arrêtait à la prison de Cour, il ne put maîtriser un mouvement de terreur. Lui, le soldat qui avait rendu tant de services à la patrie, le garde national modèle de subordination et de point d'honneur, le mari fidèle, le père affectueux, le citoyen pacifique, l'ouvrier honnête... lui, jeté dans un cachot noir et fétide!

— Pourquoi m'enferme-t-on ici? demanda enfin l'infortuné.

L'homme noir répondit avec âpreté :

— Comme assassin... et il disparut.

— Comme assassin! s'écria Anselme en frémissant; et il cacha dans ses deux mains sa figure terrifiée.

. . . .

Et c'était pourtant vrai... On emprisonnait le malheureux Anselme sous l'accusation de complicité dans les assassinats commis dans les couvents pendant la nuit du 17 juillet 1834... Mais... perversité inouïe! ingratitude atroce! le frère Patrice, l'abominable moine qui lui devait la vie, se servant d'un autre brigand, avait porté l'accusation... Une aussi détestable calomnie ne pouvait avoir été conçue que par un moine corrompu.

Effrayants effets de la délation! En Espagne, il a souvent suffi

de la parole d'un homme infâme pour plonger l'honnête citoyen dans un affreux cachot!... Bien plus, en Espagne, l'autorité militaire invite, pousse souvent à la délation, sans voir que par là elle tue le sens moral dans le cœur de l'homme. Voilà où conduit la rage des partis : elle subventionne même le crime, quand il peut servir ses projets!

Mais puisque aujourd'hui il n'y a pas d'honnête homme en Espagne qui ne soit exposé à se voir subitement arraché à sa famille et conduit à la prison publique, du moins, que ceux qui gouvernent cette nation, digne d'un meilleur sort, se montrent plus humains. Les prisons de Madrid sont une vivante souillure, la honte de la civilisation et de l'humanité. Celle de Cour surtout réclame impérieusement une réforme immédiate, à cause de sa fétidité et de son délabrement. Celle du *Saladero*, quoique mieux exposée à l'air, est étroite et mesquine outre mesure; et une prisonnière honnête et pudique qui voudrait se voir séparée de celles qui déshonorent leur sexe, de celles qui, par des querelles et un langage dégoûtant, rendent leur société intolérable; la femme emprisonnée par injustice ou par erreur qui voudrait éviter le contact de la perversité, ne peut y réussir faute d'espace; elle n'a d'autre ressource que de feindre une infirmité, et de se jeter, pour éviter le crime, dans le fétide séjour de la maladie.

Cela est bien affreux!... Et lorsqu'il est admis, comme axiome incontestable, que les prisons sont un lieu d'arrêt, et non point de châtiment, puisque le crime ou le délit de l'accusé n'est pas encore prouvé; dans ces temps où, par le lamentable abus de l'arbitraire, on encombre ces funèbres demeures de citoyens pacifiques, d'hommes honorables, maintenir les prisons de Madrid dans un pareil état, ne pas imiter, pour le régime de ces prisons, le bon exemple donné par Barcelone et Séville, qui ont ainsi fait foi de leur intelligence du progrès et donné des preuves de leur philanthropie, c'est un crime contre lequel doivent s'élever tous les honnêtes gens.

A quoi sert que Madrid possède un *bagne modèle* mieux tenu que l'Académie des sciences, si par là on ne fait que rendre plus révoltant le scandaleux contraste qu'il présente avec ces retraites

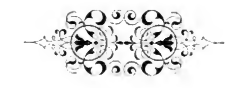
malsaines où tout s'étiole et se corrompt, les âmes comme les corps?

C'est dans un de ces cachots que fut enfermé le malheureux Anselme, accusé par le frère Patrice d'être l'un des assassins qui avaient massacré les moines au mois de juillet 1834.

Lorsque ces épouvantables crimes furent commis, les coupables restèrent dans l'impunité... parce qu'en Espagne le gouvernement est toujours craintif et lâche. Il est rare de voir le châtiment suivre de près le crime ; pendant que l'impunité encourage le méchant, on laisse le temps effacer le souvenir des attentats, et ce n'est qu'alors qu'on les punit. Voilà pourquoi le châtiment qui, prompt et sévère, eût été une répression salutaire, ne fait plus, arrivant après un si long délai, qu'exciter la compassion pour les coupables, et le blâme contre le pouvoir.

. . . .

Assez pourtant sur ce triste sujet. Laissons Anselme en proie aux réflexions poignantes que doit lui suggérer l'idée de se voir, lui, homme probe et vertueux, emprisonné comme assassin, et conduisons le lecteur dans les salons embaumés de la séduisante Marie.



CHAPITRE VI.

LES CONTRASTES.



Tandis que le malheureux Anselme, étroitement renfermé dans la prison de Cour, se débattait sous le poids des plus cruelles pensées, qui, comme autant d'affreux cauchemars, déchiraient son cœur innocent, cette nuit même, à la même heure, Marie se livrait aux plus doux rêves d'espérance et de bonheur.

L'imprévoyante jeune fille avait été reçue par la marquise de La Bourbe,

conformément aux désirs et aux instructions du frère Patrice. Cette vieille maudite n'avait pas de plus grand bonheur que celui de tendre quelque amoureux filet, et elle ne le cédait à personne en fait d'adresse dans l'art de séduire la jeunesse et de l'amener à ses vues intéressées. Cette fois elle redoubla encore d'artifices pour éblouir la fille de l'ouvrier. Malgré sa laideur, cette femme, en de telles circonstances, avait une vivacité d'expression, une amabilité et des manières ravissantes ; et son accent était si maternel, la fausseté de ses actions et de ses paroles si bien cachée sous une apparence de bonté, que la séduction était inévitable. La haute société abonde en *laides sirènes*, si l'on peut employer cette antithèse, qui, par des attraits menteurs, savent fasciner les imprudents ; et ordinairement, ces malheureux n'ouvrent les yeux que lorsqu'ils sont pris dans le piége. Dans les salons du grand monde, la vérité n'a presque jamais d'accès... Là, on voit la basse flatterie se jeter aux genoux de ceux mêmes qu'elle déteste; le sourire est toujours sur les lèvres de tous, mais c'est un sourire hypocrite, toujours envenimé par le souffle d'un cœur égoïste et traître. La marquise de La Bourbe était consommée dans l'art de feindre ; elle avait mis à profit les leçons de ces notabilités diplomatiques qui donnaient tant de vogue et d'attrait à ses réunions.

Elle conduisit elle-même Marie dans l'appartement qui lui était destiné. La jeune fille fut saisie de surprise en présence de tant de luxe. Ce logement était composé de trois petites pièces, un cabinet, l'alcôve et le bain.

Les murs du cabinet étaient drapés en damas jaune ; les meubles et la toilette étaient en acajou, et quelques gravures, représentant des scènes d'amour de la cour de Charles IV, embellissaient ce réduit. Une dormeuse était placée en face de la toilette. Les portes vitrées à coulisse qui servaient d'issues à l'alcôve n'avaient qu'un seul rideau, soutenu d'un côté par une belle patère. Ce rideau était aussi en damas, mais de couleur jaune ; de très-gros cordons en or, avec de beaux glands, tombaient avec grâce sur ses plis nombreux.

On voyait, attachée au plafond de l'alcôve, une flèche dorée, à

laquelle se tenait prise une colombe aux ailes déployées laissant tomber sa tête vers la terre, et soutenant avec son bec un énorme châle en mousseline brochée qui formait un pavillon, au centre duquel se cachait une élégante couchette en acier avec des ornements dorés.

A côté du lit, une toute petite porte livrait passage à un réduit où se trouvait une très-belle baignoire en marbre blanc, avec de magnifiques robinets pour l'écoulement de l'eau chaude et de l'eau froide.

Après les explications que la marquise prodigua avec complaisance pour satisfaire la juste curiosité de Marie, qui, à la vue de tout ce luxe, oubliait facilement les peines passées, l'imprévoyante se laissa aller à une aveugle confiance, entraînée par la franchise si bien jouée de cette *bonne dame*, et attribuant le changement de sa position, qui lui semblait un rêve, aux prières qu'elle avait adressées avec tant de ferveur à la vierge du Bon-Succès.

Ce fut ainsi que, petit à petit, elle perdit cette prudence, cette retenue que, d'ordinaire, une pauvre fille conserve en présence d'une grande dame, et qu'encouragée par la douce humeur qu'elle trouvait à la marquise, sa sérénité lui revint tout entière, se trouvant heureuse d'écouter sa *chère protectrice* sans la moindre timidité et avec la confiance qu'on accorde à la plus tendre mère.

Il n'en coûta donc pas grand'chose à la marquise pour faire entrer Marie dans un bain, mis à une température convenable, et dont le cristal limpide exhalait le plus délicieux parfum.

Après cette opération, la marquise fit passer à Marie une chemise d'un tissu délicat, des bas à l'avenant, une élégante robe de chambre, et lui fit prendre une légère nourriture, suivie d'un petit verre de délicieux malvoisie propre à donner à l'innocente des illusions douces et flatteuses. Puis elle lui montra quelques robes charmantes et de riches bijoux, destinés à donner plus d'éclat à sa beauté.

— Bonsoir, ma chère, lui dit alors la marquise; tu es fatiguée, tu as besoin de repos, tâche de bien dormir, mon enfant; et puisque je ne puis t'appeler ma fille, parce que tu as le bonheur d'a-

voir une mère, j'espère du moins que tu m'accorderas le titre de tante. N'est-ce pas, ma bonne?

— Oh! de tout mon cœur, répondit Marie avec candeur. Mais quoi donc?... vous me quittez déjà?

— Oui, ma chère nièce. Il te faut du repos; couche-toi, et n'oublie pas que ton bonheur commence aujourd'hui, et que celui de ta famille commencera dès demain. Bonsoir!... bonsoir!

Et, ce disant, elle déposa un baiser sur chacune des joues de la belle vierge, un autre sur ses lèvres... et disparut.

Voilà Marie seule dans cette enceinte de richesse et de plaisir; la voilà ivre de joie, environnée de séductions, plongée dans les plus flatteuses illusions, pleine d'espérance, se croyant la plus heureuse des femmes... Éblouie, elle ne peut résister au désir d'essayer quelqu'une de ces séduisantes toilettes. Elle prend la robe la plus simple, craignant de flétrir les plus belles, et, sans arranger sa coiffure, qui se trouvait tant soit peu en désordre par suite du bain qu'elle venait de prendre, elle mit un collier d'ambre, plaça sur ses cheveux quelques fleurs artificielles, et se tourna pour se regarder dans la glace avec une expression de coquetterie.



Elle s'y vit si belle, qu'un sourire de satisfaction effleura ses lèvres charmantes. La nouvelle robe rendait sa taille si mince, qu'on eût dit qu'elle allait se rompre. Marie,

enchantée, nageait dans le ravissement... et son pauvre père pleurait de rage dans un cachot!

La fille, ivre de parfums, couverte de fleurs, se couche mollement sur un lit de plumes, et se livre aux rêves du bonheur... Le père, couché sur un sol humide, la tête posée sur une pierre, les membres chargés de chaînes, gémit de colère et de douleur!...

Marie, cependant, priait la vierge du Bon-Succès en action de grâces des bienfaits qu'elle lui devait, lorsque de bruyants cris de joie vinrent troubler sa prière.

C'étaient les effets du punch de la réunion de la marquise. Le salon où se passait cette scène bachique était adossé à l'alcôve de Marie.

Un moment de silence succédait parfois aux longues clameurs des convives, et, dans cet intervalle, on n'entendait confusément que le son d'une voix qui était toujours accueillie par de bruyants applaudissements, des vivats, et autres démonstrations de joie et d'enthousiasme.

Tout à coup le silence devient plus profond; de délicieux préludes de piano, exécutés par une main savante, viennent frapper les sens et le cœur de Marie; une voix de soprano, mélodieuse et sonore, fait entendre les couplets suivants :

Hélas! les beaux jours de la vie,
Lorsque le destin est pour nous,
Ne sont qu'une ombre épanouie,
Le rêve d'un sommeil bien doux.
La mort bientôt, d'un pas de traître,
Court sur les traces du plaisir,
Et quand le bonheur vient de naître,
C'est alors qu'on le voit mourir.

Lis audacieux qui t'élances
Sur ton tube, frais et subtil,
Qui sur la brise te balances,
Que t'apporte le tendre Avril?
De la jeunesse fortunée
Douce image... tu n'es qu'espoir;
Rose en un jour belle et fanée,
Fleur le matin, chaume le soir.

Mais puisque les jours si rapides,
Les heures volent, les instants,
Rejetons les peines perfides,
Et vivons joyeux et contents;
Courons après la jouissance;
Cherchons partout plaisir nouveau,
Songeant que toujours l'existence
Est sur la borne du tombeau.

Repoussons la mélancolie,
Qui nous rend lâches et sans cœur;
Que le chagrin cruel s'oublie,
Chassons, chassons toute douleur.
A jamais vive l'allégresse!
Vivent les charmes d'un beau jour!
Ne poussons que cris de tendresse;
Vive Bacchus! vive l'Amour[1]!

Le magique effet que produisirent sur le cœur de Marie les paroles de cette chanson perfide ne fut pas moins puissant que

[1] Voici la chanson espagnole, dont nous ne voulons pas priver les lecteurs qui seront en état de la juger:

Ay! deslízanse fugaces
los dias cual dulce ensueño,
cuando el destino halagüeño
nos circunda de placer.
Y en pos de alegres solaces
llega la muerte sombria
y perece la alegria
cuando acaba de nacer.

Bella flor encantadora
que entre amores y entre risas
los halagos de las brisas
recibes en el abril.
Fiel imágen seductora
de juventud peregrina,
tras del aura matutina
deshójate el cierzo vil.

Mas si vuelan tan veloces
dias, horas y momentos,
vivamos siempre contentos,
sin zozobra ni inquietud.
No desperdiciar los goces
es lo que en el mundo importa,
ya que la distancia es corta
De la cuna al atahud.

Muera la melancolía
que nuestras almas enerva!
muera toda pena acerba!
muera el barbáro dolor!
Viva la dulce alegría!
viva el placer, viva el gozo!
viva el jovial alborozo!
viva Baco! viva Amor!

L'auteur, dans sa rédaction française, n'a pu suivre le rhythme espagnol, la loi française lui défendant de séparer par plus de deux vers les rimes semblables. Ce qui peut être supporté par une langue aussi sonore que l'espagnol, ne va pas à beaucoup d'autres, dont il faut cependant suivre les règles prosodiques scrupuleusement.

l'émotion que lui causèrent la mélodie du chant et le timbre ravissant de la voix qui troublait si délicieusement le silence de la nuit. On eût dit que c'était un ange qui apportait ces conseils insidieux, pour que la vierge candide, pleine de vertu et de bonne foi, les accueillît avec enthousiasme, pensant que, sans manquer aux principes d'honneur qu'elle avait appris de ses parents, elle allait parcourir une route nouvelle semée de fleurs, et qui la conduirait au temple de la félicité terrestre.

Et, certes, le sentiment qui maîtrisait alors le cœur de la jeune fille n'était pas un condamnable égoïsme. Dans ses croyances religieuses, elle pensait que la ferveur de ses prières leur avait fait trouver accès dans les cieux, comme à l'encens parfumé que la main du prêtre envoie au Dieu de l'univers.

— Le Seigneur est juste, disait Marie en elle-même, et, dans son immense bonté, il veut sans doute mettre un terme aux infortunes de ma famille, et c'est en récompense des vertus de mes parents qu'il m'entoure de tant de jouissances, et surtout de ces richesses que je vais m'empresser de leur faire partager. Oh! oui! pas plus tard que demain, j'irai les embrasser; je verrai mes pauvres frères, je les consolerai tous... L'indigence... la faim, disparaîtront pour toujours de leur demeure, où régneront désormais l'abondance et le bonheur... » Et alors elle sentait un doux sommeil appesantir sa paupière.

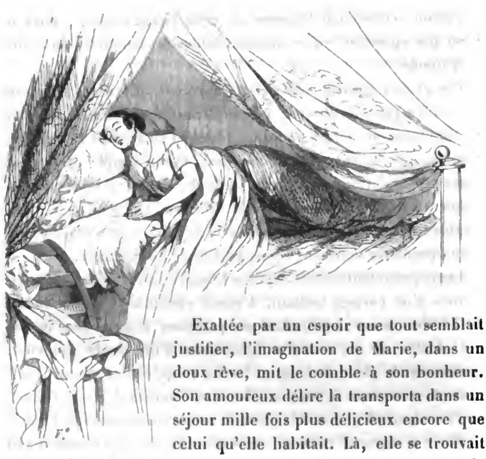
Oh! qu'il y avait loin de sa confiance dans le présent et l'avenir aux pensées qui déchiraient le cœur de son père! Plongé dans les larmes, le malheureux ne songeait pas à lui... L'idée de se voir séparé de son épouse, de ses enfants, ces parties si chères de son existence... les tourments auxquels il les croyait en proie, c'était là ce qui déchirait son âme.

Et tandis que le père veillait, abîmé dans d'horribles pressentiments, tandis que son imagination en délire ne lui présentait que l'échafaud comme dernier terme de ses malheurs, comme un lit de mort sur lequel il ne pouvait léguer à ses enfants que la honte et l'infamie... la fille s'endormait, bercée des illusions les plus flatteuses.



CHAPITRE VII.

LA NUIT.



Exaltée par un espoir que tout semblait justifier, l'imagination de Marie, dans un doux rêve, mit le comble à son bonheur. Son amoureux délire la transporta dans un séjour mille fois plus délicieux encore que celui qu'elle habitait. Là, elle se trouvait au sein de sa famille, environnée de ses frères, de sa mère, de son père, si aimés... Mais son père, sa mère, ses frères, étaient aussi heureux qu'elle; ils avaient tous un palais magnifique où régnaient l'abondance et les plaisirs innocents. Son père exerçait un brillant emploi qu'il avait obtenu pour prix de ses glorieux services... Sa mère avait recouvré la vue; elle, la vierge candide, voyait, dans son rêve, son amant plein de vie, vainqueur dans le combat où il était tombé frappé d'un coup mortel.

Puis, déjà placée dans un rang qui ne le cédait en rien à celui de son amant, elle le voyait à ses côtés, fidèle comme toujours, plus épris que jamais, plus élégant et plus beau que le plus parfait des mortels. Les deux familles vivaient dans une complète intimité, et tous les parents étaient tellement d'accord sur cette alliance, que déjà l'on avait fixé l'heure à laquelle le prêtre devait bénir le nœud sacré sur l'autel de la Divinité.

La bruyante allégresse qui retentissait dans le salon contigu au dortoir de Marie, mêlée aux chants et aux ravissants accords du piano, entretenait l'ivresse de cette vierge ardente, dont le cœur pur éprouvait en ce moment toutes les émotions du délire de l'amour.

Ces chants suaves, cette céleste harmonie murmurant autour de ce rêve plein de charme, lui semblaient des hymnes d'amour qu'un chœur de vierges pudiques adressait au Dieu de l'hyménée, pendant que les splendides flambeaux de son temple projetaient leurs rayons dorés sur sa couche nuptiale. Les cris joyeux qui succédaient aux chants augmentaient l'illusion par leur vague ressemblance avec la joie bruyante de la multitude qui, d'ordinaire, accompagne les nouveaux époux au temple du Seigneur.

Leurs pas retentissaient déjà sur le parvis, où ils entraient environnés d'un cortége brillant. L'orgue résonnait sous les voûtes de l'édifice sacré, confondant ses pompeux accords avec le son des cloches et les cris d'enthousiasme d'une foule immense, pressée sur la place du temple. Tout à coup, cette rumeur étourdissante cesse ; tout se tait ; un silence profond et solennel s'établit, et l'on n'entend que la voix grave et calme du ministre de l'autel.

Marie prononçait enfin ce *oui* si plein de charmes lorsqu'il naît d'une volonté aussi libre que passionnée; elle venait d'entendre sortir des lèvres de son amant la même parole. Un frémissement délicieux agita ses membres avec tant de violence, qu'elle s'éveilla fatiguée, défaillante, et couverte d'une brûlante sueur.

Pauvre Marie!... des larmes succédèrent à ce rêve de bonheur... larmes bien amères, prodiguées au souvenir de son malheureux amant.

— Hélas! s'écria l'infortunée, tout n'a été qu'un vain songe!

Il ne vit plus, ce cher objet de mon éternel amour... Je me suis couchée heureuse, et le réveil redouble mes peines passées... Mais mon père, ma mère, mes frères... eux aussi me manquent... et moi qui me croyais dans leurs bras!... et ma mère, ma mère, toujours aveugle!... Dieu de bonté, donnez-moi de la force... Mais non, je ne dois plus me plaindre de mon sort... j'offenserais la Providence divine, la Vierge compatissante qui, exauçant mes prières, m'a fourni l'occasion de tirer ma famille de l'épouvantable indigence dans laquelle elle succombait. Que la clarté du jour tarde à paraître! L'aimable dame qui m'a fait un accueil si tendre ne me refusera pas la permission d'aller un instant près de mes parents, pour essuyer leurs larmes et leur donner quelque secours. « Dès demain, ta famille se trouvera protégée, » m'a-t-elle dit en sortant... Oh! je veux que ce soient mes propres mains qui leur portent ce bienfait. Ils ignorent mon sort... et certes ils m'aiment si tendrement, que leur inquiétude doit être bien cruelle!... et lorsqu'ils me verront si bien mise, si soignée... Oui, mais ma pauvre mère ne me verra pas, elle... Oh! que la cécité doit être une affreuse privation!

Cette dernière réflexion fit saigner le cœur de Marie... mais, par une transition subite, ses traits prirent toutes les teintes de la joie, et, souriant avec candeur, elle ajouta :

— Oh! cette fois-ci, mon père ne pourra plus rejeter le bienfait, car, enfin, il part de la main d'une femme... et, vînt-il d'un homme... cet homme ayant la laide figure de cette tante, puisque tante il y a, le danger serait certainement bien insignifiant.

Ces derniers mots furent prononcés avec une petite intonation ironique, assez innocente, réprimée aussitôt par l'accent de compassion avec lequel elle ajouta tendrement :

— Et pourtant, c'est dommage qu'une personne si bonne ne soit pas jolie. Sa beauté serait bien séduisante si ses traits répondaient aux qualités de son cœur.

Ce fut dans de pareilles réflexions, plusieurs fois interrompues par quelques instants de sommeil, que Marie passa toute la nuit.

Aussitôt levée, elle passa la robe de chambre qu'on lui avait fait prendre la veille au sortir du bain, et ne prit d'autre orne-

ment que son cher médaillon, qu'elle tint caché sur son cœur. Cependant, à la clarté du jour, elle se plut à examiner les belles robes et les brillants bijoux qui l'entouraient. Plus d'une fois elle frottait ses yeux éblouis, pour bien s'assurer de la réalité de sa situation et des objets qu'elle avait devant elle; puis elle se mit à admirer sa magnifique demeure, et ne fut pas moins étonnée de la richesse qui la décorait, s'arrêtant particulièrement aux gravures qui retraçaient des scènes amoureuses, dont elle lisait les légendes avec avidité, et non sans qu'une larme, échappée au souvenir de son premier amour, vînt témoigner de la plaie qu'elle portait au cœur.

La marquise de La Bourbe vint la surprendre dans cet état.

— Qu'as-tu, ma belle nièce? lui dit-elle d'un ton maternel; est-ce que, par hasard, tu ne serais pas contente?

— Oh! ma bonne tante, lui répondit la vierge en pleurant, ces larmes que je verse sont l'effet de la reconnaissance. Je vous dois tant de bontés...

— Ta vertu te rend digne de tout, ma petite amie. Mais, voyons, as-tu bien dormi?

— Oui, madame; cependant, je désirais le retour de la lumière pour me retrouver avec vous.

— Merci, mon enfant, merci; tu ne saurais croire jusqu'à quel point ton affection me touche.

— Je voulais vous baiser la main, ajouta Marie en déposant un baiser sur celle de la marquise; et puisque vous m'avez comblée de tant de bienfaits, je voulais encore vous en demander un nouveau.

— Voyons, ma chère nièce, voyons, parle avec franchise; car, pour moi, il n'y a rien de plus agréable que de me prêter à tes vœux.

— Je voudrais, ma chère tante, que, dans ce moment même, vous fussiez assez bonne pour me permettre d'aller porter à mes parents le secours dont votre générosité me parlait hier. Je désire tant les embrasser, pleurer avec eux, jouir de leur surprise à la nouvelle du bonheur qui les attend, et...

— Pauvre enfant, fit la marquise en l'arrêtant, ton bon cœur t'éloigne de la route qu'il faut suivre. Tu reverras tes parents, et ça ne tardera pas; mais il faut que tu saches qu'on meurt d'un

excès de joie comme d'un excès de chagrin. On sait déjà chez toi que tu as trouvé une maison honnête, où l'on te considère comme la fille du logis. C'est moi-même qui ai écrit cela à ton père en me levant, et j'y ai joint quelque chose qui doit suffire à tous ses besoins, ce qu'il n'a pas refusé.

Il n'est pas besoin de faire remarquer au lecteur l'impudence des mensonges par lesquels l'hypocrisie se jouait de l'innocence.

— Vous êtes, madame, l'ange gardien de notre malheureuse famille, s'écria Marie attendrie, se laissant tomber aux pieds de la marquise, et saisissant une de ses mains qu'elle couvrait de larmes et de baisers.



— Que fais-tu, ma fille? dit la marquise la relevant et la prenant dans ses bras. Mon Dieu, mais ne pleure pas. — Et elle aussi porta son mouchoir à ses yeux, ayant l'air de cacher son émotion. Après

un très-court silence, elle reprit : — Qui donc plus que moi peut désirer l'heureux moment de te voir embrasser tes parents? Mais il faut différer de quelques jours cette douce entrevue, qui, ainsi que je te l'ai dit, pourrait leur devenir funeste ; car nous ne devons pas oublier que leur esprit et leur santé sont trop affaiblis par leurs longues souffrances pour supporter les violentes secousses d'une joie démesurée. As-tu confiance en moi, ma fille?

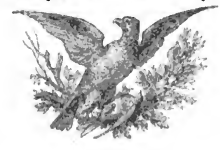
— Oh! oui, madame, oui, vous êtes ma seconde mère.

— Eh bien! alors, laisse-moi faire... tes parents entreront par degrés dans l'heureuse situation qui leur sera faite; il faut pour cela quelques jours... En attendant, je t'affirme que leurs malheurs ont cessé, et cela doit te consoler... Eux, de leur côté, savent qu'il ne te manque rien, et lorsqu'il en sera temps, je te conduirai moi-même en leur présence... Et qui sait si ce ne sera pas pour rentrer ici ensemble et ne plus composer qu'une seule famille?

— Encore un autre bienfait inattendu!... Mais qu'est-ce donc que tout ce qui m'arrive?... Vous voulez que la joie me tue?... Oh! faites, faites comme il vous plaira, ma bonne tante... vos bontés me jettent dans le ravissement.

— C'est bon, c'est bon, ma chère enfant. Voyons, remettons-nous, et passons dans la salle à manger, où ma fille nous attend pour prendre une tasse de thé. — Et alors la marquise s'appuyant sur le bras de Marie, elles sortirent ensemble de l'appartement.

L'imprévoyante jeune fille était stupéfaite. Ne connaissant pas le monde, élevée au milieu d'une famille aussi pauvre qu'honnête, elle jugeait du cœur des autres d'après le sien; et, telle que la colombe innocente qui tombe sous la griffe cruelle du vautour, elle se laissait prendre aux douces paroles de l'astucieuse marquise, digne complice d'un moine pervers qui, plein d'une affreuse joie, se hâtait de faire vider à la vertueuse fille la coupe empoisonnée que le crime lui avait préparée.





CHAPITRE VIII.

LE PRADO.



'était au commencement d'avril, par un de ces jours délicieux où le poëte admire la nature pompeuse, riante, pleine d'éclat et de grâce, annonçant à la terre le joyeux printemps avec son sceptre d'or et sa couronne de fleurs, au milieu des rayons d'un soleil magnifique doucement rafraîchis par la brise amoureuse, qui, effleurant les roses et les lilas, embaume les jardins et les prairies; un de ces jours privilégiés dont l'aurore est toujours saluée par le murmure des ondes et le tendre gazouillement des oiseaux, qui, cachés sous le peuplier doré ou l'acacia langoureux, font entendre leurs harmonieux accords.

Cette belle journée était sur son déclin; la matinée avait été brillante, et le calme des dernières heures offrait, après la méridienne, un délicieux bien-être, comme si la saison bienfaisante eût avancé sa marche. C'est un bonheur dont on jouit souvent dans Madrid.

Le *Prado,* cette belle plaine de dix mille pieds de longueur, divisée en spacieuses allées symétriquement plantées d'arbres gi-

gantesques et séculaires, embellie par les vues de jardins ravissants et de somptueux monuments, occupe le centre d'un espace marqué par huit fontaines colossales d'une exécution exquise, et dont l'invention et le dessin sont dus à Bonaventure Rodriguez, qui vivait sous Charles III. Tout est surprenant et beau dans cette vaste promenade, célèbre déjà dans les temps reculés par les chevaleresques amours, et ces trames de palais qui naissaient du voisinage de la cour, alors presque toujours séante au *Retiro*.

Cet espace, tout récemment arrosé, répandait de tous côtés une agréable fraîcheur.

Une affluence nombreuse en occupait la partie centrale qui s'étend depuis la fontaine de Cybèle jusqu'à celle de Neptune, et n'a pas moins de deux mille pieds de longueur sur une largeur de deux cents.

La fontaine de Cybèle est d'une architecture admirable. La déesse et le char traîné par deux lions sur lequel elle est assise, forment un groupe d'un effet admirable. Les lions sont l'œuvre de don Robert Michel, et la Cybèle, celle de don François Gutierrez. Plusieurs jets d'eau tombent harmonieusement sur une immense cuvette.

Le monument de Neptune montre ce dieu, aux formes colossales, placé debout sur un char en coquillage, traîné par deux chevaux marins. Neuf dauphins sautillent alentour. L'eau, par de très-gracieux accidents, tombe aussi sur une conque de forme circulaire. Cette fontaine est le pendant de la Cybèle. Le *Manuel de Madrid*, à la page 405, dit que, pour n'avoir pas d'abord assez élevé le bassin du Neptune, ou abaissé la base de toute la construction, il en est résulté que le char, les chevaux et les dauphins roulent et nagent, non pas sur les eaux, comme cela devrait être, mais tout à fait sur les rochers. Nous ne trouvons pas que cette œuvre sublime du célèbre Jean de Mena mérite ce reproche; car nous voyons que ce savant sculpteur a voulu imiter l'eau dans son lit de roc, pour lui donner le mouvement qu'elle est censée recevoir de l'agitation des chevaux, des dauphins et de la violence des roues. Cette secousse est indiquée par

les sillons et la houle que représente la pierre, et que l'eau ne pourrait jamais rendre convenablement.

Au centre de ce lieu privilégié, qui a reçu le titre somptueux de SALON, on voit s'élever une troisième fontaine, nommée d'Apollon. Une statue de ce dieu, chef-d'œuvre de don Alfonse Vergaz, s'élève au milieu de quatre autres figures représentant les saisons, et qui ne font pas peu d'honneur à don Manuel Alvarez. Le jeu des eaux est tellement bien combiné dans ces chutes de l'un et de l'autre bassin, qu'outre l'agrément qu'il offre à la vue, l'oreille est encore flattée de son murmure agréable et harmonieux.

Ce vaste salon est divisé en plusieurs promenades bordées par des rangées d'arbres touffus qui semblent former une tente immense pour garantir cette plaine délicieuse de l'ardeur du soleil. Une de ces allées extérieures est exclusivement réservée aux voitures et aux cavaliers.

Entre le salon du *Prado* et le palais du *Retiro*, il existe un espace auquel on a donné le nom de *Champ-de-la-Loyauté*, parce qu'il s'y trouve un glorieux monument qui renferme les cendres de Daoïz, de Velarde, et d'autres défenseurs de la patrie, dont la plupart succombèrent, le 2 mai 1808, sur ce même terrain.

Le modèle de cet édifice fut présenté par don Isidore Velasquez à la municipalité, en 1822, et ce ne fut qu'en 1840 que se termina ce monument funèbre, dont nous allons donner une légère esquisse.

Au centre d'un beau jardin circulaire, entouré d'une grille élégante, s'élève une pyramide gigantesque dont le sommet semble se perdre dans les nuages. La verdure et les plantes qui croissent à ses pieds lui fournissent un tapis magnifique, et embaument l'air de mille délicieux parfums.

Cette haute pyramide, qui semble élever jusqu'à la demeure céleste les reliques des héros, se divise en quatre corps. Un socle octogone forme le premier; il est en pierre jaspée bleuâtre, et a dix pieds de hauteur et cinquante-un de diamètre; quatre bras d'escalier conduisent à la toiture, sur laquelle on voit autant de bûchers d'une très-élégante architecture.

Le second corps est un imposant sarcophage, dont chacune des

quatre faces a une largeur de vingt-trois pieds sur vingt et un et demi de haut; il est de même matière, mais imitant le granit oriental par des moulures en marbre blanc.

La principale des quatre faces cache, dans une excavation très-profonde, l'urne qui renferme les cendres vénérées des victimes. Les dimensions de ce vase funéraire sont de huit pieds et demi d'élévation sur huit trois quarts de largeur.

Dans un autre caveau de la partie postérieure, en relief, de pierre blanche de Colmenar, on trouve le lion d'Espagne, qui tient dans ses griffes l'écusson national. De très-beaux candélabres et des lampes funèbres, qui inspirent une douce mélancolie, complètent les ornements de ce lieu lugubre, dont les façades latérales présentent les inscriptions suivantes :

Les cendres des victimes du 2 mai 1808 reposent dans ce Champ-de-Loyauté, arrosé de leur sang. Honneur éternel au Patriotisme!

Aux martyrs de l'Indépendance espagnole, la nation reconnaissante. Terminé par la très-héroïque ville de Madrid en MDCCCXL.

Les portraits de Daoïz et de Velarde, les armes de la ville de Madrid, des branches de cyprès et des couronnes de laurier, forment les bas-reliefs des quatre faces du frontispice.

Un autre socle octogone, de trois pieds et demi de haut et de seize de diamètre, forme le troisième corps, sur lequel repose un piédestal dorique de quinze pieds de hauteur, avec quatre statues qui symbolisent les plus éminentes qualités du peuple espagnol : Patriotisme, Courage, Vertu et Constance. Ces statues sont dues aux sculpteurs Perez, Tomas, Elias et Medina.

Un obélisque d'à peu près cinquante-deux pieds de haut, construit en pierre imitation du granit, forme le point culminant de ce monument majestueux, où tous les ans, le 2 mai, la ville célèbre un pompeux anniversaire auquel assistent toutes les autorités et le peuple de Madrid, réunis par de glorieux souvenirs.

. . . .

Fragilité humaine! On trouve dans Madrid, de même que dans toutes les grandes villes, une espèce de godelureaux dont la sotte vanité ne saurait être trop méprisée : il y a des gens, les uns empaillés dans leurs vieux parchemins, et les autres jaloux de se

montrer supérieurs à leur classe, qui dédaignent de se mêler aux masses honnêtes, et préfèrent le voisinage des bêtes à celui des personnes. Au fait, peut-être ont-ils raison de rechercher leurs semblables.

Ces êtres ridicules poussaient la fatuité jusqu'à se grouper dans la partie extérieure de l'une de ces promenades, se renfermant dans une ruelle très-resserrée, froissée par les roues des voitures et le piétinement des chevaux, où ils étouffaient à plaisir sous un nuage de poussière. Cette petite promenade était connue sous le nom de *Paris*. Par quelques propos lancés par intervalles et recueillis au hasard, les lecteurs qui ne jouissent pas du bonheur de connaître cette Babylone, pourront se former une idée des marionnettes qui fourmillaient ordinairement dans ce Paris de Madrid.

— Dis donc, marquis, es-tu allé au théâtre du Prince, hier?

— Est-ce que tu es fou, *mio caro?...* Dieu me préserve d'assister à un spectacle espagnol.

— Eh bien! on a pourtant joué une jolie pièce badine.

— Je ne la connais que trop... c'est une espèce de foire. La comédie m'embête et me donne le cauchemar... Je ne connais que l'opéra italien, *diletto mio...* parle-moi de ça... les *Puritani*, ah! quel superbe chant!

Suoni la tromba, e intrepido
Io pugneró da forte.
Bello è affrontar la morte
Gridando: Libertà!

Et ces âmes philharmoniques, cédant à leur enthousiasme, attiraient l'attention de leurs voisins par des roucoulements et des contorsions, jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans cette foule élégante.

— Oh! je ne feins pas, madame, disait un autre freluquet à une vieille qui, surchargée de dentelles et de diamants, donnait à comprendre que sa laideur allait de pair avec son immense fortune.

— Serait-il vrai que vous m'aimiez?

— C'est-à-dire que je vous adore; mais parlez plus bas, car votre mari nous guette.

— Laissez donc! c'est une vieille ganache. Ah! petit mauvais sujet, vous m'avez ensorcelée... mon amour me brûle.

— Et moi, donc! je me sens volcaniser.

— Eau! eau! criait une femme, eau fraîche de la fontaine! des *azucarillos* et de l'eau fraîche!

— Allez-vous au concert ce soir, mademoiselle? demandait un amant transi à une belle sirène dont le visage était rembruni par une teinte de mauvaise humeur.

— Je l'ignore, répondit la donzelle, ouvrant et refermant son éventail avec dépit.

— Est-ce que maman ne veut pas?

— Que sais-je? et puis, qu'est-ce que cela vous fait?... vous y trouverez toujours la charmante Fanny.

— Et qu'ai-je à faire de Fanny, reprit le fougueux céladon, se mettant plus près de l'objet de sa flamme.

— Laissez-moi tranquille, s'écria la petite revêche.

— Que je vous laisse tranquille! Voyons, mon adorable amie, ayez pitié de moi... ou je ne réponds pas de... je suis capable de commettre ici même une atrocité... Et il s'approchait encore plus de la jeune personne et la tirait par sa robe.

— Dieu! quel ennui! Monsieur, retirez-vous, vous dis-je.

— Est-ce que vous le voulez tout de bon?

— Mais c'est que vous m'étouffez.

— C'est vous, cruelle, qui m'étouffez par vos mépris.

— Orgeat! orgeat! criait un Valencien en caleçon blanc.

— Adieu! pour toujours! s'écria alors l'adonis infortuné; le canal n'est pas loin... ajouta-t-il d'un ton sinistre; et quelques moments après, le malheureux, cédant à son désespoir, s'était jeté... (lamentable exemple!...) dans le café de Solis, où, dégustant un grand verre de bière au citron, il disait à ses amis :

— Je viens de faire une conquête superbe, oh! mais, du soigné. Mademoiselle N. J... m'a demandé grâce sans restriction. . . .

Retournons maintenant au Prado.

— Est-ce que tu ne viens pas à notre *raout?* demanda un fashionable à un lion.

— Oh! mon Dieu! non, mon ami; et j'en suis bien contrarié.

— Comment cela ?

— Laisse donc ; c'est qu'il m'est arrivé un accident terrible. Tu vas rire ; c'est du genre badin, et pourtant c'est une calamité.

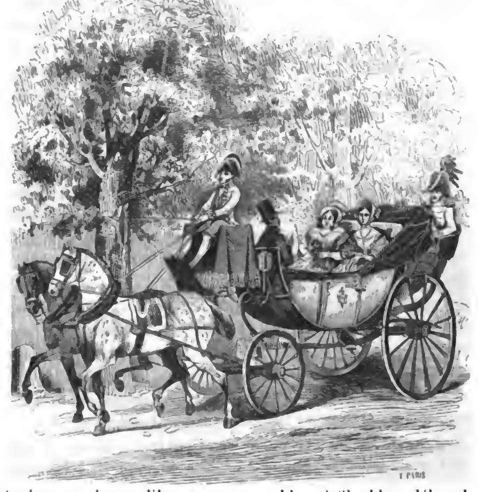
— Mais voyons donc ! est-ce un rendez-vous?

— Ah bien oui ! c'est mon imbécile de tailleur, qui, pour une seule note que je lui dois, force ma porte et m'enlève mon bagage. Heureusement que j'étais habillé, car sans cela je n'aurais plus un seul vêtement. Tu vois, je ne puis avec ce vilain paletot...

— Diable! ce rustre-là te dévalise pour une seule note?

— Oui, mais c'est que la note n'était pas peu importante; car, depuis plus d'un an qu'il m'habille, je ne lui ai rien payé.

Un léger murmure mit fin à ce colloque. Il s'agissait d'une calèche élégante qui attirait l'attention générale. Ce gracieux



équipage, peint en lilas, avec rouage blanc à filet bleu, déboucha subitement de la rue d'Alcala, traîné par deux chevaux gris-pom-

melé magnifiques, harnachés avec le plus grand luxe. La livrée était jaune, à galons et boutons d'argent, chapeau à cornes, avec un beau plumet fauve sur celui du chasseur. Les housses de l'attelage étaient de même couleur, également galonnées, ayant aux coins, de même que les portières de la voiture, un riche écusson, qui annonçait la haute noblesse de la marquise de La Bourbe, ci-devant la porteuse d'eau, mère Nicolas.

Quatre personnes occupaient cette somptueuse calèche, savoir : la marquise, Marie, don Bonaventure Rognonet et Othello. Nous allons donner une idée de ces deux derniers acteurs, qui jouent un rôle brillant sur la scène du grand monde.

Le jeune gentilhomme Rognonet était le sygisbé de la marquise maman. C'était un joli garçon, type d'élégance et de goût. Les tailleurs les plus renommés l'habillaient gratis pour allécher la pratique, c'est-à-dire qu'ils en faisaient une affiche ambulante, un véritable mannequin en chair et en os. De même que sur les sables bourbeux du Nil il y a des hommes intrépides qui font leur métier de la pêche périlleuse du crocodile, dans la patrie du Cid on voit des esprits, ou, pour mieux dire, des *estomacs* forts qui aiment la pêche des vieilles femmes.

Notre charmant Bonaventure enlevait la palme dans cette profession difficile, car le nombre de divinités sexagénaires qu'il menait à ses trousses était infini, et il savait en tirer un si bon parti, qu'il vivait dans Madrid en grand seigneur, dépensant follement l'argent dans des orgies avec des femmes évaporées et des camarades de son espèce. Don Bonaventure était l'idole du beau sexe, car il employait l'or de ses vénérables délaissées à la conquête des tendrons, et de la sorte, jeunes et vieilles lui vouaient un enthousiasme qui en faisait un véritable héros. La marquise de La Bourbe se trouvait en position de satisfaire plus que toute autre les vues spéculatives du galant industriel, et c'était là ce qui, momentanément, en faisait la sultane favorite de ce sérail ambulant.

Ce beau Rognonet portait sur son front trente hivers; il était grand, avait de belles formes, des cheveux noirs, frisés comme ceux d'une femme; épaisse moustache, petits yeux pleins d'expression, et certain sourire sournois qui témoignait de son aptitude

pour sa profession. Ses manières délicates respiraient le bon ton et l'amabilité ; son caractère jovial et bruyant le rendait très-intéressant dans les sociétés du grand monde. Aussi adroit à tenir les cartes qu'à manier les intrigues d'amour, il se faisait du jeu une ressource qui lui fournissait un revenu non moins considérable que celui qu'il tirait de la crédulité de ses victimes surannées.

Ce galant n'avait qu'un rival, bonheur inouï dans ces temps dépravés, où l'on voit la plupart des femmes faire l'application du beau vers de Guarini :

Per tropo variar natura é bella.

Le cœur de la marquise maman était partagé entre le charmant adonis et Othello, le dogue délicieux qu'elle avait toujours sous son bras, et qu'elle câlinait et caressait avec tant de bonheur.

Les gentillesses et la docilité du fortuné petit dogue ne restaient pas sans récompense; il était choyé avec toute la considération et les égards dus à sa haute position.

Othello déjeunait d'une petite soupe à la crème, et dans tous les repas il était placé sur une chaise, à côté de la marquise, afin qu'il pût goûter de tous les mets qui se servaient sur la table de la maison.

Il entrait dans le bain parfumé avec sa maîtresse, il avait sa molle couchette, et il ne buvait jamais d'eau sans avoir reçu préalablement un délicieux bonbon qui le préservait du mal que la crudité de la boisson eût pu lui faire.

Le lecteur a sans doute remarqué l'absence du personnage intéressant qui remplit le rôle de fille de la marquise. Mademoiselle Edwigis n'était déjà plus dans la société de sa mère postiche, elle était unie au présomptueux et insipide marquis de la Crêtinière.

Cet individu s'imaginait avoir fait une alliance brillante qui flattait son ridicule orgueil. Parmi les gens de la basse classe, il était impossible de cacher l'origine de sa jeune épouse, l'exhibition de l'extrait baptistaire était à craindre; mais, soit que la parole de la marquise eût tenu lieu de tout, ou que le moine, par ses relations, son argent et ses intrigues, eût pu surmonter la difficulté, il est hors de doute que le benêt marquis de la Crêtinière croyait

avoir épousé la fille d'une dame du haut parage; et cependant le lecteur n'aura pas manqué de deviner que c'était là le rejeton d'une des plus sales pratiques du cabaret du père Labouillie. En effet, mademoiselle Edwigis était tout simplement la fille de *Marceau*, surnommé *Sans-Ame*.

Au milieu du groupe étrange que présentait la calèche, où l'on ne voyait qu'à demi le fluet don Bonaventure en contact avec l'obésité emplumée, enjolivée, endiamantée de la marquise, et presque caché par cette masse monstrueuse; au milieu, disons-nous, de cette vivante antithèse, resplendissait Marie, belle et candide. Sa figure enchanteresse, animée par un sourire naturel et modeste, avait un aspect d'innocence qu'on ne trouve que dans les vierges de Raphaël.

Sa toilette était souple et aérienne : petit chapeau de paille avec un simple rameau vert à boutons de lilas sur la partie extérieure, et des nœuds de ruban orange, nuance qui se mariait avec grâce au beau teint brun de ses joues; longues anglaises noir d'ébène, flottant sur ses épaules gracieuses; jupes en riche taffetas marron à raies roses; spincer en satin noir avec des manches à jockey en gaze transparente; châle en cachemire de Perse tombant avec un mol abandon qui permettait de juger du peu de circonférence et de la flexibilité de la taille. Voilà toute la parure de cette vierge charmante. A une chaîne en or était suspendu un médaillon assujetti sur le côté du cœur. D'une main elle tenait son éventail, et de l'autre un bouquet de fleurs d'une pureté, d'une fraîcheur, égales à la fraîcheur et à la pureté du sein virginal de cette brune séduisante, qui en respirait les doux parfums sans affectation ni coquetterie.

Sa beauté était si attrayante, que deux seules tournées, que la voiture exécuta rapidement dans le *salon* du Prado, suffirent à mettre en émoi la foule des élégants, non sans exciter la jalousie de beaucoup d'autres dames, blanches comme la neige, qui étaient venues là pour faire admirer leurs chevelures blondes comme l'or.

A la nuit tombante, la calèche s'arrêtait à la grande porte d'entrée du théâtre de la *Cruz*.

CHAPITRE IX.

LE THÉATRE.



L'Espagne, glorieux berceau de Lope de Vega, Calderon, Moreto, Tirso de Molina, Guillen de Castro, et de tant d'autres génies illustres qui furent l'honneur du dix-septième siècle; cette Espagne, si bassement calomniée et combattue par la jalousie des pédants des autres pays, fournissait déjà, il n'y a pas moins de deux siècles, des modèles de goût à toutes les nations civilisées, et les plus célèbres auteurs dramatiques de l'Europe allaient puiser dans les riches créations des poëtes espagnols. Et qu'on n'aille pas croire que l'ardent amour que nous inspire notre patrie nous pousse à risquer des éloges outrés. Ce que nous avançons ici est une vérité incontestable, avouée par beaucoup d'étrangers savants qui ont rendu justice aux gloires de l'Espagne; car la véritable sagesse rend hommage au mérite, à quelque

contrée qu'il appartienne, et il ne peut y avoir que la stupide ignorance qui se sente blessée des triomphes des autres.

« *Le Menteur*, dit M. Puibusque dans son *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, imitation d'une comédie d'Alarcon, ayant pour titre la *Verdad sospechosa*, et la tragédie du *Cid*, que le grand Corneille emprunta de Guillen de Castro, tirèrent l'art dramatique français de l'enfance qu'il semblait ne vouloir pas quitter; et chaque fois que le grand poëte Corneille se sentait découragé, il s'appuyait sur les modèles espagnols, qui lui faisaient retrouver son énergie. Après Guillen de Castro, il consultait Calderon, le plus sublime des poëtes tragiques, Alarcon, le plus moraliste des comiques, et, en dernier lieu, Lope de Vega, guide indispensable, répertoire enchanteur et universel. »

Dans l'*Histoire philosophique et littéraire du théâtre français*, par M. Hippolyte Lucas, il est dit qu'*avant que Hardy entreprît la traduction des comédies espagnoles, la scène française ne donna aucun signe de vie.*

Mayret acquit un succès éclatant avec la traduction d'une comédie de Rojas. La Serre fit courir tout Paris avec une autre traduction.

Riccoboni, illustre auteur italien, qualifia le théâtre espagnol de *mine inépuisable pour toutes les nations;* et, pour en finir, nous redirons ce que disait Denina dans son discours à l'Académie de Berlin, dans la séance publique du 26 janvier 1786 :

« Si les Espagnols, avec leur imagination féconde, n'avaient fourni des sujets et des plans aux poëtes des autres nations, la France eût encore vu longtemps son théâtre dans l'état le plus déplorable. Lorsque l'on blâme les Espagnols au sujet de l'irrégularité de leur drame, il faudrait faire une réflexion qui les met hors de cause. Les mœurs et les usages des temps héroïques se trouvant prodigieusement changés, les unités si recommandées n'étaient plus convenables, et les Espagnols ont cru qu'ils pouvaient plaire et instruire sans assujettir leur prodigieux génie à de si misérables entraves. Il ne s'agit pas ici de savoir si dans les productions de Lope de Vega, de Calderon, de Moreto, et autres auteurs espagnols, les préceptes d'Aristote et d'Horace ont été observés

comme dans celles de Corneille et de Molière; ce que l'on demande, c'est si ces restaurateurs du théâtre français ont profité de ce qu'ils ont trouvé écrit par les auteurs espagnols. Sur cela, il ne peut y avoir le moindre doute; en sorte que les Français doivent aux Espagnols toutes leurs gloires théâtrales. Et ce qu'il y a de plus admirable et de digne d'éloge, c'est que, dans ce nombre infini de comédies espagnoles qui ont pourvu pendant si longtemps les théâtres de Paris, de Londres et de Venise, c'est à peine si l'on en trouverait une qui ne fût pas basée sur les principes essentiels de la morale et de la religion. On ne pourrait malheureusement en dire autant des ouvrages dramatiques originaux des autres peuples. »

Nous pourrions citer beaucoup d'autres écrivains étrangers qui ont rendu un hommage de justice à l'illustration espagnole; mais nous ne voulons pas lasser sur ce sujet l'attention de nos lecteurs, puisqu'il est solennellement prouvé que les calomnies des détracteurs s'évanouissent en présence de la saine logique, comme les ombres disparaissent à l'apparition du soleil.

Et qu'on n'aille pas attribuer au peuple espagnol la déplorable décadence de son théâtre : les vicissitudes politiques, le fanatisme des gouvernants, lâches esclaves de la tyrannie monastique, l'incapacité de plusieurs rois qui n'ont eu d'autre volonté que celle de leurs confesseurs, les tendances inquisitoriales des théocrates qui voulaient maintenir le peuple dans l'ignorance, afin de le régir avec plus de facilité, telles sont les causes principales de la décadence du théâtre espagnol. Le théâtre étant le miroir et l'école de la société, l'homme y apprenant à s'apprécier, il est clair que cela ne peut convenir à ceux qui prétendent s'ériger en maîtres, et faire plier le peuple sous leur volonté, comme le chien tremblant sous la main qui le frappe. Non, certes! mille fois non! Le peuple connaît maintenant ses droits, et puisqu'il est de tout point impossible qu'il rétrograde et revienne à ses antiques préjugés, les gouvernements doivent se soumettre aux vœux de ses représentants : s'ils s'y refusent, le pouvoir, tôt ou tard, leur sera violemment enlevé.

Considéré comme école de civilisation, comme thermomètre

infaillible des lumières d'un peuple, le théâtre mérite la protection efficace d'un gouvernement sage et paternel. En Espagne, pour implorer cette protection, il s'est élevé une voix intelligente qui doit être écoutée et recueillie, parce que c'est la voix de l'honnêteté et de la justice, parce qu'elle plaide pour une multitude d'artistes dignes de la sollicitude de la patrie qui les vit naître, pour leurs familles qui périssent dans l'indigence, et surtout pour les progrès des lumières en Espagne [1].

[1] M. Jean Lombia, acteur érudit et homme de lettres, a publié un excellent ouvrage sur l'origine, le génie et l'importance des théâtres dans les sociétés civilisées. Tout y est recommandable, et c'est avec plaisir que nous en transcrivons les lignes suivantes sur la décadence du théâtre espagnol, qui prouveront son mérite :

« Comment se fait-il que cette nation, ayant produit les poëtes les plus célèbres et les meilleurs acteurs dramatiques, n'ait pu surpasser toutes les autres nations dans un genre si propre au génie artistique de ses enfants? Comment se fait-il qu'elle n'ait pas employé sa suprématie créatrice à le porter triomphant chez toutes les nations, et à resserrer par ce moyen les liens sociaux? On dira que la cause se trouve dans les malheurs que ce pays a éprouvés depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à ce jour ; on me rappellera un par un ses plus grands désastres : la séparation du Portugal sous le règne de Philippe IV, la faiblesse du superstitieux Charles II, qui céda une partie de ses États à Louis XIV, les guerres de succession, et les troubles continuels du règne de Philippe V, l'inutile bonté de son fils, Ferdinand IV, le coupable abandon de Charles IV, les débordements de son favori ; l'ambition de Napoléon et l'aveugle crédulité de Ferdinand VII, toutes choses qui montrèrent aux Espagnols la nécessité de rendre la couronne incapable du mal, tout en la conservant pour le bien : pensée politique qui, en 1808, fit commencer une révolution qui n'est pas encore terminée. Tout cela a sans doute exercé une funeste influence sur le théâtre, ainsi que sur toutes les branches de l'instruction publique. Mais si nous n'oublions pas les éléments de prospérité, les ressources dont la nature a toujours favorisé notre pays, et celles qu'il possédait au commencement de la décadence ; si nous faisons attention que tous ont aussi éprouvé des malheurs à ces mêmes époques, et que même dans cette France aujourd'hui si supérieure aux autres, tant sur la matière que nous traitons que sur toute autre de celles qui témoignent des progrès des peuples modernes ; si nous rappelons que cette nation a traversé des époques désastreuses, des convulsions très-violentes, sans étouffer les progrès de son théâtre, nous comprendrons qu'il doit exister une cause plus efficiente et plus funeste dans notre pays, et nous trouverons que c'est l'*abandon dans lequel le gouvernement l'a toujours laissé :* et quand je dis le gouvernement, je parle de tous les pouvoirs passés et présents. Cette apathie est si coupable, et pèse tellement sur les hommes qui ont régi les destinées de la nation, que je laisse au public lui-même, et aux gouvernants jaloux de la gloire de leur pays, le soin de la qualifier. Qu'est-ce à dire? Une institution aussi utile que le théâtre, fille de notre religion, identifiée avec nos mœurs, quand même au commencement elle n'eût été considérée que comme un amusement public, ne devait-elle pas attirer l'attention du législateur? ne devait-il pas l'organiser et lui donner la meilleure direction? Et tandis

Le théâtre étant entièrement abandonné du gouvernement et livré aux spéculateurs, il est arrivé, dans ces derniers temps, que quelques capitalistes ont jeté l'or à pleines mains pour attirer à Madrid les notabilités philharmoniques étrangères, auxquelles ils

qu'en France, dès les premiers pas du théâtre jusqu'aujourd'hui, le gouvernement n'a jamais cessé de s'occuper de son avancement, malgré les révolutions et les vicissitudes politiques et même religieuses, cherchant toujours son progrès, comme on peut le voir dans les annales législatives de son théâtre, qu'a-t-on fait en Espagne, du côté du gouvernement, en faveur d'une branche aussi importante? Rien. Voilà la réponse; et même, maintes fois, l'ignorance et le fanatisme de beaucoup de gouvernants n'ont pas peu travaillé à sa destruction. Qu'on parcoure à ce sujet notre histoire, qu'on la compare à celle de la nation voisine, et l'on verra le contraste qu'elles offrent. On verra en Espagne le grand empereur Charles-Quint, au lieu de donner une organisation au théâtre, formuler une loi défendant aux acteurs de se costumer selon que l'exigeaient les personnages à représenter, puisqu'il défendait de montrer sur la scène des habits de luxe. On verra la mère de Charles II fermer les théâtres, prenant pour prétexte que *le roi son fils était encore enfant;* Ferdinand VI tenant des consultations au même sujet, et, après avoir entendu mille niaiseries théologiques de l'esprit ultramontain, établir des conditions stupides, et amener en Espagne le célèbre Favinelli avec son théâtre lyrique étranger, qu'il plaça dans son palais. Après Philippe IV, Charles III est le seul qui l'ait directement favorisé, protégeant les progrès de la scène, créant des établissements littéraires, fomentant les lettres qui sont son élément, et défendant tout à fait les représentations religieuses. C'est presque le seul roi des siècles modernes qui ait laissé une glorieuse mémoire, et le seul qui ait protégé le théâtre. Et certes, ses nobles efforts ne furent pas stériles, car c'est de cette époque que datent ses progrès plus ou moins tardifs, mais toujours bien supérieurs à ce que l'on devait espérer de sa fausse organisation. Et en attendant, que voit-on dans la nation voisine? Le 4 décembre 1402, Charles VI autorise les frères de la Passion à jouer dans Paris des drames religieux, dans le palais de Bourgogne; c'est-à-dire un demi-siècle avant l'ouverture d'aucun théâtre permanent en Espagne. Bientôt Louis XII, surnommé le Père du peuple, permet que les acteurs exercent la satire contre tous les personnages de son royaume, lui compris. (*Histoire philosophique et littéraire du théâtre français*, par Lucas.) En 1518, François Ier confirme les priviléges de la congrégation, et une résolution du parlement, du 19 novembre 1548, réforme ces décrets, prévenant que dorénavant on ne jouera que des sujets profanes, permis et honnêtes, et point de mystères sacrés : plus de deux siècles avant que l'Espagne ait adopté une mesure pareille.

On peut encore voir dans la même histoire les soins que les gouvernements et les académies ont donnés au théâtre; et, finalement, que l'on lise le *Traité de la législation théâtrale*, ou *Exposition complète et méthodique des lois et de la jurisprudence des théâtres et spectacles publics de France*, publié à Paris par MM. Vivienne et Edmond Blanc en 1830, et l'on y trouvera des lois, des ordres et décrets concernant son amélioration, expédiés en tout temps, aussi bien par le parlement que par les rois, discutés par la Convention au milieu des plus épouvantables convulsions, et dictés par Napoléon à

ont destiné deux des trois salles existantes, où l'on a vu des opéras et des ballets exécutés par de célèbres artistes, tandis qu'à Paris et à Londres on n'a jamais pu soutenir plus d'un théâtre de ce genre. La vanité, ou peut-être l'entraînement d'une mode ridicule, a fait sacrifier des sommes énormes à un luxe incompatible avec l'état de pénurie du peuple ; car, il ne faut pas l'oublier, le théâtre doit servir à l'instruction du peuple, plutôt qu'au délassement de l'aristocratie. Le peuple laborieux a le droit d'exiger qu'on lui donne des spectacles qui le distraient de ses occupations pénibles, et cela n'est plus possible, lorsque la scène est envahie par des troupes de danseurs et de chanteurs étrangers pour lesquels on augmente les prix d'entrée. En outre, ces désordres ont nécessité la scandaleuse mesure de faire congédier du théâtre de la Croix un nombre considérable d'acteurs espagnols qui, depuis longtemps, y tenaient une place honorable.

Malheureusement il n'y a pas que le gouvernement qui commette de pareilles fautes : des particuliers qui prennent le titre de philosophes, et qui, par leur position sociale, peuvent contribuer aux progrès des arts nationaux, regardent avec dédain les artistes du pays, tandis qu'ils prodiguent une protection oiseuse au premier étranger venu.

Nous ne disons pas qu'il faille exclure l'opéra du théâtre espagnol ; nous plaignons les gens qui sont insensibles au charme de la musique ; et puisque nous n'avons ni poëte ni compositeur pour nous donner le drame lyrique espagnol, il nous faut bien le prendre ailleurs. Mais nous pensons qu'il n'y aurait rien à dire si on s'en tenait, pour le chant, à une seule salle, où la déclamation

la lueur des flammes de Moscou, réduit en cendres par ses propres enfants. C'est là ce qu'on peut appeler une protection, et c'est ce qui donne au théâtre, dans le pays dont nous parlons, une véritable importance ; et ce qui prouve que le nôtre pourrait également l'acquérir, c'est l'accroissement qu'il a pris de lui-même sans le moindre appui du gouvernement, depuis que la liberté de la presse et celle de la discussion parlementaire ont imprimé une véritable valeur aux lettres et aux arts. Mais, quoique le zèle se montre avec empressement, le désordre met partout la confusion, et il est temps que le gouvernement, quelle que soit sa couleur politique, mette à profit cette disposition favorable pour organiser le théâtre de façon à ce qu'il soit utile à l'instruction du pays, à sa gloire et à sa renommée.

pourrait alterner avec la musique. Nous croyons aussi que si les représentations espagnoles étaient relevées par le luxe qu'on emploie à l'opéra, elles attireraient la foule et procureraient à nos artistes les moyens d'une existence convenable. Cette amélioration remonterait jusqu'aux auteurs dramatiques, qui trouveraient plus de place pour leurs compositions, et, finalement, les entreprises théâtrales obtiendraient des résultats plus lucratifs.

Malgré cet injuste abandon, l'on voit encore sur la scène qu'ont illustrée Ysidore Maiquez, Andres Prieto et Rite Luna, un grand nombre de talents précieux, dignes interprètes de Melpomène et de Thalie. Nous nommerons en premier lieu madame Mathilde Diez, qui, douée d'un naturel et d'une intelligence rares, joue merveilleusement les rôles les plus variés, représente les caractères les plus opposés, et qui a mérité, à cette cause, le titre de *perle du théâtre espagnol*. Madame Barbara Lamadrid est excellente dans le genre tragique. Madame Jeanne Perez, par ses succès, a aussi mérité une place au premier rang. Madame Jérôme Llorente est une duègne qui n'a pas de rivale en Espagne, et qui n'en trouverait peut-être pas sur les théâtres étrangers. M. Charles Latorre est, sans contredit, un des premiers tragédiens de l'Europe. M. Josef Garcia Luna est un acteur accompli. M. Antoine de Gusman, dans les rôles plaisants, est au niveau de ce que l'on peut trouver de mieux. Si M. Louis Fabiani sait s'attirer les sympathies du public, M. Jean Lombia est inimitable dans certains caractères, et dans tout ce qu'il joue, il témoigne d'une vive intelligence, d'une étude profonde et d'une parfaite connaissance des effets de la scène. Nous n'en finirions pas s'il fallait nommer individuellement tous les jeunes acteurs de l'un et de l'autre sexe qui, par leurs succès et leur noble ambition de gloire, brillent sur la scène espagnole; et, puisqu'il faut terminer, nous présenterons avec orgueil le nom de M. Julien Romea, modèle de perfection dans tout ce qu'il entreprend; nous croirions difficilement que sur les théâtres de Londres et de Paris il pût y avoir quelqu'un de plus parfait.

Et quelle est maintenant la protection que trouvent dans le gouvernement ceux qui, avec tant de zèle, travaillent pour les plaisirs et la gloire du pays qui les a vus naître? Quelles sont les

récompenses offertes à leur mérite, à leur application, à leurs succès? L'oubli!... et toujours et uniquement l'oubli!.. Les prix, les décorations, les cadeaux, sont réservés... aux notabilités étrangères.

Lorsque, malgré cette scandaleuse injustice du gouvernement, on voit tant de poëtes dramatiques persévérer ardemment dans un travail si pénible; lorsque le théâtre espagnol fourmille d'acteurs qui ont autant de mérite que ceux des nations les plus avancées, l'indifférence avec laquelle le gouvernement regarde cette branche de l'éducation publique est vraiment déplorable.

Il serait urgent aussi d'avoir pour chaque salle un local convenable et bien placé.

Les théâtres principaux de Madrid sont : celui du Prince, celui de la Croix et celui du Cirque; mais pas un de ces édifices n'est digne de la capitale de l'Espagne. Celui du Prince, après avoir été incendié, fut reconstruit, en 1806, sous la direction de l'architecte Villanueva. Il est mesquin outre mesure; il ne contient que douze cents personnes. Celui de la Croix fut disposé en 1737 par Ribera; cet architecte a laissé mille témoignages de mauvais goût; son théâtre n'en est pas le moins remarquable, surtout si l'on considère que l'on ne peut apporter aucun remède ni à son exotique façade, ni à ses défauts d'intérieur; il n'offre que quatorze cents places. La salle du Cirque est d'une plus grande capacité; mais elle fut commencée en 1835 pour le spectacle gymnastique de M. Paul, sur la place du Roi, et, malgré les modifications qu'on y a faites, elle se ressent encore trop de sa destination première.

Entre la petite place d'Isabelle II et celle de l'Orient, il s'élève un autre théâtre qui sera, dit-on, une perfection. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le projet est grandiose et que l'édifice ne le sera pas moins, s'il faut en juger par les parties qui sont déjà construites. L'emplacement de la scène a cent pieds de profondeur. On croit que ses proportions seront plus grandes que celles de l'Académie royale de musique de Paris et des autres principaux théâtres de l'Europe. Il renfermera des foyers et des salles de bal. La façade est en regard de la rue de l'Arsenal; elle est imposante et majes-

tueuse; mais Dieu sait à quelle époque cet édifice sera en état de servir pour les comédies de nos auteurs. Jusqu'à présent on n'y a vu représenter que des comédies politiques : car il faut que l'on sache que c'est dans l'une de ses vastes salles que le congrès national tient ses séances.

. . . .

Marie, pour la première fois de sa vie, assista au théâtre de la Croix, à la représentation de l'opéra *I Capuleti ed i Montechi*, de Bellini.



Sa beauté attira l'attention de tous les spectateurs; tous les binocles, jumelles et lorgnons étaient braqués sur l'une des loges principales, où brillaient les grâces naturelles de la jeune fille, à côté des ridicules grimaces de l'énorme marquise de La Bourbe.

Huit jours se passèrent pour Marie dans des triomphes de cette nature; ses attraits obtenaient les suffrages de toute la société de la marquise. Jeunes et vieux rendaient hommage à la séduisante Marie; mais l'adorable enfant, loin de s'enorgueillir de l'éloge qu'on faisait de ses mérites, en rougissait modestement. En passant subitement de la misère au sein de l'abondance et de tous les plaisirs du luxe, elle n'avait rien perdu de la pureté de son âme; elle croyait que sa famille partageait sa fortune; que le moment de se trouver dans les bras de ses parents n'était pas éloigné, et ces douces illusions avaient pour elle plus d'attraits

que le bien-être dont elle pouvait jouir dans sa nouvelle position. Il était impossible que cette jeune fille, sans expérience et d'un cœur tout naïf, soupçonnât la trame infernale qu'on lui cachait sous des apparences si flatteuses.

Laissons-la radieuse et triomphante; laissons-la entourée de pompe et de magnificence, et, avant d'aller visiter le saint asile de la mendicité, où sa mère et ses frères pleurent amèrement les plus affreux malheurs, donnons une légère esquisse de l'état politique de la nation espagnole au mois de mai 1836 ; dévoilons l'influence qu'exerça sur les scandaleux événements de la cour la société des *Exterminateurs*, et disons deux mots des espérances que nourrissaient l'amour et l'ambition du moine qui en était le chef.



CHAPITRE X.

ESPÉRANCES DU FRÈRE PATRICE.

Le mois d'avril expire... L'horloge de Sainte-Croix frappe sept heures du matin. Le joyeux soleil d'un beau jour de printemps commence à éclairer la demeure du frère Patrice.

Le moine, enveloppé dans sa robe de chambre de toile d'Écosse à carreaux, vautré dans une immense ganache, savoure le délicieux et odorant chocolat de Caraque, qui déborde d'une tasse dont il tient l'anse de la main droite, tandis qu'avec la gauche il soutient une énorme soucoupe, sur laquelle, de temps en temps, il pose cette tasse au milieu de fragments de biscuit. A chaque gorgée qu'il avale, il lève les yeux vers le ciel et semble dire : « Après cela, le paradis. »

Tout semblait concourir au bonheur de ce religieux. Tandis qu'il se délectait avec son chocolat, son esprit découvrait une foule de faits et de circonstances qui lui présageaient un avenir heureux et brillant.

Les espérances que la marquise de La Bourbe lui faisait concevoir sur le triomphe de son amour pour Marie avaient tout le caractère du positif. Patrice aimait la jeune fille avec délire, et les mépris dont elle l'accablait ne faisaient qu'accroître l'ardeur de la passion de cet homme cynique.

D'un autre côté, placé à la tête des exterminateurs, il avait donné des preuves si remarquables de vivacité, de tact, de prévision et de malice, que, mis en rapport avec les puissances de

l'Europe intéressées au triomphe de l'absolutisme théocratique, il recevait d'immenses secours de toutes parts, et surtout de Rome, pour faire face aux besoins de l'armée carliste, et mettre en jeu les ramifications secrètes, échelonnées avec art, dont le centre était toujours l'*Ange exterminateur*.

Le moine, par conséquent, nageait dans l'or, s'il est permis d'employer cette expression vulgaire, et, loin de borner son ambition à l'immensité de ses richesses, qui lui donnaient de si puissants moyens de domination, il élevait ses vues plus haut encore : il aspirait à devenir le premier conseiller du trône, aussitôt que la victoire couronnerait son parti... et cette victoire, il ne pouvait manquer de l'obtenir, puisqu'elle devait être le fruit des menées de la société dont il était le chef. Le plan était ourdi avec sagacité... Les bandes obtenaient chaque jour plus d'avantage sur les troupes libérales... le chef Gomez était dans le secret... le moine l'y avait initié. C'était lui qui devait s'approcher de Madrid aussitôt que les portefeuilles seraient au pouvoir de certains personnages, et sans doute c'eût été par lui que la transaction avec don Carlos eût été faite si la nation ne se fût levée en masse contre le gouvernement qui la jetait dans l'abîme. Que l'Espagne, que le monde entier le sache, car cette RÉVÉLATION IMPORTANTE prouve l'existence d'une société homicide qui se cache sous des apparences religieuses.

— Je serai ministre, disait le frère Patrice, la figure tout enluminée, et dont les yeux jetaient les étincelles d'une joie infernale. Je serai ministre, mais ministre d'un roi absolu, d'un roi qui me devra son trône ; c'est-à-dire que je serai roi... ce qui n'est pas plus malin que d'avaler cette tasse de chocolat.

A ces mots, il trempa dans le bol un morceau de biscuit et l'avala d'un air de supériorité satisfaite ; puis, tout rempli de l'idée de son triomphe, il ajouta :

— Les misérables ! ils sont tout fiers de garder pendant quelques mois les fauteuils dorés où ils sont le jouet des cortès, l'objet des sarcasmes des journalistes et de la haine de la populace. Une centaine d'ambitieux, toujours les mêmes, se mettent à la tête des bandes disséminées qui composent le parti libéral ; ils montent et

descendent comme les godets d'une machine à pomper. Entretenons leur désunion, introduisons la discorde partout, soufflons des haines, des passions, semons la méfiance, nourrissons le mécontentement, exaspérons ces ambitions insatiables qui mènent à l'apostasie, démoralisons tout à fait les hommes du pouvoir pour qu'ils ruinent le peuple, et le peuple ruiné se lassera. Lorsque l'enthousiasme des masses sera éteint, on trouvera facilement l'homme vénal qui, au prix d'un portefeuille, consentira à transiger avec nous.

Tout en faisant ces combinaisons profondes, Patrice avait bu la moitié de sa tasse; il jeta alors dans son abdomen un grand verre d'eau pure et cristalline, fit un long reniflement de satisfaction, puis se livra à de nouvelles réflexions, avec accompagnement de nouvelles gorgées et de nouveaux morceaux de biscuit.

— C'est clair, disait-il, ils transigeront; mais il faut auparavant culbuter le ministère actuel. Et quoi de plus facile?... nos émissaires sont actifs... ils savent si bien feindre... on les trouve partout. Le programme de Mendizabal a été un leurre... la guerre devait être terminée en six mois... Ah bien oui! va-t'en voir s'ils viennent!... Et la guerre est une arme puissante. Poussons toujours!... Tout va bien; leurs plus intimes amis leur font déjà dans le parlement une guerre acharnée. L'intrigue, au Palais, marche tambour battant... Il y en a deux, entre autres, qui, à tout prix, veulent le portefeuille... Ils renieront leurs principes [1], et... tout

[1] ... Circonstances qui ne peuvent, ni l'une ni l'autre, excuser la conduite de cet homme (Isturiz), et qui ne sauraient effacer ce qu'il y a d'intéressé, et par conséquent d'odieux, dans la transformation d'un homme qui, tournant le dos, non-seulement à ses vieux amis, mais encore aux principes qu'il avait toujours professés et défendus avec chaleur, passe dans les rangs opposés, appuie effrontément ce que naguère il combattait, et se lie étroitement avec les ennemis contre lesquels il avait lutté avec acharnement... Avec lui déserta aussi son compatriote et ami le célèbre tribun M. Antoine Alcalá-Galiano, qui avait acquis tant de gloire populaire à l'époque constitutionnelle de 1820 à 1823, non-seulement aux tribunes des cortès, mais encore sur les tables du café de *La Fontana* de Madrid, qui, bien souvent, avaient servi de piédestal à ses ferventes et démocratiques péroraisons.

(FLOREZ, *Histoire d'Espartero*, t. I, p. 304 et 305.)

sera dit. Gomez mettra la dernière main à l'affaire... et sera mon marchepied.

Ici, le moine épuisa le peu qui restait dans la tasse, et après s'être arrosé d'un second verre d'eau, il tira sa tabatière, et, en guise de dessert, renifla une prise énorme.

Au même instant, la mère Espérance vint annoncer le barbier, puis elle se retira, emportant la soucoupe, la tasse vide et les deux verres.

Aussitôt un jeune homme de vingt-cinq ans, grand, mince, brun, les yeux vifs, moustaches et impériale très-épaisses, cheveux noirs, se présenta en chantonnant l'hymne de Riégo (Marseillaise espagnole). Il avait un chapeau rond qu'il jeta sur une chaise, une veste de drap bleu avec des ornements brodés et des brandebourgs, un gilet de satin jaune, un pantalon blanc et une ceinture de soie rouge.

— Tu ne te presses pas, monsieur le tondeur, dit en badinant le moine; tu as tant tardé que je me suis décidé à prendre mon chocolat, et maintenant je ne sais pas trop si ce ne serait pas nuire à ma digestion que de me faire rafraîchir la trogne.

— Il faut m'excuser, monsieur Patrice, j'arrive du Palais, répondit le barbier.

— Tu dis... du Palais?

— Ça vous étonne? Je suis barbier privé... du chef de la cuisine royale, et je fais les cors à sa femme, qui, ne vous en déplaise, est un friand morceau... Mais, dites donc, si nous nous dépêchions... car il faut qu'à neuf heures je sois au ministère des finances.

— Est-ce que le ministre a aussi des cors?

— Ce qu'il a, c'est un fameux soufflet qu'on lui a donné hier, et il faut lui poser des sangsues.

— Tiens, au ministre des finances!...

— Tout juste, répondit le barbier; et puis d'un ton malin il ajouta : Qui se ressemble... vous savez?

Le moine se prit à rire du quolibet du barbier, puis ôta sa robe de chambre pour être plus commodément, et, se rasseyant sur sa ganache, s'écria :

— A ton aise, mon garçon!

La besogne se fit lestement, accompagnée de l'entretien suivant :

— Tu dis que le ministre est malade ?

— C'est un pleurnicheur qui n'est bon à rien... Il ne peut repousser l'opposition qu'il trouve dans ses meilleurs amis, surtout dans Isturiz et Galiano.



— Mais, enfin, le cabinet tient-il ou l'envoie-t-on se promener?

— Ah ! ma foi, je n'en sais rien.

— Eh ! mais, qui le saura donc, si ce n'est le barbier du cuisinier de la cour?

— C'est bon, moquez-vous... mais j'en ai de cossues.

— Voyons donc !

— Les ministres ont demandé à la régente les congés du capitaine-général de Madrid et de l'inspecteur de l'infanterie.

— De Quesada et d'Ezpeleta?

— Sans doute ; qui donc? Mais il paraît que la reine a répondu : « Je t'en moque... » Et alors les ministres veulent lui faire passer leur démission.

— Qu'elle acceptera ?

— Ah! ouiche! si cela arrivait, vous en verriez de lourdes... Nous, patriotes, nous ne sommes déjà pas mal taquinés, et nous avons une fière dent contre les ennemis de Mendizabal... Voilà un grand homme!

— Je crois bien... il n'a pas besoin de perche pour attraper des nids. Il sait moucher les lampes des églises avec ses doigts, et l'on n'ignore pas que d'un coup de main il fit tomber les cloches des clochers les plus élevés.

Ce fut au milieu de ces causeries que le barbier termina son opération, c'est-à-dire mit à neuf la face rouge et luisante du moine; après quoi il s'esquiva.

Frère Patrice s'habilla à la hâte et courut visiter divers cercles politiques, dans chacun desquels il prenait la couleur convenable.

. . . .

Pendant les quinze jours suivants, il y eut un comité permanent d'*exterminateurs* dans la rue du Divin-Pasteur. Les membres les plus ardents de cette association, réunis à notre moine, se mirent en campagne, et, par leur sagacité diabolique, ils contribuèrent puissamment à la chute de ce ministère, et firent admettre un mode de remplacement, puis des hommes, qui convenaient à leurs projets.

Ce fut le 15 mai que la démission du ministère Mendizabal fut acceptée; M. François-Xavier Isturiz se trouva élevé à la présidence du nouveau cabinet. Ces deux ministres se disputèrent le pouvoir à coups de pistolet. Qu'on nous permette, à cette occasion, de nous écrier avec le digne auteur de l'histoire d'Espartero, don Joseph Segundo Florez : « Brillant exemple de morale et de respect aux lois, fourni par deux premiers ministres, deux conseillers de la couronne! [1] » De plus, nous disons, nous, que,

[1] *Histoire d'Espartero*, t. I, p. 305 et 306.

s'il se fût agi de deux pauvres artisans, on les eût envoyés au bagne.

Monsieur Antoine Alcalá Galiano *se convertit* comme Isturiz, changea de principes, et fut nommé ministre de la marine.

Un ministère de pareille origine ne pouvait guère être viable. Il entreprit une marche anti-libérale et rétrograde, qui se serait probablement terminée par une transaction honteuse avec don Carlos, forgée dans le sein de l'*Ange exterminateur* [1], si un courageux *sergent* ne se fût érigé en interprète de la souveraineté nationale, ainsi que nous l'exposerons tantôt. Il sauva le trône d'Isabelle II et la liberté de sa patrie ; et, pour prix d'un tel dévouement, il mourut plus tard, abandonné, méprisé, honni par ceux-là mêmes qui partagent entre eux les trésors de la nation, tandis que le peuple s'épuise pour satisfaire aux impôts qu'on le condamne à payer.

[1] .... Le ministère Isturiz s'était attiré l'animadversion du peuple par sa conduite reactionnaire. On parlait de projets de transaction avec don Carlos, et le voyage du général Cordova à Madrid recevait des interprétations différentes. . . . .
. . . .

La persécution exercée par ce gouvernement contre les libéraux les plus décidés, et ses attaques directes contre les institutions, notamment contre la presse et la garde nationale, ne sont qu'une triste réalité. Le grand nombre de libéraux intéressés à ces débats voyaient avec douleur que, loin de réformer le rachitique statut, de lui donner un sens rationnel et d'étendre les droits des citoyens, il s'agissait de rétrograder, de faire perdre du terrain à la liberté, au moyen de l'adresse et de la violence qu'on employait pour triompher dans les élections. (FLOREZ, *Histoire d'Espartero*, t. I, p. 333.)



CHAPITRE XI.

SAINT-BERNARDIN.

Tout le monde sait que les grandes villes, et surtout celles qui marchent en tête de la civilisation européenne, sont les pépinières où le vice est le plus enraciné. Nous avons déjà fait connaître ces héros de cabaret, ces êtres dont les mœurs ne sauraient être comparées qu'à celles des sauvages décrits par Cooper, que Süe, le célèbre romancier, appelle le Walter Scott américain.

Cependant, malgré les calomnies prodiguées par la *jalousie étrangère*, qui présente l'Espagne comme un pays à civiliser, Madrid peut dire avec orgueil que s'il se commet dans son sein des excès de tout genre, ils ne sont ni aussi fréquents, ni aussi terribles que ceux que commettent chaque jour ces types odieux et sanguinaires qui fourmillent dans Londres et Paris.

Il y a malheureusement parmi nous des âmes perverses qui font rougir l'humanité; il y a des assassins comme ceux que nous avons montrés dans le cabaret du père Labouillie. Dans la haute société se trouvent des gens sans mœurs, comme la marquise de La Bourbe et ses dignes sociétaires; il existe des dévotes hypocrites, comme la mère Espérance; des prêtres crapuleux et criminels, comme le moine Patrice; mais, par bonheur, cette fétide boue de la dégradation contraste avec mille vertus héroïques qui brillent dans toutes les classes de la société de Madrid.

On y trouve aussi des prêtres, vrais disciples de Jésus-Christ,

pleins de modération, de charité, de mansuétude évangélique; des grands et des nobles qui, loin de s'enorgueillir de leurs titres, s'attachent, par des liens fraternels, aux classes industrielles... Le véritable *bon ton* existe dans l'aristocratie de Madrid, et, certes, ce n'est pas ce *bon ton* ridicule fondé sur une contenance grotesquement emphatique, sur le mépris des autres; mais ce bon ton qui révèle une éducation soignée, une vertueuse franchise et des mœurs estimables. Il y a dans la véritable aristocratie de Madrid des dames bienfaisantes qui ne dédaignent pas de venir en aide aux classes nécessiteuses.

Depuis un an il s'est établi dans Madrid une *assemblée de bienfaisance domiciliaire* sous la présidence de madame la duchesse de Gor, et cette société philanthropique, exclusivement composée de dames aristocrates, a fait de tels progrès, que déjà, dans la courte période de son existence, elle a distribué au delà de *cent mille réaux* aux familles pauvres de la ville.

Nous saisissons avec empressement cette occasion de rendre hommage à ces personnes bienfaisantes, plus nobles encore par leurs beaux sentiments d'humanité que par leurs titres et leur naissance. On verra par là que nous n'avons pas la maligne intention d'humilier les riches pour élever les pauvres. Notre sévère critique ne s'adresse qu'à la méchanceté, quel que soit le masque qui la cache.

Dans le premier chapitre de la première partie de notre ouvrage, nous avons dit : « Pourquoi ne pas créer dans Madrid et dans toutes les grandes villes des sociétés de bienfaisance?... L'idée de fournir aux pauvres de quoi faire face à leurs besoins est belle et sainte... Nous invitons les capitalistes espagnols à concilier leurs bénéfices avec ceux que le peuple retirerait de la propagation d'institutions pareilles. Puissent-ils destiner à un objet si philanthropique une légère partie de ces millions qu'absorbent les danseurs et les chanteurs étrangers... et leur patrie les comblera de bénédictions!

« Quelques associations, dans le but charitable de doter la fille du pauvre au moment de son mariage, seraient encore d'une grande utilité pour le peuple. »

Tels étaient nos vœux, et, postérieurement, nous avons vu avec une satisfaction bien douce l'annonce, dans tous les journaux de la capitale, d'une entreprise respectable qui, sous le titre de Société des amis de la jeunesse, vient de s'installer à Madrid, dans le but de libérer des jeunes gens du service militaire, et de fournir une dot aux filles pauvres lors de leur mariage[1].

Nous nous plaisons à présager à cette belle entreprise des résul-

[1] Société des amis de la jeunesse. Sous ce titre, on vient d'établir une société anonyme au capital de 40,000,000 de réaux, divisés en actions de 5,000 réaux chacune.

Sa durée sera de 90 ans, ou au delà s'il plaît aux actionnaires, qui, dans ce cas, aideront et publieront la prorogation.

Les objets de ses opérations, quant aux assurances, sont les suivants :

1° Payer 6,000 réaux aux jeunes gens inscrits qui seraient tenus de partir pour le service.

Pour avoir droit à cette somme, ils payeront, suivant leur âge, dans la proportion suivante :

	Réaux.
Dans les premiers quinze jours de leur naissance	280
Du seizième jour à un an d'âge	500
De 1 à 3 ans	600
De 3 ans 1 jour à 6 ans	700
De 6 ans 1 jour à 9 ans	800
De 9 ans 1 jour à 12 ans	1,000
De 12 ans 1 jour à 16 ans	1,500

2° Fournir aux filles, inscrites lors de leur mariage, une dot qui, selon l'âge au jour de l'inscription, sera comme suit :

	Pour une dot.	Pour deux.	Pour trois.
Mariées à 15 ans accomplis	5,000	10,000	15,000
Mariées à 25 ans *id.*	7,500	15,000	22,500
Mariées à 35 ans *id.*	10,000	20,000	30,000
Mariées à 45 ans *id.*	12,500	25,000	37,500

Les sommes ou primes à payer selon l'âge, pour une, deux, ou trois dots, sont les suivantes :

	Pour une dot de 5,000 r.	Pour deux.	Pour trois.
Dans les quinze premiers jours de vie	200	440	710
Depuis le seizième jour à 1 an	240	500	830
De 1 an 1 jour à 3 ans	300	700	1,000
De 3 ans 1 jour à 6 ans	350	900	1,300
De 6 ans 1 jour à 8 ans	400	1,000	1,600
De 8 ans 1 jour à 10 ans	550	1,300	2,000

Les filles de 10 ans jusqu'à 40 pourront s'inscrire jusqu'au 31 décembre 1850, mais

tats aussi favorables que ceux qu'a déja obtenus là CAISSE DE SECOURS AGRICOLES DE LA VIEILLE-CASTILLE, établie à Valladolid, dont la direction a terminé sa dernière circulaire, distribuée à ses actionnaires, par ces remarquables paroles : « Des résultats si beaux, et qui dépassent l'espoir des fondateurs eux-mêmes, excitent puissamment leur zèle, et leur font regarder déjà comme trop étroit le cercle de leurs projets primitifs; *ils sont, par conséquent, décidés à leur donner plus de largeur et de développement*, au profit, non-seulement de la culture des terres, mais encore de beaucoup d'autres branches importantes de l'industrie agricole. Telles sont

n'auront droit à la dot qu'au cas où elles se marieraient 5 ans après l'imposition, et avant d'accomplir 45 ans.

Les dots auxquelles elles auront droit sont :

	Pour une dot.	Pour deux.
Après 5 années d'assurances.	5,000	10,000
Après 15 années	7,500	15,000

Celles qui se trouvent dans les âges compris dans ce paragraphe auront à payer, d'après le tarif suivant :

	Pour une dot de 5,000 r.	Pour deux.
Depuis 10 ans 1 jour à 15 ans	1,000	2,500
Depuis 15 ans 1 jour à 25.	1,500	3,500
Depuis 25 ans 1 jour à 30.	1,000	2,500
Depuis 30 ans 1 jour à 40.	800	2,000

Cette société s'étend aux quarante-neuf provinces d'Espagne, dans lesquelles elle a nommé ses commissaires.

D'après son contrat social, la société se réserve le droit d'établir d'autres assurances pour carrières ou professions littéraires, scientifiques ou industrielles, lorsqu'elle possédera les données qui doivent servir de base à ses opérations, et les tarifs concernant ces objets.

La société s'est constituée le 26 décembre 1845; ont été élus à l'unanimité, pour les charges de son administration, les personnes suivantes :

MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE ADMINISTRATIVE.

S. E. le duc de Montemar, comte d'Altamira ; M. François de las Barcenas; S. E. le comte de Torremuzquiz ; M. Bartolomé Santamarca ; S. E. M. J. Carratalá; M. Paul Collado; S. E. M. Antoine Gallego; M. Mariano Barrio; S. T. Y. M. Jean Quintana; M. Jean-Baptiste Reig; S. E. M. Santiago Otero; M. Joseph Romero Giner; S. E. le vicomte d'Armeria ; M. Antoine de Gamboa et Norigat; M. Pierre Lavigna.

DIRECTEURS. MM. Nazario Carriquiri, Mariano Carsi ; Antoine Vallecillo, fondateur.

GERANTS. MM. Michel Puche et Bautista.

SOUS-DIRECTEURS. MM. Jean Paul de Fuentes Corona, fondateur; Joseph Bitini, *idem*; François de P. Suazo, *idem*.

les idées et telle est la position favorable de cette entreprise au début des travaux qu'elle consacre aux agriculteurs. Secourir cette classe honnête, atténuer les peines de sa situation, consoler ses malheurs, protéger ses intérêts, procurer à ses enfants, à ses familles, un sort moins dur qui les mette à l'abri des ravages de l'usure et des horreurs de la misère : voilà les nobles projets de la CAISSE DE SECOURS AGRICOLES DE LA VIEILLE-CASTILLE. C'est dans ce champ paisible et tranquille qu'elle se propose de travailler avec le zèle le plus ardent, l'activité la plus infatigable et la constance la plus ferme. La morale, la bienfaisance, combinées avec l'utilité, tel sera l'inaltérable programme de ses opérations. Les résultats ne tarderont pas à répondre à ces promesses, et si, comme il faut l'espérer, un jour les laboureurs de la Vieille-Castille bénissent cette institution et la regardent comme un asile protecteur contre leurs infortunes et leurs calamités, alors les fondateurs de la CAISSE DE SECOURS AGRICOLES DE LA VIEILLE-CASTILLE auront obtenu la récompense qui est le but principal de leur ambition. »

Sous le titre de l'ISABELLE, *société philanthropique de secours mutuels*, une autre association vient encore de surgir dans notre capitale. L'assemblée directrice a bien voulu nous faire passer son règlement. Le but en est utile et moral au plus haut degré. Voici comment l'expose son digne président, M. le marquis de Mataflorida, dans cette lettre qu'il a daigné nous écrire :

« Nos désirs, dit-il, se bornent à contribuer, par tous les moyens possibles, à rendre meilleures les destinées de toutes les classes, à essuyer les larmes de tous les malheureux, à fournir les moyens, jusqu'à ce jour oubliés, de réaliser des transactions sociales de toutes sortes, pour assurer aux sociétaires l'avenir de leurs familles ou des objets de leurs affections, pour faciliter des ressources aux individus des deux sexes, afin de s'établir avec avantage; pour rembourser parfois, sans frais, ou, du moins, avec des frais insignifiants, au moyen d'une ou de deux inscriptions, de fortes quotités, à quelques créanciers ruinés ou réduits au désespoir par l'insolvabilité de leurs débiteurs; à moraliser le peuple, le conduisant, par son propre intérêt, à l'amour de l'ordre et de la paix;

à étouffer des haines et des dissensions domestiques, et surtout à contribuer à cette union si désirée et si nécessaire pour le bonheur de la patrie, l'union de tous ses enfants, en détruisant l'impression douloureuse des pertes passées, des malheurs présents, ou des pressentiments funestes, par la certitude de trouver une compensation infaillible et une puissante ressource contre des maux aussi cruels. »

Nous qui, en commençant l'histoire de Marie, déplorions la rareté des associations bienfaisantes, nous jouissons au fond de l'âme lorsque nous les voyons surgir sous de si flatteurs auspices, parce que nous sommes sûr que le pays en retirera d'immenses avantages.

Ce n'est donc pas ici que nous pourrions oublier les caisses d'épargne. Il est vrai que pour jouir des bénéfices qu'elles procurent, il faut commencer par avoir mis de côté une petite somme; mais cela ne diminue en rien les avantages qu'elles offrent à l'artisan économe. Il peut y déposer l'excédant du nécessaire, avec l'assurance que son capital augmentera sans risques, et qu'au jour du besoin il sera là pour y faire face.

En 1839, une *caisse d'épargne* fut établie à Madrid et donna d'excellents résultats. Plût au ciel qu'il en fût de même dans les capitales des provinces ! car, jusqu'à présent, on n'en compte que trois ou quatre dans tout le royaume, et il serait bon d'observer que le sort futur des classes ouvrières n'est pas tellement sûr et flatteur, qu'il faille mépriser ces éléments comme inutiles contre les conséquences de l'adversité.

Dans tous les pays civilisés, les *caisses d'épargne* ont produit de grands avantages, et l'*ouvrier* qui, une fois, en fait l'expérience, compare ses besoins avec sa journée, et se porte à l'épargne avec ardeur. Il se range, se moralise, et voilà un pas énorme vers la civilisation du peuple, parce que les mœurs s'épurent, l'amour du travail augmente, se propage, la fainéantise, le vagabondage deviennent rares, et les grands crimes disparaissent.

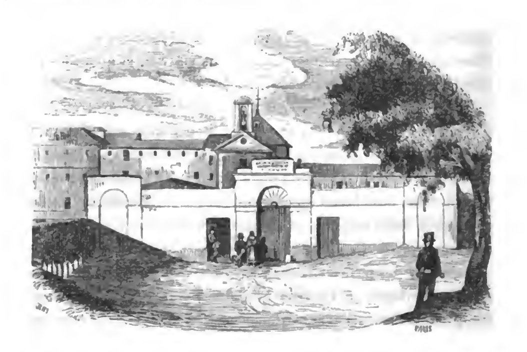
. . . .

Les habitants de Madrid, en général, sont bons et aimables; ils sont ordinairement précoces, et réunissent la connaissance des

choses de la vie à celles qu'ils puisent dans les écoles. Leur érudition n'est pas profonde, mais elle est agréable ; leur conversation est semée de saillies, de bons mots, et parfois de piquantes épigrammes. Ils brillent toujours par le bon ton et l'élégance de leur mise. Malgré l'appât bruyant de mille distractions, ils ont soin d'acquérir une instruction solide, et ils parlent de tout avec justesse ; leur parole facile, leur franchise, rendent leur commerce on ne peut plus agréable.

Enfin, les habitants de Madrid sont honnêtes, pleins d'honneur et très-charitables ; ils ne repoussent jamais les plaintes du pauvre, comme nous allons le prouver par le récit historique suivant.

Grâce au zèle infatigable de M. le marquis de Pontejos, alors corrégidor de Madrid, le 3 août 1834, un décret royal ordonna l'installation de l'asile de mendicité de Saint-Bernardin.



Au milieu des horreurs du choléra, on fit un appel à la charité individuelle des habitants de Madrid, et, quoique par une prévoyance sage on en eût borné le *maximum* à quatre réaux de villon, on obtint tout ce qu'il fallait pour la création et l'entretien de cet utile établissement.

Le 18 septembre de la même année, les mendiants entrèrent

dans cet asile de bienfaisance, et son importance matérielle, son influence morale, se sont accrues d'une manière étonnante depuis sa récente existence. Mais on dirait, aujourd'hui, qu'il est devenu un objet de mépris pour les hommes du pouvoir. Ceux qui nagent dans les richesses, peut-être mal acquises, n'ont que faire de s'occuper du malheureux qui souvent meurt de faim sur la borne d'une rue. On prodigue l'or pour récompenser l'apostasie, pour encourager la délation et même la calomnie la plus infâme; on le jette à pleines mains sur ceux qui vexent le peuple... et un établissement qui fournit d'immenses résultats moraux, qui contribue à la prospérité publique en soulageant les maux de l'humanité, se trouve tout à fait oublié par le gouvernement ! ! !

Mais le peuple de Madrid s'est jeté avec ardeur au-devant des misères du pauvre et de l'orphelin. Cela est noble, attendrissant, mais ce n'est pas assez pour que les charges de ce saint asile soient couvertes; et si le gouvernement ne lui tend une main protectrice, on verra bientôt crouler ce monument dont l'existence est devenue une nécessité, car son objet est de recueillir les pauvres qui quêtent dans les rues, de les moraliser et de les rendre utiles à la société.

. . . .

C'était dans ce triste refuge que la mère de Marie, Louise, la pauvre aveugle, pleurait avec ses enfants les malheurs qui frappaient sa famille. Anselme gémissait attaché au poteau de l'assassin... et Marie les croyait tous heureux ! Tandis que ces objets si chers à son cœur se consumaient dans les larmes et le désespoir, elle, entourée de faux brillants, recevait avec joie l'encens empoisonné de ses adorateurs !

Faisons connaître en peu de mots la cause qui amena Louise et ses enfants dans l'asile de Saint-Bernardin.

Le lecteur n'a pu oublier que les gages chétifs que le fils aîné, Manuel, gagnait comme ouvrier compositeur dans une imprimerie, étaient la seule ressource de cette malheureuse famille.

La perspicacité et les bonnes dispositions de ce charmant garçon lui attirèrent les bonnes grâces du maître; mais, en même

temps, elles éveillèrent les inquiétudes du prote pour son propre avenir, et il se laissa dominer par la plus lâche des passions. Poussé par la jalousie, il ne perdit pas une occasion de nuire au pauvre enfant, et parvint finalement à le perdre tout à fait dans l'opinion du chef même, qui, jusqu'alors, l'avait tant aimé. Pas de calomnie qu'il ne mît en jeu pour parvenir à ses fins, et lorsque le maître commençait déjà à regarder d'un mauvais œil le petit ouvrier, l'emprisonnement de son père facilita le triomphe de la méchanceté. Continuellement harcelé par son prote, l'imprimeur rougit de garder dans ses ateliers le fils d'un assassin, et le pauvre Manuel fut ignominieusement chassé.

Parvenus à ce point, et dénués de tout secours, la mère et ses trois enfants se décidèrent à abandonner leur triste réduit pour aller de porte en porte implorer la charité publique.

C'est à ne pas y croire! L'injustice des hommes peut conduire à ce degré d'infamie! Une famille honnête, modèle de la plus sublime vertu, sortant d'un malheur pour retomber dans un autre, tend la main à la charité publique pour obtenir un morceau de pain! Scandale inouï, résultat du coupable abandon dans lequel le gouvernement laisse les classes pauvres!

A voir le prix qu'obtiennent dans la société les artisans honnêtes, ne dirait-on pas que l'indigence est le plus grand de tous les crimes? Et l'on ne veut pas qu'elle produise la prostitution? Mais la misère est le germe le plus fécond de toutes les actions mauvaises; car les malheureux ne sont pas tous doués de la force d'âme que nous trouvons dans la famille d'Anselme : donc il faut que le gouvernement, qui veut moraliser les masses, commence par les mettre à l'abri du besoin, ainsi que sa propre dignité l'exige. N'oubliez jamais cette maxime incontestable : LES PEUPLES INDÉPENDANTS ET LIBRES NE SE RÉVOLTENT JAMAIS CONTRE LES GOUVERNEMENTS JUSTES ET PROTECTEURS QUI RENDENT HEUREUSES TOUTES LES CLASSES DE L'ÉTAT.

. . . .

. . . .

Vers les derniers jours d'avril, l'épouse et les enfants d'Anselme furent conduits à Saint-Bernardin, d'où l'on permettait à

Manuel de sortir de temps en temps pour aller chercher quelques nouvelles de son père.

Un jour, ce bon fils revint accompagné de l'un de ses frères, et, se jetant dans les bras de la pauvre aveugle, s'écria :

— Ma mère! ma mère! j'ai vu mon père! on l'a tiré aujourd'hui du secret, et j'ai pu l'embrasser; il m'a témoigné un si vif désir de vous voir!... Nous demanderons une permission, et ce soir même nous irons lui tenir compagnie... le voir... n'est-ce pas, ma bonne mère?



La pauvre aveugle avait les mains posées sur l'une des joues de son fils et couvrait son visage de baisers. Lorsque l'agitation qu'elle éprouvait se trouva un peu calmée, elle répondit :

— Oui... oh! oui, mon fils, nous irons... Hélas... le voir!... je ne le verrai pas, moi; Dieu le veut ainsi. Affreux supplice que celui d'une cécité éternelle!... Mais nous irons... on nous le permettra, n'est-ce pas, mes enfants? Du moins je le serrerai dans

mes bras, j'entendrai son accent consolateur... je saurai s'il me sera bientôt rendu... Hélas! il n'a déjà que trop souffert. Ici il vivra avec nous... et puis les gens de cette maison sont si bons, si humains!... Mais, dis-moi, mon fils, pourquoi différer cette joie?... pourquoi ne pas partir tout de suite?

— Vous avez raison, ma mère; je vais demander la permission aux supérieurs.

. . . .

La permission fut accordée sans la moindre difficulté, parce que la bonté de ces malheureuses gens avait captivé l'amour de tous ceux qui les connaissaient. Ce groupe intéressant sortit de Saint-Bernardin le 15 mai, jour de saint Isidore, patron de Madrid, à quatre heures du soir, et prit la route de la prison de Cour.

La figure de Louise, ainsi que celles de ses enfants, avait pris une teinte plus animée; leurs cœurs battaient d'espoir. Manuel prit les devants pour prévenir son père, et Louise resta avec les deux petits enfants, qui connaissaient la route à faire, puisqu'ils allaient très-souvent à la prison pour savoir des nouvelles de leur père. Ces enfants, tenant leur mère par la main, sautaient de joie... joie d'un moment que devaient étouffer des larmes amères!

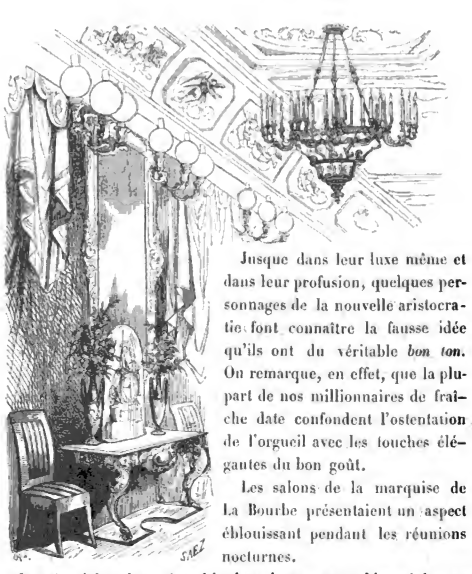
Un nouveau malheur fut cause que la pauvre aveugle se trouva de nouveau renfermée dans son triste asile, mourante, inanimée, et sans avoir pu embrasser son malheureux époux!!!

Rétrogradons jusqu'à la veille du jour de Saint-Isidore, et entrons dans la réunion de la marquise de La Bourbe.



CHAPITRE XII.

LE BON TON.



Jusque dans leur luxe même et dans leur profusion, quelques personnages de la nouvelle aristocratie font connaître la fausse idée qu'ils ont du véritable *bon ton.* On remarque, en effet, que la plupart de nos millionnaires de fraîche date confondent l'ostentation de l'orgueil avec les touches élégantes du bon goût.

Les salons de la marquise de La Bourbe présentaient un aspect éblouissant pendant les réunions nocturnes.

De très-riches draperies chinoises jaune mat et bleu zéphyr se croisaient sur les portes de luisant acajou. Les murs étaient tapissés en damas cramoisi capricieusement parsemé de fleurs, et

le pavé était également recouvert de magnifiques tapis. Les larges vitraux étaient cachés par de riches dentelles. Un superbe piano en ébène, à reliefs et griffes en argent, sculptés par le ciseau d'un habile artiste de Vienne, qui y avait tracé des guirlandes de fleurs entrelacées et soutenues par de charmants petits oiseaux, occupait une place privilégiée. De grands tableaux à l'huile, de l'excellente école vénitienne, placés dans des cadres dorés; de magnifiques vases de fleurs, symétriquement placés le long des murailles, sur des tables de marbre couvertes de pendules en or émaillées, et placées sur des socles en agate orientale; des sofas, des fauteuils recouverts en satin damasquiné, et finalement une immense profusion de meubles, de luxueux ornements, étaient éclairés par d'innombrables bougies de diverses nuances, placées dans des bras de cheminée et des lustres en cristal appendus au plafond. et portant de magnifiques couronnes en argent et en or. Des glaces de la plus grande dimension, adossées aux murs, répétaient à l'infini ce prodigieux amas d'ornements et de richesses.

La marquise, comme presque tous les parvenus, qui, nés dans la misère, se trouvent étourdis par la possession des richesses, croyait faire preuve de goût en accumulant tant de riches objets, sans s'apercevoir que par là elle ne faisait qu'étaler ses trésors et sa vanité. Elle ignorait que l'élégance et le bon ton se gardent bien de faire montre de meubles de prix que le premier riche ignorant, si tant est qu'il y ait des riches taxés d'ignorance, peut aisément acquérir; que le goût, la délicatesse, l'intelligence des possesseurs, doivent se révéler dans une distribution bien entendue, de même que l'élégance chez une belle femme ne consiste pas à être surchargée de dentelles, de soieries, de plumes, d'émeraudes et de rubis, mais bien à faire usage de ces atours avec discernement, avec grâce, avec ce goût exquis qu'on a si bien nommé coquetterie.

Dans l'un des trois salons qui renfermaient ce faste oriental, sans faire mention d'autant d'antichambres destinées à ces fainéants en livrée qui fumaient et buvaient à la santé des maîtres; dans l'un de ces salons on voyait de grands personnages jouer, comme de méprisables brelandiers, le fruit de leurs dilapidations

scandaleuses. C'est là qu'il était curieux d'observer ces hommes avides, jetant des yeux impatients sur les monceaux d'or convoités, et, groupés avec de vieilles coquettes édentées et pleines de morgue, donner un honteux spectacle des mœurs du grand monde.



Don Bonaventure Rognonet faisait le jeu, et l'agilité de ses doigts rappelait celle qu'on admire dans l'exécution brillante de Listz, le célèbre pianiste.

Il y avait des tables pour l'hombre, la bouillotte et l'écarté. Les joueurs d'hombre étaient généralement des maris d'un âge avancé, pleins de résignation et de mansuétude, et qui laissaient leurs jeunes épouses recevoir, dans un autre salon, les adorations des sigisbés. Parmi les hauts fonctionnaires amateurs de la

bouillotte, on remarquait, à son ardeur à jouer son reste, un ex-ministre des finances, accoutumé à tout risquer sans crainte.

Un ambassadeur étranger avait la palme à l'*écarté*. Habitué au commerce des rois, il avait toujours les mains pleines de leurs plus riches effigies, et désespérait ses adversaires par des voltes incroyables.

Mais quittons ce guêpier de filous décorés et transportons-nous dans un autre salon où de graves diplomates font de la politique.

—Dites donc, disait l'un, il paraît que l'ancien et le nouveau ministre viennent de se donner, devant toute l'Europe, le ridicule le plus complet.

— Rien n'y manque, dit un autre. Il eût mieux valu s'enfermer dans une chambre et se disputer la présidence à coups de... n'importe quoi, que d'aller sur le terrain pour en revenir tous deux tranquillement, les mains dans les poches.

— C'est effectivement une farce ridicule, ajouta un troisième personnage. Est-ce que des gens si haut placés doivent en venir là? Et puis, quand une affaire de ce genre est inévitable, il y a de la lâcheté à ce que l'un des combattants ne morde pas la poussière. Mais ce qui est plus cocasse encore, le voici : après une saleté pareille, non-seulement tous deux restent impunis, mais le nouveau venu obtient le fauteuil que laisse le démissionnaire; décidément la chose est certaine.

C'est par de telles discussions que les hommes d'État mettaient l'ordre dans les affaires d'Espagne et du monde entier, en se gorgeant de punch au milieu de tourbillons de fumée de cigare, et des cris et des toasts des dandys bruyants, à qui le bon ton ne défend pas certaines explosions burlesques qu'on appelle le *laisser-aller de l'ivrognerie* chez les bons bourgeois libéraux, tandis que, dans cette nouvelle hiérarchie, elles reçoivent la qualification d'*épanchements d'une gaieté spirituelle.*

Arrêtons-nous maintenant dans la section *érotique* présidée par la nouvelle mariée, madame Edwigis, marquise de la Crêtinière, temple où Marie brillait parmi les plus belles personnes auxquelles s'adressaient les hommages empressés des adorateurs.

Des femmes de quinze à quarante ans, de traits et de caractères

divers, mais toutes plus belles les unes que les autres ; blondes comme l'or ou aux cheveux noirs comme l'ébène ; ou blanches comme la neige sur une couche de roses, ou pâles et brunes ; grandes et fortes comme des matrones, ou petites avec les contours d'un amour ; robustes et voluptueusement arrondies, ou élancées comme des sylphides, et toutes couvertes de toilettes charmantes : tel était le personnel féminin de ce cercle galant. Mariée ou non mariée, chaque dame avait son galant de prédilection. Il faut dire cependant que, malgré ce lien apparent de si peu de durée, il semblait que les beaux adolescents se fissent un devoir d'aller à tour de rôle avec les vieilles dont l'invincible coquetterie résiste aux injures de l'âge, et qu'on voit si vigilantes à réparer leurs brèches au moyen de perruques, de faux mollets et de râteliers postiches.

Les jeunes céladons ne présentaient pas moins d'originalité. Pas un ne rappelait le type de ces honnêtes jeunes gens dont se compose la jeunesse de Madrid. Tout leur talent se bornait à une imitation ridicule des manières des autres pays. Ils parlaient tous avec une pédanterie insupportable ; et chaque parole était une balourdise, chaque idée une absurdité. Ils vantaient avec emphase les mœurs de Paris, de Londres, de Saint-Pétersbourg, et témoignaient de leur crasse ignorance sur celles de leur pays ; quand par hasard ils en parlaient, c'était pour les tourner en ridicule avec d'insolents sarcasmes. Nos lecteurs n'en seront point étonnés lorsque nous leur aurons dit que l'on trouve dans Madrid des maisons dont les maîtres sont ce qu'il y a de plus espagnol, et qui cependant ne reçoivent dans leurs réunions que des gens sachant le français, et vont jusqu'à les obliger à ne se servir que de cette langue. A vrai dire, il n'y aurait pas de mal, s'il ne s'agissait que de s'exercer à parler cet idiome, car alors on pourrait considérer la réunion comme une espèce d'académie ; mais ce n'est pas du tout cela : ces êtres, aussi ridicules que niais, se réunissent tout bonnement pour parodier une *soirée* parisienne, dans laquelle on écorche impitoyablement le français pour fronder tout ce qui est espagnol. Il est vraiment fâcheux que ces charmants chérubins ne se soient pas trouvés dans leurs berceaux lorsque la moutarde monta au nez du roi Hérode : une

bonne rafle sur tant de nigauds eût été très-profitable pour la civilisation de l'Espagne.

Poussés par le gaz des boissons, ces lions de la marquise parlaient aux dames avec une audace démesurée, et ces bonnes déesses, loin de s'en scandaliser, applaudissaient leurs grossières saillies, et parfois même les honoraient de réponses du même goût.

Cependant, Marie ne pensait pas que sa vertu fût en danger dans ces lieux d'absurdités et de perdition : elle jugeait du cœur des autres par le sien. Les leçons de la marquise de La Bourbe, insinuées jésuitiquement, avaient produit en elle un effet surprenant. Marie trouvait tout ce qu'elle voyait là très-conciliable avec la vertu qu'elle aimait, et, en peu de jours, elle s'était follement éprise des amusements et des plaisirs dont elle était entourée. Elle faisait des progrès rapides dans la danse, le spectacle la ravissait, et elle écoutait avec complaisance les propos d'amour qu'on lui débitait. Au milieu de tant de jouissances, le souvenir de son premier amant s'était bien affaibli, et, quoiqu'elle ne quittât jamais le médaillon qui renfermait son portrait, le temps, la facilité de le regarder à chaque instant, la certitude de sa mort, et l'aimable sollicitude d'un autre adorateur non moins beau, quoique plus âgé, ce qui souriait à la réflexion de la jeune fille, qui en tirait la conséquence de plus de solidité dans les sentiments, jetaient son esprit dans de pénibles hésitations. « Don Louis est mort, se disait-elle ; je l'eusse fidèlement aimé, puisque j'aime encore sa mémoire, — et à ces mots elle essuyait une larme ; — mais il n'existe plus, je ne puis lui appartenir, et lorsqu'un autre me parle sincèrement d'amour, quand je le vois souffrir de mes refus... oh ! il y a bien de la cruauté à lui résister ! » Telles étaient à peu près les réflexions de Marie depuis que le baron du Lac lui faisait la cour. Cependant, elle ne pouvait se résoudre à lui donner de l'espoir... Un remords secret amortissait cette flamme naissante.

Il ne serait pas facile, ou plutôt il serait impossible de donner une idée exacte des attraits de Marie, qui avait alors toute la beauté d'une fleur épanouie offrant aux rayons du

jour ses couleurs virginales. Sa figure enchanteresse semblait voilée par une teinte de douceur et de bonté. Il suffisait de la voir une fois pour se sentir touché de son ineffable amabilité. Elle se montrait sensible aux flatteries de ses adulateurs, mais sans en paraître plus fière. Ne connaissant ni malice ni duplicité, elle ne faisait pas de différence entre l'adulation et la sympathie, et voilà pourquoi elle prêtait foi aux funestes louanges du baron du Lac.

Cet homme était âgé d'à peu près trente-huit ans; mais l'agrément de ses traits, sa taille svelte et petite, sa mise toujours d'une exquise élégance, lui donnaient un air de jeunesse qui démentait l'attestation de son extrait baptistaire.

Des cheveux noirs et frisés ombrageaient son front majestueux; son regard était hardi, mais plein de douceur, et son fin sourire découvrait, sous une épaisse et noire moustache, deux charmantes rangées de dents toutes petites et délicieusement émaillées. Sa toilette était simple : col de satin noir à pans, avec deux épingles en brillants, réunies par une chaînette en or; gilet de piqué blanc, formant contraste avec un binocle écaille et or suspendu par un ruban noir, et servant de jouet à la main droite, tandis que le pouce de la gauche s'appuyait sur l'échancrure du gilet. Son frac était bleu, à boutons dorés, et son pantalon collant tombait avec grâce sur sa chaussure vernie qui couvrait un très-petit pied. Des gants paille très-serrés dessinaient parfaitement la belle forme de ses doigts, et laissaient voir les ongles saillants comme s'ils eussent été nus.

Le baron du Lac se montrait à chaque instant plus épris de Marie, et, dans le tableau que nous ébauchons, il se trouvait auprès d'elle, appuyé avec grâce sur l'angle d'une console.

— Vous êtes aussi ravissante que cruelle, lui disait-il d'une voix émue; tous sont plus heureux que moi. Regardez autour de nous... que d'amants fortunés!... Et vous pourtant...

— Mon Dieu! monsieur le baron, parlons d'autre chose, répondait Marie, qui ne savait comment cacher son trouble, parce que les paroles de cet homme avaient pour elle un charme irrésistible, bien que le souvenir de ses premières amours luttât con-

tre le désir qu'elle avait de ne pas se montrer insensible à une passion qu'elle croyait vertueuse et sincère.

Le baron était trop habile en intrigues d'amour pour ne pas connaître l'effet de ses paroles, et, en conquérant expérimenté, il se contentait de gagner pas à pas le terrain. Il savait par expérience que, pour obtenir les faveurs d'une femme, il ne faut pas trop la prier, et que certaine froideur prudente est souvent plus efficace que la lourdeur monotone d'un amant langoureux.

— Vous dites bien, belle Marie, parlons d'autre chose. Pardonnez-moi de vous avoir fatiguée de mes impertinences, s'écria-t-il avec une apparente sensibilité, je suis fou ! Votre cœur est sans doute épris d'un autre plus jeune... possédant plus d'attraits que moi, hélas ! qui suis dépourvu de tout... Mais soyez sûre, Marie, qu'il ne pourra jamais vous aimer autant que je vous aime.

—Je ne sais que vous répondre, monsieur le baron, vos paroles



me font mal, répliqua Marie, baissant les yeux et effeuillant machinalement une rose qu'elle tenait entre les doigts.

— Dites plutôt que cet entretien vous fatigue, reprit le baron. Pardonnez-moi, je tâcherai de me résigner à mon malheur.

Ces mots furent suivis d'un moment de silence.

—Allez-vous demain à Saint-Isidore? demanda Marie au baron, d'un ton charmant.

— Mon Dieu! mademoiselle, il n'y a que la populace qui se porte à pareille fête.

— Qu'est-ce que cela fait? Vous irez pourtant?

— Pourquoi faire?

— C'est drôle! Edwigis, par la même raison que vous venez de dire, ne voulait pas que nous y allassions; mais ma bonne tante a décidé qu'au lieu d'aller ailleurs, nous commencerions notre promenade de meilleure heure, et que nous irions à la fête.

— Et à quelle heure sortent ces dames?

— De quatre à cinq heures du soir, d'après ce qu'a dit ma tante. Mais, puisque vous n'irez pas, à quoi bon cette question?

— Lorsque je sais que vous y allez, pourrais-je rester dans Madrid?

— C'est-à-dire... que vous irez?

— Je vous le jure! Et vous, aimerez-vous à m'y voir?

— C'est naturel : on aime toujours à voir ses amis.

— Ah! vous me placez dans la foule de vos amis! Il n'y a pas de quoi être fier.

— Mais, monsieur, dans le nombre il y a toujours quelqu'un de préféré.

— Marie! serait-il possible?

— J'en ai trop dit, monsieur le baron, et s'il est vrai que vous m'aimiez, j'espère que maintenant vous n'aurez plus à vous plaindre.

— Me plaindre, moi, Marie! s'écria le baron dans le ravissement, c'est-à-dire que je suis fou de joie. Le doux espoir dont vous remplissez mon cœur me rend la vie, et si je puis un jour porter le titre de votre époux, je me croirai le plus heureux des hommes.

Dans ce moment, la marquise de La Bourbe parut à la porte du salon, fit signe à Marie de s'approcher, et puis lui dit à l'oreille :

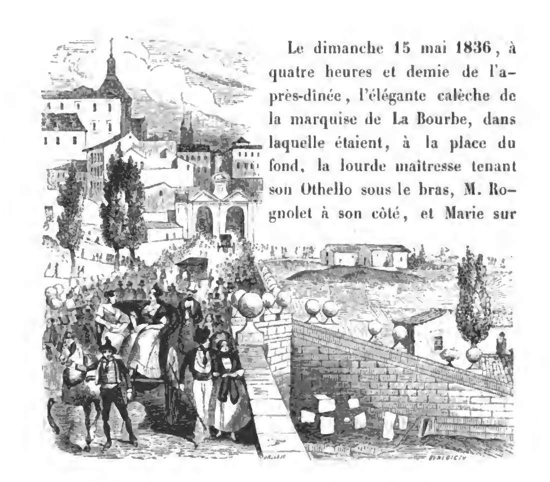
— Ma fille, je te préviens que cet homme est... marié.

Marie frémit... Sa flamme naissante, en découvrant la perfidie du monstre qui la trompait, se changea subitement en implacable haine.



CHAPITRE XIII.

MADRID AUX CHAMPS.



Le dimanche 15 mai 1836, à quatre heures et demie de l'après-dînée, l'élégante calèche de la marquise de La Bourbe, dans laquelle étaient, à la place du fond, la lourde maîtresse tenant son Othello sous le bras, M. Rognolet à son côté, et Marie sur

le devant, descendait, au trop de deux fortes juments normandes, la rue *de la Montera;* elle trouva le passage intercepté, dans les rues des Charrettes et de la Conception Jéronyme, par les troupes de la garnison, qui revenaient d'une revue, et alors elle fut forcée de prendre la rue de la Paix. Comme elle traversait rapidement la petite place de *Legna,* pour prendre ensuite celle de Sainte-Croix, afin de gagner la rue Impériale, il arriva un de ces lamentables accidents qui se répètent si souvent dans Madrid, parce qu'il semble que la sévérité de la justice ne peut atteindre les classes élevées.

Les malheurs causés par les voitures, qui renversent les piétons sur le pavé des rues, sont si fréquents, que la presse périodique a maintes fois porté plainte contre ces monstrueux abus; mais nulle mesure n'a été prise pour les prévenir, et à peine si un jour se passe sans que quelque famille ait à déplorer une catastrophe de ce genre.

Nous sommes les premiers à reconnaître à chacun le droit de se faire voiturer. Dans tout pays civilisé le luxe est consenti et protégé; mais cela n'autorise pas la supériorité outrageante que les gens à voiture s'arrogent sur les modestes piétons. Le *Gare* brutal d'un cocher aviné ne suffit pas. Non. S'il existait en Espagne une véritable police, on forcerait les voitures à s'arrêter devant une foule ou un groupe quelconque, respectant ainsi les masses du peuple, qui a, dans tous les cas, une valeur bien supérieure à celle de certains personnages altiers, malgré leurs décorations et leurs broderies.

De même, il ne faudrait pas permettre le long trot aux voitures à travers les rues de la ville. A quoi servent le cri du cocher et le claquement de son fouet, lorsqu'un pauvre paralytique traverse péniblement la rue, ou qu'un groupe d'enfants distraits s'y amuse, ou qu'un sourd ou un vieillard, qui ne peuvent se garer, cheminent avec la lenteur qui leur est naturelle? Le cocher croit avoir tout fait quand il a adressé aux passants le grossier avertissement qu'il emploie pour se faire obéir de ses chevaux, et il demande aux uns la même obéissance qu'il obtient des autres. C'est dégradant, c'est insupportable... Et pourtant

si la personne avertie ne s'est pas rangée, quand même elle n'aurait pas entendu le cri du phaéton barbare, la voiture poursuit sa course, et si quelque malheureux a été victime d'une pareille brutalité, le cocher reste dans l'impunité, et le maître de la voiture, qu'on devrait regarder comme complice de l'assassinat, n'en est pas le moins du monde inquiété.

Il faut louer le zèle de ceux qui, pouvant, par leur aisance, posséder un équipage, connaissent cependant le respect que l'on doit à l'immense majorité du peuple, qui n'a pas le moyen de se faire traîner en voiture; mais rien de plus irritant que l'insolent orgueil de ceux qui pensent que le pauvre doit être soumis à la voix de leurs laquais. L'outrage que fait leur luxe à la pauvreté des classes prolétaires ne leur suffit pas; il faut encore que tout le monde ouvre les rangs pour leur laisser un libre passage, sous peine de se faire écraser par leurs somptueux carrosses! C'est ainsi que, tous les jours, on voit de ces assassinats dont les auteurs restent impunis, parce que ce sont des assassins à voiture.

. . . .

Au moment de traverser à la course la petite place de Sainte-Croix, la calèche de la marquise de La Bourbe jeta sur le pavé une pauvre femme qui tenait par la main deux petits enfants. Ceux-ci se sauvèrent; mais la femme était aveugle; elle tomba, et fut tellement foulée qu'elle resta évanouie sur le pavé... et comme morte.

Dans cette malheureuse, le lecteur n'a pas manqué de reconnaître la mère de Marie. Quelques personnes charitables reconnurent à sa mise qu'elle appartenait à l'asile de Saint-Bernardin, où elle fut aussitôt transportée presque inanimée.

Il ne restait à la pauvre Louise que deux minutes de chemin pour parvenir à la prison; et lorsqu'elle espérait que la présence d'un tendre époux, dont elle était depuis si longtemps privée, allait donner à son cœur un instant de joie et ranimer son courage pour supporter ses souffrances... lorsqu'elle se flattait d'apprendre de la bouche même de l'homme qu'elle adorait l'état d'une cause criminelle qui, selon elle, ne pouvait avoir un résultat funeste, puisqu'elle était sûre de l'innocence de son An-

selme... lorsqu'il ne fallait plus qu'un instant pour reposer sa tête sur le cœur bien-aimé... une nouvelle infortune, plus affreuse que toutes celles qui jusqu'alors avaient torturé cette sainte femme, lui arrachait, presque avec la vie, ses douces espérances, ses chères illusions! Brutalement heurtée, comme nous venons de le dire, elle tomba sur les dalles, où elle fut roulée, piétinée par les juments fougueuses qui portaient... qui?... sa propre fille... le plus cher objet de son cœur... et il faut attribuer à un prodige de la Providence, qu'en la relevant on n'ait pas relevé un cadavre. La malheureuse respirait encore, mais c'était à peine si elle donnait d'autres signes de vie. On lui prodigua tous les secours que réclamait son état; mais les symptômes étaient désespérants. La pauvre aveugle ne put recouvrer la parole ni la connaissance... son visage était couvert d'une teinte mortelle.

Déchirant contraste!... Tandis que, dans un élégant carrosse, la fille courait à la fête, contente et joyeuse... la mère, sans vie, placée sur un misérable brancard, était portée par deux manœuvres à l'asile de la mendicité!

Cette catastrophe ne fut remarquée d'aucun des personnages de la calèche, tant fut grande la rapidité avec laquelle le cocher s'éloigna de cette scène déchirante. Il prit la porte de Tolède, pour courir à la prairie de Saint-Isidore et rentrer dans Madrid par la porte de Ségovie, selon les ordres qu'on lui avait donnés.

Le jour de la Saint-Isidore, le peuple de Madrid, excepté les êtres ridicules qui se glorifient de n'en pas faire partie, se livre au joyeux pèlerinage du saint patron.

Les historiens racontent qu'Isabelle, épouse de l'empereur Charles V, fonda, en 1528, sur les bords du Mançanarès, l'ermitage du saint patron de Madrid, en action de grâces du rétablissement de la santé de son fils Philippe. Ce jeune prince fut, en effet, guéri par l'eau d'une source voisine que, dans le temps des miracles, le brave homme de saint, qui était laboureur, fit jaillir d'un coup de sa pioche, parce que son maître avait soif. En 1724, le marquis de Valero fit élever à ses frais la sainte chapelle. Tout près de l'ermitage se trouve un cimetière.

Misère humaine! chétive *petitesse* des *grands*, qui portent leur

orgueil au delà du tombeau! Dans ce cimetière, les personnages d'une classe élevée peuvent seuls être enterrés... Même lorsque, rongés par le ver immonde, ils ne sont plus qu'une fétide poussière, ou, pour mieux dire, même lorsqu'ils ne sont plus rien, ils craignent encore qu'on les confonde avec le peuple; leur vanité va jusqu'à ce point! Cette hauteur insensée, cette orgueilleuse ignorance, ne mérite qu'un regard de mépris, un sourire de pitié.

Tout l'emplacement qui se trouve entre cette colline et Madrid offrait un tableau de la plus étonnante animation. On eût dit que la capitale entière de l'Espagne s'était déplacée en foule pour aller boire l'eau qui guérit le prince don Philippe. C'est qu'en effet on buvait beaucoup; mais l'eau merveilleuse était ce dont on buvait le moins.

Au son de ses joyeuses clochettes, le léger tilbury populaire appelé calasin, avec deux gentilles manolas qui, partout sur son passage, répandaient la grâce espagnole, se croisait avec la berline à colliers, qui, rapide comme la vapeur, revenait chercher une nouvelle charge. Alors on ne nous avait pas encore envoyé de l'autre côté des Pyrénées le lourd omnibus, et, par conséquent, les voitures que l'on désignait par le nom de *simons* faisaient une grande moisson le jour de cette fête.

Les uns, en petite veste, cravate à bague, chapeau à larges bords, favoris arrondis, se présentaient sur des bidets pavoisés; d'autres, en paletot et chapeau blanc, faisaient regimber leurs superbes coursiers; celui-ci chevauchait sur un mulet rétif, celui-là se pavanait sur une chétive rossinante. La foule des piétons se portait de préférence du côté du pont de Ségovie; les boutiques ambulantes de viandes rôties, de figues, raisins secs, biscuits et beignets, se mêlaient aux collections de petits saints et de clochettes en terre cuite, et occupaient ensemble les deux bords de la grande allée; mille magasins improvisés, et jusqu'à des auberges en plein vent, pourvoyaient de friandises et de mets exquis cette bruyante et joyeuse multitude, qui peuplait déjà toutes les routes, couronnait toutes les éminences, et répondait au loin dans la prairie aux groupes bachiques, où la gaieté était portée au plus haut degré.

O grand saint Isidore le laboureur! il n'y avait que vous qui, par un miracle tel que celui de la fontaine, pussiez, au moins une fois par an, obtenir qu'en Espagne l'égalité ne fût pas un mensonge.

En effet, dans cette vaste plaine, il n'y avait alors ni prérogatives ni différences; tout le beau idéal d'une république primitive se retrouvait dans la joie fraternelle qui brillait sur les figures des habitants de cette colonie éphémère. La fatigante étiquette des cours en était bannie; le frac était confondu avec la petite veste, le châle avec la mantille de la manola. On ne distinguait ni l'âge ni le sexe... Jeunes et vieux ne formaient qu'une seule famille; mais une famille sans marâtres ni belles-filles, une famille dont les membres, tous joyeux, tous bien ensemble, couraient, chantaient, sautaient, s'embrassaient, s'enivraient d'un enthousiasme frénétique, aux sons bizarres du tambour de basque,



des castagnettes, des guitares et des mandolines. Les flacons bachiques volaient à la ronde sans relâche, et, grâce aux libations

continuelles, la folle allégresse fermentait dans les esprits de cette foule insatiable, livrée à toutes les jouissances.

Ici un groupe de plaisants *manolos* relance un couple gracieux qui danse le voluptueux *fandango* au son de la piquante mandoline ; là une troupe de bruyants *calicots*, en manches de chemise, le foulard des Indes en écharpe, jouent au *saute-mouton*, s'élançant les uns par-dessus les autres comme des gamins; plus loin, des hommes, déjà respectables par l'âge, imitent un combat de taureaux, courant un gros mari dont la chère moitié a une réputation équivoque. Mais l'attention des cœurs sensibles aux délices gastronomiques est plus fortement attirée par le succulent spectacle qui s'apprête entre les peupliers gigantesques qui semblent mesurer la distance des cieux à la terre, tout en ombrageant les bords frais et riants du Mançanarès.

Tout près de trois énormes casseroles en cuivre rougeâtre, dont l'une contenait deux magnifiques lièvres à l'étuvée, l'autre du jambon au riz, et la troisième des tripes avec du saucisson d'Estramadure, flanqué de plus de *cornichons* qu'on n'en trouve dans l'antichambre du chef politique de Madrid ; tout près, disons-nous, de cette ravissante perspective, dansait une multitude d'individus des deux sexes et de tout âge, attendant avec impatience l'instant de consommer le grand sacrifice, c'est-à-dire l'instant où les victimes seraient prêtes.

Ces trois casseroles monstres représentaient trois locomotives, dont les tubes, formés par les colonnes de fumée odoriférante, embaumaient l'atmosphère d'un parfum si provocant, qu'il n'y avait pas d'individu bien organisé qui ne dût se pâmer de désir.

A peine le signal des hostilités fut-il donné, que ces trois forteresses, qu'on avait crues inexpugnables, furent prises d'assaut et la garnison passée au fil du couteau, sans qu'il restât un seul débris de lièvre, de tripes ou de jambon, et tout cela au milieu d'un hourra universel. Les jattes de vin circulaient par toute la ligne, à l'instar des patrouilles nocturnes, et une énorme gourde de délicieux *Carignena* représentait le chef militaire faisant l'inspection des postes et recevant les honneurs dus à une autorité si dis-

tinguée. Le succulent butin partagé entre les assiégeants, l'ivresse du triomphe mit le comble à la joie qui pétillait sur toutes les figures, dont l'aspect ravissant ne pouvait se comparer qu'à celui du tableau des Bacchanales de Velazquez. Il semblait que tous les assistants se fussent identifiés avec le suave Melendez, pour s'écrier avec lui :

Donnez, donnez ce verre :
Un coup veut cent seconds ;
La soif mon gosier serre,
Du cœur je sens les bonds.
Point de lésinerie,
Et quoique chancelants,
Amis, jusqu'à la lie
Buvons en bons enfants [1].

On peut dire que, vers le milieu de la soirée, on n'aurait pas trouvé, dans cette vaste enceinte, un seul individu qui n'eût rougi jusqu'au blanc des yeux de ne pas se trouver placé sous la bannière de Bacchus.

Pendant que cette immense réunion était dans cet état de bruyante hilarité, la calèche de la marquise de La Bourbe faisait sa promenade projetée. Marie, il est vrai, se plaisait à voir les élans de joie de tant de braves gens, admirait leur franchise et leurs gais propos, si différents des politesses affectées qu'elle trouvait tous les jours chez les courtisans; mais un sentiment mélancolique pesait sur son cœur; son esprit était préoccupé.

En traversant le pont de Ségovie, un beau cavalier, placé sur un coursier fougueux, voulut saluer la belle Marie; le geste qu'il fit à cette occasion épouvanta l'animal, qui, après un saut de mouton, s'enfuit le mors aux dents.

C'était le baron du Lac. Marie, se rappelant sa perfidie, n'avait pas répondu à son salut; mais le saut du cheval, le danger que

[1] Voici l'original, impossible à rendre avec sa grâce inimitable :

Venga, venga el vaso,
que un sorbo otro llama;
mi pecho se inflama,
y muero de sed.

Nadie sea escaso,
ni aunque esté caido
se dé por rendido...
Amigos, bebed.

courait le cavalier, secouèrent son cœur, et elle poussa un cri de frayeur.

Alors la marquise s'écria :

—Comment, tu prends encore de l'intérêt à cet homme ! Tâche de l'oublier pour toujours, ma fille : c'est un homme marié et de mauvaise conduite. Tu ne tarderas pas à voir le seul homme qui te convienne, l'homme qui ne vit que pour toi, qui n'aspire qu'à te rendre heureuse, et qui n'aime et n'aimera jamais d'autre femme que toi dans le monde.

— Que dites-vous, madame? répondit Marie, surprise d'une pareille nouvelle; il est un homme qui m'aime? Ne puis-je savoir qui c'est?

— C'est un secret que je ne dirai qu'à toi, quand il en sera temps. En attendant, ma fille, amuse-toi beaucoup.

Puis, se tournant du côté de M. Rognonet, elle ajouta :

— Est-ce que la course des taureaux a lieu demain?

— Vous parlez de celle des amateurs?... demain, sans faute. J'aurais mis de grand cœur des banderoles, mais vous ne voulez pas... Il a fallu me faire remplacer par le comte de Maison-Verte. Le marquis de Bellaflor en sera la première épée. Oh ! c'est un excellent jouteur... le meilleur élève de Montès.

— Mais Montès joutera aussi? demanda la marquise.

— Certainement, répondit le jeune homme. Il n'y a que trois amateurs ; le reste, ce sont des professeurs. Sevilla et Hormigo tiennent les piques. On a annoncé que Montès exécutera le saut du crochet. Comme ce spectacle est au profit des pauvres de Saint-Bernardin, on fait tout pour attirer du monde.

— C'est très-louable, et il ne faut pas y manquer. Moi, j'adore les taureaux.

La marquise disait vrai. La mère Nicolas avait une passion pour tout ce qui pouvait lui rappeler ses anciennes prouesses ; car, loin de rougir de son origine, ce souvenir lui faisait trouver plus d'orgueil dans l'élévation de sa position actuelle.

— M. Rognonet nous accompagnera, et nous irons ensemble, n'est-ce pas, Marie? ajouta la marquise, touchant doucement du dos de la main droite le menton de sa fictive nièce.

— Oui, ma bonne tante, j'irai partout où vous voudrez, répondit l'innocente jeune fille avec une douceur céleste.

Un plaisir n'était pas encore épuisé que déjà l'on en préparait un autre ; et tandis que la vie de l'imprévoyante vierge s'écoulait dans les délices, il se passait ailleurs une scène funèbre que nous allons raconter dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XIV.

LES EXHORTATIONS.



Dans un étroit dortoir de Saint-Bernardin se trouvait une modeste, mais très-propre couchette. La pâle lumière d'une lampe se projetait sur un objet sinistre : c'était une femme couchée sur un drap de toile grossière ; sa figure était cadavéreuse. Immobile, les lèvres livides, entr'ouvertes, on l'eût crue morte, sans le bruit de son haleine agitée. Un prêtre, tenant un crucifix, adressait à la mourante les exhortations dernières.

Sur une petite table en bois blanc on voyait des compresses, une tasse, une carafe, et un verre enveloppé d'un morceau de papier, et posé sur une assiette qui contenait une cuiller. Près de l'assiette il y avait de petits cornets qui semblaient contenir quelque poudre. Tous ces objets renfermaient des médicaments.

On respirait là cet air désagréable et malsain qui règne toujours

dans les demeures habitées par plusieurs personnes gravement malades.

Le silence était profond et solennel, interrompu seulement, à de longs intervalles, par les violentes bouffées d'un terrible vent d'aval, qui, bien que la seule croisée de la chambre se trouvât hermétiquement fermée, ballottait légèrement les portes, agitait la flamme de la lampe en lui donnant des directions différentes, et semblait faire voltiger des ombres mystérieuses dans ce séjour de mort. Par instants, ce vent devenait tempêtueux et faisait entendre des sifflement horribles qui se confondaient avec le retentissement du tonnerre, et aussitôt une grêle épouvantable bondissait sur les carreaux de la croisée; la lueur de la foudre serpentant à travers les crevasses, le triste cri du hibou, et l'aboiement de détresse d'un dogue réclamant un abri contre la tempête, rendaient plus effrayant encore ce désordre momentané des éléments.

Cependant, comme si les bruits de l'ouragan n'eussent pas suffi pour rompre le silence de cet asile des malades, le prêtre, prenant de sa main droite la croix sacrée, approcha son visage rebondi de la face livide de la femme mourante, la regarda d'un air affligé et poussa des cris de désespoir.

Le calme qui régnait chaque fois que les éléments suspendaient leur lutte furieuse, était le calme du tombeau, le silence de la mort, uniquement troublé par le râle de la femme à l'agonie, qui semblait être le dernier effort de l'âme pour se dégager de son enveloppe terrestre. Mais ces moments silencieux étaient bien courts : le prêtre en profitait pour torturer de ses exhortations furibondes le faible esprit de la mourante, dans laquelle le lecteur a certainement reconnu la pauvre aveugle, l'épouse d'Anselme. On avait éloigné d'elle ses petits enfants, qui pleuraient à chaudes larmes l'état désespéré de leur malheureuse mère.

—Pécheresse misérable! s'écriait le prêtre enluminé, tu touches à ta dernière heure; oublie, oublie à jamais les plaisirs et les vanités de ce monde trompeur; mets à profit le peu d'instants qui te restent pour implorer la miséricorde de ce Dieu que tu as si lâchement offensé. Il n'y a plus rien pour toi ici-bas : un repentir sincère peut seul te sauver de l'éternel supplice des enfers... Ta

vie touche à son terme, malheureuse créature... demande pardon à Dieu... l'heure de l'expiation a sonné. Dieu est juste... pense à l'énormité de tes fautes, de tes péchés... implore la grâce divine... Dieu te l'accordera... le purgatoire attend déjà cette âme impure, qui sera, dans un instant, séparée de ce corps immonde... Les peines du purgatoire sont terribles, mais elles purifieront ton âme et lui permettront de voler au séjour des anges... Pleure, imprévoyante pécheresse, pleure, et repens-toi des égarements de ta conduite... Les offenses que tu as faites au Sauveur divin sont grandes... les peines réservées à ton âme, pour te rendre digne de contempler la face du Seigneur, sont grandes aussi... Malheur à toi, si tu ne peux obtenir ta grâce!... tu tomberas dans l'horrible séjour de la flamme éternelle, et tous les malins esprits t'y feront souffrir les plus affreux martyres... tes supplices seront horribles, et le terme n'en arrivera jamais... Malheur à toi!... malheur à toi!

Telle est l'éloquence avec laquelle le prêtre espagnol vient en aide au malheureux qui se débat dans les étreintes de la mort. Le ton aigre et menaçant avec lequel, dans la ferveur de son saint enthousiasme, le ministre sacré faisait ces exhortations, étourdissait et effrayait l'esprit affaissé de la patiente. Lors même que son état n'eût pas été si désespéré, ces hurlements furibonds, les menaces de l'enfer, la peur des peines terribles du purgatoire, auraient suffi, non-seulement à aggraver les maux de cette femme épuisée, mais même à porter le dernier coup à l'homme de l'esprit le plus fort.

Ce système d'exhortations est intolérable. Nous l'avons entendu réprouver par des ecclésiastiques vénérables; car, heureusement, les bons ministres de l'autel ne sont pas rares. Rien de plus doux, rien de plus consolant qu'une voix bienfaisante et paternelle, présage de la miséricorde céleste, répandant avec onction dans le cœur ulcéré d'un malade les salutaires paroles de Jésus-Christ, paroles pleines de grâces et de charité, qui tranquillisent le malade et contribuent bien souvent à rétablir sa santé.

Si un prêtre prudent disait, par exemple, au moribond : « Mon fils, il ne faut pas se livrer au désespoir; qui sait ce que la Provi-

dence peut faire encore?... Mais, lors même que Dieu voudrait t'appeler à lui, quel plus grand bonheur, mon fils, que celui de se trouver dans ses bras? car Dieu tend toujours sa main bienfaisante et accorde une grâce complète au pécheur repentant... et toi, tu es sans doute repentant. Dieu est bon, juste, clément; il n'a pas les mesquines passions des hommes, il ne connaît pas la haine, la rancune, la vengeance, et il pardonne aisément lorsque le repentir est sincère. Ce monde est un sentier hérissé d'épines, qui, de malheur en malheur, nous conduit à la mort; mais la mort, pour l'homme de bien, est le terme de toutes les souffrances, de tous les maux cuisants; Dieu l'attend, entouré de sa gloire éternelle, pour lui donner la couronne qu'il accorde toujours à la vertu... Confiance en Dieu, mon fils... confiance en Dieu! »
Si, disons-nous, des paroles comme celles-ci sortaient avec onction de la bouche du prêtre, ne feraient-elles pas un tout autre effet sur l'esprit du malade, que ces hurlements épouvantables avec lesquels, si souvent, on l'étourdit et l'assassine? Nous ne croyons pas que cela puisse être contesté.

Le médecin de cet asile de pauvreté était de notre avis, car, dès qu'il entendit les exhortations que le prêtre adressait à la malade, il manifesta l'intention de l'éloigner sur un prétexte quelconque.

— Comment va la malade? demanda-t-il à voix basse.

— Elle est à l'agonie, répondit le prêtre d'un ton naturel et avec le plus grand sang-froid.

— Parlons bas, reprit le docteur, car, dans des cas pareils, le moindre bruit accélère la mort.

— Qu'est-ce que cela fait... quand il n'y a plus d'espoir? dit le prêtre.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, répliqua, toujours à voix basse, le médecin; et, sur la pointe des pieds, il s'approcha doucement de la table, y prit un bougeoir, l'alluma à la lampe, et s'en vint au lit de la malade. Il l'observa attentivement, lui tâta le pouls, et, après lui avoir posé le revers de la main sur le sommet du nez, il ajouta : Mauvais signe! il est glacé. Faisons une dernière épreuve.

Alors il revint à la table, prit la carafe, et versa quelques gouttes de son contenu dans la cuiller ; ensuite il y ajouta d'autres gouttes du médicament qui était dans le verre, et alla faire prendre le tout à la malade.

La malheureuse fit un grand effort pour avaler cette potion, et puis resta immobile et sans haleine.

Le médecin pâlit, et reporta vivement sa main sur le pouls. Après un instant de silence, il dit d'un ton solennel :



— Monsieur, vous pouvez vous retirer... les exhortations sont désormais inutiles.

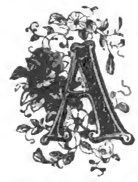
. . . .

Le calme le plus profond avait succédé à l'effrayante tempête ; les oiseaux saluaient l'aube d'un jour qui s'annonçait pur et serein.



CHAPITRE XV.

AUX TAUREAUX!



ux taureaux! aux taureaux! tel est le cri qui précède et accompagne l'agitation des joyeux habitants de Madrid pendant les jours consacrés aux combats de taureaux, à ces amusements publics essentiellement espagnols; car ce n'est qu'en Espagne, ce n'est que dans l'heureuse patrie des Costillares, Pepe-Hillos, Candidos, Roméros, Léons, Montès et Redondos, que naissent et se développent l'étonnante adresse des toréadors et la bravoure des taureaux.

En dépit des ignobles qualifications qui lui ont été données par des gens qui se piquent d'une certaine délicatesse que nous nous abstenons, nous, de qualifier, disons qu'il n'y a pas de profession d'une origine plus élevée que celle de toréador. Il faut que l'on sache que le premier piqueur qui jouta contre un taureau dans une lice fermée, fut l'invincible Jules César, souverain de Rome, qui le relança à cheval. Il est probable que ce fut lui qui apporta l'usage de ces luttes en Espagne, lorsqu'il vint combattre et vaincre les fils de Pompée, car elles obtinrent aussi des succès en Afrique, où ce grand homme fit la guerre et triompha de Juba, roi de

Mauritanie. L'opinion de Cepeda, Garcia Parra, Moratin, et autres historiens auxquels se rapportent, dans leurs traités tauromachiques, Hillo et Montès, donne à ces tournois une origiue mauresque, les faisant importer en Espagne par les Arabes, lors de leur conquête; ce qui est hors de doute, c'est qu'ils y furent répandus, vulgarisés par eux, sinon importés, et que les chrétiens les leur empruntèrent dans le temps même où les autres tournois et simulacres de guerre étaient en usage; plus tard, la noblesse s'adonna exclusivement à ces luttes nouvelles, quand les anathèmes de la cour romaine eurent frappé les autres genres de combats.

Don Rodrigue Diaz de Vivar, l'illustre et fameux Espagnol, plus connu sous le nom célèbre du *Cid le Guerroyeur*, fut le premier chrétien qui tua un taureau d'un coup de lance, d'après les uns, sur la place de Valence, et d'après d'autres, dans les chasses que l'on faisait alors dans les montagnes.

Quoi qu'il en soit, ces luttes ne tardèrent pas à être le plaisir le plus recherché de la noblesse espagnole. L'esprit de galanterie qui s'y introduisit, par l'habitude que prirent les chevaliers amoureux de faire parade de leurs prouesses en présence de la dame de leurs pensées, à laquelle ils faisaient hommage des démonstrations de joie et des applaudissements de l'enthousiasme du peuple, contribua beaucoup à la vogue de ce romanesque spectacle, que les rois eux-mêmes favorisaient, non-seulement en les autorisant, mais surtout par la part personnelle qu'ils prenaient à la joute. Les Espagnols ont toujours été aussi braves qu'amoureux, aussi courageux que galants; mais alors il fallait que les plus pusillanimes devinssent des héros, pour ne pas encourir les déshonorants mépris du beau sexe.

L'empereur Charles V relançait et piquait les taureaux avec une adresse remarquable, et, pour célébrer la naissance de son fils Philippe II, il tua un taureau d'un coup de lance sur la place de Valladolid. Le roi don Sébastien, don François Pizarro, conquérant du Pérou, et don Diégo Ramirez de Haro, se montraient aussi habiles à piquer les taureaux qu'à les tuer en leur lançant des javelines. Le roi Philippe IV surpassait les plus braves et les plus

adroits toréadors, et l'on ne doit pas accorder moins de célébrité dans ce genre de combats à Céa, à Vélada, au duc de Maqueda, à Cantillana, Ozéta, Zarate, Sastago, Riagno, au comte de Villamediana, à Goyo, Pueyo, Suazo, et au marquis de Mondejar.



Une fois cette liste des premiers jouteurs établie, il est juste de dire que les toréadors ont le droit d'être fiers de l'origine de leur profession.

Et qu'on ne pense pas que l'aristocratie actuelle ait moins d'affection pour cette lutte. A tout moment l'on voit des courses dans des cirques privés, où les personnages de la plus haute société font parade de leur adresse et de leur bravoure, sans dédaigner de se trouver de pair avec les professeurs du métier. On trouve dans Madrid des grands d'Espagne qui n'ôteraient pas leur chapeau devant un artiste de génie, tandis qu'ils se tiennent pour très-honorés de l'amitié d'un toréador qui les tutoie sans la moindre façon.

Mais il n'y a pas que les cirques privés pour les exercices des hauts personnages; maintes fois on en a vu, et des plus distingués, se jeter dans l'arène publique, poussés par le généreux désir de procurer des avantages aux établissements de bienfaisance.

En mai 1836, l'hôpital de Saint-Bernardin, fondé depuis peu de temps, demandant des ressources pour faire face à ses pressants besoins, on émit l'idée de lui accorder le produit d'une course de taureaux. Cette idée circula et ne tarda pas à être connue de quelques jeunes gens des plus illustres familles, amateurs passionnés de la tauromachie, qui voulurent la réaliser, et profiter de cette brillante occasion de mettre au jour leur courage, leur adresse et leur désir de contribuer au soulagement des pauvres. Ils s'offrirent donc pour jouter avec le fameux Montès, l'intrépide Sévilla, Hormigo, et autres combattants d'une juste renommée.

Le 16 mai, jour indiqué par l'affiche pour ce spectacle extraordinaire qui devait commencer à quatre heures du soir, arriva après une nuit orageuse; il se présenta avec sa parure d'été la plus belle.

A trois heures, le cri joyeux *Aux taureaux!* retentissait sur tous les points de Madrid, et Madrid tout entier répondait à ce signal aimé.

A la fin d'une longue et abondante averse, les eaux roulent par torrents sur tous les sentiers, et se réunissent vers un centre où elles semblent former un ravin qui bondit sur son penchant; de même on vit des masses compactes de toutes les classes du peuple déboucher, joyeuses et empressées, sur toutes les ouvertures de la large et magnifique rue d'Alcala, et là s'accumuler en un torrent qui se précipitait vers le Cirque des Taureaux, laissant l'immense pavé du centre aux carrioles des piquantes *manolas*, aux tilburys des élégants, aux calèches aristocratiques, aux fougueux coursiers des cavaliers, et aux haridelles chinoisement harnachées des gracieux *chulos*. Les voitures publiques se croisaient avec ces montures et ces équipages, courant après de nouveaux locataires, pour remplacer les amateurs qu'elles avaient déjà déposés sur les banquettes du Cirque.

La foule latérale suivait la même direction avec un empresse-

ment extraordinaire. Tous pétillaient de joie, tous se hâtaient d'arriver au lieu de la lutte, objet de leur avide curiosité. *Aux taureaux! aux taureaux!* on entendait de tous côtés ce cri, dominant les autres exclamations, le bruit des clochettes, des grelots, des claquements du fouet, et ces autres cris : *Oranges! riches oranges! Hé! hu! Eau! Éventails! Biscuits!...* et tous ces bruits, tous ces mouvements, réunis et confondus, animaient un tableau si pittoresque, si diversement agité, qu'il serait impossible d'en faire la description, qu'on ne trouverait pas de couleur pour rendre son indéfinissable vérité.

A quatre heures moins cinq minutes, l'élégante calèche de la marquise de La Bourbe arrivait au Cirque des Taureaux.



Cette place, de forme circulaire, a plus de mille pieds de circonférence, et elle peut contenir plus de douze mille personnes sur les banquettes à découvert où se place le peuple, sur les gra-

dins couverts occupés par des personnes plus aisées, et dans les cent dix loges réservées à ce qu'il y a de plus distingué à la cour. On voit des dames de la plus haute noblesse qui ne dédaignent pas de se faire voir en costume de *manolas*, de même que les ducs et les marquis se plaisent à se parer du chapeau plat et de la gracieuse veste du *majo*, et même à se mettre en manches de chemise lorsque la chaleur devient trop accablante.

La diversité des costumes de la multitude qui occupe cette enceinte, les saillies véritablement espagnoles qu'on y entend, la joie fraternelle qui brille sur toutes les figures, les sifflets dont on accable la pauvre femme qui, par hasard, traverse le cirque destiné à la lutte; les marchands qui, au bout de leurs perches énormes, font passer des éventails aux personnes qui en demandent; ceux qui, avec les oranges qu'on leur achète, bombardent si adroitement les banquettes, les gradins et les loges; le grand nombre de chars à tonneaux qui arrosent l'arène, et les amateurs qui s'y pavanent jusqu'à ce qu'on les en chasse : tout cela forme un ensemble, un spectacle tel qu'on ne saurait en trouver de pareil chez aucun autre peuple du monde.

Au premier coup de quatre heures, le clairon annonce le *dépouillement*, et aussitôt un brillant peloton de lanciers à cheval se présente sur la place, précédé de trois huissiers costumés à l'antique, montés sur de fougueux coursiers; puis, au son de la trompette guerrière, ce groupe parcourt la vaste enceinte, et va se ranger derrière le monde qui l'occupe. Deux seuls huissiers restent à la barrière.



Sur un signe de l'autorité qui préside le spectacle, l'un des huissiers traverse l'arène, disparaît par l'une des issues, et se présente de nouveau en tête d'une brillante troupe de jouteurs marchant quatre de front en cinq rangs, au premier desquels, à côté de Montès, on voit un des amateurs qui, par sa belle figure, son riche costume et son air martial, attire les regards de la multitude. Il est blond comme l'or,

et ses traits, sans rien perdre de leur noblesse et de leur dignité, sont égayés par un certain air de malice et un sourire des plus aimables.

Les banquettes des loges étaient toutes décorées de draperies en soierie ou damas de différentes nuances, avec des broderies en or et en argent, et l'on y voyait en foule ces délicieuses coquettes de Madrid, capables de faire perdre la tête aux plus froids rigoristes. Leurs regards se portèrent sur le blond marquis de Bellaflor, leurs mains gracieuses applaudirent à son apparition, toutes agitèrent en son honneur leurs mouchoirs de neige... Marie seule pâlit, baissa la tête, et resta plongée dans une profonde méditation.

Ces combattants à pied étaient suivis de piqueurs, et de deux attelages de légères mules richement harnachées, qui, bientôt après, disparurent.

Après le salut général adressé à l'autorité, chaque jouteur prit sa place, et l'autre huissier, traversant ventre à terre l'arène, au milieu des sifflets de la multitude, remit à l'un des aides (*chulos*) la clef de la loge des taureaux.

Tout à coup le clairon retentit, la musique militaire commença ses joyeuses fanfares, et l'animal attendu bondit dans l'arène. Alors, comme par enchantement, mille colombes volèrent sur tous les angles de l'enceinte.

[1] Le taureau provenait des troupeaux renommés du marquis de Gaviria; il était *beau garçon*, brun clair, avait les *pattes* mignonnes, la queue longue, les yeux pétillants et les cornes aiguës; c'était, en un mot, un taureau *de franc abord*. Il sortit de sa loge en secouant la tête, le cou élevé, et montrant dans sa devise un nœud cramoisi avec des glands dorés. Léger comme un daim, il chargea de front; l'intrépide Bellaflor courut aussitôt à sa rencontre, et, au milieu de l'arène, lui fit en maître une gracieuse passe qui excita l'enthousiasme des spectateurs.

[1] Nous prions les lecteurs français de faire attention que nous sommes ici sur notre terrain, et qu'il ne serait pas juste que nous perdissions nos avantages; ils seront peut-être un peu choqués des termes, mais qu'ils sachent que nous suivons la nomenclature tauromachique.

Sévilla piqua quatre fois la bête, mais il perdit deux chevaux ; Hormigo trois fois, et fit une chute si rude qu'elle eût pu lui coû-



ter la vie de même qu'à sa monture, car il mesura largement le terrain. Heureusement, l'animal lâcha sa prise pour le manteau du *grand faiseur*.

Montès, en effet, non content d'avoir ramené le taureau jusqu'au centre du Cirque, et sans autre objet que de l'amuser afin que les piqueurs eussent le temps de se remettre, lui fit à l'aide de son manteau les passes les plus rares, avec un sang-froid surprenant, une assurance et une grâce tout andalouses. D'abord il le relança à la *véronique*, se plaçant de face, et présentant le manteau à son attaque avec une souplesse qui ne laissait rien à désirer. Puis il lui fit le tour des *épaules*, esquivant le corps au moyen d'adroites inflexions. Alors il se mit à l'amuser de nouveau par différents tours à la *navarraise*. Placé directement devant lui, lorsque la bête s'élançait il lui tirait le manteau par-dessus le museau, en pivotant avec grâce sur ses pieds, que jusqu'alors il avait tenus immobiles, et, pour couronner dignement ces brillants et périlleux exercices, il exécuta le jeu du *ciseau*, qui finit par placer le manteau sur ses épaules avec élégance et de manière à ce qu'il restât fermé, et se tint le dos tourné, presque entre les cornes de son ennemi, avec l'apparence d'une pleine sécurité. L'animal, se voyant si souvent déçu, semblait regretter les agaceries de ce jouteur célèbre, pendant que celui-ci, sans s'occuper du terrible adversaire qui haletait à deux doigts de ses épaules, répondait par de joyeuses salutations aux bruyants applaudissements d'un public ému et ravi.

Après Montès, nous n'avons vu aucun autre exécuter ces tours avec autant d'adresse que son neveu Joseph Redondo, surnommé le *Chiclanero*, jeune homme de bonne et courageuse contenance, qui, si des accidents ne viennent entraver sa carrière, est destiné à faire oublier la gloire de ses devanciers.

Le mouchoir du président annonça le moment de poser les banderoles, et les deux autres jeunes amateurs s'en acquittèrent avec intelligence et courage. Ils en appliquèrent chacun deux paires, au milieu des applaudissements de la foule, car rien de plus ravissant que de voir ces brillants trophées s'ouvrir et flotter en même temps qu'une multitude de bruyants oiseaux s'envolent dans les airs.

Le signal de mort se fit enfin entendre, et le brave Bellaflor se présenta dans l'arène, en face de la loge du président, tenant de la

main gauche son épée et sa courte béquille, et sa *montera* avec la droite. Il se fit un profond silence, et le combattant amateur s'écria d'une voix claire et sonore, et avec toute la grâce de l'accent andaloux : « Monsieur le président : pour Votre Seigneurie, pour tous les braves gens de Madrid, et pour la plus belle de toutes les brunes! » En disant ces mots, il lança un regard sur Marie, qui se trouvait dans la loge à côté de celle du président ; elle était pâle et tremblante... tout ce qu'elle voyait lui semblait un rêve.

L'intrépide jeune homme aborda l'animal féroce avec une assurance parfaite, et, de main de maître, lui présenta le rouge chiffon. La bête s'élança avec rage sur le manteau ; l'adroit jouteur la trompa par d'habiles passes de sa béquille, si finement exécutées, qu'elles eussent fait honneur au grand *Pepe-Hillo*. Un bruyant applaudissement retentissait sur tous les angles de l'enceinte... Mais au moment de porter au taureau le coup de pointe, on entendit un cri général d'épouvante, auquel succéda immédiatement un silence glacial.

Le taureau furieux tenait suspendu à l'une de ses cornes l'audacieux lutteur, et ce lutteur était... le lecteur effrayé l'a sans doute reconnu... c'était le jeune homme aux cheveux d'or, don Louis de Mendoza, l'amant de Marie, qu'elle avait vu tomber dans un duel et qu'elle croyait mort depuis longtemps. Une nouvelle catastrophe allait donc la priver de cet objet de son culte au moment même où elle venait de le retrouver. Marie, le voyant ainsi pris entre les cornes du terrible animal, avait poussé un cri de désespoir et perdu l'usage de ses sens.

Le courageux Bellaflor avait reçu le taureau par un puissant coup d'épée, et, quoiqu'il eût eu ensuite le malheur d'être accroché par la ceinture, il n'avait éprouvé aucun dommage; sa peau n'en était même pas effleurée : c'est que la bête avait déjà perdu beaucoup de ses forces.

Dans cet état, qui tenait le public dans une émotion impossible à décrire, le jeune homme put trouver encore assez de sang-froid pour arracher au taureau sa brillante devise. Cependant Montès s'élança près du marquis et lui dit avec assurance :

— Pas de crainte, don Louis!... Délacez votre ceinture.



Bellaflor obéit à ce cri sauveur, ôta sa ceinture de soie, et tomba sur ses pieds sain et sauf. Aussitôt Montès, avec son manteau, sépara de quelques pas le taureau, qui, un instant après... *trépassa.*

Il faut renoncer à donner une idée du frénétique enthousiasme de la foule. Mille cris de triomphe, mille applaudissements retentissaient dans les airs, tandis que le vainqueur traversait l'arène à la course, saluant les spectateurs, et montrant comme un trophée un nœud superbe qu'il tenait dans la main.

La place fut en un instant couverte de chapeaux, que le peuple, dans sa joie, y jetait de toutes parts.

Bellaflor salua le président... et disparut.

Mais les bravos, les cris d'admiration de la foule redoublèrent lorsque le charmant jeune homme se présenta dans la loge voi-

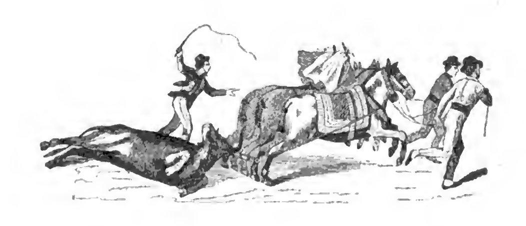
sine de celle de la présidence, et qu'il offrit à Marie la devise qui témoignait de sa victoire. Marie reprenait à peine ses sens, mais la présence de son amant lui rendit toute son énergie. Ces deux jeunes cœurs, dans les émotions d'un bonheur inespéré, se donnèrent à la hâte des explications ravissantes, lui sur sa guérison, elle sur la nouvelle position qu'elle occupait dans la société.

La marquise de La Bourbe accueillit Bellaflor avec son affabilité ordinaire, et l'invita à venir à sa maison.

Après avoir promis que, le jour d'après, il irait voir l'idole de son cœur, le jeune marquis prit congé des deux dames et se lança derechef dans la lice, où, encouragé par son bonheur et par les doux regards de sa bien-aimée, il fit encore des prouesses qui lui valurent de nouveaux lauriers.

. . . .

Peu d'instants après le spectacle, Patrice était parfaitement instruit de tout ce qui venait de s'y passer.



CHAPITRE XVI.

LES CALOMNIES.

Le lendemain du combat de taureaux que l'intrépidité et l'intelligence tauromachique du fils du marquis de Bellaflor, don Louis de Mendoza, avaient rendu célèbre, à onze heures du matin, le héros de cette lutte s'habillait avec une élégance exquise pour aller déposer ses lauriers aux pieds de l'idole de son cœur.

La fatigue et le soleil de la veille avaient échauffé le sang de ce beau jeune homme et un peu rembruni ses joues d'albâtre, en sorte qu'un teint plus animé embellissait ses traits mâles et gracieux. Sur ses lèvres d'écarlate se jouait toujours un sourire enchanteur qui décelait une intention tant soit peu audacieuse et maligne. Ses grands yeux pétillaient de vivacité et de pénétration, sans pourtant nuire à l'expression de douceur et d'amabilité que l'on trouve toujours dans les yeux bleus. Ses blonds cheveux, élégamment arrangés, entouraient comme d'un cadre d'or cette figure ravissante.

Le cœur bondissant de joie et de bien-être, ce brave jeune homme que, la veille, le peuple tout entier de Madrid et les adorables filles du Mançanarès avaient applaudi avec l'élan du plus vif enthousiasme, fredonnait devant sa glace, en mettant sa cravate, un couplet dont la musique est de Rossini, et dont font partie ces quatre vers :



Sì, tutto spiri intorno
piacer, felicità.
Trionfano in tal giorno
amore e fedeltà.

Ce qui, traduit en mauvais français, veut à peu près dire :

Que dans ce séjour
Tout soit jouissance ;
Amour et constance
Règnent en ce jour.

Dans ce moment, un garçon de la *Fontana de Oro*, car don Louis habitait toujours cet hôtel, annonça une visite qu'il dit être sans cérémonie.

— Qui donc est-ce ? demanda le jeune homme.

— C'est un monsieur laid, gros et rouge, qui a demeuré quelques jours dans l'hôtel, répondit le garçon, il y a déjà plus d'un an ; un grand mangeur. Il était alors mis comme une espèce de curé... toujours en noir. Maintenant il est tout à fait cossu... Faut-il le faire entrer ?

— Vraiment, il ne me revient pas à la mémoire... J'ai vu tant d'hommes laids et gros dans cet hôtel... Mais puisqu'il n'y a pas de cérémonie... et quand même... qu'il entre, pourvu qu'il ne reste pas longtemps.

Le valet disparut, et, un instant après, un individu d'une originalité extraordinaire se présenta au jeune marquis.

C'était un homme d'environ trente ans, de petite taille. Sa

figure ronde, luisante et rouge, avait des traits très-marqués; ses yeux étaient verts et petits, ses sourcils épais et d'un roux presque blanc; son nez rappelait la forme et la couleur d'une betterave; sa bouche était extraordinairement fendue, et ses lèvres bouffies comme celles des nègres. Il était coiffé à plat sur les tempes, avait une espèce de houppe fauve plantée sur le milieu du front, et le reste de ses cheveux était de la même couleur.

Sous sa cravate en percale, si courte qu'après le nœud il restait à peine deux petites pointes, passait un col de chemise fortement empesé qui montait jusqu'au milieu de l'oreille. Un gilet de satin fond noir, avec des roses d'un rouge criard à feuilles vertes, et qu'un monstrueux abdomen poussait toujours vers la poitrine et le cou, laissait voir, par l'ouverture au-dessus de la cravate, un énorme brillant attaché à une chemise de la plus belle toile de Hollande. Une chaîne en or, d'une grosseur démesurée, se roulait sur le collet du gilet et se cachait entre les derniers boutons. Un pantalon large, sans sous-pieds (chose impardonnable en 1836), blanc comme la neige, tranchait avec ses bottes vernies, et cette mise avait pour complément un habit bleu à gros boutons dorés, au centre desquels on voyait des petites grappes attachées à un pampre si exquisement fait, qu'on eût dit que le ciseau le plus délicat s'y était exercé.

Le lecteur n'a pas manqué de reconnaître à ce portrait notre moine Patrice.

Après que les deux interlocuteurs se furent réciproquement salués, don Louis invita le visiteur à prendre un siége, tandis qu'il finissait sa toilette.

Patrice s'assit, tira de sa poche une boîte en or, prit une prise de tabac, remit la boîte dans le gousset du gilet, sortit un mouchoir blanc soigneusement plié, le passa, sans déranger les plis, sous ses énormes narines, et le remit dans la poche de son habit. Puis, plaçant ses deux mains sur le pommeau de sa canne, il y appuya son menton, et, dans cette pose familière, il commença ainsi :

— C'est-à-dire que monsieur ne remet pas son ancien camarade?

— Mais... je pense que ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir, répondit le jeune marquis.

—Allons donc! nous avons dîné ensemble dans ce même hôtel... Et qui donc... je puis le dire avec orgueil... qui donc vous a si facilement guéri de la blessure que vous avez reçue en duel?... Qui donc vous prodigua les soins les plus assidus dès que ce malheur fut arrivé?

— Comment! vous seriez?...

— Tiens! il n'a pas la mémoire heureuse, le petit ami! Mais c'est que nous sommes parents... parents de très-près, ne vous en déplaise.

— Vous dites?

— Je dis que j'ai été votre *parrain* dans la susdite affaire.

— Ah bah!

— Ni plus ni moins... et que, ce jour-là, vous avez été brave... brave comme toujours, car votre courage est devenu proverbial.



—Vous me flattez, monsieur.

— Pas du tout, je vous rends justice. Ce maudit étranger à la

longue barbe avait visé juste... mais, heureusement, la blessure n'était pas profonde, la balle ne fit que glisser sur la chair ; néanmoins vous perdîtes l'usage de vos sens... Cet homme était adroit, voilà tout ; mais quant à la bravoure... quelle différence ! il suffisait de vous regarder l'un et l'autre : lui, pâle, inquiet... vous... ah bien oui !... vous tout à fait comme à présent. Mais qu'y a-t-il là d'étonnant, quand on a vu le héros de la dernière soirée ? C'est-à-dire que dans toute la ville on ne parle que des taureaux d'hier et de vos prouesses... oui, monsieur.., et voilà ce qui m'amène. Je n'ai pu résister à la tentation de venir vous féliciter, et vous apporter de nouveau l'hommage d'une amitié franche et sincère.

— Merci, monsieur, merci d'une affection pareille... Vous étiez donc au Cirque hier soir ?

— Voilà une question ! Est-ce que quelqu'un de comme il faut pouvait y manquer ? On savait que l'un des jeunes gens les plus braves et les plus intelligents allait jouter, et vous vouliez que... Mais je vous assure que votre bravoure et votre adresse ont dépassé toutes les espérances... C'est que c'est vrai... Je ne suis pas flatteur, mais il faut être franc... Ne me parlez plus de Pepe-Hillo, ni de Montès... Qu'est-ce que c'est que ça !...

— Oh ! monsieur, vous exagérez tant, que...

— Oh ! mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est l'idée d'offrir la devise à Marie *la Brune*... Ah ! monsieur, ce fut un coup de maître... Ah ! ah ! ah ! si vous aviez pu regarder toutes les demoiselles un peu bien, qui s'étaient tuées à ballotter leurs mouchoirs, à vous applaudir avec enthousiasme, lorsqu'elles vous virent dans la loge de la Brune !... elles avaient un pied de nez... Ma parole d'honneur, je n'ai jamais vu de coup pareil.

— Ah çà, mais vous connaissez donc la demoiselle ?

— Demoiselle !... le mot est poli !... Ah ! mais oui... à présent... fit le moine en baissant les yeux et faisant des lignes avec sa canne ; c'est vrai, maintenant elle est demoiselle, grâce à son premier amant, qui l'a tirée de la misère.

— Monsieur, prenez garde ! reprit don Louis d'un ton sévère ; mesurez vos expressions à l'égard de cette jeune personne.

— Mon Dieu ! pardon, monsieur, pardon ! j'ignorais qu'elle pût

être pour vous l'objet d'un si grand intérêt... J'ai été bien imprudent... Par la publicité de votre démarche d'hier soir, j'aurais dû connaître que cette personne possédait votre affection. D'honneur, je suis allé trop loin, car, après tout, il n'y a pas de quoi blesser une jeune femme pour quelques peccadilles si naturelles au sexe, et tolérables chez une enfant sans expérience. Excusez-moi, monsieur, je vous en prie.

— Non, monsieur, reprit le jeune homme douloureusement ému ; maintenant, il me faut une explication, il me faut des preuves de ces fautes dont vous parlez... oui, des preuves... il me les faut... je les exige, monsieur, ajouta le malheureux amant avec toute l'aigreur de la jalousie.

— Calmez-vous, mon ami, calmez-vous... Mon Dieu, que je suis peiné de mon imprudence !

— Il ne s'agit pas de cela... Malheur à vous si ces accusations n'étaient que de viles calomnies !

— Mon Dieu ! mon cher marquis, que vous êtes injuste ! C'est là le prix que je reçois des soins fraternels que je vous ai donnés dans votre mésaventure ! Alors je me suis bien compromis pour vous sauver, je n'ai regardé à rien, et je n'ai eu de repos qu'après avoir réussi... eh bien !... mon œuvre ne restera pas imparfaite... Je veux affronter votre colère, la fureur de votre jalousie, vous sauver de vous-même et vous dire la vérité, toute cruelle qu'elle est, parce que cette vérité vous empêchera de tomber dans l'abîme ouvert sous vos pieds. Marie, sous aucun rapport, ne mérite l'amour que vous avez pour elle.

— La cause, monsieur? s'écria le jeune homme avec une frénétique anxiété.

— Marie... est déshonorée.

— Malheureux, hurla don Louis saisissant une chaise et la levant avec un geste menaçant.

— Frappez, jeune homme, ne vous arrêtez pas ! dit le moine avec hypocrisie aussitôt qu'il vit don Louis s'arrêter, honteux de ce qu'il venait de faire. Et pourtant, c'est moi qui lui ai sauvé la vie, moi qui viens lui sauver l'honneur... Voilà ma récompense !... Que je ne vous gêne plus, monsieur, je me retire.

Et le moine fit semblant de partir; mais le jeune homme le saisit par les mains, et, d'un ton suppliant, s'écria :

— Oh! ayez pitié de moi! ne m'abandonnez pas sans éclaircir cet horrible mystère qui torture mon cœur. Parlez, parlez, dites tout ce que vous savez sur cette femme que j'adore encore.

Don Louis se laissa aller sur une chaise placée près d'un bureau. Il appuya le coude sur la table et la tête sur le plat de sa main. Dans cette attitude d'abattement, il attendit que le moine parlât.

Celui-ci, dont la voix, comme nous l'avons dit, était naturellement sonore et douce, reprit d'un ton affectueux :

— Oui, mon ami, ce n'est que trop vrai, cette petite fille, qui a surpris votre cœur, vivait, il y a près de deux ans, dans la plus épouvantable misère. Fille d'un ouvrier libertin, elle était pauvre et livrée à elle-même; ayant eu sous les yeux, dès sa plus tendre enfance, le spectacle des égarements d'une mère adonnée aux vices les plus honteux, elle avait appris, à cette école de scandale, l'art de feindre et de se parer du vernis de cette candeur adorable qu'exhale toujours le cœur d'une jeune vierge. La mère la vendit à un jeune homme pervers, qui se lassa bientôt de la posséder, et, après les souillures d'autres liaisons encore, Marie se jeta dans les mains d'une marquise qui doit sa fortune aux appas de cette jeune fille et de beaucoup d'autres de la même espèce. Pendant ce temps, la mère, à la suite d'une de ces maladies qu'on ne saurait avouer, est tombée dans un état qui est près de la mort, et le père expie dans une prison ses vols et ses assassinats.

En entendant ces mots, le jeune marquis fit un mouvement convulsif, puis, s'emparant d'une plume, il écrivit à la hâte quelques lignes, qu'il cacheta et mit aussitôt dans sa poche. Le moine ajouta :

— Examinez à présent s'il est de l'honneur de la noble famille du marquis de Bellaflor que l'héritier d'un nom si beau s'allie à une femme perdue, fille d'un assassin et d'une prostituée! Vous me demandez des preuves de ce que j'avance? Mais, dans l'asile de Saint-Bernardin, vous trouverez sa mère aveugle et mou-

rante, si tant est qu'elle n'ait encore succombé ; et dans la prison de Cour, vous verrez le père qui attend l'instant de partir pour l'échafaud. Malgré cela, la fille pervertie se livre effrontément à toute espèce d'amusements publics... Et, d'ailleurs, d'où la fille d'un maçon déguenillé pourrait-elle tirer tout le luxe de sa scandaleuse toilette? Quoi de plus, enfin? Ce serait douter injurieusement de votre pénétration que de produire de nouvelles justifications pour une démarche que vous ne pouvez attribuer qu'à l'intérêt et au respect que doit inspirer une famille comme la vôtre.

Don Louis disparut comme un trait, et le moine suivit ses traces.

Transportons-nous maintenant dans la chambre de Marie, pour être témoins de la joie et de l'amoureuse anxiété avec lesquelles l'innocente vierge attend celui qu'elle aime si profondément.



CHAPITRE XVII.

LE RENDEZ-VOUS.



Dans l'un des magnifiques salons de la marquise de La Bourbe, Marie était assise sur un sofa, mise avec une simplicité du meilleur goût, et plus belle que jamais, parce que les vifs sentiments qui l'agitaient donnaient plus d'animation à sa céleste figure.

Les âmes pures et tendres qui ont goûté le charme d'un amour partagé peuvent seules

se faire une idée juste de l'impression que dut produire sur le cœur passionné de Marie l'apparition subite de l'amant dont elle avait si longtemps pleuré la mort.

Elle le retrouvait fidèle, aussi épris qu'autrefois, porté en triomphe par un peuple plein d'enthousiasme, applaudi par toutes les belles femmes de la cour, et le danger même qu'il avait couru dans sa lutte avec l'animal redoutable avait augmenté l'intérêt qu'inspiraient son adresse et sa bravoure. Marie était ivre d'amour, d'orgueil et de bonheur.

Au lieu de se coucher à son heure ordinaire, elle avait passé des heures entières devant la glace de sa toilette pour lui demander si elle n'avait rien perdu de ses charmes et si elle était toujours digne de celui qu'elle aimait. La fièvre qui la dévorait animait l'incarnat de ses lèvres délicieuses, le teint de ses joues fraîches, et faisait pétiller ses grands yeux noirs, que, d'instant en instant, elle tournait en souriant vers l'image de l'objet chéri. Elle la serra contre son cœur et la porta ensuite en tremblant à sa bouche craintive. Alors elle sentit tout son corps frissonner, une espèce d'évanouissement succéda à son agitation, et elle se laissa aller sur sa molle couchette, l'imagination remplie des plus douces illusions. Le sommeil, loin de chasser de sa mémoire le bel adonis aux cheveux d'or, le lui offrit plus séduisant que jamais.

Au réveil, son premier regard vola sur la pendule, et elle y revint à chaque instant, maudissant la lenteur de la marche des aiguilles; chaque moment lui paraissait un siècle, et elle s'approchait pour écouter le mouvement du balancier, craignant qu'il ne se fût arrêté, quoiqu'elle entendît distinctement le bruit qu'il faisaît.

Marie n'avait voulu rien prendre de la matinée; son enivrante anxiété absorbait tous ses mouvements, et sa joie, son bonheur s'étaient doublés en écoutant une révélation que venait de lui faire la marquise.

« Ma fille, lui avait dit la vieille hypocrite, ce jour sera le plus beau de ta vie, car tu vas enfin connaître l'homme qui t'idolâtre, l'homme auquel tu dois tout ce luxe, tout ce bonheur qui t'environne; celui qui t'a tirée de l'indigence pour te rendre heureuse,

toi et toute ta famille. Ce mystère ne saurait rester plus longtemps caché, et maintenant que tu as savouré toutes les jouissances dont son amour t'entoure, tu ne pourras faire autrement que de répondre à sa flamme. »

Comment n'être pas trompé par un tel rapprochement, ne pas se figurer que l'homme dont on lui parlait n'était autre que son vaillant marquis? et comment, avec une illusion pareille, décider autre chose? Aussi, dans son ravissement, tenant dans ses mains le bienheureux portrait, Marie sentait son cœur lui dire :

« Oh! oui, tu m'aimes bien, idole de mon âme, tu m'aimes; mais aussi, par l'honneur sacré de mon père, par l'amour de ma mère, je jure que tu seras à jamais payé du plus tendre retour! Je t'aimerai toujours, toujours plus que ma vie, parce que ma vie sans toi est impossible... Tu souris... Oh! que nous allons être heureux! car l'amour réciproque est le plus grand de tous les bonheurs... Et toi... tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas?... Que ne peux-tu me répondre!... que ne puis-je écouter ce délicieux accent qui me charme et m'enivre... N'importe, l'adorable sourire de tes lèvres, l'expression divine de tes yeux, me dédommagent de ton silence... Que tu es beau!... que je vais exciter de jalousies!... Oh! mais toi, tu n'aimeras que moi... moi seule... je ne consentirais jamais à te voir aimer une autre femme... Hélas! s'il en était ainsi, je mourrais de douleur... Mais je suis folle... non, non... pardonne, pardonne, mon ami, ce n'est pas ce que je crains de toi... tu ne saurais être infidèle; mais aussi quelle femme pourrait t'aimer comme moi? car moi, vois-tu, c'est du délire, c'est une flamme qui me brûle, qui me dévore, et mes seules délices, c'est de t'aimer toujours... de t'aimer comme Dieu... »

Midi sonna en cet instant; c'était l'heure du rendez-vous, et Marie sentit par tous ses membres une convulsion délicieuse. Empressée, elle courut à la glace, comme pour s'assurer une dernière fois de sa beauté, de l'élégance de sa mise; et elle fit une petite moue qui décelait qu'elle n'était pas complétement satisfaite... et pourtant elle était ravissante.

Une sonnette se fit entendre, et puis des pas retentirent. Marie,

le cœur palpitant d'amour et de joie, courut s'asseoir sur le sofa. Les pas se rapprochaient, et Marie palpitait davantage.

Enfin, un homme parut devant la jeune fille haletante, mais cet homme n'était pas celui qu'elle attendait.

Sera-t-il possible de se figurer la secousse terrible de Marie, lorsqu'au lieu de l'amant qu'elle adorait, elle vit lui apparaître le monstre dont l'idée seule la faisait frémir d'horreur?

— Mademoiselle, lui dit Patrice avec une amabilité affectée, j'espère que vous ne serez pas surprise de la visite de l'homme qui vous a donné tant de preuves de la passion la plus sincère. Jusqu'à présent mon amour n'a été payé que par une cruelle ingratitude et d'outrageants mépris... et cependant, examinez ma vengeance! Vous le savez bien, belle Marie, vous le savez, ma vengeance a été de vous aimer de plus en plus... d'avoir plus de générosité... plus de bienfaisance... Je n'ai jamais eu d'autre désir que celui de vous rendre heureuse... votre bien-être a été l'objet de toute mon ambition... Guidé par ces nobles sentiments, je vous ai tirée de la misère, je vous ai placée dans le rang distingué que vous occupez aujourd'hui dans la société. Je jouis plus que vous de vous voir entourée de richesses et de plaisirs, et de me dire que c'est à mon amour que vous les devez. La marquise vous l'a dit, sans doute, c'est moi, adorable enfant, qui ai réussi à te procurer tant de bonheur; et si ces irrécusables témoignages de mon amour ne sont, en quelque sorte, que l'avant-goût du bonheur dont tu peux jouir, je me flatte que, touchée enfin de la sincérité de ma flamme, tu consentiras à attacher ta destinée à la mienne, pour que notre avenir soit une source de jouissances durables.

La vue du moine Patrice avait jeté Marie dans une stupeur profonde; elle éprouvait en ce moment un désenchantement terrible, car, outre la perte d'une illusion si délicieuse, ses regards plongeaient dans l'abîme sur le bord duquel elle se trouvait... Cependant, elle se ressouvint tout à coup qu'elle attendait son amant, qu'il allait venir, et cette douce espérance lui rendit son énergie.

Elle lança d'abord un long et vif regard d'indignation sur le moine, puis elle lui dit avec fermeté :

— Monsieur, si vous avez pensé qu'après m'avoir fait sentir, au moyen d'une intrigue odieuse, la différence qui existe entre les angoisses de la misère et les plaisirs de l'abondance, vous pourriez me faire sacrifier l'honneur à l'ambition et suivre les lâches conseils de votre âme corrompue, vous vous êtes grossièrement trompé.

— Ingrate, s'écria le moine exaspéré, c'est par des outrages que tu réponds à mes bienfaits! Malheureuse! et que deviendrais-tu sans moi?

— Sans vous, répondit Marie, sans ces embûches que vous osez appeler des bienfaits, je serais pauvre, c'est vrai, mais la misère n'est jamais déshonorante, et Marie, quoique fille d'un malheureux ouvrier, préfère son honneur à toutes les richesses de la terre. Si je me plaisais dans cette société brillante, c'est que l'idée de l'infâme origine de ma position ne pouvait pas entrer dans ma tête, et que je me croyais entourée de gens honnêtes... Oh! mais vous venez de déchirer le voile qui m'aveuglait, et ce luxe, qu'il me tarde de fouler aux pieds, me pèse mille fois plus que toutes les horreurs de l'indigence.

Ce colloque fut interrompu par une voix sinistre; un aveugle traversait la rue en criant :

« Procès et condamnation d'un criminel qu'on vient de mettre en chapelle. »

— C'est bien, reprit le moine, c'est par trop de honte et d'avilissement. Mais ne crois pas me tromper en parlant si emphatiquement de ta vertu : je connais la cause de tes refus... un autre possède ton cœur, Marie, un autre que tu aimes, et qui, dans cet instant même, te méprise, malheureuse! Tout est fini pour toi! Et, avec un infernal sourire, il ajouta : N'est-ce pas, Marie, que tu attends l'objet de ton amour?

— Oui, je l'attends, répondit Marie avec orgueil; j'attends un jeune homme qui, par ses vertus et sa beauté, est digne de l'amour de tout le monde; je l'attends avec anxiété.

— Pauvre femme!.. Et sans doute il t'aime avec délire?

— Oui, il m'aime, il m'adore, et c'est là le seul bonheur que je désire.

— En effet... j'oubliais... J'ai là quelques lignes d'amour qu'il m'a chargé de te remettre; tu y trouveras sans doute l'excuse de son retard à se rendre à tes vœux.

Et l'on entendait toujours ce cri sinistre :

« Procès et condamnation du criminel qu'on vient de mettre en chapelle. »

Et le moine tendit à Marie un billet ainsi conçu :

« Marie, je t'adorais... Tout ce que j'ambitionnais dans ce monde se réduisait à mériter ta foi. Tu m'as trompé... et le mensonge est un crime qui ne mérite pas de pardon. Ta conduite infâme t'a rendue indigne de mon amour... Je ne puis te haïr... mais je ne pourrai jamais plus ni te voir ni t'aimer. Louis. »

La foudre, tombant à ses pieds, n'eût pu produire un plus terrible effet sur la pauvre fille.



— Impossible! impossible! s'écria-t-elle comme une folle. C'est une nouvelle trahison, une trame abominable que le temps se chargera de découvrir! Ma conduite infâme!... Grand Dieu!... mais qu'ai-je donc fait de coupable?

—Ah! que veux-tu, ma chère, reprit ironiquement le monstre, tout se découvre à la fin, et tes intrigues avec le baron du Lac...

Marie, que la lecture de la lettre avait anéantie, ne put résister à cet affreux sarcasme. Rougissant à l'idée d'avoir pu ressentir une seconde passion dans le temps où elle croyait que l'objet de son premier amour n'existait plus, elle cacha sa tête entre ses mains et versa d'abondantes larmes.

—Voyons, Marie, il ne faut pas tant te désespérer, dit le moine, qui semblait jouir des tourments de sa victime, cède à mes prières; personne au monde ne t'aime autant que moi... Partage ma flamme, et tu verras combien nous serons heureux.

— Oh! laissez-moi, monsieur, laissez-moi; je suis résignée à toutes mes souffrances... je veux retrouver ma pauvreté... je veux pleurer encore sur le sein de ma mère.

— Ta mère... malheureuse! mais probablement elle n'existe déjà plus.

— Que dites-vous? s'écria Marie épouvantée.

— Recueillie dans Saint-Bernardin, elle obtint la permission d'aller voir son époux, qui, depuis longtemps, est emprisonné. Au moment de traverser la petite place de Sainte-Croix, elle fut renversée par la voiture qui conduisait sa fille à la fête de Saint-Isidore... A présent, sans doute, elle n'existe plus.

— Oh! non, oh! non... ce n'est pas... c'est un mensonge infâme. Tu es une furie que l'enfer a vomie pour mon supplice. Ce que tu dis n'est pas possible... ma mère n'est pas morte... mon père n'est pas en prison. Scélérat! tu dis cela pour que je pleure, pour que je me livre au désespoir... mais tu ne réussiras pas, monstre! non, je ne pleurerai pas... regarde... regarde-moi rire... Et la malheureuse poussa un de ces horribles éclats de rire qui décèlent une désorganisation mentale.

—Oui, oui, ris donc, ajouta le moine, ris, tandis que ton père marche à l'échafaud.

— A l'échafaud! cria Marie; et son cri effrayant alla se mêler à la voix sinistre qui répétait :

« Procès et condamnation du criminel que l'on vient de mettre en chapelle! »

— A l'échafaud! répéta Marie d'une voix déchirante... et, bégayant encore ce mot terrible, elle tomba évanouie sur le carreau.

. . . .

Une courte mais douloureuse maladie, qui mit la vie de Marie en grand danger, fut la conséquence de la scène que nous venons de décrire. Après d'atroces souffrances, l'infortunée perdit tout à fait la raison.





CHAPITRE XVIII.

LE MÉDAILLON.

uelques jours s'étaient écoulés depuis la scène lamentable décrite dans le chapitre précédent.

Le moine et la marquise, assis face à face devant un petit guéridon, prenaient leur déjeuner, composé d'une certaine quantité de tasses de thé au lait, de copieuses rôties au beurre, d'œufs frais cuits à la coque, et de confitures exquises.

Ces deux personnages *in-folio*, rouges comme l'écarlate, suaient de satisfaction en dévorant ces divers mets, et toutefois, pour ce qui regarde le moine, nous pouvons assurer qu'il avait

déjà avalé chez lui sa grande tasse de chocolat flanquée de biscuits, comme d'habitude.

Ce petit déjeuner, il le regardait comme un morceau pris sur le pouce, à onze heures, pour ne pas tomber en défaillance en attendant le véritable repas du matin, qui avait lieu à une heure de l'après-midi, et consistait, ainsi que le disait la marquise, en quelques bagatelles, comme perdrix saumurées, jambon glacé, quelques sauces, des fritures, deux ou trois rôts, des fruits de la saison, le tout arrosé de pas mal de verres de Champagne frappé.

— Eh bien! et Marie? demanda Patrice à la marquise.

— La santé parfaite et la folie de même, répondit la vieille, et plus obstinée que jamais. Pas moyen de lui arracher son médaillon!

— C'est clair, on a perdu la meilleure occasion. Lorqu'elle était mourante, nous aurions pu l'avoir sans résistance; mais que voulez-vous? on ne s'avise jamais de tout... et puis, comment penser qu'elle en revînt?

— Mauvaise herbe ne meurt jamais, dit le proverbe. Mais a-t-on jamais vu pareille obstination? Hier, j'allai la voir avec le cocher et le valet, chacun armé de son fouet, afin d'essayer de lui faire lâcher son bijou... ah bien oui! plus ils frappaient, plus elle le tenait serré dans ses mains, et, se blottissant dans un coin, elle souffrait les coups, hurlant et faisant claquer ses dents. Tout d'abord ses grimaces me faisaient rire, parce qu'elle avait l'air d'un singe qu'on fait danser à force de coups; mais après, je réfléchis qu'elle avait le corps couvert de meurtrissures, et, voyez-vous, on n'a pas le cœur de bronze... non, c'est plus fort que moi... j'ai toujours été extraordinairement sensible... Ma foi, alors la pitié m'a prise, et j'ai fait retirer les domestiques.

— Vous êtes comme moi, madame, je ne puis voir les souffrances des autres... Mais dites donc, marquise, si on l'avait attachée?

— Qui?... les domestiques? ce sont des poules mouillées... et puis, comme ils ne la croient pas folle...

— Pas folle?... et quoi donc?

— Non, monsieur; ils disent qu'elle a la rage, et craignent sa morsure à cause des conséquences.

— Alors je ne sais pas trop comment...

— Il me reste encore à essayer deux moyens.

— Voyons-les.

— Voici le premier : Lorsque j'ai fait sortir les domestiques de la chambre, j'ai dit moi-même à la folle, me tenant à la petite fenêtre d'où je vois tout ce qu'elle fait, car je ne veux pas l'approcher, je lui ai dit : Marie, sache bien que, jusqu'à ce que tu aies donné à mes domestiques ce médaillon que tu portes, tu n'auras que du pain et de l'eau pour te nourrir, et pas d'autre lit que le pavé.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Un *non* d'un ton rauque, tellement expressif et fort, et en jetant sur moi un regard si furibond, que j'ai fermé le volet de ma fenêtre, parce qu'il m'a semblé qu'elle allait se jeter sur moi pour me dévorer. Depuis lors, on a mis près d'elle une cruche et un petit pain que, jusqu'à présent, elle n'a pas touchés. Ça ne doit pas nous inquiéter, ajouta philosophiquement la marquise en avalant un œuf d'un seul trait, car vous savez que la sobriété est tout ce qu'il y a de mieux pour la santé.

— Et le lit?

— Je ne le lui ai pas encore fait ôter, parce que je veux que la nuit prochaine elle dorme bien.

— Pourquoi cela?

— Voici, c'est mon second moyen. On a remarqué que n'en pouvant plus, à cause des hurlements et des secousses de la journée, le soir elle dort profondément. J'ai donc imaginé de lui envoyer, dans le fort de son sommeil, mon nègre Thomas, qui est jeune, dégourdi et intelligent; il entrera pieds nus dans sa chambre, et essayera de prendre le médaillon en coupant le petit cordon auquel il est attaché.

— C'est magnifique!

— Et si cela ne réussit pas, on lui ôtera le lit, et chaque matin on lui répétera qu'on ne lui rendra ses matelas et ne lui donnera à manger que lorsqu'elle aura livré le médaillon. Mais si elle ré-

siste pendant quatre ou cinq jours, je ne vois pas trop ce que l'on pourra faire.

— J'espère que cette nuit même le précieux médaillon tombera dans nos mains. Après cela, nous enverrons la malheureuse à l'hôpital, afin de ne plus nous en souvenir.

— Ma foi, vous avez raison, car je vous assure qu'il y a bien des inconvénients à garder une folle chez soi.

Arrivés là, ces deux *amis charitables* avaient terminé leur déjeuner. Alors ils tirèrent chacun leur boite en or ciselé, pleine du plus exquis macouba, et en échangèrent une prise. Après quoi, le moine, du revers de la main droite, épousseta le collet de son gilet qui se trouvait saupoudré du tabac échappé de ses doigts, et se leva pour tirer le cordon de la sonnette.

Le nègre se présenta à l'instant même.



— Dessers, lui dit la marquise, et reviens, car j'ai à te charger d'une commission.

— Je suis à vous, dit le nègre en s'inclinant humblement.

Il emporta le service, puis se présenta de nouveau.

— Écoute-moi bien, Thomas, lui dit sa maîtresse d'un ton affectueux, je vais te charger d'une commission d'une haute importance, et j'espère que tu t'en acquitteras comme il faut.

— Je ferai mon possible, répondit le nègre avec une grande soumission.

— Je ne sais pas si tu as remarqué que la folle a un médaillon qu'elle porte toujours à son cou.

— Oui, madame.

— Voilà ce que c'est : ce médaillon est un souvenir de sa mère, et il ne faudrait pas qu'il se perdît. La pauvre folle, ne sachant ce qu'elle fait, en frappe la terre et le mur, et c'est vraiment dom-

mage. Voulant m'emparer de cet objet, sans autre but que de le conserver pour le lui rendre lorsqu'elle sera guérie, j'ai employé les moyens les plus doux, afin de l'amener à me le donner de bon gré; mais la malheureuse ne fait pas la moindre attention à ce qu'on lui dit, et je pense même qu'elle ne comprend plus le sens des paroles. En un mot, tout ce que j'ai fait pour avoir ce médaillon a été inutile. Hier, j'ai chargé mon cocher et mon laquais d'essayer de l'obtenir, et les malheureux l'ont frappée; cela n'est pas bien, il faut avoir pitié des maux de nos semblables. Un autre moyen s'est présenté à mon esprit; le voici : au milieu de la nuit, lorsque la folle sera bien endormie, tu t'introduiras dans sa chambre avec ta lanterne, et pieds nus pour ne pas faire de bruit, et tu t'empareras du médaillon, après avoir coupé avec précaution le cordon qui le tient attaché à son cou.

— Je crois, madame, que ce ne sera pas difficile, répondit Thomas, pourvu qu'elle dorme profondément; mais si, par malheur, elle est éveillée, ou si je l'éveille et qu'elle me voie, que ferai-je alors?

— Cela n'arrivera pas, reprit la marquise; mais, en ce cas, tu trouveras bien quelque excuse à lui donner, sans qu'on puisse savoir...

— Permettez, madame la marquise, que j'émette mon opinion sur cette affaire, dit alors le moine; je pense que, le premier pas fait, c'est-à-dire que Thomas étant déjà parvenu à entrer dans la chambre de la folle, il faudra de toute façon en finir. Si elle dort, il enlèvera facilement le médaillon, comme vous l'avez dit; mais si elle s'éveille, il faut qu'il exige impérieusement qu'elle le lui remette. Les menaces d'un nègre, à une telle heure de la nuit, feront plus d'effet que celles d'un cocher et d'un laquais; et puis, pour l'effrayer et la faire céder... tout cela est dans l'intérêt de la folle elle-même... Thomas pourrait avoir un poignard à la main... oh!... il va sans dire que c'est seulement pour lui faire peur.

— Monsieur dit fort bien, s'écria la marquise; et, s'adressant à Thomas, elle ajouta : Te sens-tu disposé à bien remplir ma commission?

— Très-bien, madame, répondit le nègre; seulement je l'exécuterai de grand matin, car j'ai remarqué qu'à cette heure on n'entend aucun bruit dans la chambre de la folle. Le poignard me va parfaitement, parce que si elle veut me mordre, je la tuerai tout de bon.

— Dame! il est naturel de se défendre, reprit la marquise; je suis pourtant fâchée de l'heure, car je ne pourrai rien savoir de l'affaire avant demain. Toutefois, si cela convient mieux, soit! Ce qu'il faut faire absolument, c'est de s'emparer du médaillon... entends-tu?... dût-elle en mourir, il faut que tu le lui enlèves... et tu ne te plaindras pas de ta récompense.

— Merci, madame, dit le nègre; si elle résiste, je prendrai le bijou sur son cadavre.

— C'est bien! Tu peux te retirer.

Le nègre s'inclina avec respect et disparut.

— Et maintenant, si cette tentative ne réussit pas, reprit la marquise, que ferons-nous?

Le moine réfléchit un instant, tira de nouveau sa boîte, prit du tabac et répondit :

— Ma foi, si cette tentative ne réussit pas, nous n'aurons d'autre ressource que de revenir au cocher et au laquais.

— Je comprends : le fouet.

— Tout juste. Point de lit, point de nourriture, et le fouet, jusqu'à ce qu'elle lâche la chose; car enfin, elle a beau résister, il faudra bien qu'elle perde ses forces... et alors la douleur...

— Sans doute, s'écria la marquise, la faiblesse, la douleur du fouet, la priveront de l'usage de ses sens, et alors... C'est vrai qu'il est dur d'employer des moyens si...

— Que voulez-vous? reprit le moine reniflant sa prise, on sait bien que les folles ne peuvent pas être traitées différemment.

— Que tout soit pour l'amour de Dieu, dit hypocritement la marquise; et, prenant le bras du moine, ils sortirent lentement de la salle à manger.

CHAPITRE XIX.

LA FOLLE.

La nuit était effrayante.

Un profond silence régnait dans Madrid et n'était interrompu de moment en moment que par le sifflement du vent, qui battait les sommets des édifices et mugissait à travers les rues, faiblement éclairées à de longues distances par la lumière tremblante des réverbères. Une vibration sinistre se faisait entendre. Des bouffées terribles secouaient les barreaux des fenêtres, qui, se heurtant contre leur rampe puissante, jetaient un son mélancolique, semblable à la cloche lointaine des morts.

La foudre, serpentant rapidement, jetait par intervalles, au travers des carreaux d'une croisée, une pâle clarté sur la couche désordonnée où se roulait une femme cadavéreuse. Les volets de cette fenêtre, battus par le vent, faisaient un bruit saccadé et insupportable.

La femme cadavéreuse était Marie.

Affaissée par les souffrances, la malheureuse dormait d'un sommeil profond.

Il se fit dans la serrure un bruit léger, que le lointain retentissement du tonnerre rendit presque imperceptible, et la porte de la chambre de Marie, tournant sur ses gonds, livra passage au

nègre dont nous avons parlé dans le dernier chapitre, qui, le poignard dans une main et sa lanterne dans l'autre, marcha pas à pas et avec toute la précaution imaginable.



Ce malheureux esclave, vêtu seulement d'une chemise, d'un gilet et d'un court pantalon de toile à carreaux, avait un aspect effrayant. Sa figure se perdait dans l'obscurité et ne laissait voir que le blanc de ses grands yeux, agités de mouvements convulsifs et se tournant de tous côtés. Au bout d'un instant, ils s'arrêtèrent sur le lit de la pauvre Marie. Le nègre, s'étant approché lentement pour écouter, n'entendait que des soupirs étouffés, des gémissements sourds, comme la plainte d'un corps accablé par la fatigue, ou d'une âme en proie à des rêves déchirants.

Enfin le nègre toucha le lit de la pauvre folle et sentit une terreur secrète glacer tout son sang.

— Voilà la victime, se dit-il en contemplant Marie. Qu'elle est changée!... Naguère sa beauté faisait l'admiration de tout le monde... et maintenant on la repousse, parce qu'elle est folle! Oh! mais moi... qu'est-ce que cela me fait?... Point de pitié!

Vengeance! vengeance! Versons le sang de cette femme; c'est une victime de plus offerte aux mânes de mon père. Je dirai qu'elle a résisté... que ce n'était qu'en la tuant que je pouvais lui arracher son médaillon... qu'elle a voulu me mordre... oui, me mordre... et la marquise m'a dit qu'il est naturel de se défendre, et qu'il fallait avoir le médaillon d'elle ou de son cadavre. Frappons sans pitié!

Et à ces mots il fit un élan pour porter le coup.

La secousse réveille Marie, qui ouvre les yeux, bondit hors de sa couche, et pousse un cri de terreur qui fait reculer l'assassin.

Après un instant de silence, elle dit avec calme :

— Ah! oui... oui... l'échafaud est dressé... c'est celui sur lequel ils ont tué mon père... Merci, mon ami, merci; tu es le bourreau, n'est-ce pas, et tu viens me chercher pour me conduire au supplice?... Je ne te crains pas; il est si doux de mourir!... on souffre tant dans ce monde!... Et quand on n'a plus de père, qu'attendre encore sur la terre?... des angoisses... Mais des angoisses horribles... car tu ne le sais pas, toi... mais il n'y a rien d'horrible comme de voir assassiner un père qu'on adore!

— Oh! c'est vrai!... c'est vrai!... s'écria Thomas attendri; et, après avoir passé la main sur ses yeux, il ajouta : Vous dites qu'on a assassiné votre père?

— Ils l'ont conduit à l'échafaud.

— Ils ont aussi assassiné le mien!

— Que dis-tu?

— Que je pleure aussi la perte d'un père que des assassins infâmes ont lâchement massacré.

— Qui que tu sois, je te plains... car rien n'est comparable à la douleur de celui qui pleure la mort d'un père... Mais que fais-tu?... partons... Est-ce que tu ne me conduis pas?

— Où donc, mademoiselle?

— A l'échafaud!... Ne crains rien... oh! moi, je ne suis pas innocente comme mon père... je mérite un châtiment atroce... le châtiment des parricides.

— Des parricides! s'écria le nègre.

— Oui... des parricides! ajouta la folle d'une voix déchirante... J'ai tué ma mère!!!... Et aussitôt, poussant un cri lamentable, elle s'écria : Non... non... c'est impossible... c'est impossible... calomnie... calomnie d'un moine que Dieu a maudit... Mon Dieu!... mon Dieu!... quel atroce martyre!... Ah! par pitié... conduis-moi à l'échafaud.

— Non, non, s'écria le nègre avec résolution, tu ne mourras pas; et, comme éperdu, il jeta le poignard à terre; puis, avec un accent ému, il ajouta : Courage, mademoiselle, courage! je suis venu pour vous protéger.

— Me protéger?... que dis-tu?... Il faut que j'expie mon crime sur l'échafaud... car l'échafaud... Mais non... je n'ai pas tué ma mère... n'est-ce pas? Tuer ma mère!... moi qui l'adorais comme Dieu!... J'ai bien envie de pleurer... mais je ne puis... je ne retrouve plus une larme... mes yeux se sont séchés... et pourtant c'est si doux les larmes!... aussi doux que la mort!... Je suis innocente... c'est égal... conduis-moi à l'échafaud... Mon père y laissa la vie, et pourtant il était innocent... Je n'ai plus rien dans le monde; car, vois-tu, lui, il me hait aussi. Et, à ces mots, elle couvrit de baisers le médaillon, et ajouta d'un ton sombre : Allons, bourreau, marchons à l'échafaud!

— Bourreau, moi! oh! non, non!... Regardez-moi bien... Et il approcha la lanterne près de sa figure : Me reconnaissez-vous? Je suis Thomas, le pauvre nègre Thomas.

— Thomas... oui... c'est vrai... le domestique de la marquise... Oh! tu ne me battras pas, toi, n'est-ce pas?... Je sens des douleurs par tout mon corps, et puis j'ai une faim... il ne me reste plus de pain là... Tu ne me battras pas comme ces deux hommes sauvages qui voulaient me voler ceci... et elle montrait le médaillon. Oh! ils m'auraient plutôt arraché la vie... Me voler ma seule consolation!... Et, derechef, elle le porta à ses lèvres.

— Rassurez-vous, mademoiselle, calmez-vous... ce pauvre nègre a le cœur plus doux que les blancs. Ils ont aussi tué mon père, les lâches, et quoique j'aie juré de le venger, je ne veux pas verser un sang aussi pur que le vôtre. Ils m'ont chargé de vous ravir ce médaillon; mais, loin de là, dès ce soir, je me déclare

votre protecteur. Je sais que la protection d'un esclave ne peut pas servir à grand'chose; mais quand ils voudront vous torturer, vous faire mourir de faim, mon zèle ne sera pas tout à fait inutile. Gardez, gardez ce trésor que vous estimez tant; ne craignez plus les coups de ces blancs *civilisés*... Thomas, ce pauvre nègre sauvage, ne vous perdra pas de vue, et il n'empêchera pas seulement qu'on vous batte, il partagera avec vous sa nourriture, pour que vous ne mouriez pas de faim.

Le nègre tira de la poche de son pantalon un petit couteau, avec lequel il coupa la chandelle de sa lanterne par le milieu, et, en laissant la moitié à Marie pour éclairer sa chambre, il s'éclaira de l'autre moitié, tira le loquet et s'éloigna.

Marie, restée seule, se mit à se promener en réfléchissant. Tout à coup, elle heurte le poignard que le nègre avait laissé tomber; elle le ramasse, le baise, et se met à parler seule :



« Un poignard! dit-elle; le ciel m'envoie cette arme bienfaisante

pour mettre un terme à mes souffrances... Mon père me réclame, je vais me joindre à lui pour toujours... Oui... c'est ici qu'est mon cœur... Et la pauvre fille porta la main sur le côté gauche de son sein. Dieu, qui m'envoie cet instrument de salut, dirigera ma main, et je ne me manquerai pas. Bientôt mes maux seront finis... bientôt je n'existerai plus.

Tout à coup elle poussa un bruyant éclat de rire, puis, avec un effrayant sourire, elle ajouta :

— Quelle déception pour mes bourreaux, pour ces hommes féroces qui me battent sans pitié, et qui ne finissent jamais de me tuer, parce qu'ils jouissent de mes tortures! Lorsqu'ils reviendront pour me tourmenter de nouveau, je serai insensible à leurs coups; ce poignard m'aura sauvée... et eux... oh! eux, ils seront furieux!

Et elle se remit à rire avec plus d'ardeur.

Cependant la porte de la chambre s'ouvrit à l'improviste, et Marie n'eut que le temps de cacher son poignard sous les plis d'une espèce de tunique de toile grossière qu'elle avait pour tout vêtement.

— C'est moi, mademoiselle, dit le nègre Thomas, c'est moi qui vous apporte un peu de nourriture. C'est froid, qu'importe? Demain vous aurez la moitié de mon dîner, ce sera mieux.

Marie dévora en un instant ces restes du souper des domestiques de la marquise. Le bon nègre lui donna ensuite un peu de vin qu'elle but avec avidité; puis elle resta un instant absorbée, regardant son sauveur, et enfin elle se jeta dans ses bras, où elle gémit longtemps sans pouvoir parler. Ses larmes revinrent enfin en abondance, et alors, poussant un long soupir, elle s'écria :

— Je pleure... et je retrouve la vie... Il y avait si longtemps que je ne pouvais plus pleurer! Que les larmes sont douces pour le cœur oppressé!

— Voyons, mademoiselle, voyons, lui dit le nègre, à quoi bon cela? Quel bien voulez-vous que la nourriture vous fasse?

— Oh! n'aie pas peur, répondit Marie d'un air de satisfaction; j'avais autant besoin de pleurer que de manger; tu as versé un baume sur mon cœur!

. . . .

On eût dit que la malheureuse avait recouvré la raison. C'est là un effet tout naturel ; les personnes en démence ont des intervalles pendant lesquels elles ne donnent pas la moindre marque de leur folie, et ce calme heureux est plus fréquent lorsqu'on les traite avec humanité. Quelques savants ont beau dire que le fouet est le meilleur remède contre cette maladie, le temps a fait justice de cette absurdité, de cette barbarie qui dégrade l'homme et le met au rang de la bête sauvage. Les hôpitaux de France prouvent que les remèdes moraux, les réflexions, les récompenses, les contradictions raisonnées, l'excitation de la sensibilité, valent mieux que tous les moyens physiques, et surtout que ces corrections atroces dont l'usage est prohibé dans tout pays où règne la moindre trace de civilisation. Ces moyens infamants, qui avilissent à la fois la victime, le bourreau et le gouvernement qui les tolère, doivent être aussi à jamais interdits à l'égard de l'armée. Trop souvent, en Espagne, pour une faute insignifiante, on fait couler sous les verges un sang précieux qui ne doit être versé que sur le champ d'honneur, pour la défense de la patrie et de ses institutions.

N'est-il pas honteux de voir encore en usage dans les écoles cette punition abominable, qui accoutume l'enfance à une insensibilité brutale et la rend incorrigible! On offense l'humanité, lorsqu'on juge qu'une dégradation pareille peut être profitable. Le fouet pourra peut-être effrayer un fou, mais jamais lui faire recouvrer la raison, résultat auquel on arrive souvent par d'intelligentes précautions et par de douces remontrances, dont peuvent même profiter les aliénés les plus furieux dans leurs moments de calme. Plus tard, nous plaiderons la cause de ces êtres infortunés, qui, dans Madrid, se trouvent dans un abandon déplorable, et nous indiquerons les moyens que le gouvernement peut employer pour améliorer leur situation, et même pour rendre utiles à la société un grand nombre de ces malheureux.

. . . .

— Mais qui es-tu? demanda Marie à Thomas, avec toute la tendresse de la reconnaissance; qui es-tu, pour porter tant d'in-

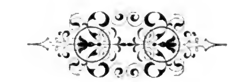
térêt à une malheureuse qui n'inspire plus aucune pitié à personne?

— Mademoiselle, répondit Thomas, je suis un pauvre esclave qui, comme vous, a perdu tout espoir dans ce monde; si vous daignez m'écouter, je vous ferai en peu de mots le récit de ma misérable vie.

— Oh! oui, mon ami, raconte-moi tes souffrances; il est si doux de rencontrer des âmes compatissantes qui acceptent le dépôt des secrets du cœur... Hélas! je n'ai jamais joui de ce consolant bienfait! Parle, Thomas, pauvre Thomas! toi aussi tu es malheureux!

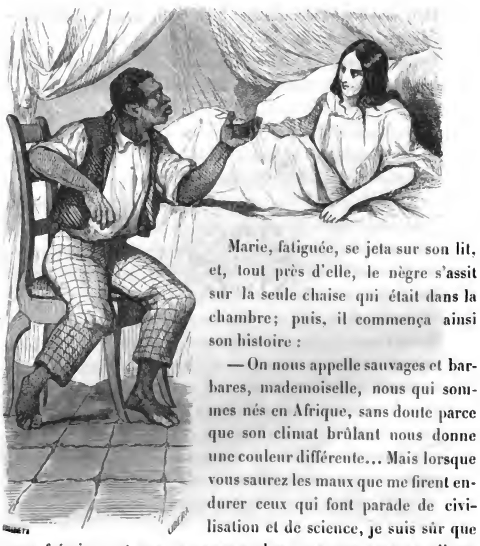
— Oui, ma bonne demoiselle, bien malheureux!... Écoutez-moi.

Et Thomas raconta l'histoire de sa vie, comme on le verra dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XX.

UN NÈGRE.



Marie, fatiguée, se jeta sur son lit, et, tout près d'elle, le nègre s'assit sur la seule chaise qui était dans la chambre; puis, il commença ainsi son histoire :

— On nous appelle sauvages et barbares, mademoiselle, nous qui sommes nés en Afrique, sans doute parce que son climat brûlant nous donne une couleur différente... Mais lorsque vous saurez les maux que me firent endurer ceux qui font parade de civilisation et de science, je suis sûr que vous frémirez, et que ce ne sera plus nous que vous appellerez barbares.

— Je suis né dans une misérable hutte, construite avec des branches de palmier, sur les bords de la mer, par des parents laborieux qui s'aimaient tendrement, et m'aimaient de même, comme étant le seul fruit de leur amour. Je grandissais au milieu de leurs caresses et rien ne manquait à notre bonheur. Les champs nous prodiguaient leurs fruits savoureux; la pêche et la chasse, tout en nous divertissant, donnaient de la vigueur à nos membres et nous procuraient une saine nourriture. Tandis que ma mère préparait les aliments, nettoyait la cabane, et faisait les autres ouvrages propres à son sexe, mon père et moi nous parcourions les montagnes environnantes, les rochers d'alentour, et nous ne rentrions jamais au logis sans une ample provision, qui non-seulement suffisait à nos besoins, mais encore nous permettait de secourir toujours l'indigent qui venait frapper à notre porte. Serait-ce parce que nous exercions cette bienfaisance, parce que nous essuyions les larmes du malheureux, parce que nous ignorions cette civilisation qui apprend à l'homme l'art de feindre, de devenir ambitieux, égoïste, cruel... est-ce que ce serait à cause de tout cela qu'on nous nommerait barbares?

— Oh! oui, Thomas, c'est bien possible, s'écria Marie; les Européens se vantent de leur brillante civilisation, mais cette civilisation n'est qu'un mensonge qui outrage impunément la vertu et qui ne sert qu'à la fortune des méchants. Poursuis, mon ami, poursuis.

— Un bonheur si doux ne pouvait pas durer longtemps. Une cruelle maladie me priva de la plus tendre des mères; mon père était alors dans une vieillesse amère et douloureuse. Tous les efforts que je faisais pour adoucir son chagrin étaient inutiles, et lorsque je lui adressais les consolantes paroles que me dictait mon amour, tout ce que je pouvais obtenir, c'était de le voir se précipiter dans mes bras pour y répandre des larmes brûlantes.

— Pauvre vieillard!... s'écria Marie; et, voyant que des larmes coulaient aussi sur la joue d'ébène du nègre, elle y passa sa main décharnée pour les essuyer, avec toute la sollicitude de la plus tendre compassion.

— Mon étoile, mademoiselle, me réservait encore à de plus grands malheurs. Nous dormions tranquillement un soir dans notre chaumière, lorsque nous fûmes subitement réveillés par un hourra épouvantable, qui fut suivi de l'apparition d'une nombreuse bande d'Européens. Ils nous attachèrent tous deux, et nous jetèrent sur un canot qui nous conduisit à un navire immense où gémissaient entassés des malheureux, que, comme nous, on avait arrachés de leurs foyers. Mais je me trompe, mademoiselle, ils ne gémissaient pas tous; plusieurs n'étaient déjà plus que des cadavres.

— Des cadavres! dit Marie avec horreur.

— Oui, mademoiselle, continua Thomas; les hommes civilisés traitent ceux qui n'ont pas leur couleur comme de vils animaux. Ils nous attachaient par douzaines, avec des cordes fortement serrées, comme des paquets de marchandises, et nous entassaient dans le fond du navire.

— Mais c'est horrible! s'écria Marie.

— Ce fut ainsi que nous voyageâmes pendant plusieurs jours, ajouta Thomas. Pensez, mademoiselle, si la mort n'est pas mille fois préférable à une pareille agonie. Notre nombre était déjà réduit de moitié; les autres étaient morts étouffés... Nous, malheureux, qui tenions encore à la vie, nous remplissions les airs de nos gémissements lamentables, tandis que les monstres civilisés nous raillaient, s'occupaient des bénéfices immenses que nous devions leur produire, et s'enivraient en hurlant de joie. Un de nos plus affreux tourments était la soif, la soif produite par la fièvre ardente qui nous dévorait, et nous buvions avidement nos propres larmes, mêlées à la sueur que la torture faisait couler de nos fronts.

Marie, qui écoutait avec compassion ce que racontait le nègre, continuait de lui essuyer ses larmes de moment en moment; mais ses propres yeux étaient redevenus secs, et elle semblait porter envie au soulagement que les pleurs apportaient aux souvenirs du malheureux.

— Tu disais bien, reprit-elle avec tendresse, les bourreaux t'ont cruellement torturé; mais toi, du moins, tu pleures... moi...

tantôt je pleurais aussi, et dans mon cœur il y avait une consolation céleste... maintenant... Oh! poursuis toujours, poursuis ton histoire.

— Enfin, nous arrivâmes à l'île de Cuba.

. . . .

Ici, nous jugeons à propos d'interrompre la narration du nègre, afin de la justifier par des données historiques; car ces horreurs sembleraient exagérées ou invraisemblables, si la traite infâme des nègres, que l'on vient d'abolir, n'offrait, à la honte de la civilisation européenne, une horrible agglomération d'iniquités, capables de faire frémir le cœur le plus endurci.

L'île de Cuba, fertile, opulente, souveraine de toutes les Antilles, est la clef du golfe Mexicain; mais sa brillante tunique cache le reptile de la convoitise. Son sol a produit des trésors immenses; mais ces trésors sont nés et ont grandi par les efforts de l'humanité avilie. Les produits de l'île de Cuba n'ont été arrosés que par la sueur, les larmes et le sang des nègres.

Pour montrer, disons-nous de nouveau, que le nègre Thomas, dans le récit de ses souffrances, n'a rien exagéré, nous prions nos lecteurs de lire quelques paragraphes de la description exacte du *Trafic des nègres* que nous avons vue dans le *Phénix*, élégant journal publié à Valence par M. de Carvajal, notre ami. Nous les reproduisons avec d'autant plus d'assurance que les assertions qu'ils renferment sont tout à fait conformes à ce qu'ont écrit sur le même sujet l'Allemand Kotzebue, l'ecclésiastique anglais Robertson, et le célèbre barde français Châteaubriand : imposante revendication des droits de l'humanité, renouvelée chaque jour chez les peuples qui marchent à la tête de la civilisation européenne.

« La question, prise sur son propre terrain, conduit à de bien tristes résultats, et alors, sans qu'on puisse s'en défendre, le nom de l'île de Cuba, malgré ses illusions et ses séduisantes espérances, s'inscrit pour l'avenir à côté de ceux d'Haïti et de la Jamaïque. Quoi qu'il en puisse devenir, déjà depuis plusieurs siècles des hommes éminents par leur sainteté et leur science avaient

entrepris, pour l'honneur du nom espagnol, de mettre un terme à ce commerce de sang humain qui répugne si fortement à la civilisation, et contre lequel ont toujours élevé leur voix les hommes éloquents de tous les pays éclairés. Laissant donc à part cette question importante, tant de fois soulevée, débattue, et vidée enfin après de si longues années de luttes entre des intérêts qui paraissaient inconciliables, nous nous bornerons à donner sur cette traite scandaleuse, et sur les mœurs particulières des nègres de nos Antilles, le passage suivant, tiré d'un ouvrage justement estimé :

« Qu'on se figure une plage brûlée par les rayons du soleil, et là, amoncelés sous de misérables huttes, des hommes robustes, des femmes faibles, des enfants en bas âge, gardés à vue avec une vigilance cruelle, jusqu'à ce qu'un audacieux capitaine vienne les acheter pour les conduire en de lointains climats, où les travaux les plus pénibles leur sont imposés. Des générations entières se sont succédé sans interruption sur les côtes brûlantes de l'Afrique, et les unes sont mortes sur les ossements des autres, sans que leur sort se soit jamais adouci, quoique les lois qui régissent nos Antilles soient beaucoup plus favorables à cette race infortunée que celles qu'a implantées dans ses possessions américaines un autre peuple, qui prend emphatiquement le titre de protecteur de l'humanité.

« Enlevés à la terre qui les vit naître, arrachés à leurs chaumières, et séparés les uns des autres par la force brutale, les individus d'une même famille étaient jetés à fond de cale d'un navire, dont l'équipage, impitoyable comme la mer en furie, et aussi intrépide qu'était avide la pensée qui le poussait à entreprendre cette aventureuse entreprise, les traitait avec une atroce barbarie, les entassant les uns sur les autres, sans air, sans lumière, sans espérance. Là, les sexes et les âges étaient confondus ; la mort était le seul soulagement qu'attendissent les malheureux ; les cadavres des uns servaient d'oreillers aux autres ; parfois la mère reposait sa tête sur le corps mort de son fils. Il arrivait aussi que, par hasard ou par son adresse, un nègre parvenait à sortir des écoutilles du navire pendant que la mer

était houleuse ; alors le malheureux se précipitait au milieu des vagues, préférant cette mort affreuse et prématurée au sort qui l'attendait sous le beau ciel de l'Amérique. Croit-on que ces pauvres esclaves avaient perdu tout souvenir et ne pressentaient pas leur sort futur? »

Ici, nous rappelons un passage des Mémoires du père Dutertre, missionnaire des Antilles, qui peint les mœurs des nègres avec tant de candeur et de sensibilité, que l'âme en est émue : « On a vu, dit-il, dans la Guadeloupe, une jeune négresse tellement pénétrée de la misère de sa condition, que son maître ne put jamais la faire consentir à prendre un mari... elle attendit que le prêtre lui demandât, sur les marches de l'autel, si elle acceptait pour époux le jeune esclave qu'on lui présentait, et alors, avec une fermeté qui nous remplit d'admiration, elle répondit : « Non, mon père, je n'accepte pas celui-ci, et je n'en accepterai aucun autre ; je me résigne à être seule malheureuse, sans mettre au monde des enfants qui le seraient peut-être encore plus que moi, et dont les maux me feraient plus souffrir que les miens. » Elle resta toujours célibataire, et on l'appelait *la Vierge des Antilles.*

« Transportés sur les côtes de Cuba, parfois quelques nègres parvenaient à s'échapper et se retiraient dans les anfractuosités des sommets du *Cuzco.*

« Lorsqu'un nègre s'est évadé, on dit : « Aujourd'hui, un tel s'est *abaissé,* » expression qui ne laisse pas que d'être significative. Le majoral, c'est-à-dire le blanc qui commande quatre-vingts nègres ou plus, a l'air de ne pas faire attention à cet événement; mais, deux ou trois jours après, si le nègre n'est pas tombé au pouvoir de quelque *guajiro* qui le ramène au maître, demandant pour cela une gratification, comme celle que, dans nos contrées, on accorde à celui qui tue une bête malfaisante, il monte à cheval, et, précédé de deux ou trois chiens de bon aloi, il s'engouffre dans les montagnes. Les fidèles levriers lui servent de guides, flairent merveilleusement la trace du *cimarron* (c'est ainsi qu'on appelle les noirs évadés), et, finalement, découvrent la grotte où il s'abrite, ou l'arbre qui lui sert de cachette. Ils le trouvent sou-

vent repentant et plaintif, quelquefois aussi ayant la langue pendante et la corde au cou, car il y a une race de nègres qui croient que la mort les reconduit dans le pays natal.

« Il n'est guère possible qu'un seul majoral puisse régir une bande de nègres disséminés sur divers points d'une ferme et employés à différents travaux; on y supplée par un *contre-majoral*, nègre ayant la confiance du chef, et, comme il n'y a rien de plus méchant que le renégat, on imagine aisément que ses compatriotes n'ont pas à se louer de sa douceur et de son amabilité. Opprimés par cette vigilance barbare, si quelquefois ils succombent à la fatigue, un fouet terrible leur annonce que l'heure du repos n'est pas arrivée. On voit fréquemment dans les champs beaucoup de négresses portant sur leurs épaules leurs enfants, placés dans des espèces de hottes formées de linges grossiers, comme si elles voulaient les initier de bonne heure à la misère de la servitude qui les attend, ou peut-être afin d'adoucir la colère du maître par l'innocence et les larmes de ces petites créatures.

« Ces malheureux, qu'on exploite comme des bêtes de somme, ont cependant leurs danses et leurs jours de repos; mais, en revanche, leurs mauvais jours sont si nombreux, si longs, si pénibles, qu'on ne peut y songer sans être ému de compassion. La fête une fois finie, chaque nègre reprend sa place autour du moulin à sucre et aux autres endroits de la *ferme–chaudière*, et pendant que les cannes laissent couler leur doux jus, tous les travailleurs présents dirigent les couples de bœufs, attelés comme des mulets aux pompes à godets. Puis les nègres remplacent les bêtes, et commencent une tâche accablante qui ne doit pas durer moins de quatre mois, pendant lesquels chaque nègre jouit de quatre heures de sommeil par jour, sans qu'on cesse un instant de voir dans les airs la fumée des cheminées, d'entendre bouillir dans les immenses chaudières le sucre et la mélasse, et de se sentir attristé par le chant lugubre des nègres, dont les lentes mesures sont quelquefois marquées par le claquement du fouet que le majoral tient à la main. Il est certain que, dans nos colonies, on a traité les individus de cette race malheureuse avec moins d'inhumanité que dans d'autres possessions; mais encore est-il que leur triste sort, depuis la dé-

couverte de l'Amérique, a fixé l'attention de tous les hommes éminents, qui ont rendu hommage aux maximes de l'Evangile en en déduisant celles d'une politique loyale et humaine.

« Mais, malgré tant de siècles de plaintes et de réclamations, la traite des noirs n'a pu être abolie que lorsqu'une nation puissante n'a plus eu besoin de leurs bras pour ses colonies, et quand il a convenu à ses intérêts mercantiles de se servir de la philanthropie du dix-neuvième siècle pour faire cesser cet odieux trafic. Enfin, quelles qu'aient été les vues qui ont conduit à cette abolition, elle est obtenue, et nous nous félicitons bien sincèrement d'être témoin d'un triomphe si juste et si désiré. »

. . . .
. . . .

— Nous arrivâmes enfin à l'île de Cuba, disait Thomas; on jeta les cadavres à la mer, et les vivants furent achetés par un riche colon qui possédait des milliers d'esclaves employés au sucre et aux autres produits de ses possessions immenses. Là, nous éprouvâmes des souffrances d'une autre espèce; les châtiments les plus atroces, les privations les plus cruelles, une nourriture insuffisante et malsaine, tel était le prix du travail le plus accablant... Là, mon père fut assassiné!!!...

Le nègre fut obligé d'interrompre le récit de ses malheurs. Après quelques gémissements, il essuya ses larmes avec l'une des manches de sa chemise, et ajouta :

— Oui, mademoiselle, les hommes qui vantent si haut leur civilisation, ont tué mon malheureux père à coups de bâton!

— A coups de bâton, s'écria Marie, quelle atrocité!

— Ils lui donnèrent cinquante coups de bâton, parce que le pauvre vieux ne pouvait faire autant d'ouvrage que les jeunes; et le résultat de ce châtiment horrible fut la mort!... Oh! alors, voyez-vous, je jurai de le venger en immolant autant de blancs qu'il serait en mon pouvoir de le faire. Ce malheur effroyable, après tant de souffrances, me causa une longue maladie, pendant laquelle mon maître, ne jugeant pas pouvoir faire grand'chose de moi pour le travail, me vendit à un capitaine de navire. Je restai trois années dans ce bâtiment et je devins le plus fort nageur de

l'équipage. Mon sort ne fut pas meilleur, car j'étais toujours brutalement traité, et, par conséquent, ma haine pour les blancs et le désir de venger mon père ne pouvaient pas se refroidir. Un jour, me trouvant dans la baie de Cadix, une tempête s'éleva ; jaloux d'en profiter avant que la fureur des flots fût à son comble, je fis une trouée à fond de cale et me lançai à l'eau ; puis, quand à grand'peine je fus parvenu à terre, je contemplai avec ravissement le premier effet de ma vengeance : pas un des blancs de cet équipage ne put se sauver.

Le nègre prononça ces paroles avec un sourire atroce, et continua :

— Je restai quelques mois à Cadix, où il me fut encore aisé d'immoler quelques victimes à ma vengeance... Mais ma soif n'est pas assouvie, l'ombre de mon père n'est pas satisfaite... Oh! un père, mademoiselle, c'est ce qu'il y a de plus sacré ! et le fils qui l'a vu massacrer à ses yeux n'a pas de sang dans les veines, s'il ne poursuit sa vengeance jusqu'à la mort.

— Tu as raison, tu as raison! s'écria Marie, ouvrant des yeux convulsifs qui semblaient sauter dans sa tête.

— Je vins à Madrid, et, depuis un an, je suis dans cette maison, où je guette tous les instants de poursuivre ma tâche. Je suis entré ici dans l'intention de vous donner la mort ; mais aussitôt que j'ai su qu'ils avaient aussi assassiné votre père, j'ai associé ma haine à la vôtre, et je me charge de chercher les assassins... Nous les chercherons ensemble, mademoiselle...

— Oui, ensemble... et nous les trouverons, n'est-ce pas, mon ami?... nous les trouverons... et alors...

— Alors, nous les tuerons!... Mais, à présent, couchez-vous, et surtout, silence... si vous voulez que notre vengeance s'accomplisse.

Le nègre, en quittant la chambre, emporta la lumière et ferma la porte.

Marie se retourna sur son lit, tenant le poignard d'une main, et de l'autre son précieux médaillon.

Le corps et l'esprit affaissés, la malheureuse céda au sommeil, balbutiant ce mot terrible :

— Vengeance !... vengeance !... vengeance !...

. . . .

Trois jours s'étaient passés depuis que le nègre avait raconté son histoire à Marie.

La marquise de La Bourbe, voyant que le nègre, qui avait pris pour prétexte la peur, n'obtenait également aucun résultat auprès de la folle, avait donné l'ordre de lui enlever le lit et de réduire encore sa ration de pain et d'eau, qui devaient être ses seuls aliments. Elle lui faisait répéter que lorsqu'elle aurait cédé le médaillon, on lui donnerait le même lit et la même nourriture dont elle jouissait auparavant.

La marquise ignorait que le nègre Thomas, lorsque tout le monde était endormi, non content d'apporter de la nourriture à la pauvre folle, lui faisait passer le matelas de son lit, afin que la malheureuse jeune fille ne fût pas obligée de coucher sur le pavé ; aussi, loin de s'affaiblir, elle avait repris une partie de ses forces.

A la vue de ce singulier résultat, la digne complice du moine n'eut pas la patience d'attendre encore, et, d'après l'accord fait entre eux, elle résolut d'envoyer de nouveau son cocher et son laquais à la folle, avec l'ordre de lui arracher, à force de coups de bâton et de fouet, ce malheureux médaillon.

Le moment fatal arriva, et les deux féroces instruments de la marquise se disposèrent à exécuter sans pitié les ordres sanglants de leur infernale maîtresse.

Le laquais entra le premier dans la chambre de Marie.

— Donne-moi ton médaillon ! cria-t-il d'un ton rude et menaçant.

— Non, répondit Marie avec fermeté.

Et le valet stupide déchargea un coup de fouet terrible sur la malheureuse. Marie se roula de douleur, en jetant un long cri et tremblant de tous ses membres.

— Le médaillon ! répéta le bourreau.

Et il leva le bras pour frapper de nouveau ; mais Marie, rapide comme la foudre et plus frénétique que jamais, faisant claquer de rage toutes ses dents, sauta sur son cruel ennemi, qui tomba

à l'instant même percé d'un coup de poignard, baigné dans son sang, et le fer attaché à sa poitrine. Il se roula jusqu'à la porte en poussant des hurlements affreux.



Le moine et la marquise, craignant, avec raison, les conséquences d'une procédure judiciaire, assoupirent cette affaire, et, voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, résolurent de conduire Marie à l'hôpital et de renvoyer leur nègre, qu'ils soupçonnaient d'avoir fourni le poignard à la folle.



CHAPITRE XXI.

LA SAINT-JEAN.

Le 23 juin 1836, vers minuit, la brillante calèche de la marquise de La Bourbe, avec quelques valets aux ordres du moine Patrice, conduisait l'héroïne infortunée de cette histoire à l'hôpital général. Marie était folle furieuse ; elle hurlait comme une louve. Pour ne pas donner de scandale, on avait choisi cette heure de nuit, pendant laquelle, affaissée qu'elle était par les terribles accès auxquels elle avait été en proie tout le long du jour, et par les coups qu'elle avait reçus, son esprit abattu cédait, non pas à un sommeil tranquille, mais aux léthargiques intermittences de la fièvre. Elle avait tout à fait perdu la connaissance et atteignait le dernier terme de la folie. Elle demandait à grands cris à voir son amant, et l'on profita de cette idée fixe pour la faire monter en voiture.

Ce groupe de bourreaux, commandé par un moine qui conduisait sa victime dans un fétide cachot, contrastait avec la joie bruyante qui régnait alors partout dans Madrid, principalement sur la place *Mayor* et le Prado. Les nuits de Saint-Jean et de Saint-Pierre sont deux grandes fêtes nocturnes d'Espagne, et on les appelle *Verbenas*, sans doute parce que cueillir l'herbe *verbeine* signifie, dans ce pays, se promener de grand matin.

Nos lecteurs ont déjà fait connaissance avec la vaste plaine qui renferme la fameuse promenade du Prado. Il faut maintenant leur dire que la place Majeure, dont la construction commença en 1619, sous le règne de Philippe III et sous la direction de l'architecte Gomez de Moro, et qui fut terminée en 1621, a quatre cent trente-quatre pieds de longueur, sur trois cent trente-quatre

de large, et quinze cent trente-six de circonférence. Malgré ces dimensions grandioses, la foule y était pressée de toutes parts, et on voyait mille groupes s'agiter en tout sens et se croiser sur les rues de Madrid, prenant le Prado et la place Majeure pour leurs centres de repos, si toutefois c'est se reposer que de s'égosiller en chantant des *séguidillas*, avec accompagnement de mandoline, ou de danser à s'éreinter pendant que le barbier joue sur sa guitare le séduisant *fandango*, ou la *jota* aragonaise.

Un groupe de jeunes gens traversait la place Majeure, au chant de l'hymne de Riego, avec accompagnement de bruyants vivats à la liberté, et se portait vers le Prado. « Halte! halte! voici venir la Retraite, » cria une voix; et l'on vit arriver une vingtaine de fringants jouvenceaux, en frac ou en redingote, imitant chacun un instrument guerrier avec sa bouche, mais avec une mesure et un ensemble parfaits, et précédés d'un bossu dégourdi, qui, avec son énorme trique, se dandinait en guise de tambour-major. Sur le derrière, un autre tenait son chapeau perché en imitation de lanterne. Celui qui sait comment les retraites militaires se font en Espagne, et combien le peuple s'en amuse, trouvera que la parodie était parfaite.

L'exercice philharmonico-guttural auquel se livraient ces *dilettanti* mettait tellement à sec les gosiers, qu'il fallait de temps en temps les arroser, circonstance sans laquelle ces céladons en herbe n'eussent pu donner suite à un amusement qui avait pour eux tant d'attrait.

Ils prirent presque d'assaut les quelques flacons qui se trouvaient sur la montre la plus voisine, car tout le monde sait qu'à Madrid, comme à Paris, point de fête nocturne ou diurne sans boutiques ambulantes de comestibles et de boissons; et, après avoir largement trempé leur larynx et s'être querellés avec la marchande sur le prix de la consommation, ils reprirent bravement leur course martiale avec un nouvel enthousiasme.

Le Prado était le centre de réunion de toutes les troupes joyeuses, et il est juste de dire, à l'honneur des honnêtes habitants de Madrid, que pas une circonstance désagréable ne vient, dans de pareilles fêtes, troubler la joie générale à laquelle se livrent les

classes ouvrières, qui regardent ces innocents délassements comme



une trêve qui leur donne des forces pour revenir avec résignation à leurs pénibles fatigues.

Mille bandes musiciennes se faisaient entendre à la fois de tous côtés, et les cris aigus des femmes enthousiasmées alternaient avec les mâles accents de certains trouvères aux poumons d'acier, les sifflets qui annonçaient l'apparition bruyante des *manolos*, le bruit continu des castagnettes, et les cris des porteurs d'eau cherchant à se décharger de leur humide fardeau.

La grosse caisse du père *Chaud-Chaud*, dans la confusion de cette bruyante allégresse, faisait entendre les coups de sa lourde mesure, et tous les jeux et escarpolettes de cette grande notabilité gymnastique étaient singulièrement animés. L'habileté et l'imaginative du père *Chaud-Chaud* ne se reconnaissent pas seulement

au choix de sa profession tranquille et lucrative, mais encore au tact avec lequel il prend les lieux les plus convenables pour le placement de ses spectacles. Avec une grosse caisse, des cymbales et une clarinette qui charivarisent, tandis qu'une demi-douzaine de coursiers, qui ne font jamais la moindre consommation ni la plus petite dépense attendu qu'ils sont en bois, courent toujours sans jamais se rejoindre, le père *Chaud-Chaud* fait une joyeuse et abondante moisson de menues pièces de monnaie.

Un moment vint où cette agitation bruyante prit tout à coup un singulier caractère. On vit la foule prendre la fuite en sens divers, sans que personne pût expliquer la cause de cette subite alarme.

Le plus petit incident produit souvent un ébranlement considérable.

Seul, un beau jeune homme resta ferme à l'entrée du salon, regardant du côté de la fontaine de Neptune, et bientôt un spectre, qu'on eût dit échappé du tombeau, se jeta à ses genoux.

C'était une femme, dont la pâleur et le sanglant visage se cachaient sous une chevelure épaisse et désordonnée. Cette pauvre femme, dans la convulsion de la crainte, cherchait un asile auprès du jeune homme, parce que deux féroces laquais armés de leurs fouets la poursuivaient; c'était Marie, qui, au moment de descendre de la voiture à la porte de l'hôpital, avait trouvé moyen d'échapper aux étreintes de ses bourreaux.

— Ils veulent me tuer! ils veulent me tuer! s'écria-t-elle d'une voix rauque et haletante.

Et elle tremblait convulsivement.

Le brave jeune homme tenait la malheureuse avec le bras gauche, et, serrant bien sa canne de la main droite, il se mit en garde.

Les deux valets à la poursuite de Marie arrivèrent avec l'allure hostile; mais aussitôt que le premier fut à sa portée, le défenseur lui déchargea un tel coup de canne sur la tête, qu'il l'envoya rouler sur le gravier.

— Que prétendez-vous faire à cette femme? demanda à ces laquais le beau garçon.



— Nous avons l'ordre de la conduire à l'hôpital général. Elle est folle.

— Ils veulent me tuer! répéta Marie d'un ton qui annonçait l'épuisement, ils veulent me tuer!... Ils me battent toujours, me font mal... je ne veux pas aller avec eux... Je veux aller avec toi... tu ne me battras pas, tu me défendras... oh! oui.

— Oui, mon amie, oui, je te conduirai, dit le jeune homme, et l'on ne te battra plus. Puis, s'adressant aux valets : Allons à l'hôpital, c'est là que tout s'éclaircira.

Ils prirent la route de ce grand asile, et Marie marchait se serrant toujours contre le bras de son protecteur. Ils atteignirent la porte, où se trouvaient un petit homme ventru et quelques employés de l'établissement. Ceux-ci s'expliquèrent avec le jeune

homme, qui, finalement, convaincu qu'il était vrai qu'on attendait cette pauvre folle, la leur remit.

Marie ne voulait pas lui lâcher le bras ; il fallut l'en séparer de force.

Le gros courtaud était le moine.

— Monsieur de Mendoza, dit-il, vous êtes vengé!

— Qu'est-ce à dire ? s'écria don Louis étonné.

— C'est-à-dire que la femme que vous nous amenez n'est autre que... Marie.

— Marie!!!

— Oui, Marie qui est folle. Je ne suis pas étonné que vous ne l'ayez pas reconnue : ses excès, ses désordres en ont fait un cadavre. Les mugissements qu'elle pousse sans cesse ont enroué sa voix.

— Marie... folle!...

— Oui, elle est devenue folle, parce que l'amant qui payait les frais de son luxe et de ses caprices, ayant connu qu'il était dupé, l'abandonna. Moi, par pitié, je me suis chargé de la conduire à l'hôpital. Vous m'avez aidé à consommer cette œuvre charitable, je vous en remercie bien sincèrement, monsieur de Mendoza.

Un sourire satanique effleura les lèvres du moine, qui prit sa calèche et disparut.

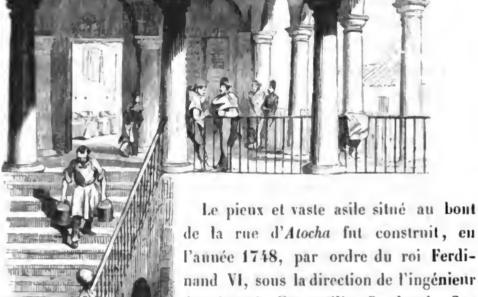
FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

LA VERTU ET LE VICE

CHAPITRE I.

L'HOPITAL.



Le pieux et vaste asile situé au bout de la rue d'*Atocha* fut construit, en l'année 1748, par ordre du roi Ferdinand VI, sous la direction de l'ingénieur don Joseph Hermosilla-Sandoval. Sabatini le continua sous le règne de Charles III, et le jour qui doit voir la réalisation complète du projet primitif semble être encore bien éloigné : en effet, des huit grandes cours entourées de bâtiments qui devaient occuper un emplacement immense dont le centre était destiné à une église, la principale seulement fut établie, et depuis 1781 qu'elle est terminée, rien n'y a été ajouté ; elle a cent trente-quatre pieds

de long sur quatre-vingts de large. Les infirmeries, disposées par enfilades, sont très-bien aérées. Les médecins qui y soignent les malades sont les premiers de la capitale. On y reçoit et on y traite avec sollicitude tous les individus qui se présentent ayant une blessure ou la fièvre, et quoique le comité municipal de bienfaisance ait beaucoup fait déjà pour adoucir le sort de tant de malheureux, l'humanité souffrante réclame impérieusement de grandes réformes. L'établissement d'une maison de maternité et d'un asile pour la démence ne doit pas être différé d'un instant, quel que soit l'état des ressources affectées aux charges de cette vaste maison, et il est de la dernière urgence de répondre sans délai aux instances faites à ce sujet par toutes les personnes généreuses et éclairées. Nous répétons toutefois que nous n'entendons parler que de la démence et de la maternité. Si les dépenses sont grandes, les revenus de l'hôpital sont considérables; et puis le fermage du Cirque des Taureaux, les impositions sur les spectacles, le produit des immeubles, les legs et les aumônes, sont de grandes ressources; mais si tout cela ne suffisait pas pour soulager des maux qu'on ne peut oublier un instant, il faudrait s'adresser au zèle et à l'ingénieuse philanthropie du corps municipal, qui, des sommes qu'il distribue avec tant de sagesse pour l'embellissement des lieux publics et pour procurer de l'ouvrage aux classes pauvres, saura bien distraire une légère partie afin de faire face à des dépenses si nécessaires.

Nous ne blâmerons jamais la sollicitude qui porte l'autorité à s'occuper des embellissements publics, car c'est là un des plus sûrs thermomètres des progrès d'un peuple; mais la morale et l'humanité veulent qu'on donne la préférence aux nécessités les plus impérieuses. On ne se fût pas plaint, par exemple, qu'un ajournement convenable eût été fixé pour la décoration des magnifiques réverbères du Prado, qui ne servent guère qu'à donner plus d'éclat à la mise des dandys, si la somme considérable qu'elle a coûté, ajoutée à d'autres ressources du même genre, eût été appliquée à l'adoucissement des maux des classes pauvres. On eût sauvé des malheureux auxquels l'autorité doit des secours et

une protection spéciale, par cela seul qu'ils sont nécessiteux et abandonnés. Puisqu'on s'occupe de la plus grande commodité et de l'agrément des riches, il est bien juste de ne pas négliger ceux qui souffrent.

L'autorité doit inspecter avec attention les établissements de bienfaisance, afin de connaître à fond leur état, d'y introduire les réformes convenables, et de les porter à un degré de perfectionnement qui ne le cède en rien à ceux des nations les plus policées.

Nous avons appris avec satisfaction que le comité municipal de bienfaisance se propose les améliorations sollicitées depuis longtemps pour l'asile des aliénés et les départements de la maternité et des femmes détenues, et qu'elle les aurait déjà réalisées si ses moyens pécuniaires le lui avaient permis; mais ce progrès tarde déjà trop à paraître, et il est vraiment singulier que dans l'hôpital général on puisse admirer l'ordre, la propreté, la bonne administration, excepté dans les fétides localités où gisent les femmes qui ont acquis le titre sacré de mère, et les malheureux qui ont perdu l'usage de la raison. Il sont dans des caveaux privés d'air et de lumière, au milieu des plus mauvaises conditions hygiéniques que l'on puisse imaginer : en vérité, il serait impossible de leur donner une habitation plus malsaine, et les malades, et particulièrement les fous, ne peuvent y recevoir les soins que réclame leur état si digne de pitié.

Il ne faudrait pourtant pas faire peser sur le comité de bienfaisance, ni sur la direction de l'établissement, la responsabilité de cette coupable négligence; elle n'est imputable qu'à l'autorité compétente, qui aime mieux se livrer aux distractions que facilite le magnifique éclairage du salon du Prado et respirer les brises odoriférantes du Jardin botanique, que de s'occuper des besoins que nous venons de signaler, besoins qu'on ne pourra satisfaire qu'en mettant à la disposition du comité des emplacements propres aux constructions qu'ils exigent.

Quand, dans toutes les nations civilisées, les aliénés sont devenus l'objet de tant de soins et d'égards, c'est une honte pour l'Espagne de n'avoir pour eux que des cachots où ils sont traités comme des bêtes sauvages.

C'est dans l'une de ces affreuses loges que Marie, la fille de l'ouvrier, les yeux détraqués, la figure cadavéreuse, la chevelure en désordre, les ongles crochus et tachés de sang, couverte d'une tunique en lambeaux, se heurtait comme une tigresse en fureur contre les barreaux qui la renfermaient, en faisant entendre des cris qui faisaient frémir.

En même temps, sur un autre point, se passait une scène de tendresse et de bonheur.

Une femme était à genoux devant un homme, et couvrait ses mains des larmes et des baisers de la reconnaissance.

. . . .

Nos lecteurs n'ont pas oublié que le 16 mai, jour de la fête de Saint-Isidore, la calèche de la marquise de La Bourbe, qui portait l'intéressante Marie, renversa la pauvre mère, l'aveugle Louise, et que cette nuit même un prêtre était au chevet du lit de cette infortunée, l'exhortant à la mort. Ils ont encore moins oublié que le médecin, après lui avoir fait prendre une potion et l'avoir examinée, avait dit au prêtre : « Monsieur, vous pouvez vous retirer... vos exhortations sont inutiles. »

En effet, elles étaient inutiles, et pouvaient même nuire; car la malade ayant éprouvé un mieux sensible qui la mit hors de danger, les cris du ministre de l'autel n'auraient servi qu'à étourdir son esprit, qui, pour retrouver son courage, avait besoin de consolations, d'espérance, bien plutôt que d'exhortations effrayantes.

En peu de jours, elle se trouva en état d'être transportée à l'hôpital général, où, grâce aux bons soins et à la science d'un docteur aussi habile en médecine qu'en chirurgie, et l'un des plus célèbres oculistes de Madrid, non-seulement elle recouvra bientôt la santé, mais encore la vue : après l'opération de la cataracte, elle put commencer à voir tous les objets, bien que, par une sage précaution, on lui laissât sur les yeux des compresses et des lunettes.

C'était là la femme qui, à genoux devant son sauveur, lui baisait tendrement la main, tandis que le docteur d'Aquilar, faisant des efforts pour la relever, lui disait :

— Mon Dieu, madame, que faites-vous? je ne mérite pas de pareilles démonstrations... Au bout du compte, je n'ai fait que



mon devoir... et il faut que vous tâchiez de réprimer ces élans... qui certes ne sont pas favorables au succès de votre guérison.

— Ah! monsieur, s'écria Louise, s'asseyant sur un petit escabeau à côté du docteur, que ne vous dois-je pas!... Par vous je fus rendue à la vie, et ce sera encore par vous que je reverrai ces beaux rayons de soleil qui vivifient toute la terre... je pourrai de nouveau jouir de la contemplation des prodiges de la nature, de ces prodiges si grands qui décèlent l'existence et le pouvoir suprême du Créateur. Hélas! monsieur, si vous saviez combien la cécité fait souffrir, si vous saviez ce que c'est que de se trouver dans ces ténèbres éternelles, tandis qu'on entend tout le monde s'agiter sans cesse autour de soi! Que de résignation il faut au malheureux qui a perdu la vue, et que cette résignation est douloureuse!

— Voyons, voyons, ma fille, il ne faut plus y penser. Par bonheur, vous avez recouvré ce don précieux que Dieu nous accorde pour que nous puissions jouir de la magnificence de ses œuvres, et il ne faut plus s'affliger des maux passés.

— Vous avez raison, monsieur, vous avez raison; votre bonté

est si grande, qu'il y aurait de la folie, de l'ingratitude à ne pas suivre vos conseils. Je suis tranquille, regardez-moi ; je ne me souviens plus de rien, et je ne veux même pas penser aux douces sensations qui m'attendent. Oh! que je serai heureuse!... Il va y avoir pour moi un jour... un jour délicieux... Vous avez raison de dire que la joie peut nuire à la santé, car, Dieu soit loué! lorsque ce jour luira pour moi, je mourrai de bonheur... Voir mon Anselme! voir mes enfants!... mais je ne pourrai jamais me rassasier de les voir... je les regarderai toujours... toujours... et alors... oh! alors tous mes vœux seront satisfaits... Mais, hélas! il y a encore une idée qui m'afflige malgré moi... Dieu sait si je reverrai Marie... elle a quitté notre demeure dans la plus grande détresse... peut-être est-elle morte de faim ou de misère dans quelque lieu ignoré!

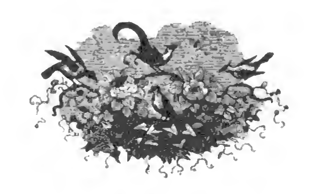
— Hé bien! hé bien! s'écria le docteur, est-ce ainsi que vous tenez vos promesses? Je crois qu'aujourd'hui il faudra nous brouiller.

— Nous brouiller! reprit Louise avec bonté; mais je ne me brouille avec personne, moi, et surtout avec vous, monsieur. Et puis, mille fois vous m'avez fait entrevoir l'espoir de retrouver ma fille, tout comme j'ai retrouvé la vue et la santé. Vous êtes mon ange sauveur, et vous voulez que je me brouille avec vous! Regardez-moi, ajouta Louise avec un sourire de bonté, regardez-moi bien ; n'est-ce pas que ma figure est riante? Je suis si joyeuse! Et comment ne le serais-je pas? vous m'assurez que mon mari ne tardera pas à sortir de sa prison, parce que son innocence sera reconnue, et qu'alors vous laisserez venir à moi mes enfants, qui, avec leur père, me reconduiront dans notre demeure, où vous m'avez promis de nous procurer de l'ouvrage..... Que de générosité, monsieur!... Anselme, à cause de son bras, ne peut pas faire grand'chose ; mais il y a des occupations... et puis, pourvu que je retrouve mes yeux... Et si, comme vous dites, Marie me revient, car celle-là est bonne et laborieuse... Oh! certes, elle a trouvé une bonne place, et quand nous y penserons le moins, nous apprendrons qu'elle est heureuse. Mon Dieu! ses vertus le méritent bien, monsieur le docteur; je ne le dis pas parce qu'elle

est ma fille, mais elle possède toutes les bonnes qualités que l'on peut désirer à son âge... surtout elle est... si jolie... si honnête... Oh! Dieu ne l'abandonnera pas... Oui, oui, elle est heureuse, le cœur ne me trompe pas, et j'espère jouir d'un moment à l'autre du bonheur de l'embrasser... de la voir... de la voir!... Mon Dieu! mon Dieu! est-ce que ce serait vrai?... Oh! vous ne savez pas ce qu'éprouve le cœur d'une mère lorsqu'elle contemple les charmes de ses enfants!

— Oui, oui, ma bonne Louise, dit le docteur, tout réussira au gré de vos désirs.

Et, voyant la malade sous l'influence de quelque reste de fièvre nerveuse, il lui recommanda de prendre du repos. Lorsqu'il la quitta, Louise se mit dans un lit très-propre, et y trouva le sommeil d'une conscience irréprochable.



CHAPITRE II.

LE JARDIN.



Dans un circuit peu spacieux, fermé par un grillage en fer très-élégant, l'intelligence et le goût exquis d'une des plus aimables femmes de l'aristocratie de la cour, semblent avoir réuni tous les charmes de la nature.

De beaux groupes de fleurs, artistement distribués en petits plans fermés par des treillages en jonc affectant la forme de berceaux, exhalent un délicieux parfum. Ces fleurs, entre lesquelles se font remarquer les jacinthes de Perse et la renoncule d'Islande, sont entourées d'un beau tapis vert émeraude qui s'harmonise parfaitement avec les nuances vives et variées des berceaux, et offrant çà et là des allées étroites, couvertes de sable brillant, qui se croisent en tout sens comme celles d'un labyrinthe.

Au centre de ce jardin on voit une conque circulaire, au milieu de laquelle s'élève un cygne de marbre d'une blancheur éblouissante, qui, redressant son cou superbe, semble vouloir lancer aux nues un jet de l'eau la plus limpide, pour la voir retomber sur ses ailes comme une rosée de perles de l'Orient.

Quatre saules de Babylone, touffus, langoureux, et placés symétriquement, se trouvent répétés près des bords de cette limpide surface, qui resterait immobile comme le cristal de la glace, si le souffle des brises ne lui imprimait de temps à autre de gracieuses ondulations, à travers lesquelles on voit se jouer des milliers de petits poissons rouges comme le feu, et émaillés d'argent, d'or, de nacre et de corail.

Quatre statues magnifiques pareillement en marbre, représentant les quatre saisons, occupent les angles du jardin. On voit de distance en distance des bancs rustiques dont les dossiers, en myrte moresque gracieusement découpé, forment un dais auquel s'entrelace le lierre amoureux, qui garantit des feux du soleil et répand une suave fraicheur.

Entre deux de ces siéges ingénieux qui se trouvaient dans le fond du jardin, au bout d'une allée bordée de plantes damasquinées et de superbes rosiers du Bengale, s'élevait une vaste volière construite sur quatre piliers de marbre qui soutenaient le grillage, et si légers, que cette volière semblait être suspendue comme une cage ordinaire. Au centre de ce charmant enclos se voyait un oranger touffu, couvert de son fruit doré, exhalant un parfum vivifiant.

Toutes sortes d'oiseaux voltigeaient dans cette douce prison : le serin avec le chardonneret, la tourterelle avec la colombe.

Tous chantaient, joyeux et remuants, aussitôt que les rayons du soleil pénétraient dans leur tranquille réduit. Le gazouillement du chardonneret, les modulations du serin, s'unissaient harmonieusement au roucoulement de la colombe; la plainte mélancolique de la tourterelle contrastait avec la note superbe du rossignol jaloux.

L'horloge du palais des rois de Castille venait de faire entendre deux heures de l'après-midi.

C'était un des premiers jours de l'été, plus agréable que le plus doux du printemps.

Sur un banc rustique placé à droite, on voyait assise une femme admirable, plus belle que la déesse des fleurs, mise avec un goût parfait et tenant un livre à la main; sa figure expressive respi-



rait la douceur. Parfois elle suspendait sa lecture pour contempler les charmes de ce site pittoresque et la joie de ces heureux

oiseaux, assez libres pour ne pas se plaindre, assez renfermés pour ne pas tomber dans les filets du chasseur, ou être atteints de son plomb meurtrier.

Cette femme était la baronne ***, type enchanteur de la véritable noblesse.

La baronne *** était âgée de vingt-cinq ans; mais sa céleste figure avait toute la fraîcheur d'une vierge dans son troisième lustre. Elle était blanche comme le jasmin, et cette blancheur était encore relevée par le châtain foncé de sa chevelure soyeuse. Ses yeux bleus semblaient annoncer les douces vertus de son âme. Sa lèvre souriait avec candeur, et alors on voyait naître sur le corail de ses joues deux fossettes qui donnaient à ses traits une grâce indéfinissable. C'est d'elle que Melendez eût pu dire :

Saurais-tu me dire, m'amour,
Qui, sur tes joues si parfaites,
Creusa ces riantes fossettes
Qui sont leur plus charmant atour;
Ces deux sillons que ma folie
Convoite avec tant de désir,
Que mes lèvres voudraient saisir
Comme source de plus de vie?
Amour, Amour en fut l'auteur,
Quand te croyant l'une des Grâces,
De sa lèvre il laissa les traces
Sur ton teint de rose enchanteur[1]
. . . .

La bonté de son cœur, guidée par les lumières d'un esprit qu'une instruction solide avait développé, se portait avec prédilection sur des projets philanthropiques dont elle poursuivait l'accom-

[1] Voir les vers espagnols, qui sont bien autrement gracieux :

Sabes, di, quién te hiciera,
idolatrada mia,
los graciosos hoyuelos
de tus frescas megillas?
Esos hoyos que loco
me vuelven; que convidan
al deseo y al lábio
cual copa de delicias?
Amor, Amor los hizo,
cuando al verte mas linda
que las Gracias, por ellas
besarte quiso un dia.

plissement avec une rare constance. C'était là la cause de l'amour et du respect qu'elle inspirait à tous ceux qui avaient le bonheur de la connaître, et les malheureux trouvaient toujours en elle une tendre mère qui savait les consoler et soulager leurs maux.

— Madame, dit une servante s'approchant de la baronne.

— Qu'y a-t-il, mon amie? demanda sa maîtresse avec douceur.

— Le jeune marquis de Bellaflor demande à voir madame.

— Que ne vient-il? tu sais qu'il est l'ami de la maison. Prie-le de descendre au jardin.

La jeune fille disparut, et don Louis de Mendoza ne tarda pas à se présenter.

Aussitôt la baronne lui dit d'un ton enjoué :

— Vous négligez bien vos amis, mon cher don Louis ; il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

— N'en soyez pas étonnée, madame... quelques désagréments m'ont fait perdre ma bonne humeur, et j'ai craint que ma tristesse ne fût gênante.

— Des désagréments, vous? répliqua la baronne ; alors vous deviez vous rappeler que les chagrins perdent leur amertume dans le sein de l'amitié. Mais, puisque vous êtes si discret, je me garderai bien d'essayer de pénétrer vos secrets.

— Oh ! madame, cela n'en vaut pas la peine ; les motifs de mon affliction n'avaient rien de sérieux.

— J'en suis bien aise... il est si naturel de prendre part aux souffrances du prochain, et surtout d'un ami !

— Vous êtes d'une bonté!... Mais n'ayez pas d'inquiétude, ma chère amie, je n'ai plus de chagrin... D'ailleurs, comment en avoir près de vous?

Ici la baronne partit d'un gracieux éclat de rire ; non pas du rire moqueur de la coquetterie, non : la démonstration de la baronne naissait d'une bonté indulgente.

Don Louis, persuadé de la trahison de Marie, la croyant une femme dépravée qui ne méritait pas son amour et que la prostitution avait conduite à la folie, devait l'oublier pour toujours ; et pourtant sa passion avait été si sincère, qu'il ne pouvait abandonner cette fille dans le malheur ; c'est pourquoi il avait donné des

ordres à l'hôpital pour qu'elle y fût traitée avec soin, et qu'on eût à lui fournir tout ce que son état pouvait exiger, offrant d'en payer les frais. Don Louis croyait à la culpabilité de Marie, et cependant il ressentait pour elle une douce pitié... Telle est la vengeance des âmes généreuses... Il avait pour elle de la pitié... mais l'amour était désormais impossible.

Dans un pareil état, il tâchait de revenir à sa gaieté ordinaire... de reprendre l'habitude des intrigues d'amour; et ce site solitaire, paisible, romanesque si l'on veut, l'aspect d'une femme si belle, si aimable, en un mot tout le poussait à essayer un de ces triomphes que l'amour seul qu'il avait éprouvé pour Marie avait pu lui faire oublier. Et il ne faut pas s'étonner de cette métamorphose; les femmes surtout ne doivent pas en vouloir à leurs amants de leur inconstance passée; car ceux qui, comme les papillons, voltigent de fleur en fleur, si une fois ils rencontrent un amour véritable, ils s'y attachent jusqu'à la mort, et ne vivent que pour l'objet de leur passion.

Don Louis voulait donc reprendre le rôle de l'inconstant papillon, et la baronne était une fleur trop attrayante pour qu'il négligeât d'en tenter la conquête.

— Ah ! vous croyez qu'auprès de moi on ne peut pas être malheureux! répéta la jeune femme, jouant avec son livre. Voilà qui me rendrait fière, si je ne savais que c'est de la politesse.

— Eh bien, non, madame, c'est du sentiment. Je ne suis nulle part aussi heureux qu'auprès de vous, et si je pouvais obtenir un seul mot d'espoir...

— De l'espoir? Mon Dieu, que vous êtes étourdi!... En effet, je vois que vous avez repris votre belle humeur.

— Je parle avec sincérité, madame; je vous aime... et...

— Mon Dieu ! mais moi aussi je vous aime, dit la baronne riant avec grâce; il ne nous manquerait plus à présent que de ne pas nous aimer... Dieu nous en préserve!... Il suffit que vous soyez l'ami d'un époux que j'aime pour que vous soyez aussi le mien.

— Que vous êtes cruelle!... Ce n'est pas assez de mépriser mon amour, il faut encore que vous le railliez!

— Encore?

— Encore et toujours, je veux vous dire que je vous aime... que je vous adore.

— Mais, mon ami, oubliez-vous que je suis une femme mariée?

— Mariée à un homme qui ne sait pas apprécier le trésor qu'il possède...

— Qui dit cela?

—Sa conduite... Toujours à la recherche de nouvelles amours...

— Mon Dieu, c'est le défaut de tous les hommes, et il faut bien se résigner. Nous, pauvres femmes, nous n'avons qu'un seul moyen de corriger nos maris.

— Les imiter... c'est tout simple.

— Du tout; leur montrer la bonne route, en s'y maintenant toujours soi-même. Je me suis proposé d'employer ce moyen pour corriger mon époux, et j'y parviendrai.

— Oui, s'il vous aimait comme je vous aime... car la passion que vous m'avez inspirée ne périra jamais.

— Mon Dieu! mon Dieu! que vous êtes gauche! Pour bien dire cela, il fallait vous mettre à genoux... N'est-ce pas que ce jardin est un lieu bien convenable pour jouer une scène d'amour?... Mais voyons, là, sans détour : à combien de femmes avez-vous déclamé la même déclaration?

— A aucune, madame. Vous êtes la seule beauté qui possédiez l'empire de mon cœur.

— Silence! voici venir mon frère, s'écria la baronne d'un ton grave, et pourtant avec une dignité charmante. Puis elle ajouta : Ne soyez plus enfant... ne me parlez plus ainsi... si vous tenez à conserver mon amitié... Puis, donnant plus d'éclat à sa voix, elle dit d'un air finement badin : Vous avez raison, mon ami... la journée est magnifique... Il est impossible d'en trouver de plus belle... Aussi, voyez comme mes fleurs sont riantes, comme mes oiseaux sont joyeux!.. N'est-ce pas que la chaleur n'est pas trop forte?

M. de Mendoza, malgré son caractère franc et dégagé, baissa les yeux, et tandis qu'un nouveau personnage s'avançait par l'al-

lée des Bengales, il se donnait une contenance en faisant des cercles et des croix, avec le bout de sa canne, sur le sable du jardin. Finalement, la salutation du nouvel arrivé le tira de cette édifiante occupation.

— Bonjour, frère, dit la baronne ; laisse-moi te présenter au marquis de Bellaflor, l'un des meilleurs amis de mon époux.

— De Bellaflor!... j'en suis enchanté, non-seulement parce que monsieur a de l'amitié pour ton époux, mais aussi parce qu'il réunit les plus nobles qualités, s'écria le nouveau venu ; sa bienfaisance est poussée à un degré qui l'honore beaucoup, surtout dans ces temps d'égoïsme et d'avarice. Il faut que tu saches, chère sœur, que monsieur fait de grandes dépenses pour que rien ne manque à la guérison d'une jeune personne, assurément bien belle, qui est entrée l'autre jour à l'hôpital. Tu penses bien que moi, qui suis un des médecins de l'établissement, je dois en savoir quelque chose.

—Ah ! si généreux envers les jolies femmes ! s'écria la baronne d'un ton ironique et significatif.

Don Louis ne répondit pas ; sa figure devint d'un rouge pourpre. Cependant, après quelques instants de silence, se tournant vers le docteur, il dit avec un sourire forcé :

— Monsieur me comble d'éloges que je ne mérite pas. Puis, jetant un regard timide à la baronne, il ajouta : Il s'agit d'une pauvre jeune fille qui est devenue folle... Elle appartient à une famille dans l'indigence.

— En effet, reprit le médecin, d'après ce que j'ai pu comprendre, c'est une pauvre fille à laquelle l'inconstance de son amant a fait perdre la raison. Je crois avoir saisi le régime curatif auquel il fallait la soumettre ; car, dans l'espace de peu de jours, j'ai aperçu de grands progrès, et j'espère qu'elle ne tardera pas à être en état de nous expliquer la cause de ses maux. Pour le moment, je vois seulement qu'elle a été trompée par quelque mauvais sujet. Peut-être M. le marquis pourrait-il me donner là-dessus des renseignements utiles.

— Moi!... A vrai dire, répondit don Louis dans le plus grand trouble, j'ai appris que cette jeune fille, séduite sans doute par

de mauvais entourages, s'était livrée à une vie dépravée... et qu'elle était enfin tombée dans l'état affligeant où elle se trouve aujourd'hui... Il suffisait qu'elle fût malheureuse pour que je lui vinsse en aide.

— Mais c'est très-louable ! s'écria la baronne avec émotion.

Le marquis était sur des épines. Cette conversation le torturait; mille sentiments divers déchiraient son cœur ; décidé à s'éloigner, il tira sa montre, la regarda, et s'écria, du ton le plus naturel qu'il put trouver :

— Mon Dieu ! il est plus tard que je ne croyais... Madame, je suis obligé de vous quitter à l'instant.

Il échangea un salut gracieux avec la baronne et son frère; puis, tandis qu'il s'éloignait, le médecin dit à sa sœur :

— Émilie, ce garçon est une mauvaise tête.

— Je le croirais assez, répondit la jeune femme; mais il a le cœur bon.

— Peut-être.

— Comment cela?

— Il est le séducteur de la pauvre fille.

— Il serait possible!

— C'est bien lui, je n'en puis douter. J'en avais eu des indices dans quelques mots sans suite de la pauvre victime, et la découverte d'un médaillon que personne n'a pu lui arracher, quoiqu'on ait employé les plus atroces châtiments pour y parvenir, a pleinement justifié mes conjectures. J'ai adopté d'autres moyens ; j'ai traité cette malheureuse avec bienveillance et douceur, et je suis parvenu à gagner son affection, à m'attirer sa confiance. Elle m'appelle *l'autre père*, ce qui prouve que le sien l'a beaucoup aimée ; et lorsqu'elle s'en souvient, elle entre en fureur et parle des bourreaux qui l'ont assassiné.

— Quelle horreur ! dit la baronne essuyant ses larmes; mais, est-ce qu'effectivement son père a été assassiné?

— Non, mais il est en prison pour des motifs politiques... à l'époque où nous vivons, il n'y a de sûreté pour personne.

En effet, Anselme l'Intrépide était encore en prison. La voix sinistre que Marie avait entendue, le jour de sa déchirante entrevue

avec le moine chez la marquise de La Bourbe, cette voix effrayante de l'aveugle qui annonçait *le procès et la condamnation d'un criminel en chapelle*, ne retentit jamais en vain dans les rues de Madrid; mais le criminel qu'on allait exécuter alors n'était pas le père de Marie, ainsi que voulait le lui faire entendre le venimeux serpent qui essayait de la séduire.

— Ce qu'il y a de plus extraordinaire, et qui semble un dessein de la Providence, dit le docteur, c'est que la mère est aussi venue tomber à l'hôpital; ses autres enfants sont à Saint-Bernardin.

— Malheureuse famille!

— Oh! oui, bien malheureuse en effet... La mère était complétement aveugle, et j'ai également réussi dans sa guérison. La pauvre femme pleure la perte de sa fille; mais, dans l'état où elles se trouvent l'une et l'autre, il faut les tenir séparées, si on veut les sauver. Ma bonne sœur, les malheurs de cette famille m'ont intéressé au point que je me suis proposé, non-seulement d'épuiser pour elle toutes les ressources de l'art, comme le veut mon devoir, mais encore de faire toutes sortes de sacrifices pour rendre son destin plus doux.

— Viens, embrasse-moi, mon frère! s'écria la baronne attendrie: ton dessein me comble de joie.

— Je ne doutais pas que tu approuverais mes projets. Je voulais emmener chez moi la pauvre folle... mais tu sais.... je suis seul, je n'ai personne pour la soigner, et puis les caquets pourraient s'en mêler; car, je te le dis encore, il s'agit d'une jeune fille très-belle, malgré les ravages qu'a laissés sur sa figure son horrible maladie.

— Il suffit, mon frère, je comprends, s'écria la baronne avec joie; quand tu voudras nous irons chercher la jeune folle... Tiens, je deviens jalouse; je veux faire autant que toi pour ces pauvres gens: cette malheureuse enfant t'appelle *son autre père*, je veux être *son autre mère*. Mais comment sais-tu qu'elle a été victime de la séduction du jeune marquis?... En es-tu bien sûr?

— J'oubliais de te le dire: la confiance que j'inspire à l'infortunée, et la crainte qu'elle a de se voir arracher son médaillon

par ceux qui lui infligeaient de si atroces châtiments, l'ont décidée à me confier ce bijou, mais à condition que je le lui montrerais tous les jours pour qu'elle pût le baiser et verser des larmes sur le portrait qu'il renferme. Eh bien! ce portrait... c'est celui du marquis.

— Pas possible!... Mais alors il faut tout de suite refuser les dons que le remords arrache à ce malheureux jeune homme... Quand est-ce que nous allons la prendre?

— Tiens ta calèche prête demain, à onze heures. Adieu, Émilie.

— Adieu, frère; à demain.



Nous avons déjà dit que la baronne était le type des beautés de l'aristocratie de Madrid. Nous qui blâmons avec tant d'énergie ceux qui s'enorgueillissent de leurs richesses et de leurs titres au point de regarder avec mépris les classes pauvres, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage aux personnes du haut parage qui ne dédaignent pas de tendre une main généreuse

aux malheureux. Cela prouve que nous n'avançons que ce qui est vrai, que l'impartialité guide notre plume, et que nous nous inclinons devant la noblesse qui montre des sentiments de vertu, de grandeur d'âme, et surtout lorsqu'elle s'efforce de moraliser la société et de pourvoir aux besoins du pauvre, en l'attirant par le bien-être sur la route de l'honneur.

Pour prouver qu'il existe dans Madrid une aristocratie bienfaisante qui n'a rien de commun avec les courtisans corrompus, les ambitieux vendus, les fats avilis qui ne respirent qu'orgueil et perversité, nous parlerons encore une fois des actes de l'*assemblée de bienfaisance domiciliaire.* Cette association philanthropique, composée de dames de la première noblesse, répand ses bienfaits sur les classes pauvres de la ville. Huit mille cent trente-cinq secours pécuniaires ont été distribués entre les seize paroisses de la capitale dans l'espace d'un an. En outre, on a établi un atelier de travail, pour lequel il y a deux cent cinquante-six femmes inscrites, et l'on y reçoit tout aussi bien la pauvre vieille qui peut à peine tricoter, que la jeune fille capable d'exécuter dans la perfection les travaux les plus délicats. Il est vrai cependant qu'un aussi grand nombre de personnes réclamait un vaste local, ce qui n'était pas en proportion avec la modicité des fonds affectés à cette institution. En outre, bon nombre de ces pauvres femmes ne pouvaient pas abandonner leurs demeures, où elles soignent des parents malades, des enfants en bas âge, ou sont obligées de préparer au mari la nourriture qu'il gagne avec tant de mal. La charité n'est jamais méfiante : aussi la directrice de l'atelier n'a-t-elle pas vu d'inconvénient à distribuer de l'ouvrage à toutes celles qui désirent travailler chez elles, sans prendre d'autre précaution que d'enregistrer sur son livre le nom, l'adresse et l'effet livré. Disons, en finissant, qu'on a distribué plus de mille cinquante-six pièces d'ouvrage en dehors de l'atelier, sans qu'une seule se soit perdue; toutes ont été rendues, et toutes les ouvrières ont reçu le prix de leur travail.

CHAPITRE III.

LES PREMIÈRES INVESTIGATIONS.

Monsieur le docteur d'Aguilar, frère de la baronne, homme de science et de talent, était d'une amabilité séduisante et avait une bonté de caractère qui le poussait, comme sa digne sœur, à sacrifier ses intérêts et son repos au soulagement des malheureux. La famille d'Anselme l'Intrépide avait facilement gagné son cœur généreux. A travers les apparences qui condamnaient ces infortunés, le bon docteur devina que toutes leurs peines étaient le résultat de machinations infernales, et il se proposa de les découvrir.

Dans ce but, après avoir pris congé de sa sœur, il se porta à Saint-Bernardin, et pourvut à ce que les enfants de la pauvre aveugle fussent traités avec soin et avec tous les égards possibles, en attendant qu'on pût les retirer de cet asile, ce qu'il promettait de faire très-prochainement. Puis il demanda à les voir, et

on le fit passer dans un endroit retiré, où ils ne tardèrent pas à se présenter.



L'aîné était Manuel, que nous connaissons déjà, et qui avait atteint sa douzième année; sa petite sœur avait huit ans et s'appelait Rose; le cadet se nommait Joachim et ne comptait que cinq années.

Tous coururent baiser la main de la personne qui les attendait, parce qu'on leur avait dit qu'elle leur apportait d'heureuses nouvelles de leur mère; mais le docteur les prit dans ses bras, et les embrassa tour à tour avec une tendresse paternelle.

— Et maman! s'écria l'aîné, les yeux chargés de larmes de joie, est-il vrai que vous nous apportez de bonnes nouvelles de sa santé?

— Mais sans doute, mes enfants, répondit le médecin.

A ces mots, un sourire adorable glissa sur les lèvres de ces innocentes créatures, comme un témoignage de la joie de leurs cœurs; les deux aînés se regardèrent, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que Joachim sautillait et battait ses petites mains pour exprimer son contentement.

— Pourquoi ne l'as-tu pas amenée? demanda le petit avec candeur.

— Oh! nous voudrions bien la voir, s'écria Rose.

— On ne nous permet pas d'aller la visiter, dit Manuel avec amertume; c'est une chose bien cruelle!

— Tranquillisez-vous, mes enfants, reprit doucement le médecin; ceux qui vous ont empêchés d'aller près de votre mère l'ont fait parce que sa santé l'exigeait ainsi; à présent qu'elle est mieux, vous ne tarderez pas à la voir, car dans peu de jours elle sera tout à fait bien, et vous pourrez l'embrasser : alors vous vous réunirez pour ne plus vous séparer. Vous voyez bien que cela vaut mieux. Je suis sûr qu'alors vous serez parfaitement heureux.

— C'est vrai, monsieur, c'est vrai, dit Manuel avec un accent de joie mélancolique; nous serons très-heureux auprès de maman... mais nous ne savons rien de papa ni de notre sœur aînée.

Et le bon garçon essuyait quelques larmes qui s'échappaient de ses yeux.

— Voyons, voyons, mon ami, il ne faut pas t'affliger, lui répondit le docteur en le caressant; Dieu est juste et n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui. J'espère que sous peu de jours vous vous trouverez tous réunis dans votre demeure.

— Dans notre demeure! s'écria Manuel; ce serait trop de bonheur pour nous... nous sommes si malheureux!

— Voyons, dites-moi vos noms, mes enfants? reprit M. d'Aguilar avec bonté.

— Je m'appelle Manuel, répondit celui-ci, désirant en toutes choses vous être agréable; ma sœur Rose, et...

— Et moi Joachim, interrompit le petit, tirant le médecin par la basque de son habit.

— Très-bien, dit le docteur; je n'oublierai jamais vos noms, mes petits amis, car je veux que vous sachiez que je vous aime beaucoup, et que je ne tarderai pas à vous revoir. Et vous, m'aimez-vous déjà?

— Oh! oui, monsieur, répondit Manuel en lui baisant la main.

— Vous nous apportez des nouvelles de maman, et nous ne vous aimerions pas! ajouta Rose avec candeur.

— Moi aussi, je t'aime beaucoup, dit Joachim; mais je veux que tu me conduises auprès de maman, de papa et de ma sœur Marie... parce que je veux les embrasser, leur donner beaucoup de baisers.

— C'est très-bien, très-bien, mon petit ami, répondit le médecin attendri; un autre jour je viendrai vous prendre, je vous donnerai des bonbons, et nous irons ensemble voir papa, maman et la petite sœur.

— Tâche de ne pas nous tromper, reprit le charmant moutard avec une franchise adorable; et lorsque tu viendras nous chercher, n'oublie pas les bonbons, car je veux les porter à la pauvre aveugle... Maman est aveugle, sais-tu? et lorsque je serai plus grand... comme ça... comme Manuel, je la conduirai par la main pour qu'elle ne trébuche pas. J'aime bien les bonbons, mais je les garderai tous pour maman.

— D'après cela, reprit le docteur, ravi de la simplicité de cet enfant, tu aimes mieux maman que papa.

— Je les aime également, reprit le petit sans douter un instant; mais papa n'est pas aveugle.

— Monsieur, interrompit Manuel, est-ce bien vrai que nous reverrons notre père, notre mère et notre sœur?

— Je l'espère, répondit le médecin.

— Vous savez que mon pauvre père est en prison?

— Je le sais, Manuel, je le sais; mais j'espère qu'on le trouvera innocent, et alors il faudra bien qu'on lui rende sa liberté.

— Oh! oui, monsieur, oui, il est innocent!

— Comment le sais-tu, mon fils?

— Je le sais... je le sais... parce que mon père est bon... parce qu'il est très-vertueux... parce qu'il abhorre le crime... Oh! je jure que mon père ne peut être criminel.

— Eh bien alors, pourquoi l'a-t-on emprisonné?

— Que sais-je? Le jour que Marie quitta la maison pour chercher une place... parce que chez nous nous mourions tous de faim... voyant qu'il était déjà tard et que ma sœur ne revenait pas, il nous prit une grande impatience. On frappa à la porte... nous crûmes que c'était elle, et je courus ouvrir..... Ce n'était pas

elle, monsieur; c'était un officier de justice qui, avec la force armée, venait s'emparer de mon père. On l'emmena, et il fut enfermé dans la prison de Cour; puis on le mit en communication, et le jour que ma mère l'allait voir... voir, ce n'est pas ce qu'il faut dire... la malheureuse ne pouvait jouir de ce bonheur... le jour qu'elle allait pour la première fois le visiter, elle fut jetée sur le pavé par une voiture. On l'amena ici mourante, puis on la transporta à l'hôpital général, et ni mes frères ni moi nous n'avons pu la revoir, car on nous a défendu de sortir de cette maison; en sorte qu'il nous a aussi été impossible de jouir de la consolation de revoir notre cher papa.

— Quoique cette défense te semble rigoureuse, il ne faut en vouloir à personne, car elle a été faite par égard pour tes parents. Ta présence, ainsi que celle de tes frères, dans l'état où ta mère se trouvait, ne pouvait lui apporter aucune consolation... vous n'auriez fait que l'affliger, sans le vouloir, sans doute. Il en était de même de ton père, à qui vous n'auriez pu cacher le danger dans lequel se trouvait sa pauvre épouse. Et si, comme il faut le présumer, il en eût été ainsi, qu'est-ce que le pauvre homme serait devenu en apprenant cet affreux malheur? Persuade-toi, Manuel, que ceux qui t'ont défendu de sortir ont agi pour ton bien, ainsi que pour celui de tes parents; et loin de leur en vouloir, il faut que tu leur en témoignes de la reconnaissance.

— Moi, monsieur, je n'en veux à personne. Mon père m'a appris à respecter les ordres de mes supérieurs, et je le fais toujours sans me plaindre. Mais vous dites que ma mère est mieux; comment le savez-vous, monsieur? Excusez ma curiosité... mais c'est si intéressant pour moi... la santé d'une mère adorée est une chose si précieuse pour un fils!... Et, puisque vous me rendez la vie en me donnant l'espérance de retrouver bientôt mes parents... ne pourrais-je savoir à qui je dois de si grands bienfaits?... J'ai laissé mon père dans un cachot, et vous me faites espérer de le revoir bientôt libre... j'ai laissé une mère mourante, et vous m'assurez que je pourrai bientôt l'embrasser pleine de santé!

— Oui, Manuel, tu verras... tu retrouveras ta mère entièrement

rétablie. Vous la verrez tous, aimables enfants; vous la verrez, et, pour votre bonheur à tous... elle aussi vous verra... *vous verra!* dit le médecin avec enthousiasme; comprenez-vous bien mes paroles?

— Nous verra!.. elle est aveugle et elle nous verra! s'écriaient-ils tous à la fois. Quel soupçon! serait-il vrai qu'elle eût recouvré la vue?

— Oui, Manuel, sous peu de jours tu reverras ta mère en parfaite santé; car il faut que tu saches, mon fils, que, grâce à la providence divine, non-seulement elle n'est plus malade, mais elle n'est plus aveugle.

— Elle n'est plus aveugle!!!

Il faut renoncer à donner une idée de la joie qui, dans cet instant, éclata sur les figures de ces innocents petits êtres. Il y eut un moment pendant lequel ils se regardaient sans savoir ce qui leur était arrivé... puis ils riaient sans pouvoir exprimer la joie qu'avait versée dans leurs cœurs cette nouvelle imprévue; enfin Manuel, bégayant de bonheur, s'écria :

— Oh! emmenez-nous, monsieur, conduisez-nous au-devant de notre bienfaiteur, de l'homme savant qui a guéri notre mère! Si vous le connaissez, conduisez-nous à ses genoux pour que nous lui témoignions notre reconnaissance... Mon Dieu! mon Dieu! mais c'est un rêve!... N'est-ce pas, monsieur, que le médecin qui a guéri notre mère mérite que nous l'aimions toute la vie?... Oh! je le lui promets... dès à présent, je jure de l'aimer jusqu'à la mort.

— Le médecin, Manuel, n'a fait que remplir son devoir... il a utilisé sa science... son succès n'est dû qu'à Dieu.

— Cependant il faut que je le voie, que j'embrasse sa main bienfaisante, que je l'arrose des larmes de ma reconnaissance.

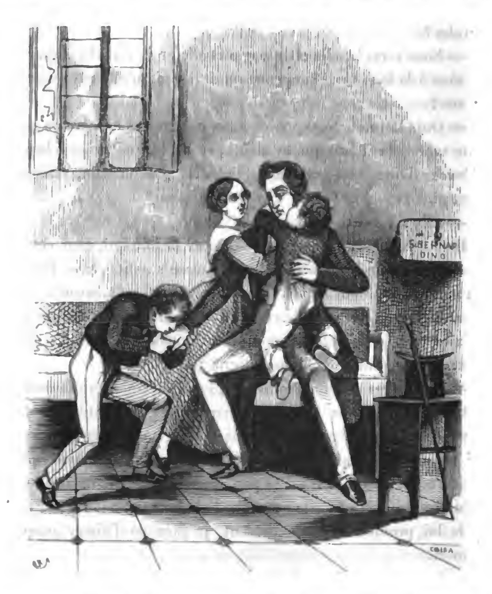
— Ah! je ne saurais résister davantage, s'écria le médecin essuyant ses yeux; embrasse-moi, mon fils, car tu m'as bien payé de tous mes efforts.

— Vous, monsieur, vous... vous seriez?...

— Le médecin de ta mère.

Manuel tomba aux pieds de M. d'Aguilar.

Rose imita l'exemple de son frère, et le petit Joachim se jeta dans les bras du docteur. Ces trois enfants ainsi groupés avec leur



protecteur formaient un tableau qui eût mérité d'être transmis à la postérité par le pinceau magique des Murillos et des Velazquez.

Ils restèrent longtemps dans la même attitude sans pouvoir parler; enfin le docteur passa son mouchoir sur ses yeux, remit les trois enfants sur pied, et, essuyant leurs larmes, leur dit avec tendresse :

— Assez, mes enfants, assez : ne pleurez plus, et ne songez qu'au bonheur qui vous attend.

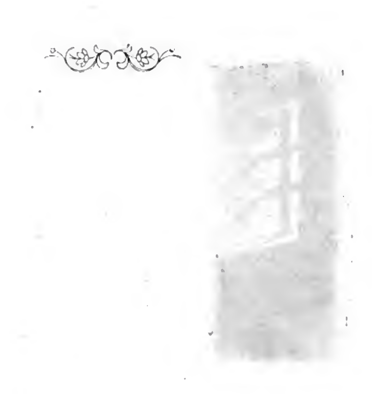
— C'est juste, reprit Manuel, notre bonheur va devenir bien

grand, et vous seul en serez l'auteur. Mais puisque vous êtes si bon, que ma mère est presque rétablie... pourquoi ne me permettez-vous pas de la voir, de la soigner ?... qui le ferait mieux que le fils qui l'aime tant ?

— Tantôt, reprit le médecin, je reviendrai ; mais, en attendant, il faut rester dans cette réclusion absolue... Pas de plainte, mon petit monsieur, ajouta-t-il d'un ton joyeux en lui frappant sur l'épaule ; pour le moment on ne sort pas d'ici, mais nous ne tarderons pas à nous revoir.

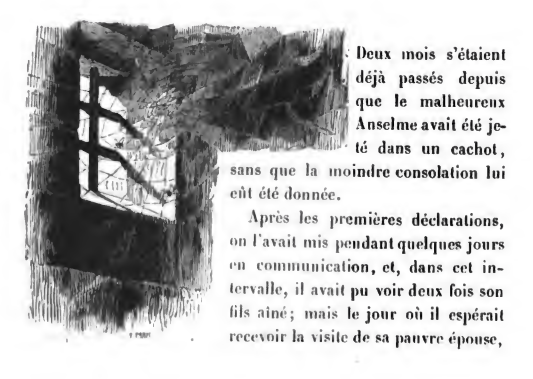
— Nous comptons sur vos bontés, répondit humblement Manuel.

M. d'Aguilar recommanda de nouveau ces enfants aux soins de leurs surveillants, et, après avoir pris congé d'eux, il quitta l'asile de Saint-Bernardin pour aller visiter Anselme dans la prison de Cour.



CHAPITRE IV.

LES ASSASSINS.



Deux mois s'étaient déjà passés depuis que le malheureux Anselme avait été jeté dans un cachot, sans que la moindre consolation lui eût été donnée.

Après les premières déclarations, on l'avait mis pendant quelques jours en communication, et, dans cet intervalle, il avait pu voir deux fois son fils aîné; mais le jour où il espérait recevoir la visite de sa pauvre épouse,

et trouver dans ses bras un instant de répit, avait été le plus douloureux de sa vie : cette visite qu'il attendait avec tant d'anxiété ne lui fut pas rendue!... Le lendemain, on le remit au secret. Cette rigueur est très-usitée en Espagne, où l'on semble abuser du nom sacré de la justice pour torturer ceux qui ont le malheur de tomber dans ses mains : non-seulement on rend interminables les procédures les plus simples, mais encore on prive les malheureux prisonniers des consolations qu'ils pourraient recevoir des personnes qu'ils aiment; comme si, sous ces affreuses voûtes, on voulait étouffer les affections de l'âme, les doux sentiments de la nature.

Anselme ne put, par conséquent, apprendre la cause qui l'avait empêché de voir ce jour-là son épouse, et son désespoir fut affreux.

Mais ses souffrances, ses angoisses, ses cruelles humiliations, n'étaient pas à leur terme. Il fallait encore que le brave soldat, le citoyen honnête, le malheureux artisan emprisonné par suite d'une délation infâme, se trouvât confondu avec les plus vils assassins.

. . . .

Il était quatre heures de relevée lorsque M. d'Aguilar entra dans la prison de Cour, où il fut péniblement affecté de trouver Anselme au secret.

Son voyage ne fut cependant pas tout à fait inutile, car il apprit le nom du procureur du roi chargé de la cause de l'accusé qu'il venait visiter, et il crut qu'il pourrait savoir de lui l'état où elle se trouvait, et l'arrêt qu'on devait craindre ou espérer.

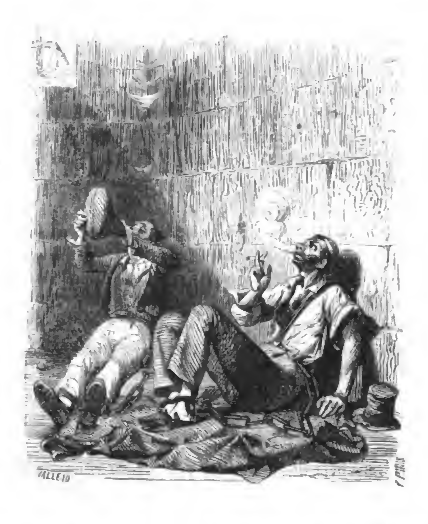
Tandis que M. d'Aguilar porte ses pas vers la demeure du procureur du roi, pénétrons avec le lecteur dans le cachot d'Anselme.

Nous avons déjà dit qu'une des plus vives souffrances de ceux qui sont emprisonnés par suite de délations, était de se voir confondus avec des assassins.

Pendant qu'Anselme était plongé dans de poignantes réflexions, deux êtres d'un aspect ignoble, placés près de lui, se gorgeaient d'eau-de-vie. Ils avaient tous deux les fers aux pieds, mais les

mains libres, et pouvaient s'en servir pour compléter leur stupide ivresse en fumant de grosses cigarettes de tabac du Brésil. Anselme était soumis aux mêmes rigueurs que ces deux hommes abjects.

L'un de ces personnages était en manches de chemise, et son pantalon, taché de sang, n'était soutenu que par une seule bretelle, formée d'une lisière de drap; sa tête était enveloppée d'un mouchoir. A de telles enseignes, le lecteur ne peut manquer de reconnaître l'un des héros du cabaret du *père La Bouillie*, le célèbre *Marceau le Boucher*, l'homme atroce que, dans le bruyant quartier



du Lavapiés, on ne connaissait que par le sobriquet de *Sans-Ame*. Il était couché sur son manteau brun, tranquille dans cette humide et pestilentielle demeure du crime, fumant son cigare avec l'im-

passibilité qu'on voit au sultan lorsqu'il savoure au sérail les parfums de sa pipe, mollement appuyé sur le duvet de magnifiques coussins.

Tout à fait en face de ce hideux satyre, on voyait son digne émule à demi vautré : c'était *Coupe-Coq*, l'ancien amant et l'assassin de l'épouse du cannibale. Il y avait, par conséquent, un certain degré de parenté entre ces deux *chérubins*, qui étaient liés d'une amitié pareille à celle qui unissait jadis Oreste et Pylade, c'est-à-dire qu'ils se partageaient un croûton et n'avaient l'un pour l'autre rien de secret. Le sort les avait séparés pendant deux ans; mais sa rigueur n'avait pu affaiblir leurs sentiments réciproques : de sorte que lorsque Marceau racontait son histoire, comme il le fit dans le cabaret du père La Bouillie, il n'y avait pas de passage qu'il développât avec autant de plaisir que celui de l'*égratignure* que son *collaborateur matrimonial* avait faite par jalousie à leur femme commune.

La soirée touchait à son déclin, et cet horrible réduit ne recevait de jour qu'au moyen d'une espèce d'œil-de-bœuf, fermé par de puissants barreaux couverts d'épaisses toiles d'araignée. Une mouche, prise dans l'un de ces filets, attira par son bourdonnement l'attention du boucher. Tout près de l'insecte, on voyait une énorme araignée qui approchait pas à pas, témoignant le désir de se repaître de sa victime.

— Entends-tu le bourdonnement de cette mouche? dit le boucher à son camarade.

— Qu'ai-je affaire du bruit d'un insecte? répondit d'un air froid Coupe-Coq.

— C'est que, vois-tu, moi qui ai passé les premières années de ma jeunesse au milieu des petits-collets et des capuchons, j'ai parfois des préjugés qui me coupent les jambes. A présent même, il me semble que le diable met exprès ce spectacle sous mes yeux.

— Veux-tu me laisser tranquille avec ton spectacle? Mets dans ta bouche ce biberon, qui n'est pas le bout d'un essieu, et tu verras que le lait que tu y puiseras te rendra tout ton courage.

Et il allongeait la gourde au camarade, qui, en proie à ses

tristes réflexions, ne voulut point la prendre, et continua ainsi :

— Oui... la mouche est tombée dans le filet!... c'est la victime... l'araignée est le bourreau... hideuse... noire... comme l'agent de justice... Elle va périr... Nous aussi nous avons été pris dans une embûche... qui sait si un pareil sort ne nous attend pas?

— Marceau!... s'écria le camarade avec un grand éclat de rire, veux-tu ne plus dire de bêtises? Comment, vieille poupée, te voilà ainsi fait? Un homme qui *chourine* ses semblables comme il fait de ses moutons, ose avouer des préjugés de vieilles femmes? Voyons, la mère douillette, puisque le cœur vous manque, prenez ce corroborant... (et, de nouveau, il lui présenta l'outre) et vous m'en direz des nouvelles... Allons donc, fais la nique aux soucis!

— C'est morbleu vrai, Coupe-Coq!... au diable les soucis!... Je tourne au cornichon... Est-ce que cent fois je ne me suis pas tiré de la patte du loup, et de plus mauvais draps encore?... Mais, voyons, est-ce que nous allons vider seuls cette outre énorme, quand nous avons là quelqu'un qui peut y donner un coup de gueule?

— Tiens! je ne l'avais pas remarqué, fit le camarade, jetant un coup d'œil sur Anselme, à qui il dit aussitôt : L'ami, si vous n'êtes pas dégoûté de notre société, en faisant une demi-douzaine de sauts de pierrot, sans déranger les jarretières dont le concierge nous a fait cadeau, vous aurez un siége dans notre cour. Voici de l'anisette douce comme le raisiné, et l'on vous l'offre de bon cœur; car, quoique vous nous voyiez dans ce salon, nous sommes des gens comme il faut.

Anselme, qui, dès les premiers mots prononcés par ces hommes sinistres, avait compris que c'étaient des scélérats, dédaigna de leur répondre.

— Cet homme est une poule mouillée qui s'est laissée engourdir dans le maillot qu'on lui a mis ici, ou c'est un philosophe qui tâche de s'étourdir en dormant, dit Coupe-Coq.

— En effet, il dort comme une bûche. Tant mieux! tant mieux! ça fait qu'il y aura plus d'eau-de-vie pour nous, et que

nous pourrons jacasser plus librement, puisqu'il ne nous entend pas. Voyons, encore un coup, et raconte-moi pourquoi on t'a mis à l'ombre avec moi.

— Est-ce que j'en sais quelque chose? répondit le brigand avec sang-froid. Depuis l'affaire de ta femme...

— Ah! oui, reprit Marceau en souriant, je me souviens... c'est que c'était une fameuse égratignure tout de même.

— Que veux-tu?... ce fut malgré moi... un accès de jalousie...

— C'est tout naturel : quand on est jaloux, on n'est pas maître de soi.

— Eh bien! je veux que le diable m'emporte si, depuis, j'ai fait le moindre mal. J'ai chippé, c'est vrai, mais c'est la faim... et cela, le catéchisme dit que ce n'est pas un péché. Un soir que j'étais sur les pouces, je m'approchai poliment d'un monsieur, et, avec tous les égards possibles, je lui dis : *La bourse ou la vie!* Le rustre eut l'air de se fâcher, et il leva même sa canne sur moi. Alors, tu connais mon caractère... je tirai mon bistouri et je lui dessinai un *sept* dans la bedaine. C'est la seule chose que j'aie pu apprendre à l'école, bien que je l'aie longtemps fréquentée. Je craignis que pour cette gentillesse et l'affaire des moines, à laquelle j'assistai en amateur, comme qui dirait aller voir les pourceaux à l'échaudoir, je craignis qu'on voulût me pincer, et je m'enrôlai dans la faction... Oh! là, vois-tu, c'était une bénédiction; nous volions et massacrions à l'aise, parce qu'il n'y avait plus de péché. Je fis un joli magot en peu de temps; mais la vie errante ne m'allait plus, et je préférai vivre de mes rentes à Madrid. J'y vins avec les meilleures intentions du monde, et voilà que, sans m'en prévenir, on me coffre avec toi dans cette hutte, sans que je puisse même en soupçonner la cause.

— Oh! alors, reprit le boucher, on ne tardera pas à te jeter sur le pavé. Je voudrais avoir un pareil espoir... Mais, moi, on m'accuse de complicité dans un assassinat commis le 17 août 1835, et je t'assure que c'est une calomnie.

Lorsque Anselme entendit cette date, il sentit tout son sang se glacer; mais, à l'instant, une réaction effrayante fit succéder un

tremblement convulsif à la première sensation. Dans cet état il leva la tête, et il écouta de toutes les forces de son âme.

— Une calomnie, aussi vrai qu'il y a un Dieu, continua le boucher, car la première pincée, ce fut un déserteur du 1er régiment de la garde qui la fit, puis la mère Épinette lui ouvrit la tête avec un pavé; de sorte que lorsque je le descendis tout à fait, ce fut plutôt pour l'empêcher de souffrir... Et puis, si c'eût été un grand seigneur... quelqu'un de huppé... Mais fi donc!... Voyons, qui crois-tu que c'était?...

— Un...

— Un tambour de la garde nationale.

Entendre ces mots et bondir sur l'assassin furent pour Anselme l'affaire d'un clin d'œil.

Au premier cri de surprise de l'homme assailli, succédèrent le roulement des chaînes, le bruit des coups, et l'horrible râle de ces trois hommes nerveux, qui, ne formant plus qu'une seule masse informe, roulaient sur le sol, et dans le sang qui jaillissait de leurs blessures.

Anselme venait d'en recevoir une très-grave à la tête : les deux assassins l'avaient pris par les cheveux et poussé contre terre, et le choc de sa tête avait retenti comme un coup de maillet sur le roc. Alors, le voyant dessous, le père Marceau s'écria :

— Il est refroidi, il a un trou à la tête, il ne tiendra plus ; levons-nous et donnons-lui encore une secousse.

Ils se lèvent ; mais alors Anselme, avec toute la puissance de la rage et du désespoir, bondit de nouveau, d'un coup de poing fait sauter un œil à Coupe-Coq, et jetant Marceau sur le carreau, d'une main il lui assujettit les deux bras, et de l'autre, comme avec un cric de fer, il lui serre la gorge avec fureur. Coupe-Coq ressentait une douleur trop aiguë pour pouvoir porter secours à son camarade, et, de même que le dogue se glace d'effroi lorsqu'il retouche la terre après le terrible coup de corne du taureau, le malheureux ne put que jeter des cris de détresse pour réclamer l'aide des gardiens.

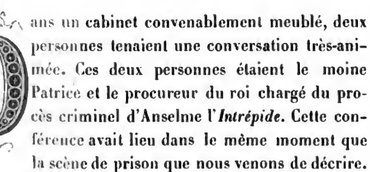
La force armée se présenta en effet sur le lieu de cette scène

terrible, mais ce fut quand le père Marceau Sans-Ame n'offrait plus qu'un cadavre : il venait d'expirer sous l'étreinte de la main de fer d'Anselme, qui vengeait ainsi la mort de son malheureux fils, assassiné le 17 août 1835.



CHAPITRE V.

LE PROCUREUR DU ROI.



Dans un cabinet convenablement meublé, deux personnes tenaient une conversation très-animée. Ces deux personnes étaient le moine Patrice et le procureur du roi chargé du procès criminel d'Anselme l'*Intrépide*. Cette conférence avait lieu dans le même moment que la scène de prison que nous venons de décrire.

— Encore du sang ! s'écriait le moine avec une feinte émotion ; c'est bien douloureux, car, enfin, c'est toujours du sang espagnol que l'on verse, et il me semble que la loi devrait être moins rigide pour les égarements politiques.

— Monsieur, c'est là une question qui dut, en temps et lieu, appartenir aux législateurs, reprit gravement l'homme de robe ; mais dès que la loi a été sanctionnée, les tribunaux doivent être inexorables dans son application.

— Pourtant, répliqua le moine en s'apitoyant, les tribunaux doivent toujours pencher vers la clémence plutôt que vers la rigueur.

— Les tribunaux ne doivent écouter d'autre voix que celle de la justice, répondit le procureur d'un ton solennel.

— Mais lorsqu'il s'agit de faits politiques, ajouta Patrice, je pense qu'on ne devrait pas oublier combien il est facile à l'homme le plus honnête de se laisser égarer par l'exaltation de ses idées.

— Monsieur, il y a une différence immense entre un égarement et un assassinat.

— Un assassinat! s'écria l'hypocrite, feignant la plus grande surprise; mais c'est impossible!... Un artisan honnête, pacifique, qui n'était occupé que du soin de sa pauvre et nombreuse famille...

— Eh bien! cet artisan, auquel vous attribuez de si belles qualités, n'est qu'un assassin.

— Un assassin!... dit le moine en faisant le signe de la croix.

— Oui, monsieur. Son crime est pleinement prouvé. Quatorze témoins oculaires justifient que, le 17 juillet 1834, non-seulement il était à la tête des bandes qui profanèrent les temples et massacrèrent leurs ministres, mais que, de sa main, il assassina plusieurs de ces malheureuses victimes.

— Grand Dieu!... Mais... excusez mon zèle... tout cela ne pourrait-il pas être encore le résultat de quelque horrible trame, ourdie par ses ennemis? Ne pourrait-il pas y avoir quelque infâme délation, quelque intrigue d'hommes corrompus, dont le but fût la perte d'un vertueux ouvrier, pour plonger sa famille dans le malheur?

— La procédure a suivi la marche tracée par la loi, et il en résulte un crime pleinement prouvé.

— C'est-à-dire qu'il n'y a pas de clémence pour le malheureux?

— Comme vous dites, monsieur.

— Mais alors, quel est le châtiment qui l'attend?

— La mort par la strangulation; c'est la peine infligée par la loi, et ce que je ne puis m'empêcher de demander au nom de la vindicte publique.

— La mort!

Et, tout en faisant cette exclamation d'un ton lamentable,

le moine simulait une pitié qui était bien éloignée de son cœur de tigre, car l'épouvantable et calomnieuse délation qui pesait sur le pauvre Anselme était l'œuvre de l'*Ange exterminateur.* Les témoins à charge, qui, sans craindre de commettre un parjure atroce, avaient trompé la justice, étaient tous des membres de ce club de cannibales. Mais il fallait encore au moine satanique l'assurance du résultat, la certitude de l'accomplissement de toutes les instructions qu'il avait prescrites à ses satellites, et tel était le but de sa visite au procureur du roi. Tout allait bien au gré de ses désirs, et alors il y avait dans son cœur la joie féroce qu'éprouve l'hyène lorsqu'elle déchire sa proie.

Dans ce moment, un domestique vint remettre une carte au ocureur, qui dit, après l'avoir lue :

— Faites entrer.

Le domestique salua et sortit.

Une seconde après, M. d'Aguilar parut, et s'adressant à l'homme de loi, lui dit :

— Je pense que j'ai l'honneur de parler à M. le procureur du roi, chargé du procès intenté à un pauvre ouvrier qui se trouve renfermé dans la prison de Cour?

— Précisément, dit le moine, s'empressant de répondre au nouvel arrivé; monsieur est le digne procureur chargé de cette affaire, et, dans ce moment même, je plaidais en faveur du malheureux.

Bien que Patrice eût conduit Marie à l'hôpital, il ne connaissait pas le docteur et ne l'avait jamais vu.

— C'est très-heureux pour moi, car j'ai pris la liberté de venir pour le même objet, dit le médecin. J'ai des raisons pour croire que tout ce qu'on a déclaré contre ce pauvre prisonnier est une infâme calomnie. Je serais allé au juge, mais on m'a dit que la cause se trouvait déjà entre les mains de M. le procureur.

A ces paroles d'*infâme calomnie*, prononcées avec une indignation marquée, le moine tressaillit.

— Si ces raisons sont fondées, dit le procureur, je ne demande pas mieux que de les entendre.

— L'homme qu'on accuse, reprit le médecin, a été toute sa vie un modèle de probité, et il est incapable du moindre méfait, et encore moins d'un crime, quel qu'il soit.

— C'est là, dit gravement le procureur, tout ce que vous avez à produire pour prouver l'innocence de l'accusé ?

— Tout; mais j'en suis aussi certain que de la mienne.



Le moine reprit en ce moment toute sa sérénité, et, avec la douceur qu'il simulait si adroitement, il dit :

— C'est tout à fait ce que je disais. Anselme l'Intrépide est pauvre, sans doute, mais sa probité est proverbiale, et il est impossible qu'il ait commis l'assassinat dont on l'accuse.

— Un assassinat! s'écria le docteur surpris.

— Hélas! oui, reprit Patrice, on l'accuse d'avoir été le chef des bandes qui profanèrent les temples et assassinèrent les moines le 17 juillet 1834, et d'avoir lui-même donné la mort à plusieurs de ces malheureux.

— C'est horrible! dit le médecin portant les mains à sa figure.

— Ce n'est pas simplement qu'on le dise, reprit le procureur, le crime est prouvé.

— Cela n'est pas, s'écria M. d'Aguilar avec douleur, je dis encore que c'est impossible... Les renseignements recueillis sur cet

honnête ouvrier le rendent recommandable. Il a été toute sa vie un modèle de vertu. Père d'une nombreuse famille, il est victime de la calomnie, et les conséquences de son malheur ont déjà jeté son épouse à l'hôpital et ses tristes enfants dans l'asile de Saint-Bernardin. Tout cela, monsieur le procureur du roi, ne saurait être que le résultat d'une odieuse intrigue qu'il faut découvrir. Les mœurs de l'homme sont d'un grand poids dans la justice, et, certes, un artisan vertueux ne devient pas tout à coup un assassin.

L'arrivée d'un huissier interrompit en ce moment le médecin.

— Monsieur le procureur du roi, dit l'huissier, le prisonnier qui se trouve dans la prison de Cour, sous la désignation d'Anselme l'Intrépide, vient de commettre un assassinat dans son cachot même. J'ai cru de mon devoir d'en prévenir M. le juge, ainsi que Votre Seigneurie.

Un profond silence succéda aussitôt à cette nouvelle; le procureur du roi le rompit enfin : il porta successivement ses regards sur le moine et le médecin, et puis, du ton d'une amère remontrance, il leur dit :

— Messieurs les défenseurs de la probité, dorénavant tâchez de mieux employer votre recommandation. En attendant, sachez que les tribunaux n'ont besoin des conseils de personne pour rendre justice et faire tomber le glaive de la loi sur la tête des assassins.

M. d'Aguilar et le moine sortirent, l'un plein de confusion, et l'autre avec la joie secrète du pervers qui voit s'accomplir son triomphe criminel.

Le procureur du roi et l'huissier se rendirent en toute hâte à la prison.

. . . .

La situation désespérée dans laquelle se trouvait Anselme, qui, pour prix de ses vertus héroïques, attendait le gibet et une mort avilissante, ainsi que l'avait annoncé le procureur, paraîtrait incroyable si, en Espagne, on ne voyait pas tous les jours la probité attaquée par des manœuvres occultes et succomber sous les efforts de l'imposture. Au reste, comment trouver cela étrange dans

un pays qui n'a pas de code judiciaire positif et invariable, qui fait des révolutions pour des principes politiques dont on se moque le lendemain, sans que jamais on songe à garantir aux citoyens le bien-être et la sécurité, sans lesquels tout le reste est une amère dérision?

Que l'on attribue de pareils scandales aux nations sauvages, on le conçoit; c'est pour cela qu'on les qualifie d'atroces et de sanguinaires. Mais les voir se renouveler si souvent dans un pays éclairé, chez une nation civilisée, légalement constituée, c'est, pour l'homme honnête et sensé, une douloureuse surprise. On a vu naguère les prisons de Madrid encombrées de citoyens estimables, pères de famille pour la plupart, et qui, par conséquent, ont laissé leurs épouses et leurs enfants à la merci de la charité publique. Après avoir longtemps souffert les tortures du secret, ils ont été rendus à la liberté, parce que leur innocence s'est trouvée pleinement reconnue... Mais quoi donc? est-ce que cela suffit à réparer les maux qu'endure l'homme enlevé violemment à sa famille, à ses affaires, et qui se voit injustement poursuivi, maltraité, confondu avec les malfaiteurs, et menacé de la mort affreuse des assassins? Qui l'indemnise des pertes immenses qu'il a éprouvées dans son état, des frais énormes que lui a causés son emprisonnement? Est-ce à dire que ce seul mot : « *Tu es libre, parce qu'on te trouve innocent,* » suffise à tout réparer? Croirait-on ainsi rendre pleine justice?... Délire!... aberration!... crasse absurdité!... Grand Dieu! et souvent la calomnie triomphe, comme dans l'accusation portée contre Anselme, et l'innocent marche à l'échafaud!... La justice doit être la première à respecter la loi qui garantit la sûreté individuelle, et lorsqu'une voix audacieuse et vendue au mensonge vomit la calomnie contre des personnes honorables, elle doit procéder avec le tact et le discernement qu'exige une matière aussi grave, parce que l'homme n'a rien de plus précieux que sa réputation, et parce que le premier devoir des tribunaux est non-seulement de ne pas la flétrir, mais encore de la protéger contre les attaques des méchants.





CHAPITRE VI.

LA BONNE SOCIÉTÉ.

Nous avons donné, dans le troisième chapitre de notre seconde partie, une légère idée de la franchise de caractère et de l'amabilité des habitants de Madrid, de leurs qualités et de leurs vertus. Maintenant, nous allons mettre à l'épreuve nos faibles moyens dans la description de la *bonne société* de cette grande ville, afin que l'on puisse remarquer le contraste qui existe entre les mœurs de son immense majorité et celles que nous avons vues dans le cabaret du père La Bouillie et dans les salons de la marquise de La Bourbe. L'objet moral de cette troisième partie de notre ouvrage est de décrire les attraits de la VERTU à côté des conséquences du VICE, afin que de cette opposition résulte une leçon salutaire.

L'esprit d'association fraternelle s'est prodigieusement développé en Espagne, et surtout dans son intéressante capitale. Chose étonnante au milieu des vicissitudes politiques, d'où nais-

sent tant de haines, depuis quelques années on voit fleurir dans Madrid des établissements artistiques et littéraires, dus uniquement à la noble ambition de gloire qui enflamme une brillante jeunesse pleine d'espérance et de foi dans son avenir, jeunesse studieuse et robuste, jalouse des progrès de sa patrie, enthousiaste pour les arts et les lettres. *Le Lycée*, *l'Institut*, *le Musée lyrique*, *le Musée madrilèen*, peuvent être cités avec orgueil comme autant de modèles, et nous, qui respectons tant la civilisation étrangère, nous ne craignons pas d'avancer qu'il serait difficile qu'à Londres et à Paris il y eût mieux et de meilleurs résultats. Tous les jours on voit des créations nouvelles qui sont d'un heureux augure.

Ces cercles se composent d'un grand nombre de sociétaires. Chacun a ses tendances particulières, et se trouve sous la direction d'un comité nommé par les associés; mais, en les prenant dans leur ensemble, on y voit une jeunesse sérieuse, unie par les liens de l'amitié la plus cordiale, non-seulement cultiver avec gloire les lettres et les arts, mais encore faire profiter le public de ses progrès, et lui procurer d'agréables spectacles qui charment les sens et épurent les mœurs.

On tient des séances de compétence, des jeux floraux; on donne des concerts, des représentations dramatiques, et dans les salons règne toujours une touchante fraternité.

Ces établissements ont des chaires publiques, desservies par les sociétaires, où l'on enseigne la littérature, la peinture, la musique, le dessin, les mathématiques, la logique, la philosophie, la géographie et les langues. Il y a des pensions pour les enfants des deux sexes, des écoles pour les adolescents, et un gymnase. Les séances de compétence, les représentations dramatiques et lyriques, sont toujours très-suivies, et, grâce à ces progrès de notre civilisation, il ne reste plus dans Madrid qu'un petit nombre de familles hypocrites, qui, sous prétexte de ne pas offenser Dieu, n'assistent ni à ces délassements, ni même aux théâtres publics, préférant s'amuser pieusement pendant toute la veillée, les mamans à médire du prochain, et les candides jeunes filles à écouter les quolibets et les propos à l'eau de rose des galants qu'elles prennent pour de futurs époux.

Il y a encore des réunions de bonnes gens qui se plaisent à passer de longues heures à combiner des ternes et des quines, au moyen de jetons dont ils remplissent leurs cartons éternels, au chant monotone du maître de la maison, qui, d'ordinaire, est un homme très-gros, et qui, tirant les boules d'un vieux sac de sa femme, appelle les numéros avec toute la gravité d'un sénateur romain.

On voit également des petits messieurs et des demoiselles qui ne trouvent rien de préférable au jeu de gages... Mais, depuis la découverte de la vaccine, ces habitudes sont méprisées, de même que les ouvrages de certain poëte depuis l'*invention du statut royal*, et de même que l'amadou depuis la *promulgation* des allumettes chimiques.

. . . .

Il était onze heures du soir.

Deux salons spacieux, communiquant entre eux par des portes vitrées à coulisses, dont les battants, repliés sur le mur, laissaient un libre passage, étaient éclairés par d'innombrables bougies. De précieux tableaux des plus fameux peintres espagnols, Murillo, Cano, Zurbaran, Velazquez, Ribera, Goya, et autres plus modernes, couvraient les murs, sur lesquels ils étaient disposés dans un ordre convenable et entremêlés de grandes et belles glaces. Le fond des peintures donnait du relief à la blancheur de quelques draperies, qui, plissées avec goût, formaient, autour des linteaux des portes, des ondulations gracieuses. Des chaises de gros bambou, ou jonc des Indes, toute sorte de siéges élégants, fauteuils, dormeuses, ganaches, voltaires, divans et sofas, meublaient richement les deux pièces. Sur le marbre des consoles, placées à des distances bien calculées, on pouvait admirer des vases à fleurs et des pendules magnifiques, placés sous des globes de cristal superbe. Mais tous ces ornements, et bien d'autres que nous négligeons pour ne pas surcharger notre récit, loin de présenter un amas confus de choses précieuses, donnaient la mesure d'un goût fin et délicat et d'une intelligence exquise.

L'assemblée qui occupait ces salons suffisait à leur donner une animation agréable. Elle se composait de personnes de toutes les

classes; on y voyait le comte et le commerçant, l'artiste et le noble, le grand d'Espagne et le littérateur, sans l'emphatique étiquette qui rend insupportables ces réunions qu'on est convenu d'appeler d'un *rang élevé*, parce qu'on a le privilége de s'y ennuyer à mourir. La galanterie, l'élégance, l'esprit, la beauté, et surtout la franchise et l'honnête abandon, régnaient dans cette société d'élite, que la baronne *** réunissait une fois par semaine dans son hôtel; il n'y avait rien de plus distingué dans la capitale de l'Espagne.

Dans l'une des pièces on jouait à des jeux permis, sans jamais livrer au sort des sommes dont le perdant pût être affecté; c'était un pur amusement.

Dans l'autre, le chant et la danse alternaient. Partout, à tout instant, on voyait la maîtresse du logis, avec une sollicitude délicate, animer par son amabilité et ses invitations les divers groupes dont se composait le charmant ensemble. Elle parcourait les tables de jeux, toujours le sourire sur les lèvres, toujours avec le petit compliment mignon, le petit mot gracieux, et l'expression de la bonté la plus touchante. Puis, elle passait dans la salle de bal, et, si elle y voyait de la froideur, bientôt sa gaieté y faisait naître le mouvement et la joie.

Parfois, assise au piano, elle y jouait et chantait avec une perfection irréprochable; puis, se levant tout à coup, elle prenait par la main le cavalier qui était le plus à sa portée, et s'écriait : « A la danse! » Et l'on ne se faisait pas prier, et l'on obéissait avec ravissement aux ordres d'une aussi aimable directrice.

Et qu'on n'aille pas prendre l'angélique franchise de cette femme vertueuse pour de la coquetterie, telle surtout qu'on la trouve dans les sociétés perverties. L'amabilité de la belle Émilie, la franchise de son caractère, ses rares vertus, son talent, son instruction, son élégance, sa beauté, toutes ces belles qualités sont communes à la plupart des filles du Mançanarès, et nous pouvons dire sans hyperbole que notre Émilie n'est que le type des beautés de Madrid.

On se souvient que le jeune Bellaflor, avant de connaître Marie, avant d'avoir conçu pour elle la passion violente qui dé-

chirait son cœur, était un des plus adroits cavaliers auprès des dames. Maintenant, nous l'avons dit, il s'efforçait de reprendre ses anciennes habitudes de légèreté et de galanterie; et, ne voyant pas de femme plus propre à lui faire oublier les charmes de sa *perfide* Marie que l'aimable baronne, il était décidé à en tenter la conquête, croyant ainsi venger l'outrage fait à son amour. Il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer la déclaration que, le matin même, il avait faite à cette dame, et sa présence à la réunion du soir, après la scène tant soit peu animée qui avait eu lieu dans le jardin.

Le jeune marquis ne trouvait pas l'occasion de parler à la baronne, parce qu'elle l'évitait avec adresse; mais il lui adressait des regards significatifs qui n'échappaient pas à la perspicacité de cette gracieuse personne, qui, cependant, sans la moindre démonstration, savait dissimuler admirablement l'impatience que lui causait l'obstination du jeune homme.



L'heure de la clôture de la réunion arriva, et la plus grande partie des habitués s'était déjà retirée, lorsque la baronne, voyant le marquis triste et seul dans un angle du salon, poussée

par sa bonté naturelle, par son caractère compatissant, s'approcha, et lui dit avec douceur :

— Vous êtes triste, mon ami?

— Mais, dit le jeune homme en se levant, vous en savez bien la cause.

— Soyons sages, monsieur. Vous savez que j'ai réclamé de vous quelques explications.

— Je désirais vous les donner même avant que vous m'en fissiez la demande; car je pense que cela doit être relatif à l'affaire de ce matin.

— Justement, à la jeune fille de l'hôpital.

— Vous serez satisfaite, madame; j'étais si décidé à vous les donner, pour fixer votre opinion à mon égard, que, craignant de ne pouvoir vous parler, comme, en effet, cela est arrivé, je les ai tracées sur cette feuille, que j'ose vous prier de ne pas refuser.

— En effet, vous êtes un homme prévoyant. Ce sont là des affaires trop graves pour en causer devant tout le monde, et j'approuve que vous ayez mis par écrit des éclaircissements qui peuvent être très-utiles.

Alors la dame prit le billet, et ajouta :

— C'est assez pour l'instant. Plns tard, lorsque nous serons seuls, nous reviendrons sur cette affaire, car j'aurai beaucoup à vous dire.

— Je ne vis que pour vous obéir en esclave, répondit le marquis.

L'assemblée quitta enfin l'hôtel, sans en excepter Bellaflor, qui, en sortant, envoya un dernier regard de tendresse à la baronne.

Elle, dès qu'il n'y eut plus personne, passa dans son cabinet, ouvrit le billet, et lut ce qui suit :

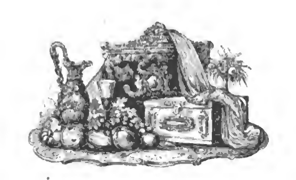
« Mon adorable amie, je vous dois une explication, car je ne voudrais, à aucun prix, mériter le blâme de ce que j'aime le plus dans ce monde. Je vous ferai l'aveu le plus sincère, pour que vous vous persuadiez que l'idée de vous abuser ne peut entrer dans mon cœur. J'ai eu quelques rapports d'amour avec la jeune

fille qui se trouve à l'hôpital, sous la direction de monsieur votre frère... mais ce cœur pouvait-il s'attacher à une femme que ses excès ont conduite en un tel lieu? Il y a longtemps que Marie, c'est ainsi qu'elle se nomme, ne saurait mériter que mon mépris; en voulant, par quelques sacrifices pécuniaires, adoucir son sort, je n'ai fait qu'obéir à la voix de la pitié.

« Vous seule, ma douce amie, êtes l'objet de mon amour, et croyez qu'un seul rayon d'espoir comblerait les vœux de votre tout dévoué

« Louis de Mendoza. »

La baronne sourit, et plaça le billet dans l'un des petits tiroirs de sa toilette.



CHAPITRE VII.

LA MÈRE ET LA FILLE.

Lorsque, dans le premier chapitre de cette troisième partie de notre histoire, nous avons parlé de l'hôpital général, nous avons dit que, dans cet établissement, tout annonçait une bonne administration, l'ordre, l'aisance et la propreté, excepté la section affectée aux femmes qui viennent y passer le temps de leur gestation et de leurs couches, et celle réservée aux fous. Nous avons dit aussi que, loin d'en attribuer la faute au comité municipal de bienfaisance, nous rendions hommage à son zèle et reconnaissions les importants services qu'il a rendus, sachant qu'*il se propose de réaliser les améliorations que réclame l'état déplorable des fous et des mères détenues, ce qui serait déjà fait, si ses moyens pécuniaires l'eussent permis.*

La presse périodique a déjà rendu justice à cette digne sollicitude [1]; mais nous, qui plaidons la cause de l'humanité souffrante, nous rappelons au comité l'urgence de mesures promptes et efficaces.

Les cellules sont en petit nombre, placées dans de lugubres ca-

[1] Le zèle que le comité de bienfaisance de cette capitale déploie dans l'accomplissement des devoirs de sa charge est très-louable. Nous savons qu'il a adressé au Conseil municipal le plan d'un grand hôpital de fous, qu'il propose d'établir aux abords de la ville, et où ces malheureux pourraient recevoir les soins que leur triste état exige, et tels

veaux, et, comme nous l'avons dit, dans les plus mauvaises conditions hygiéniques possibles.

Les infortunés atteints de maladies mentales sont renfermés dans des cages, comme des bêtes féroces, sans qu'on puisse leur donner les soins que réclament leurs cruelles souffrances.

Pour entrer dans l'établissement, il faut être muni de deux certificats, l'un délivré par le curé de la paroisse, et l'autre par le juge ou le commissaire du quartier.

Voici quelle est la nourriture : le matin, une tasse de chocolat avec un petit pain ; à midi et le soir, un petit pain rond, un quarteron de viande, avec des pois chiches et de la verdure.

Le lit consiste en une espèce de tréteau en fer, deux matelas de laine, deux draps, un oreiller, et des couvertures suivant la saison.

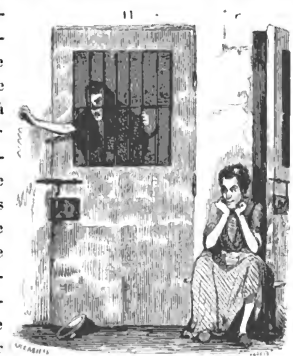
Les fous furieux occupent les cages dont nous avons parlé, et qui sont étroites et fétides. Il y a une séparation particulière pour les femmes.

L'une de ces malheureuses attirait l'attention, parce qu'elle avait été célèbre dans Madrid par ses amours, son luxe et sa passion pour la danse nationale. Pour les fruitières, elle était l'hé-

que les réclament la science et la charité. Cet établissement devra posséder des cours et des jardins spacieux, des habitations commodes, et des réduits sains pour ceux qui malheureusement se trouvent dans le cas de réclusion ; en un mot, tous les offices et dépendances exigés par les systèmes curatifs de l'école moderne. Quelques membres du Conseil ont accueilli le projet du comité avec l'intérêt qu'il mérite, parce qu'ils en reconnaissent l'importance, et ils se proposent de l'appuyer de tous leurs moyens pour en obtenir la réalisation. En attendant, le comité prend des renseignements et fait tout ce qui est à sa portée, cherchant aux environs de la ville un édifice convenable, ou du moins un emplacement où l'on puisse en construire un avec toutes les proportions requises. Nous disons encore une fois que cette idée, dont l'importance se fait comprendre d'elle-même, est très-louable, d'autant plus que l'Espagne, *la première nation du monde qui ait eu des maisons de fous*, n'en possède plus aujourd'hui aucune dans un état satisfaisant, alors que plusieurs capitales de l'Europe en ont de parfaites. Bien plus encore : sur ce point, Madrid n'est pas même au niveau de certaines capitales de province ; et il est sûr que nulle part les pauvres fous ne sont aussi mal traités qu'à Madrid, puisqu'on les relègue dans les souterrains de l'hôpital général, faute d'autre localité, et qu'on ne peut les y soumettre au régime conseillé par la science. Il faut espérer que les efforts du comité de bienfaisance seront couronnés par la réalisation d'un projet si utile.

(*Heraldo du* 21 *juin* 1845.)

roïne des marchés, et sa célébrité devint encore bien plus grande lorsqu'elle eut dansé avec effronterie sur les théâtres publics. Un jour, la malheureuse eut un long entretien avec une amie, de celles qui, comme la mère Espérance, font un appel à la dévotion lorsqu'il ne leur reste plus d'autre ressource. La jeune fille, effrayée à l'idée des châtiments éternels que sa compagne lui annonçait pour l'autre monde, résolut de s'amender et de faire une confession générale. Le prêtre auquel elle s'adressa, sur



l'indication de la bigote, au lieu d'accueillir avec indulgence et bonté l'aveu que lui fit la pénitente, par ses cris et ses exagérations sur les peines de l'enfer, porta au comble la terreur dans l'esprit de la pauvre fille, déjà ébranlé par ce que lui avait dit sa compagne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle devint folle, sans que, depuis, elle ait cessé de se croire damnée et de sentir les flammes de l'enfer. Sa famille appela un médecin, qui, pour remédier à un accident si grave, prescrivit les bains de *Trillo*. La ferveur de la pauvre malade était telle, que, quoiqu'elle eût une voiture à sa disposition, elle fit le trajet en marchant nu-pieds. Le dernier résultat de cette tentative de conversion, c'est qu'elle gémit dans l'un des fétides caveaux de l'hôpital, victime de l'hypocrite intolérance de son confesseur. Combien de maux sur la terre, qui sont dus à l'intolérance de certains ministres d'un Dieu qui n'est que miséricorde et charité!

Outre les cages, il y a deux chambres pour les convalescentes, auxquelles on accorde quelques heures de délassement dans un jardin qui se trouve dans l'intérieur de ce même quartier.

. . . .

Sur l'un des bancs de ce jardin, on voyait deux femmes blêmes, presque cadavéreuses, toutes deux gardant le plus profond silence et comme ensevelies dans leurs méditations. La plus âgée avait des lunettes vertes, à travers lesquelles elle voyait à peine les objets ; c'était Louise. Marie était auprès d'elle, fixant de ses grands yeux détraqués sa pauvre mère qu'elle ne reconnaissait pas, et cette mère vertueuse était bien loin de soupçonner qu'elle eût à ses côtés la fille dont elle pleurait la perte depuis si longtemps.

Rien de plus naturel que l'impossibilité de se reconnaître dans laquelle se trouvaient ces deux infortunées, malgré les liens sacrés qui les unissaient. Elles étaient toutes deux défigurées par leurs longues et cruelles souffrances, surtout Marie, dont la voix était devenue rauque, conséquence inévitable des hurlements qu'elle poussait dans ses fréquents accès ; et puis, bien que depuis son entrée à l'hôpital elle fût tellement mieux, que le médecin la faisait sortir de sa cellule et espérait la guérir tout à fait, parce que ses accès frénétiques ne lui revenaient plus, toutefois, sa raison était encore dans un état déplorable.

D'un autre côté, quoique Louise eût recouvré la vue, elle ne distinguait les objets que très-difficilement, à cause des lunettes préservatrices qu'elle portait, et eût-elle pu voir distinctement sa fille, qu'il lui eût été également impossible de reconnaître sa belle Marie au céleste sourire, dans cette fille livide et desséchée dont la voix était si désagréable.

—Vous êtes sans doute une bonne femme, dit enfin Marie, car, dans cette maison, il n'y avait qu'un seul être méchant... oh ! oui, bien méchant... celui qui m'enferma derrière les barreaux... qui me menaçait et voulait toujours me battre... Mon autre père... car, voyez-vous, j'ai eu deux pères, moi... le premier... un ange... et pourtant il est mort sur l'échafaud... mais Thomas m'aidera à trouver les assassins... son père a été assassiné aussi... et alors nous nous vengerons... A présent, j'ai mon autre père, qui ne veut pas qu'on me batte, et il a fait chasser l'homme méchant pour me faire soigner par Thomas... car je suis malade... j'ai tant souffert... Mais, à présent, je suis beaucoup mieux.

Louise jugea bientôt que la jeune femme qui était près d'elle était une folle; mais ces paroles avaient ému son tendre cœur: elle crut deviner la cause de sa folie, elle pensa que cette malheureuse était la fille d'un criminel, mort sur l'échafaud.

— Et je me plains! se dit-elle tristement... Il est vrai que je suis séparée de mon époux, de mes enfants, mais mon bienfaiteur m'a promis de me les amener bientôt; je les verrai... moi qui ne les voyais pas lorsque je les serrais sur mon cœur!.. Oh! cette assurance est bien douce!... Et cette infortunée ne pleure pas seulement la mort de son père, mais une affreuse souillure, qui n'était peut-être pas méritée. Que deviendrais-je si Anselme, ou quelqu'un de mes enfants, périssait sur l'échafaud? Cette idée seule me fait frémir!... Moi aussi je deviendrais folle. Il faut donc avoir pitié d'elle et tâcher de la distraire de ses sombres pensées. Puis, se tournant vers Marie : Ne vous affligez pas par ces tristes souvenirs, dit-elle, et puisque vous avez un second père qui vous soigne avec tant d'amour, chassez les idées pénibles, et ne songez qu'au rétablissement de votre santé. Dieu nous commande de vivre pour la consolation des personnes qui nous aiment.

— On ne m'avait pas trompée, dit Marie, vous êtes une bonne femme. Ce que vous venez de dire a pour moi tant de douceur... Hélas! j'ai besoin de parler à des personnes qui m'aiment... Mes ennemis m'ont fait tant de mal!... Mais vous, vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Oui, ma fille, répondit affectueusement Louise.

— Ma fille! fit Marie en sursaut... ma fille!... ces douces paroles... l'accent avec lequel vous les prononcez, me rappellent ma pauvre mère.

— Et où est-elle, votre mère?

— Je ne sais, répondit Marie d'un ton réfléchi et laissant tomber sa tête... Elle est morte... mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée, ajouta-t-elle avec la rapidité de l'éclair. Non, non... ce n'est pas moi... Puis, portant sa main sur le bras de Louise, elle ajouta : N'est-ce pas qu'il est impossible qu'une fille tue sa mère?

Louise frissonna d'horreur à cette question; mais, réfléchis-

sant qu'elle venait d'une pauvre folle, elle essaya de la consoler, et répondit sans hésiter :

— Impossible, mon enfant. Une bonne fille fait toute la consolation de sa mère, et il ne peut y avoir entre elles qu'amour... amour pur, qui ne peut jamais s'éteindre.

— Oui, oui, s'écria Marie, pur et ardent comme celui que j'avais pour mes parents... pour ma mère... un père adoré... que je ne reverrai jamais... Et ses yeux se couvrirent de pleurs.

— Pleure, pleure, malheureuse enfant... et puissent ces larmes soulager ton cœur !

Louise, alors, prit tendrement une main à Marie... et la jeune fille se jeta sympathiquement dans les bras de sa mère en versant un torrent de larmes.



Tandis que ces deux célestes créatures se tenaient si étroitement embrassées, comme si la nature, par un de ses admirables prodiges, ne voulût pas laisser méconnus les liens du sang, deux nouveaux personnages touchaient le seuil de la porte du jardin.

C'étaient la baronne *** et son digne frère, le médecin d'Aguilar, qui se trouvait encore sous l'impression de ce qui s'était passé à la prison entre Anselme et les deux brigands dans la soirée précédente, et du mauvais succès de sa démarche.

— Encore un malheur! s'écria-t-il avec désespoir; ma sœur, tous nos efforts ont été inutiles : tout est perdu!



CHAPITRE VIII.

LA SÉPARATION.

Monsieur d'Aguilar, à l'aspect de la mère et de la fille se tenant étroitement embrassées, éprouva un vif mécontentement; il crut qu'elles s'étaient reconnues, et c'était précisément ce qu'il avait voulu éviter, comme une chose dont les résultats devaient être très-funestes. A cet effet, il avait sévèrement prescrit au nègre Thomas de ne jamais permettre que Marie sortît de la chambre qu'on lui avait assignée.

Quoique Marie l'ait déjà indiqué dans le chapitre précédent, il est convenable de prévenir le lecteur que Thomas était exclusivement chargé de veiller sur la pauvre folle, en remplacement du garçon de service qui la traitait avec tant de dureté. Ce qui, surtout, avait fait admettre le nègre pour remplir cette charge, c'est qu'après sa sortie de la maison de la marquise de La Bourbe, lorsqu'il était allé voir Marie, le médecin avait remarqué que la jeune fille répondait affectueusement à l'intérêt que lui témoignait le serviteur désintéressé. Il jugea que c'était là un puissant moyen de guérison et une voie pour parvenir à de nouvelles découvertes. Cependant, les services du nègre étaient limités, et Marie avait encore une garde de son sexe, qui la traitait avec les plus grands égards, tant à cause des recommandations du jeune marquis de Bella-

flor, que de l'intérêt que la malheureuse avait inspiré au charitable médecin.

Celui-ci croyait que l'entrevue de Louise avec Marie aurait des conséquences fatales, car il jugeait que l'une n'était pas encore en état de résister aux impressions violentes, et que, chez l'autre, l'aspect d'une fille dans une situation aussi déplorable devait provoquer des larmes amères, capables d'arrêter la guérison avancée de ses yeux. Voilà pourquoi, dès qu'il les vit dans les bras l'une de l'autre, il dit avec amertume :

« Tout est perdu ! »

A sa voix, le nègre Thomas se présenta devant lui pour recevoir ses ordres ; mais lui, d'un ton sévère, lui adressa cette question :

— Imbécile ! est-ce ainsi que tu exécutes mes ordres ? Ne t'avais-je pas prescrit de ne jamais laisser sortir Marie de sa chambre ?

— C'est vrai, monsieur, répondit humblement le nègre ; mais la journée est si belle... le soleil est si doux, qu'il m'a semblé que je pouvais permettre à mademoiselle de se distraire un instant dans le jardin. Et puis elle était seule, parce que sa garde est allée chercher du sirop... Et dès qu'elle l'a vue dehors, la pauvre demoiselle m'a appelé, et m'a dit, les yeux pleins de larmes : « Thomas, toi qui es si bon, tu vas me rendre un service, n'est-ce pas ? » Moi, attendri, j'ai répondu : Si cela dépend de moi, ce sera, comme toujours, avec plaisir. Alors, elle a ajouté : « Tu vois quel beau soleil il fait dans le jardin, comme on s'y promènerait avec bonheur... Il y a si longtemps que je suis enfermée !... Si mon autre père était ici, je suis sûre qu'il me le permettrait... Mais toi, tu es aussi bon que lui... tu m'as tirée du cachot où me tenait l'homme méchant... Oh ! oui... tu me laisseras aussi aller au jardin. » Que devais-je faire, monsieur, sur une pareille demande ?

La baronne, émue au récit du nègre, dit tout bas au docteur :

— Mon frère, cet homme ne mérite pas de reproche.

— Et cependant, reprit tristement le docteur, il a causé un grand malheur... un malheur irréparable !

Dans ce moment, Marie tourna la tête, et, apercevant le médecin, elle courut lui baiser la main.

—Ah !... mon père... quelle heureuse journée !

La jeune fille s'arrêta en voyant l'élégante baronne; un sourire d'une animation extraordinaire effleura ses lèvres, et, après avoir contemplé avec satisfaction la belle figure de la nouvelle arrivée, elle porta curieusement ses yeux sur sa toilette.

L'aspect de Marie, malgré son état lamentable, captiva la sensible baronne. La folle, de son côté, ne pouvait se lasser d'admirer la grâce d'Émilie. Peu à peu elle allongea timidement une de ses mains et toucha le châle de la baronne; puis elle la regarda, et, voyant qu'elle souriait, elle enleva tout à fait l'objet et le plaça sur ses épaules avec une grâce infinie, regardant tour à tour le médecin et la baronne, et riant de joie du meilleur de son cœur.



Cette scène muette dura quelques instants, jusqu'à ce que le médecin la fit cesser en disant à Marie :

—C'est bien; on dirait que vous êtes aujourd'hui très-contente.

—Je le suis en effet, Monsieur, répondit Marie : je suis si bien

dans ce jardin... Puis, j'ai embrassé cette pauvre femme... là, celle qui est sur ce banc... Elle m'aime aussi, elle... Oh! il y a ici beaucoup de gens qui m'aiment, n'est-ce pas?... vous d'abord, puis Thomas... la garde... cette femme... Et la pauvre fille comptait sur ses doigts... Ça fait déjà quatre... Et si cette dame m'aimait aussi...

— Oh! oui, s'écria la généreuse baronne, prenant la main décharnée de la jeune fille et déposant un baiser sur sa joue livide, moi aussi je vous aime beaucoup.

— Cinq!... cinq!... en voilà cinq qui m'aiment, dit en sautant la pauvre folle.

— Dites-moi, Marie, reprit le médecin, et qui est-elle, cette femme?

— Je ne le sais pas, répondit froidement Marie.

— Serait-il possible!... s'écria le docteur, et, comme un trait, il passa au fond du jardin à l'endroit où se trouvait Louise.

Là, il causa longuement avec la mère de Marie, tandis que celle-ci s'entretenait affectueusement avec la baronne. Puis M. d'Aguilar revint avec la figure riante, et dit à sa sœur, de façon à n'être entendu que d'elle seule :

— Elles ne se sont pas reconnues... il faut les séparer... Il est encore temps de les sauver... Puissé-je sauver de même le père! Puis, s'adressant à Marie : Vous vous trouvez donc bien mieux aujourd'hui?

— Oui, monsieur, oui; la tête ne me fait plus de mal.

— Et ne voudriez-vous pas quitter cette maison?

— Oh! non, monsieur... je ne veux pas en sortir... je ne veux pas retourner chez ma tante... tous mes bourreaux y sont... et le moine pervers!... Je veux toujours vivre ici avec Thomas... parce que Thomas ne me battra jamais, lui... Thomas m'aidera à découvrir les assassins de mon père.

— Et si Thomas venait avec vous chez cette dame qui vous aime tant?

— Ma tante aussi disait qu'elle m'aimait, et elle me faisait coucher sur le carreau.

— Ne pensez plus à cette tante. Cette dame vous aime plus que

personne au monde. Vous savez que je ne vous ai jamais trompée. Là, vous aurez un jardin plus beau que celui-ci, et Thomas vous soignera comme il fait à présent.

— Et l'on ne me volera pas mon médaillon?

— Non, Marie, non, dit la baronne avec sa douceur ineffable; nous serons toujours ensemble, comme deux sœurs, et tous ceux qui m'entourent vous aimeront aussi beaucoup.

— Et vous verrai-je toujours? demanda Marie, regardant le médecin avec des yeux où se peignait toute sa gratitude.

— Tous les jours, répondit celui-ci avec émotion.

Marie céda enfin à de si douces instances, et, avec l'autorisation du directeur de l'hôpital, le 1er juillet 1836, à midi, le médecin et sa sœur, accompagnés de la folle et du nègre, se rendirent en calèche à l'hôtel de la baronne ***.

. . . .

Le médecin s'arrêta à l'idée de faire sortir Marie de l'hôpital, non-seulement pour la séparer de sa mère et hâter ainsi le rétablissement de deux personnes auxquelles il s'intéressait déjà si tendrement, mais encore parce qu'il voyait que le misérable asile assigné aux fous manquait absolument de toutes les conditions requises pour obtenir la guérison totale de la jeune fille, chez qui on trouvait alors les symptômes les plus favorables.

Ceci nous force d'insister sur notre appel à la sollicitude du conseil municipal de Madrid, afin que le projet de son comité de bienfaisance n'éprouve pas le moindre retard dans son exécution. Une année s'est écoulée depuis l'exposition de cette pensée philanthropique, et, malgré la grande importance que doit avoir pour les malheureux malades l'établissement, dans l'intérieur de la ville, d'un vaste édifice bien aéré, avec des salles commodes sagement distribuées, des cours, des jardins, des offices, en un mot tout ce que requièrent les progrès qu'a faits dans la civilisation moderne l'art de guérir cette lamentable maladie; malgré, disons-nous, tant de motifs puissants de hâter l'exécution de ce projet, rien encore n'a été fait. Et il n'y a pas que Madrid qui réclame la réalisation d'une pensée si généreuse: dans chaque capitale de province, il est indispensable de posséder un hôpital de fous,

bien établi, et tel que les malades puissent y trouver, non-seulement des soins et tous les secours capables de soulager leurs maux, mais aussi tout ce qu'exige l'application des remèdes topiques et moraux prescrits par la science. Peut-être nous accusera-t-on de nous être trop attaché à signaler cette urgence ; mais quand nous croyons qu'on reste indifférent en présence des calamités publiques, quand les plaintes de l'humanité souffrante ne parviennent pas à émouvoir ceux qui sont chargés de faire disparaître ou d'amoindrir les fléaux de la société, nous ne craignons pas le blâme que la répétition de nos appels peut encourir.



CHAPITRE IX.

UNE RÉSOLUTION.

C'était deux jours après la visite que frère Patrice avait faite au procureur du roi, au sujet de la cause d'Anselme ; le moine furibond nageait dans le ravissement. Les avis qui lui arrivaient des chefs des factions étaient tout à fait favorables, et tout marchait au gré de ses désirs. La division libérale du colonel Valdès, dans les plaines de Bagnon, avait été complétement battue par le Serrador et Cabrera ; ce qui avait porté le gouvernement à destituer son chef militaire et à le mettre en cause, pour qu'il se justifiât de l'imprévoyance qui avait fait tomber plus de six cents hommes au pouvoir d'un ennemi barbare, qui les avait lâchement immolés. Les factions du Bas-Aragon avaient obtenu quelques triomphes et relevaient la tête avec orgueil.

Quilez attaqua le bourg d'Alcorisa, et, ne pouvant se rendre maître de la forteresse, il mit le feu au village. Il en fit autant à Montalvan. Ces atrocités inouïes étaient appelées des prouesses sublimes par le chef des *exterminateurs*. Cette société abominable n'avait pas de sectaire qui observât plus fidèlement que Patrice son précepte : *Omnes qui sicut nos non cogitant exterminentur.* Voilà pourquoi, insensible au plus noble des sentiments, à la gratitude,

qui fait les délices des âmes généreuses, et oubliant qu'il devait la vie au brave Anselme, il lui suffisait que ce vertueux ouvrier fût libéral, pour le poursuivre de sa haine comme le tigre affamé poursuit sa proie; il jouissait de le savoir destiné à souffrir la mort des traîtres, la vile strangulation. Frère Patrice est le type véritable des défenseurs de l'inquisition.

Lui et ses partisans avaient activement travaillé à la chute du ministère Mendizabal, et intrigué pour faire confier le pouvoir aux mains d'une classe d'hommes qui n'inspiraient pas la moindre confiance à la nation [1].

[1] Qui pourrait découvrir dans les populations des sympathies pour ces gouvernants qui ont plus à cœur de faire triompher un drapeau que de donner la paix à la nation, en assurant la liberté et le bien-être auxquels elle a tant de titres? Ajoutons à une cause aussi grave, capable à elle seule d'exciter une révolte dans un pays, et de faire disparaître de l'administration publique tous les fonctionnaires dont la capacité n'a pas l'assentiment général, la conviction profonde qui s'enracinait chaque jour davantage dans les masses, que la tendance du nouveau gouvernement et du parti qu'il allait mettre en avant n'était pas en harmonie avec la pensée que les populations et les assemblées populaires avaient proclamée dans le soulèvement national de 1835. Le ministre, l'homme au prestige et à la voix duquel le mouvement et les assemblées avaient cédé et obéi, venait de succomber sous les efforts du parti contre lequel le peuple et les assemblées s'étaient soulevés. L'être moral qu'il représentait, la Révolution, allait être vaincue; mais, se sentant encore assez de force pour ne pas se dessaisir de la victoire en cédant à l'intrigue du Palais qui avait su fasciner la volonté de la reine régente, elle ne devait pas se résigner à une bassesse, et, qui plus est, renoncer à l'avantage social pour lequel elle avait fait tant de sacrifices et versé tant de sang. La révolution était imminente parce qu'elle était nécessaire, et ce n'étaient pas les hommes qui s'étaient déjà montrés impuissants dans les premiers élans de la volonté souveraine de la nation, qui pouvaient alors la faire avorter. Le peuple a une force redoutable qu'on ne peut pas plus arrêter que ces avalanches qui, presque chaque année, submergent certaines contrées. Il n'y a pas de digues qui puissent faire rétrograder la marée montante. Tout ce qui s'oppose à son cours est inondé ou périt. Le peuple en révolution est comme la pleine mer; après le choc, après le triomphe, il revient à son état normal; alors c'est la mer qui baisse : ainsi pacifié, les intrigants le guident à leur gré, dénaturent ses sentiments, forcent sa volonté, le méprisent et l'insultent. Dans le champ de la politique, on peut tout faire quand la nation est paisiblement livrée à ses habitudes ordinaires, de même que sur l'Océan quand il est calme. Mais le flux arrive, le peuple remonte, et en vingt-quatre heures le débordement de ses flots a tout détruit. Depuis l'élévation de Mendizabal au ministère, depuis la séparation des assemblées populaires, l'intrigue recommença, le peuple perdit chaque jour de son influence, sa volonté fut méprisée, les sourdes menées prévalurent; le ministère tomba, le parti d'abord vaincu se mit à sa place; mais il ne garda le pouvoir que le temps qu'il fallut à l'océan populaire pour remonter. (*Chron. contempor.*, t. III, p. 154 et 155.)

Le moine Patrice avait de grands vices et de grandes vertus, les vertus de la foudre; malgré son obésité monacale, il était actif, ardent, fulminant, destructeur.

Dans ces moments de crise terrible, il ne prenait pas un instant de repos. En relation avec toutes les notabilités de la cour, il entretenait, avec un rare talent, avec une adresse diabolique, toutes les intrigues de palais qui pouvaient favoriser l'accomplissement de ses projets. Dans tous les cercles ministériels, il conseillait des mesures de rigueur contre le peuple, prêchait l'opportunité de la terreur militaire, et surtout la dissolution de la milice nationale de Madrid.

Le moine sentait bien que cette institution protectrice, composée de masses laborieuses aussi intéressées à la conservation de l'ordre public qu'à l'extirpation des abus qui peuvent rendre illusoires les effets des lois, de ces lois sages et équitables qui doivent être la base des gouvernements représentatifs; il sentait bien, disons-nous, que cette institution serait toujours un rempart infranchissable contre lequel viendraient se briser toutes les tentatives de son parti pour enchaîner le peuple et le plonger dans une abjection favorable aux vues des oppresseurs.

Il savait aussi que, sans le constant et héroïque appui prêté à la cause de la liberté par la milice nationale de toute l'Espagne, don Carlos ne pouvait manquer de s'asseoir sur le trône de saint Ferdinand. Il était chaque jour témoin de la discipline, de la bravoure, de toutes les vertus qui resplendissaient dans les corps de la milice de Madrid, et il convoitait ardemment sa dissolution, parce que les défenseurs de la monarchie absolue ne peuvent espérer une victoire que là où cette force n'existe pas.

Les mesures de l'*Ange exterminateur* pour en venir à cette fin eurent un plein succès. La milice nationale de Madrid fut dissoute, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire, et cette mesure de violence fit chasser honteusement du pouvoir le cabinet réactionnaire.

Mais n'anticipons pas sur le cours des événements, et tenons-nous-en à ce que nous venons de dire sur la position brillante que Patrice occupait à Madrid comme banquier opulent, comme l'un

de ces possesseurs de grandes fortunes improvisées qui ont joué un rôle dans les cercles les plus élevés pendant ces dernières années d'interminables révolutions.

Le frère Patrice et le stupide marquis de la Crêtinière sont deux types parfaits de ces hommes sans mœurs qui, par des routes différentes, amassent de grands trésors. Tous deux ils avaient acquis leur immense fortune à la même époque, mais par des moyens diamétralement opposés. Le marquis s'était enrichi à force de faiblesses, d'apostasies et de lâchetés; vil flatteur du pouvoir, il était toujours pour les ministres, louait en aveugle tous leurs actes, et dans les crises fréquentes où le gouvernement se trouvait, il lui tendait une main secourable; mais cette main qui sauvait le gouvernement, il la retirait pleine d'or et de récompenses.

Le moine, au contraire, toujours hypocrite, réservé et astucieux, ne louait que ce qui favorisait ses idées, et censurait tout ce qui pouvait leur nuire ; mais il le faisait avec une adresse profonde. On sait que nous avons souvent rendu hommage à son génie et à son éloquence. Ce reptile funeste était un conspirateur savant, qui avait l'art de s'attirer l'amitié de ses victimes, et le lecteur connaît les moyens qu'il avait employés pour acquérir une fortune princière.

Les lourdes affaires qu'il dirigeait avec tant de sagacité étaient plus que suffisantes pour épuiser une capacité ordinaire; pour lui, elles n'étaient qu'une distraction légère, et lui laissaient le temps de se livrer à toutes les jouissances du vice et du libertinage.

Fier de son heureuse étoile, et touchant déjà de la main à son apogée, puisqu'il considérait le triomphe de son roi et seigneur comme infaillible, sans douter un instant d'en faire son esclave et de devenir un second Calomarde, un véritable souverain, non-seulement, du haut de sa gloire, il regardait tout le monde avec mépris, mais il s'irritait de tous les obstacles qui traversaient ses désirs, et il leur gardait une éternelle rancune. Voilà le motif de son inexorable cruauté envers Marie et son malheureux père. Ce même caractère, altier et intolérant, le portait à faire parade de sa

puissance auprès des personnes qu'il regardait comme ses créatures, soit parce qu'il leur avait rendu des services d'argent, soit parce qu'il les avait avantageusement placées.

Jusqu'alors il avait été respecté et humblement obéi par la marquise de La Bourbe jusque dans ses moindres désirs; mais la marquise, qui, aux yeux du monde, avait une fille mariée à l'opulent marquis de la Crêtinière, l'élégante dame qui voyait se réunir dans son salon des personnages notables de la cour, ne pouvait tarder à sentir son amour-propre blessé en se voyant le vil instrument des turpitudes d'un moine.



Assise sur le même sofa où la mère Espérance était placée lorsqu'elle avait osé la tutoyer et lui rappeler son abaissement passé en lui communiquant les ordres relatifs à Marie, la marquise restait pensive et absorbée.

« Certainement je dois beaucoup à cet homme, disait-elle intérieurement, ou, pour mieux dire, je lui dois tout... oui, mais les services que ma bonté lui a rendus sont de telle nature qu'ils méritent bien les rétributions que j'en ai obtenues. Il n'a donc fait que s'acquitter d'une dette, et, par conséquent, je ne suis tenue à aucune espèce de reconnaissance. S'il m'a procuré des millions,

je lui en ai considérablement fait passer, et, de ce côté, nous sommes quittes. Il fit l'avance de l'argent, j'y mis mon industrie. L'affaire a été bonne, chacun a retiré sa part... et tout est dit. Quel document existe-t-il qui puisse m'obliger à continuer cette espèce d'association mercantile?... Aucun, que je sache... La reconnaissance?... la gratitude?... Allons donc! ce serait pitoyable! Voyons : qu'est-ce qui l'a poussé à me donner de l'or, à m'affubler du titre de marquise? Le désir d'augmenter ses capitaux par mon zèle et d'assouvir ses caprices et ses passions. Je crois qu'il est clair que dans toute sa conduite il n'y a pas l'ombre de l'idée de me rendre un service. Il a fait de moi le marchepied de sa fortune, et il a réussi... tout ceci est sûr, est incontestable... Eh bien... alors... c'est encore une preuve que je ne lui dois aucune reconnaissance, et que c'est lui, au contraire, qui se trouve en défaut. Je suis donc décidée; je ne veux plus m'assujettir à tant de dégradation; je ne veux plus être l'instrument de ses passions, de ces passions dégoûtantes qui conduisent à l'avilissement et au déshonneur. Je suis millionnaire, j'occupe une position brillante dans la société... et... et je dois commencer à tenir compte de ma dignité... Je n'ai plus besoin du crime pour vivre... je puis me corriger... Oui... mais cet homme connaît tous mes secrets... et s'il allait les publier?... Grand Dieu! quelle ignominie!... je mourrais de honte... Il vaudra mieux avoir une explication amicale avec lui... et s'il ne cède pas à l'évidence... s'il provoque une rupture... alors... eh bien! alors, il faudra qu'il se taise, car, s'il connaît mes secrets, il sait que je puis aussi révéler les siens. Ma résolution est prise... »

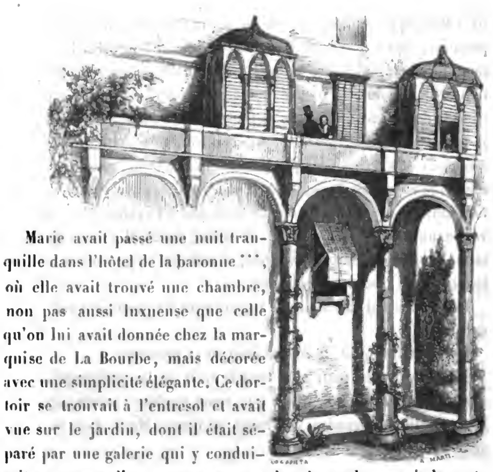
Le tintement d'une sonnette interrompit les profondes réflexions de la marquise.

Un moment après, le moine était en sa présence.

Nous garderons pour plus tard le récit de la conférence de ces deux êtres malfaisants, parce que nous voulons, accompagné du lecteur, aller apprendre comment se trouve Marie dans sa nouvelle habitation.

CHAPITRE X.

LA CRISE.



Marie avait passé une nuit tranquille dans l'hôtel de la baronne ***, où elle avait trouvé une chambre, non pas aussi luxueuse que celle qu'on lui avait donnée chez la marquise de La Bourbe, mais décorée avec une simplicité élégante. Ce dortoir se trouvait à l'entresol et avait vue sur le jardin, dont il était séparé par une galerie qui y conduisait au moyen d'un perron aux marches de marbre; mais la porte de communication restait constamment fermée.

La guérison de la démence de Marie faisait des progrès visibles, mais son esprit tombait dans une mélancolie douloureuse. Le traitement prescrit par le médecin avait chassé la maladie ; mais les causes restaient, et tant qu'elles ne disparaîtraient pas complétement, les rechutes pourraient être fréquentes, surtout pendant ces excessives chaleurs qui agitent les personnes impressionnables. Combien ne voit-on pas de malheureux auxquels les douleurs poignantes de l'âme ont ravi la raison, passer tranquillement l'hiver, et redevenir frénétiques et redoutables comme les bêtes sauvages au retour de la canicule? La faculté, dans de pareils cas, est impuissante pour obtenir une guérison radicale. Il existe des chagrins si profonds que la main du temps ne saurait jamais les effacer ; l'esprit du malade est alors dominé par une cause indestructible qui doit toujours produire les mêmes effets, sans que l'art puisse atténuer la souffrance.

Les causes qui avaient produit la folie de Marie étaient fictives. La mort effrayante de ses parents, telle que la lui avait présentée le moine, et le billet de son amant qui lui apprenait le mépris où elle était tombée, c'étaient là des malheurs au-dessus de la force d'un cœur tendre et délicat. Mais si l'on parvenait jamais à détruire cette horrible fantasmagorie qui fascinait la malheureuse vierge, il était clair que la cause de la maladie se trouverait détruite, sans qu'il y eût à craindre la reproduction de ses effets. Telle était l'opinion du savant docteur, qui, avec tant de sagesse, soignait la santé de la pauvre fille ; mais partout il se présentait des écueils, et M. d'Aguilar n'avait pas encore osé parler à Marie d'aucun des objets qui pouvaient exciter sa sensibilité. Au contraire, il apportait le plus grand soin à la distraire des causes de son mal, se proposant de diriger ses investigations dans une autre voie.

La maladie de Marie présentait déjà un nouvel aspect. Cette fille avait recouvré sa raison, et la folie avait été remplacée par une grande tristesse. Il fallait donc, afin d'éviter la rechute, profiter de la lucidité de son esprit pour détruire l'erreur qui la tourmentait. Cependant, pour cela, il fallait le plus grand tact, la plus adroite discrétion ; il fallait amener une conversation très-dangereuse, qui, si elle pouvait lui rendre à jamais la santé, pouvait

aussi surexciter la cause de la maladie et reproduire ses horreurs avec plus de violence.

Dans un pareil état de choses, M. d'Aguilar crut que personne n'était plus capable que sa sœur Émilie de l'aider dans une entreprise de cette nature. Le talent et l'amabilité de la baronne lui donnaient quelque garantie de succès.

Ayant donc reçu les instructions nécessaires, cet ange de bonté, avec un esprit décidé et une douce confiance, entra dans la chambre de Marie, juste au moment où la malheureuse versait d'abondantes larmes, les yeux fixés sur son médaillon.

La femme bienfaisante, feignant de ne s'en être pas aperçue, s'approcha d'elle, et, la prenant par la main avec douceur, elle lui dit :

— Eh bien ! Marie, comment allons-nous?... Je pense que vous avez eu une heureuse nuit...

— Oui, madame, répondit froidement la jeune fille, j'ai bien dormi, et depuis longtemps je n'avais senti ma tête si dégagée... Mais j'ai là, dans le cœur...

— Il faut vous distraire, mon enfant ; vous allez voir... nous allons descendre au jardin, et vous y trouverez des fleurs, des oiseaux... Est-ce que vous n'êtes pas contente près de moi ?

— Si, madame, dit Marie; et, poussant un profond soupir, elle ajouta : Hélas ! j'étais contente aussi près de la marquise de La Bourbe !... De même, en m'accordant l'hospitalité, elle me parut bonne, généreuse, charitable ; elle me prodigua ses bontés... et cependant elle me trompait, oui... elle me trompait pour mieux me torturer !... Et que lui avais-je fait, moi qui m'efforçais de lui plaire en toutes choses, moi malheureuse... qui ne sais haïr personne... Et tous me trompent... tous jouissent de me faire souffrir !...

La baronne ne put retenir ses larmes; et Marie, voyant qu'elle portait son mouchoir à ses yeux, ajouta en rougissant :

—Vous pleurez, madame ? Pardonnez les égarements auxquels me porte ma douleur... j'ai tant souffert !... j'ai passé par de si cruelles déceptions !... mais mon intention n'a pas été de vous offenser... oh ! non, ce ne serait pas vous qui voudriez me tromper... j'en suis sûre... il y aurait une trop grande méchan-

ceté à augmenter les souffrances d'une femme qui a déjà été en proie à tant de martyres, sans qu'elle puisse rien trouver dans sa conscience qui justifie ses malheurs... il y aurait trop de méchanceté, et vous êtes si bonne!... vous êtes la sœur de l'homme auquel je dois tout... de mon père... Oh! oui, vous m'aimez comme lui... n'est-ce pas, madame?

L'émotion de la baronne était telle qu'elle ne pouvait répondre à Marie; mais la jeune fille comprit l'expression muette de sa bienfaitrice, et continua ainsi :

— Que j'ai été indiscrète!... Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi... je ne devais pas me méfier de tant de bonté... je le reconnais... je suis une ingrate... mais vous êtes si généreuse!... vous saurez plaindre une infortunée... car vous ne pouvez ignorer que je suis une pauvre folle... moi aussi je le sais... oh! oui... oui... je suis folle, n'est-ce pas?... et il ne faut pas s'étonner de mes extravagances... mais l'*autre père* me guérira bientôt... Je me sens déjà bien soulagée!...

— Oui, mon amie, oui, dit la baronne, tâchant de recouvrer son sang-froid; nous vous avons transportée dans cette maison pour vous mieux soigner, et je suis sûre que, sous peu de jours, vous vous sentirez tout à fait bien. Je ne vous tromperai jamais, Marie, jamais. Avez-vous confiance en mon frère?

— Il a été mon sauveur, madame, et vous voudriez que...

— Eh bien, alors, vous devez penser que, s'il vous a mise près de moi, c'est qu'il est sûr que j'aurai pour vous le cœur d'une mère; et, pour peu que vous y mettiez de la bonne volonté, vous verrez que votre guérison sera prompte et facile ; et alors... alors, n'en doutez pas, vous serez complétement heureuse.

— Heureuse, madame! fit Marie en secouant la tête ; il n'y a plus de bonheur pour moi sur la terre.

— Pourquoi cela?

— Parce que je pleure la mort de mes parents... et l'ingratitude du seul homme que j'ai aimé.

— Voyons, voyons, il faut chasser ces sombres idées... et puis, qui vous a dit que vos parents sont morts?... Ne venez-vous pas de me dire vous-même que vos ennemis se plaisaient à vous faire souffrir?

—Mon Dieu !... mon Dieu ! s'écria Marie, élevant vers le ciel ses mains jointes et ses yeux remplis de larmes, oh !... si cela était encore une imposture!

— Pourquoi pas? reprit la baronne ; les méchants sont capables de tout... Mais il ne serait pas sage de se livrer à trop de confiance.

— Vous ne voulez pas que j'aie de la confiance, et pourtant ce serait la seule chose qui pourrait soutenir ma vie... Ah ! s'il était certain que mes parents ne fussent pas morts... si mon amant pouvait ne pas me haïr...

— Eh bien, alors... qu'arriverait-il?

— Vous me le demandez?... il arriverait que je serais la plus heureuse des femmes.

— Oui, mais ce bonheur subit ne pourrait-il pas porter atteinte à votre santé ?

— Porter atteinte à ma santé! hélas! mon cœur, déchiré par d'atroces martyres, ne peut se relever que par des joies de la même force. Voyez, madame, l'idée seule de trouver un mensonge dans la nouvelle de la mort de mes parents semble avoir renouvelé mon être.

— Eh bien ! Marie, soyez tout à fait heureuse !

— Que dites-vous, madame?

— Que votre père, que votre mère, vivent toujours!

— Ils vivent! s'écria Marie avec toute la joie de l'amour filial; ils vivent! répéta-t-elle, étendant ses mains vers le ciel, comme pour remercier l'Être suprême... Puis, se jetant dans les bras de la baronne, elle ajouta : Oh ! je ne suis plus folle, madame... mais que dis-je? je suis plus folle que jamais... folle de joie... d'ivresse... de bonheur... C'est vrai, n'est-ce pas?... oh! oui, c'est vrai, car vous êtes bénie de Dieu... Mais moi... moi, comment m'acquitter jamais de tant de bonté?...

— Marie, votre bonheur... voilà toute ma récompense. Maintenant, descendons au jardin... Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Allons déjeuner sous l'ombrage des arbres, au parfum des fleurs, en écoutant le chant des oiseaux, le murmure de l'onde; c'est sous ces douces influences que vous me direz toutes vos pei-

nes. Le site est romanesque et fait exprès pour les émotions tendres. Partons, mon amie ; mais ne me cachez rien, je vous en supplie... J'ai le plus ardent désir et la plus douce confiance de pouvoir faire cesser tous vos chagrins.

— Allons où vous voudrez, madame, vous êtes mon ange tutélaire... et croyez qu'il me sera bien doux de déposer les secrets de mon âme dans le sein d'une amie si généreuse.

. . . .

Alors même que Marie racontait son histoire à la baronne ; alors que les deux cœurs de ces femmes vertueuses s'unissaient par les liens de l'amitié, le pacte des deux persécuteurs de Marie se brisait dans le château de la marquise de La Bourbe, et, certes, le colloque de la châtelaine avec le furibond cordelier est trop grotesque pour que le lecteur ne nous permette pas de le lui faire entendre.



CHAPITRE XI.

UN REFUS.

Bonjour, ma bonne amie, dit Patrice en entrant dans le cabinet de la marquise; et, après avoir déposé son chapeau sur une chaise, il prit place sur le même sofa qu'affaissait déjà le poids de l'énorme dame, et l'on entendit gémir les ressorts sous cette nouvelle masse.

— Charmée de vous voir, répondit la marquise. Après cette réciprocité de politesse, ils tirèrent leurs boîtes et entrecroisèrent la prise amicale. La marquise éternua trois fois avec grâce, et trois fois elle eut à remercier le moine de son pieux *Dominus tecum*. Puis les foulards eurent leur tour : celui de la marquise parut déployé à toutes voiles, et, porté par les deux mains à la fois sur le trombone épaté, en retira le fluide avec accompagnement de cornet à pistons mal embouché, tandis que le moine

promenait le sien (c'est-à-dire le foulard) sans le déplier, sans le chiffonner, sous ses impassibles narines, auxquelles nous donnons cette qualification parce qu'elles étaient insensibles au picotement du tabac, comme son cœur aux souffrances de l'humanité.

— D'abord, ma chère amie, dit le moine d'un ton satisfait, je viens recevoir vos félicitations, et puis vous demander comment nous allons faire pour rattraper notre jeune fille.

— Je ne vous comprends pas trop, monsieur Patrice, répondit la marquise. Quant à vous féliciter, ce sera de tout mon cœur, en supposant qu'il s'agisse de quelque nouveau bonheur qui vous arrive, et que j'attends que vous vouliez bien m'expliquer, car vous savez combien vos succès m'intéressent... Maîs s'il s'agit de Marie, que vous avez vous-même conduite à l'hôpital, j'avoue que je ne conçois pas que...

— Je vais m'expliquer. La félicitation, je la réclame à cause de la brillante perspective qui m'annonce un heureux avenir. Je puis vous parler sans détour : notre amitié est ancienne, nous nous sommes indispensables l'un à l'autre, nos liens sont indissolubles, notre bonheur commun. Ainsi donc, écoutez... Et, baissant le ton, il ajouta : Le triomphe de don Carlos est assuré... et alors... alors... lui sera le roi... et moi... le souverain.

— Ah ! mon Dieu ! est-ce que, par hasard, vous seriez devenu fou ?

— Du tout, du tout ; je suis encore très-sage, madame la marquise. Le système représentatif tombe en lambeaux, il s'écroule ; notre armée triomphe partout... J'ai dans mes mains des ressources inépuisables... et, grâce à notre sagacité, à notre adresse, les libéraux, qui nous tiennent pour des imbéciles, se trouvent de jour en jour plus désunis... Tous leurs grands hommes d'État se brisent contre nos intrigues... Gomez approche... les conditions de la transaction me plaisent... Oh ! dès que nous vînmes à bout d'introduire la démoralisation dans le pouvoir, je conçus que le triomphe nous était acquis. Je vous fais cette confidence, parce que ce triomphe définitif est prochain, et j'ai voulu vous donner cette preuve d'amitié, comme prix de la discrétion avec laquelle vous avez toujours gardé mes secrets. Maintenant, et en

retour des bienfaits dont je me plais toujours à vous combler, je ne vous demande qu'un très-petit acte de complaisance. Espérance, cette bonne et charitable femme, qui ne peut regarder de sang-froid les maux du prochain, touchée de l'amour que je porte à Marie, s'est journellement informée de l'état de la santé de la pauvre fille. Elle va beaucoup mieux, et se trouve au moment de quitter l'hôpital. Alors vous sentez qu'il faut que nous sachions ce qu'elle va devenir, ou, plutôt, que nous nous empressions de la réclamer... car Marie a un autre amant, et si celui-ci venait à en obtenir ce qu'elle m'a toujours refusé, je vous avoue que je ne sais pas ce que je deviendrais. Madame la marquise, vous pouvez, dans ce moment, me rendre le plus heureux des hommes, et je pense que vous n'avez pas oublié comment je rétribue les services qu'on me rend.

La marquise, qui avait écouté tout cet exorde avec la plus grande attention, ne manqua pas d'attribuer l'emphatique *espoir du triomphe de don Carlos* à l'esprit de mensonge du moine, comme un moyen d'obtenir le service qu'il lui demandait. Elle se moqua donc intérieurement d'une telle introduction, et, loin de se laisser séduire par ces flatteuses espérances, elle y trouva une arme puissante pour défendre sa résolution de ne plus se dégrader par des actions qui blessaient son amour-propre.

— Monsieur Patrice, répondit-elle d'un air coquet en regardant le paysage de son éventail, vous savez que je vous ai toujours donné des preuves de l'amitié la plus cordiale... il est vrai que vous méritez encore mieux...

— C'est pure bonté de votre part, dit le moine, s'inclinant avec respect.

— Je voulais dire, ajouta la marquise, que, dans nos relations amicales, nous nous sommes réciproquement donné de grandes preuves d'affection. C'est à cet échange bien entendu que nous devons chacun la place que nous occupons dans la société la plus élevée. Des amis ont raison de s'entr'aider ainsi, et rien n'est plus doux pour les cœurs généreux.

— C'est parfaitement vrai, madame... et je n'avais jamais douté que...

— Pourtant, interrompit la marquise, il y a des services qui ont un certain caractère odieux... Voyons, là, franchement, mon ami, croyez-vous qu'une femme de mon rang puisse faire la...

— Mon Dieu ! madame la marquise, depuis quand, s'écria le moine, accablé par une telle sortie, depuis quand...

— Monsieur, continua la dame d'un ton plus grave, pour de pareilles commissions, il y a une foule de *célestines* dans Madrid, et votre obstination à cet égard offense ma dignité.

— Mais c'est que je tombe des nues !

— Voyons : suis-je ou ne suis-je pas marquise?

— Mais certainement vous l'êtes. Cependant...

— Il faut s'expliquer, mon cher monsieur. Vous semble-t-il honnête qu'une marquise se fasse entremetteuse dans des intrigues d'amour?

— Mon Dieu ! mais on ne voit que cela dans Madrid... Mais ce qu'il y a de plus étonnant, madame la marquise de La Bourbe, s'écria le moine d'un ton satirique, c'est que madame montre une telle ingratitude envers celui auquel la porteuse d'eau, la mère Nicolas, doit son titre de marquise.

— Doucement, monsieur, reprit la marquise, se mettant sur pied et faisant convulsivement jouer son éventail ; car si vous croyez que votre éducation monacale vous donne le droit d'insulter tout le monde, je saurai aussi vous jeter à la face que s'il est vrai que je vous doive quelque chose, il est encore plus vrai que vous me devez bien davantage, puisque, sans ma coopération efficace, vous n'eussiez jamais été qu'un capuchon à pitance, un saligot défroqué, ou peut-être vous seriez-vous fait rédacteur de quelque mauvaise feuille absolutiste, ou chef de cuisine de quelque cabaret dégoûtant.

— Madame Nicolas, s'écria le moine, se redressant à son tour et mettant son chapeau, madame Nicolas a-t-elle oublié que je puis tirer une affreuse vengeance de ces sanglants outrages?

— Ah ! oui... c'est vrai, fit la marquise avec un éclat de rire moqueur, en mettant ses mains sur ses hanches, sans doute monsieur peut me faire pendre lors du triomphe de don Carlos... lors de la transaction avec Gomez... lorsque monsieur sera mi-

nistre... n'est-ce pas?... Ah! ah! ah! la farce est bonne!... C'est



seulement dommage que je puisse, avant cela, faire prendre les conspirateurs et les envoyer au gibet.

— Pst!... voulez-vous vous taire, s'écria Patrice tremblant et mettant sa main sur la bouche de la marquise ; cette idée seule me fait venir la chair de poule.

— Savez-vous, mon beau monsieur Patrice, qu'avec cette figure rebondie que le Seigneur vous a faite... revernie à la violette par la cravate en bois sec, et la langue en balancier, vous seriez... tenez... je ne sais cependant pas si vous seriez plus laid qu'auparavant.

— Que voulez-vous, madame! répondit le moine avec une douceur forcée et passant le parement de son habit sur le poil de son chapeau qu'il avait ôté, nous n'avons pas été tous aussi bien lotis que la marquise de La Bourbe... Et aussitôt, feignant un retour joyeux, il ajouta : Ce que je trouve surtout chez vous d'impayable et de charmant, c'est ce caractère toujours joyeux et badin... Çà! voyons, faisons la paix. Je reconnais mes torts... je n'aurais pas dû vous proposer une commission de cette nature,

puisque j'ai tant d'autres moyens de me tirer d'affaire. Mais avouez que vous avez poussé bien loin votre satirique vengeance.

— C'est possible, répondit la marquise; mais aussi, pourquoi m'avez-vous fait une telle guerre?

— Plus de ça, qu'il n'en soit plus question; et, pour que notre réconciliation soit sincère, échangeons notre macouba, et fraternité éternelle!

— Voici ma boite, reprit la marquise en la présentant au moine.

— Voici la mienne, fit pareillement le cyclope.

Après cette réconciliation, le colloque finit comme il avait commencé, et les deux interlocuteurs se séparèrent avec une amitié en apparence plus étroite que par le passé... Mais les moines ne pardonnent jamais. Le refus et les menaces de la marquise avaient agité le cœur de Patrice et devaient avoir des conséquences terribles.



CHAPITRE XII.

LA VISITE.



Un grand coup de sonnette retentit dans la demeure de la mère Espérance, qui se leva en bougonnant, parce qu'elle n'était pas habituée à entendre sonner si brusquement. Elle ouvrit, et aussitôt le moine entra tout effaré et courut à son cabinet, sans même saluer la confidente intime de tous ses secrets, l'instrument aveugle de ses infamies, l'infernale complice de tous ses crimes.

Parvenu à son réduit, il jeta son chapeau sur une chaise, ôta son habit, passa sa robe de chambre, et, absorbé dans de profondes réflexions, il se mit à se promener de long en large dans son salon, faisant parfois des gestes qui accusaient la rage dont il était possédé.

— Mon Dieu ! mon père, s'écria la vieille, qui s'était présentée tremblante devant lui, mon Dieu ! je ne vous avais jamais vu dans une agitation pareille... Quel grand malheur est-il donc arrivé ?

— Malheur !... il ne s'agit pas de cela, ma sœur, répondit le moine ; mais il n'y a rien au monde qui me répugne comme de voir les bienfaits payés par l'ingratitude.

— Mais, mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

— C'est que... la mère Nicolas, cette misérable porteuse d'eau,

que j'ai tirée de la boue de la populace pour la placer dans le rang de l'aristocratie la plus élevée, enorgueillie de l'éclat de sa position, vient de me traiter avec le plus révoltant mépris.

— Pas possible!... Mais est-ce que cela pourrait avoir des conséquences?

— Voilà! cette femme est diabolique... et si nous ne la chassons pas du poste qu'elle occupe, elle peut devenir très-nuisible.

— Comment donc? est-ce que vous vous êtes brouillés à ce point?

— C'est-à-dire qu'en apparence nous sommes restés plus liés que jamais... Voici l'histoire en raccourci : Je voulais qu'elle s'emparât de nouveau de Marie, et, avec le ton de l'orgueil le plus insolent, elle m'a répondu que sa position ne lui permettait plus de se dégrader par de pareils services.

— Qu'est-ce à dire? la princesse aurait-elle oublié son origine?

— Je lui ai rappelé mes bienfaits.

— Eh bien... alors?

— Alors elle m'a dit ne m'en devoir aucun, et être encore en reste avec moi.

— Quelle audace!

— Dans ce moment, aveuglé par la colère, je lui ai jeté à la face son premier métier.

— Parfait!... c'était ce qu'il fallait faire... je ne doute pas qu'elle soit restée abasourdie... sans réponse.

— Elle?... ah bien oui! Plus effrontée que jamais, elle m'a décoché un million de grossières injures... elle m'a appelé capuchon à pitance.

— Capuchon à...!

— Et, avec cela, saligaud défroqué!

— Sali... Oh! mais c'est horrible... cela crie vengeance... Celui qui outrage les ministres de l'autel, outrage Dieu lui-même... cette femme est hérétique.

— Ni plus ni moins, ma sœur, une hérétique qui appartient à la race maudite des ennemis de la religion, sauterelles de la chrétienté, vers rongeurs des âmes, race nuisible, enfin, qu'il faut exterminer pour le salut des fidèles.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! s'écria le serpent femelle, faisant le signe de la croix, y en a-t-il de la perversité dans ce monde !... Railler ainsi les ministres du Seigneur ! Mais c'est atroce !

— Et ce n'est pas encore tout, ma sœur.

— Miséricorde ! ce n'est pas encore tout ?

— Non, ma bonne amie, non ; cette vipère a poussé l'insolence jusqu'à me menacer d'une délation !

— Une délation ?

— Tout comme je vous le dis... Et baissant la voix : Elle a dit qu'elle tenait dans sa main les moyens de faire emprisonner et punir tous les conspirateurs de don Carlos.

— J'en ai le frisson !

— Et c'est la seule chose qui m'inquiète, car cette femme est une mégère capable d'agir comme elle parle. Il est vrai qu'alors je me suis empressé de changer de ton et de faire passer tout ce que j'avais dit comme un pur badinage ; je lui ai même demandé excuse, je l'ai accablée d'éloges, et nous sommes restés en apparence les meilleurs amis du monde... Mais, voyez-vous, j'ai sa menace sur le cœur, et tant que cette femme ne sera pas complétement impuissante, je n'aurai pas de repos.

— Comment donc faire ?

— Ce n'est pas bien malin ; mais il faut déployer la plus grande activité, car elle peut à chaque instant nous perdre.

— Voyons donc !

— En revenant ici j'ai réfléchi sur l'affaire, et je trouve que rien n'est plus à propos que de semer la discorde entre la marquise et son gendre... Par là, nous attirons ailleurs son attention, et moi, pour mieux cacher mon jeu, je lui montre plus d'amitié que jamais.

— Ce n'est pas tout à fait gauche... mais c'est urgent, dites-vous, et pour brouiller une famille il ne faut pas mal de temps. Vous savez que, pour la brouille, j'y vois plus clair qu'une autre.

— Il y a cependant quelque chose de très-propice. Savez-vous quelle est l'église où Edwigis a été baptisée ?

— Cette question ! je suis sa marraine... c'est Saint-Ilde-

fonse, et s'il faut des témoins, son parrain, le *père Lézard*, arrive tout juste du bagne.

— Parfait!... il n'en faut pas davantage. Vite, ma sœur, l'extrait baptistaire de la jeune fille... Il m'en faut trois copies dûment légalisées.

— J'y suis... lorsque le mari saura qu'il a eu du chat pour du lièvre...

La sonnette interrompit cette conférence. La vieille courut voir qui c'était, et revint à la hâte en disant : En parlant du loup on en voit la queue... c'est le marquis de la Crêtinière. Je lui ai dit que j'allais voir si vous y étiez.

— Que me veut-il?... N'importe, faites entrer.

La scarabée disparut, et, peu d'instants après, le marquis se trouva en présence du moine.

Aussitôt qu'il parut sur le seuil, Patrice s'avança pour le recevoir, et les deux intéressants personnages se prirent les mains avec les démonstrations de la plus vive amitié.



— Si vous avez affaire, monsieur Patrice, dit le marquis, je reviendrai.

— Du tout, monsieur le marquis, je n'ai rien de pressé, répondit agréablement le moine, et quand cela serait, je me fais un plaisir de quitter les affaires pour être en conversation avec mes bons amis.

— Je vous sais gré des égards dont vous m'honorez, et croyez que si jamais l'occasion s'en présente, je saurai vous témoigner l'estime que je vous porte et vous payer du plus sincère retour.

— Je n'en doute pas; mais, avant tout... comment va madame?

— Un peu souffrante... ce n'est pas grave pourtant.

— Eh! eh!... les conséquences du nouvel état...

— Toujours d'une humeur charmante, monsieur Patrice.

— Mais laissez donc votre chapeau, prenez un siége, et voyons de quoi il s'agit.

Après que les deux interlocuteurs se furent assis, le marquis commença :

— Mon cher, je vais vous donner une grande preuve d'amitié... je vais vous faire une confidence que je ne me serais pas permise avec personne au monde... pas même avec mon épouse, malgré l'amour que j'ai pour elle, afin de ne pas lui causer de chagrin.

— Expliquez-vous franchement, et comptez sur mon amitié et ma discrétion.

— Il m'est doux de pouvoir y compter. Vous savez qu'à la chute du cabinet Mendizabal les fonds étaient en baisse prononcée. Il fallait croire qu'un changement de ministère les ferait remonter, et comme, par malheur, j'eus, plus tôt que tout autre, connaissance de la nouvelle combinaison ministérielle, j'ai mis de fortes sommes en jeu, et, contre toutes les probabilités possibles, j'ai échoué. En un mot, j'en suis à me défaire des bijoux de ma femme pour faire face à la dette, si, avant trois jours, je ne trouve pas un ami qui me fasse l'avance d'un demi-million de réaux. Je n'ai plus de délai. Je ferai l'escompte qu'on voudra : je me soumettrai à toutes les conditions possibles... Vous savez mieux que personne les garanties que je puis fournir... et je me flatte que votre amitié me tirera de cette gène momentanée.

Patrice avait attentivement écouté le marquis, le regard fixé

sur le parquet, les doigts des mains croisés sur l'abdomen, excepté les pouces, qu'il faisait pirouetter l'un sur l'autre. Tout à coup il releva la tête, et, regardant le marquis entre les deux yeux, il lui dit avec le plus grand sang-froid :

— Quant à moi, monsieur, il m'est impossible de vous rendre service... ma caisse est présentement aux abois... J'ai bien un ami qui, *au temps jadis*, faisait métier de prêter, mais c'était avec de certaines garanties et des conditions exorbitantes... c'est ainsi, du reste, qu'en moins de rien il s'est enrichi. Depuis longtemps il ne veut plus rien prêter, pour ne plus être appelé usurier par les ingrats... Pourtant, je tâcherai de lui faire entendre raison, si vous voulez, et je vous préviens qu'en tout cas, il faudra se résigner à quelque grand sacrifice.

— Je suis disposé à tout, mais je voudrais connaître le résultat sans retard pour sortir d'inquiétude.

— C'est que l'individu dont il s'agit n'est chez lui que le soir. De toutes façons, si je ne puis vous porter moi-même la réponse, avant minuit je vous enverrai dire quelque chose. Tâchez d'être rentré avant cela.

— Je n'y manquerai pas; mais surtout n'oubliez pas que mon bonheur dépend du succès de votre démarche.

— N'ayez pas d'inquiétude... j'aime trop à rendre service aux gens pour...

— Je le sais... je connais votre bon cœur... et c'est là ce qui m'a porté à vous confier le secret de mes affaires.

— J'ai bon espoir.

— Je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

Et, se serrant la main, les deux escrocs se séparèrent en se comblant de politesses, sans que le marquis permît au moine d'aller au delà de la porte de son cabinet.



CHAPITRE XIII.

LA CONFÉRENCE.

Depuis que Marie, par suite des explications affectueuses qu'elle avait eues avec sa protectrice, la baronne ***, savait que son père et sa mère n'étaient pas morts... et qu'elle pouvait croire que les paroles prononcées par le moine, en lui remettant le dernier billet de son amant, n'étaient vraisemblablement, comme ce billet lui-même, qu'un tissu d'impostures; depuis enfin que son esprit avait repris sa tranquillité et que l'espoir germait dans son sein, tous les symptômes de sa démence avaient disparu, et la sollicitude qu'on avait pour elle contribuait efficacement aux rapides progrès de son rétablissement.

La baronne s'était strictement conformée aux instructions de son frère; elle avait d'ailleurs trop de discernement pour commettre la moindre imprudence. C'est ainsi qu'elle s'était bien gardée de révéler à Marie la triste position de ses parents. La malheureuse savait uniquement qu'ils n'étaient pas morts, et se résignait à la volonté du docteur, qui lui avait fait comprendre qu'elle ne pourrait les voir que lorsque sa santé serait complétement revenue. On ne lui avait pas dit, non plus, que sa mère avait recouvré la vue, parce que la baronne voulait ménager à Marie tout l'effet d'une si heureuse surprise.

Marie, en retour des bontés continuelles de sa protectrice, s'était plu à lui raconter son histoire sans en passer la moindre circonstance, et lui avait fait connaître l'insolente opiniâtreté du moine, ainsi que ses relations avec don Louis de Mendoza. C'était la première fois que Marie déposait les secrets de son cœur dans celui d'une tendre amie, et cet épanchement fut pour elle un grand soulagement, car elle trouva dans sa confidente des consolations effi-



caces et des espérances qui lui parurent bien fondées. C'est alors qu'elle put juger de la différence qu'il y avait entre la vertueuse amabilité de sa nouvelle protectrice, et les feintes caresses de la marquise de La Bourbe; Marie se persuada tout à fait qu'elle n'était pas trompée. Elle ne se voyait plus entourée du faste qui l'éblouissait dans la demeure de la marquise; mais elle avait une habitation propre, la même que la baronne occupait auparavant, et que nous recommandons au souvenir du lecteur, et une toilette décente, en attendant mieux, improvisée avec le goût qui sied à une jeune fille.

Laissons-la donc satisfaite de sa nouvelle position, et disons, en passant, deux mots du nègre Thomas.

Ce fidèle ami de Marie était entré en qualité de domestique dans la maison de la baronne, et les bontés de M. d'Aguilar, médecin de l'hôpital, et la façon dont il était traité par sa nouvelle

maîtresse, commençaient à le convaincre que les *civilisés* n'étaient pas tous des assassins. Il se réconciliait donc peu à peu avec les Européens, et il ne lui restait plus d'ennemis que ceux de la vertueuse Marie. A la vue des progrès que faisaient sa raison et sa santé, le pauvre homme bondissait de joie, et chaque fois qu'il voyait le docteur qui l'avait guérie, il courait lui baiser la main, et la mouillait de larmes de reconnaissance.

La baronne ne se sentait pas moins heureuse que ses protégés, parce qu'il n'y a rien au monde de comparable au plaisir de faire du bien aux malheureux. Oh! n'enviez jamais le sort de ceux qui épuisent leurs trésors dans des bals, des banquets, de scandaleuses orgies. Ils versent l'or pour fêter des ennemis implacables qui les flattent en face et les déchirent en leur absence; ils versent l'or pour nourrir le vice et être en butte à la médisance la plus envenimée; ils versent l'or, enfin, pour la prostitution et le scandale, et pour se trouver un jour en proie à de cruels remords. Celui qui emploie ses richesses au profit de l'humanité sent son cœur battre de joie, ne voit autour de soi que des amis qui le bénissent, n'entend que l'adorable accent de la reconnaissance.

Émilie, aussi belle que bonne, savourait ces douces sensations et songeait aux infortunes de sa pauvre Marie, lorsque le bruit des pas d'une personne qui s'approchait de son côté vint la distraire; elle leva les yeux et vit paraître don Louis de Mendoza.

—Quel bonheur, ma douce amie! dit le marquis en s'inclinant avec respect, je vous trouve seule! Vous ne sauriez croire combien j'ai désiré cet heureux moment. Comment vous dire une parole intime au milieu des adorateurs qui vous entourent! Vous devinez aisément mon impatience, après la déclaration écrite que j'ai osé vous adresser. J'attends votre réponse, et je l'attends avec toute l'anxiété d'un arrêt de mort ou de salut.

— Toujours étourdi! répondit la baronne avec douceur. Du calme, mon ami, du calme... Prenez un siége, et causons posément, si nous en sommes capables.

Le jeune homme s'assit auprès de la baronne et s'écria :

— Oh! ne tardez pas à me faire connaître mon sort... ayez pitié de moi!

— En effet, mon ami, reprit la dame d'un ton solennel et plein d'une aimable dignité, croyez que j'ai pitié de vous.

— Madame!...

— Oui, vos égarements me font pitié! Si l'amour que vous croyez avoir pour moi, et que sans doute vous prodiguez à tant d'autres femmes, n'était qu'une amitié sincère, cette amitié fondée sur la vertu, qui est le sentiment privilégié des cœurs honnêtes, je serais fière de la mériter, parce que je trouve en vous toutes les qualités qui font la véritable noblesse... J'ignore l'art de feindre et de flatter, et ma langue est toujours l'interprète de mon cœur.

— Eh bien, charmante Émilie, puisque j'obtiens de vous un jugement si favorable... puisque vous excitez mon amour-propre en me disant que mon amitié pourrait vous flatter, pourquoi mépriser un sentiment plus tendre?... De l'amitié!... mais un cœur généreux en a pour tout le monde... Vous dites que la mienne vous rendrait fière! Mais, madame, comment voulez-vous que je n'éprouve que de l'amitié pour une personne en qui je vois briller la beauté, la vertu, mille charmes qui captivent mon cœur et provoquent mon adoration?

— Vous parlez de vertu... est-ce que j'en aurais si je pouvais partager un amour criminel? Avez-vous oublié que je suis une femme mariée?

— Je ne le sais que trop!

— Eh bien, puisque vous le savez, comment pouvez-vous me proposer le déshonneur et l'infamie? Savez-vous que cette proposition est un outrage, et que, pour oser la faire à une femme, il faut la croire capable de l'accepter?... C'est là la première preuve d'amour que vous voulez me donner? Me faire tomber dans le crime et l'avilissement! Vous m'aimez, et vous exigez que je manque au plus sacré des devoirs... que je trahisse l'homme auquel j'ai juré d'être fidèle... Vous voulez que j'offense le Dieu de bonté dont les autels ont reçu mes serments! Vous demandez, pour me prouver votre amour, que je devienne parjure et adultère!.. vous voulez que la société vengeresse me confonde avec ces femmes avilies qu'elle montre au doigt lorsqu'elle veut signaler le déshon-

neur!... Vous voulez introduire sous mon toit la désunion, les remords dans ma conscience!... vous voulez que les chagrins cuisants remplacent la paix de mon cœur... et vous dites que vous m'aimez!... Oh! mais vous n'y songez pas! Réfléchissez sur les conséquences inévitables d'un pareil amour... Ne me dites pas qu'il est très-commun sur la terre... hélas! tous les crimes ne s'y trouvent que trop; mais interrogez les criminels de bonne foi, interrogez votre cœur, votre raison, et je suis sûre que si les sentiments que je vous inspire sont véritables, vous serez le premier à reconnaître votre erreur, à vous intéresser à ma félicité... et, sachez-le bien, mon ami, il n'y a pas de félicité là où la conscience ne peut être tranquille. Et surtout n'ajoutez pas que les égarements d'un époux autorisent une lâche revanche... J'ignore quelle est la conduite de l'homme auquel je suis unie... je me défends à son égard le plus léger soupçon... Si, par malheur, il manque à ses devoirs, il remplira mon cœur d'amertume, mais mon infidélité ne justifiera jamais la suite de ses erreurs... Qui sait si ma constance ne pourra pas le faire rougir au point de le ramener à la vertu?

A ces derniers mots si touchants, une larme glissa sur la joue pourprée de la baronne.

— Oh! pardon, Émilie, pardon! s'écria don Louis confus et troublé; j'étais fou, je l'avoue... Je ne vous connaissais pas, je ne me connaissais pas moi-même... Excusez mon étourderie... Je vous ai affligée, et ce n'est qu'à présent que je connais combien je vous aime, parce que c'est à vous que je dois la connaissance de cet amour pur, de cet amour vertueux qui sait respecter et admirer la vertu sublime des âmes pareilles à la vôtre. Oh! à présent ne me refusez pas le doux titre d'ami, et souffrez que pour première preuve de la sincérité de mes sentiments, je vous confie les secrets qui pèsent sur mon cœur.

— Vous voilà enfin tel que je vous veux, mon ami, et vous ne pouvez vous faire une idée de ma joie. Dès ce jour, notre amitié deviendra indissoluble. Parlez, oh! parlez, racontez-moi vos chagrins. Je crois que vous en avez de très-grands... Et qui sait s'il ne me sera pas permis de les soulager?

— Ah ! madame... je suis bien malheureux. J'ai fait tous mes efforts pour triompher d'une passion indigne... et je n'ai pu y parvenir. J'ai cru qu'en me livrant à de nouvelles amours je pourrais étouffer le feu qui me dévore, et... oh ! pardon, belle Emilie... si j'ai osé vous choisir pour une pareille épreuve, c'est qu'avec vous le remède était assuré... Plus raisonnable que moi, vous ne l'avez pas voulu ; mais, toujours généreuse, si vous n'avez pas voulu me donner une amante, vous m'avez offert une amie dont les conseils me guideront désormais en toutes choses.

— Et dont vous ne connaissez pas encore toutes les qualités, reprit en souriant la baronne.

— J'avoue que je ne comprends pas...

— Il s'agit d'un talent que votre amie possède, et que vous ignorez.

— Daignerez-vous me le faire connaître?

— C'est qu'en vérité personne ne voudrait me croire ce que je suis.

— Je sais que vous êtes aussi belle que vertueuse.

— Merci du compliment, mais il y a encore autre chose.

— Voyons donc.

— Je suis sorcière.

— Émilie, ce n'est pas là votre générosité ordinaire... vous jouer d'un malheureux!

— Mais pas du tout, je ne me joue pas, et pour vous prouver que je suis sorcière, essayons : Il y a deux ans à peu près que vous avez connu Marie, qui est la jeune fille de l'hôpital dont nous avons parlé il n'y a pas longtemps.

— C'est vrai.

—A votre seconde entrevue, vous lui avez acheté un serin pour un quadruple.

— C'est encore vrai.

— Et cet or, elle vous le rapporta le jour d'un certain duel.....

— C'est incroyable!

— Dans lequel vous tombâtes privé de sentiment; et la malheureuse vous crut mort...

— Mais comment!...

— Jusqu'à ce que dans un combat de taureaux...

— Mais c'est un rêve!...

— Vous vous reconnûtes, et il y eut un rendez-vous de pris pour le jour suivant.

— C'est vrai, ma douce amie, tout est vrai. Et ce jour-là, je crus qu'il serait le plus beau de ma vie... Hélas! je sus que la femme que j'adorais s'était prostituée, et au lieu de me rendre à l'endroit marqué, je lui fis remettre un billet qui portait mon dernier adieu. La nuit de la Saint-Jean, je la rencontrai pâle, cadavéreuse, folle, fuyant des hommes qui la frappaient. Je la conduisis à l'hôpital, ignorant que ce fût elle, et je sus bientôt que c'était le vice qui l'avait plongée dans cet affreux état. Malgré cela, malgré son ingratitude, malgré tout... je sentis dans mon cœur le besoin de ne pas l'abandonner tout à fait, et je pris les mesures nécessaires pour lui assurer tous les soins possibles, et... je rougis de le dire... ce n'était pas là de la charité... je sens que j'aime encore cette femme coupable, cette femme dont tant d'affreuses circonstances me séparent à jamais... Dites... oh! dites maintenant si je ne suis pas digne de pitié!

— Peut-être pas autant que vous le croyez.

— Que dites-vous, madame?

— Je dis... et pardonnez à ma franchise... je dis que vous n'avez pas du tout besoin de pitié.

— Comment donc?

— Et qu'au contraire vous êtes très-coupable.

— Coupable, moi?

— Voilà bien les hommes!... à la moindre apparence ils se laissent emporter par leur caractère impétueux... et ils tombent dans des erreurs qui les rendent cruels. Que de femmes ces emportements ont rendues malheureuses! Sachez, monsieur, que Marie est innocente... qu'elle n'a cessé un instant d'être digne de votre amour... et que votre ingratitude, votre abandon, ont été les seules causes de sa démence.

— Grand Dieu! serait-il possible?... Oh! par pitié, veuillez ne pas rendre ma situation plus déplorable encore!

— Tout ce qu'on a pu vous dire contre la vertu de Marie est une calomnie atroce.

— Serait-il possible?... Ah! mon amie, s'il en était ainsi, mon malheur serait plus grand encore... je ne survivrais pas à l'idée d'être la cause du déplorable état de la pauvre Marie!

— Et si cet état n'était pas aussi déplorable que vous le supposez?

— La malheureuse gémit dans un cachot... privée de raison, de connaissance...

— Et si, au lieu d'un cachot, elle occupait un logement décent?... si elle avait recouvré sa raison?...

— Par tout ce que vous avez de plus cher, Émilie, n'augmentez pas mon anxiété.

— C'est bien, mon ami. Je vous dis encore une fois que Marie est innocente, qu'elle a repris son jugement, et j'ajoute qu'elle est ici, chez moi, et que ce sera aussi moi qui vous conduirai en sa présence. Mais il faut, auparavant, que je la prépare à une secousse qui pourrait nuire à sa santé, bien faible encore. Avez-vous confiance en moi?

— Et qui donc pourrait mieux la mériter que mon ange sauveur?

— Eh bien! il faut que cet entretien finisse, et soyez sûr que votre bonheur sera ma tâche la plus douce. Cependant, avant de vous accorder ma protection, il faut, mon petit monsieur, que je sache une chose... Marie est la fille d'un pauvre ouvrier.

— Elle deviendra ma femme.

— Très-bien! mais cette union sera censurée.

— Je plaindrai les sots qui s'en aviseront.

— On dira que Marie n'est pas noble.

— Je répondrai qu'elle est honnête.

— Parfait!... Mais votre père?

— C'est de lui que je tiens ces principes; mon père approuvera cette alliance.

— Alors il n'y a plus qu'un obstacle à votre bonheur.

— Un obstacle?

— Le père de Marie languit dans une affreuse prison, d'où il ne sortira que pour monter à l'échafaud.

— Grand Dieu! mais alors tout ce qu'on m'a dit est vrai.

— Tout n'est que le résultat de machinations abominables. Allez de ce pas trouver mon frère; racontez-lui notre entretien : il vous fera des révélations de la plus haute importance. Connaissez-vous sa demeure?



— Oui, madame.

— Voici la meilleure heure pour le trouver chez lui. Le temps presse, et il faut arracher le père de Marie aux mains du bourreau.

— L'amour me guidera. Adieu, ma bonne amie.

La baronne fit au marquis une affectueuse inclination de tête accompagnée d'un tendre regard, et le jeune homme, après avoir répondu à cet aimable congé, partit plein de courage, d'espoir et d'amour.



CHAPITRE XIV.

CHARMES DE LA VERTU.



A peine don Louis de Mendoza fut-il parti, que la baronne*** porta ses pas vers la chambre de Marie. La jeune fille courut au-devant de sa protectrice, et, comme elle s'inclinait pour lui baiser la main, Émilie, toujours généreuse, la prit dans ses bras et déposa sur sa joue un baiser de sœur.

Marie, pleine de confusion et de tendresse, s'écria :

— Madame, je ne suis pas digne de tant de bonté... Avez-vous oublié que je suis la fille d'un pauvre ouvrier?

— Je le sais, Marie, je le sais, reprit la baronne, et ce sont précisément ces deux circonstances qui vous recommandent à mon amour. La vertu pauvre doit être vénérée comme l'image de Dieu, parce qu'elle est la plus difficile; et un ouvrier honnête a droit au respect, parce qu'il est utile, plus utile et plus estimable que le courtisan qui s'enrichit du salaire de ses viles flatteries. Mais on dirait que vous avez du chagrin ? qu'est-ce, Marie ? Ne seriez-vous pas heureuse près de moi ?

— Oh ! madame, je ne mérite pas de tant de bonté ! Mais maintenant, grâce à la tendre sollicitude de monsieur votre frère et aux bienfaits dont vous m'accablez, j'ai recouvré la santé... et puisque j'ai toutes mes forces, que je puis me remettre à l'ouvrage... madame, je voudrais obtenir de vous une grâce.

— Parlez, ma fille, je ne désire rien tant que de vous obliger.

— On vient de m'apporter ces robes... et Marie désigna un paquet posé sur une chaise.

— Eh bien?... les avez-vous essayées?... elles doivent vous aller à ravir.

— Non, madame, je ne les ai pas essayées... leur aspect me glace... Je vous remercie de votre générosité... mais je suis née dans un humble berceau, et je n'aurais jamais dû oublier les vertus de mes parents. Lorsque l'indigence me sépara de leur amour, je n'eus d'autre but que celui de me mettre en condition, afin d'obtenir des gages qui me permissent de soulager la misère de ma famille... Je tombai dans un piége horrible, et tous mes projets furent anéantis... S'il est vrai que mon sort vous intéresse, madame, si vous voulez me voir heureuse, vous avez en vos mains le moyen de combler le dernier souhait de mon ambition. Bien portante, tout à fait rétablie, depuis que je sais que mes parents existent encore, j'ai beaucoup réfléchi sur mes malheurs passés, et je trouve que mon imagination est libre, ma tête forte; que ne dois-je donc pas à vos bontés ! Mais, puisque vous avez commencé l'œuvre de mon bonheur, ne la laissez pas imparfaite,

car elle est digne de vos nobles sentiments. Madame, ne me refusez pas.

— Que désirez-vous donc?

— Que vous me preniez à votre service.

La baronne ne put répondre; une émotion profonde arrêta sa voix.

— Pendant les premiers jours, madame, ajouta Marie, je ne pourrai pas être pour vous d'une grande utilité... j'ai fait peu d'ouvrages délicats, je ne sais pas repasser... mais j'apprendrai, je travaillerai avec zèle... et puis vous êtes si bonne que vous serez indulgente. Quant à mes gages, je n'ai pas de prétention... ce que vous voudrez... si exigus qu'ils soient, ils suffiront à soulager mes parents, car les malheureux sont accoutumés à la gêne et aux privations... Vous pleurez, madame?... oh! que je suis heureuse!... vous avez pitié de moi, et ces précieuses larmes me disent que vous allez consentir à ma prière... Mon sort serait bien doux si, dans ce moment même, vous daigniez me faire une réponse favorable... s'il m'était permis de courir chez mes parents, de les voir, de les embrasser, et de leur dire à tous : « Tenez, voilà le fruit de mon travail; il n'est pas considérable, mais il est honnêtement acquis... vous ne pourrez plus mourir de faim!... » Oh! madame, c'est là désormais mon seul orgueil. Je ne puis soutenir la vue de ces magnifiques toilettes, dont le souvenir est pour moi si cruel!

— Généreuse enfant, s'écria la baronne essuyant ses larmes, de si beaux sentiments ne peuvent rester sans récompense. Non, vous n'êtes pas née pour la servitude, et moi qui connais vos vertus, je dois vous en détourner. Vous resterez chez moi comme ma fille, comme ma sœur. Je suis seule... Dieu n'a pas voulu m'accorder d'enfants... je n'ai d'autre parent que mon frère... mon mari est absent... Il y a un grand vide dans mon cœur, et c'est à vous de le remplir. Moi aussi, comme tout le monde, moi aussi j'ai des chagrins, et je manque d'une amie qui veuille me consoler... voilà le rôle que je vous confie.

— Oh! oui, madame, oui... je tâcherai de vous consoler, interrompit Marie avec attendrissement, je vous aimerai plus que

personne au monde... Tous mes soins, tout mon zèle, auront pour but de vous contenter, et si vous me jugez digne de votre confiance, je pleurerai avec vous vos chagrins, et je serai heureuse de votre bonheur... sans, pour cela, cesser de vous servir.

— Oh! jamais cela, Marie, jamais.

— Alors, madame, balbutia Marie presque étouffée par les sanglots, je ne puis accepter vos bienfaits... et, dès cet instant même, je vais rentrer chez mes parents... je ne dois plus vivre loin d'eux... et c'est de leur misère que je dois mourir.

— C'est bien, dit en s'asseyant la baronne affligée; puis, après quelques instants de silence, elle reprit d'un ton grave : Ce n'est pas votre faute si je me suis trompée... je me suis trop légèrement livrée à de séduisantes illusions. Je croyais avoir rencontré une tendre amie qui saurait partager mes sentiments. Vous refusez mes avances, qu'y faire? Votre sincérité vaut encore mieux que cette feinte coupable si fréquente dans la société de ceux qui se disent les amis de tout le monde, et qui, lorsqu'on les met à l'épreuve, ne montrent que de l'ingratitude ou de l'indifférence. Merci, Marie, merci de la franchise que vous mettez à m'annoncer votre séparation. Je n'abuserai jamais de ma position pour exiger un retour qui ne partirait pas du cœur. Il y a dans le monde assez d'amitiés fictives. Je m'étais flattée de posséder enfin une confidente qui rendrait moins amères les longues heures de ma solitude... Il n'en est pas ainsi... je me suis trompée; mais mes sentiments pour vous n'en seront pas affaiblis. Je n'ai pas, je ne veux avoir sur vous le moindre droit, et vous êtes libre d'agir selon votre volonté. Si vous croyez que les soins de mon frère, qui, comme médecin, vous a défendu de voir vos parents sans son ordre, ne méritent aucun égard, donnez libre cours à vos désirs. Si vous jugez que le peu que je puis avoir fait pour vous ne doive pas vous arrêter... faites... abandonnez-moi... je suis accoutumée aux déceptions.

Le ton digne et sévère avec lequel cette dernière phrase fut prononcée remplit Marie de honte et de douleur; elle crut avoir manqué au respect qu'elle devait à sa protectrice, et, par un élan du cœur, elle se jeta aux pieds de la baronne en s'écriant :

— Pardon... madame... pardon!... Oh! croyez que je n'ai jamais voulu vous déplaire ni vous offenser.



— Je le sais, ma fille, je n'en doute pas, reprit la baronne en relevant Marie, et, avec un retour tout maternel : Voyons, essuyez vos larmes, et qu'il ne soit plus question de cela. Vous allez rester avec moi, et vous serez considérée comme doit l'être la fiancée du marquis de Bellaflor.

—Oh! madame, fit Marie baissant les yeux et rougissant, de grâce, ne m'accablez pas. Les leçons que j'ai reçues du malheur ont été cruelles; mais elles m'ont bien servie. Jeune fille innocente et sans expérience du monde, je crus aux paroles d'un homme qui ne peut jamais unir sa destinée à la mienne. Hélas! mon père me le disait .. et moi, oubliant mon état, je l'aimai avec

délire... et j'allai jusqu'à croire qu'il me serait permis de vivre à ses côtés et de me glorifier de son amour... Malheureuse!.. ce n'est qu'à présent que je vois l'infranchissable distance qui nous sépare... Oh! plus de folie, madame; plus d'espoir déraisonnable!

— C'est-à-dire que vous ne l'aimez plus?

— Je l'aime plus que jamais, madame; pourquoi vous cacherais-je mon cœur? Il fut mon premier amour, il sera le dernier, et je lui serai fidèle jusqu'à la mort... Je sais que dans le grand monde qui l'entoure il trouvera mille distractions; mais peut-être aura-t-il pour moi quelque souvenir de pitié... « *Pauvre Marie*, se dira-t-il au milieu de son bonheur, *mon amour la rendit folle! j'en suis bien affligé.* » Peut-être même trouvera-t-il une larme de regret... Mais son sort appartiendra à une femme plus heureuse que moi; c'est juste... et Dieu veuille qu'elle l'aime autant que je l'aime... Et elle cacha ses pleurs sous son mouchoir.

— Oh! oui... oui... don Louis sera aimé comme il mérite de l'être par ses vertus... Il aura tout le bonheur que vous lui souhaitez.

— Alors, il en aura beaucoup.

— Il l'aura... mais près de vous, avec vous, qui ne le quitterez jamais.

— Oh! non, madame, non : cela ne se peut pas.

— Et si je vous disais que plus que jamais il est épris de vous?

— S'il en était ainsi il ne m'eût pas écrit le billet fatal qui déchira mon cœur. Ce billet, qui portait son dernier adieu, était effectivement de lui, car sans cela il ne m'eût pas laissée aux prises avec mes bourreaux. Dans ce cruel écrit il ne s'en tenait pas à me refuser son amour... il outrageait mon innocence par les plus terribles accusations.

— C'est vrai, Marie, c'est vrai; cette lettre était de lui. Mais songez qu'elle a été écrite dans un moment de délire, dans l'aveuglement de la jalousie... On l'avait porté à croire que vous aviez commis des fautes inexcusables... Vos ennemis... ceux qui vous ont fait éprouver tant de malheurs... ont aussi triomphé de la

crédulité de votre amant... Mais il a reconnu votre innocence, et je vous répète qu'il vous aime plus que jamais, et que toute son ambition se borne à mériter de nouveau votre amour.

— Mon amour!... Hélas!... eût-il été inconstant... coupable... il est écrit dans mon cœur qu'il me faudra toujours l'aimer... Mais si cet entretien n'est pas un rêve... s'il est vrai qu'il réponde à ma passion... O insensée!... que dis-je?... je m'abandonne encore au délire de mes sens... Moi, pauvre fille... Non, je ne dois pas oublier les conseils d'un père si vertueux... Non, je ne suis pas née pour m'allier à une personne d'un rang si distingué.

— Toutes les âmes vertueuses sont égales, et il n'existe dans le monde d'autre barrière que celle qui sépare le vice de la vertu... Don Louis de Mendoza est trop éclairé pour être arrêté par les préjugés des hommes. Je connais à fond ses sentiments, et je suis certaine que la modestie de votre naissance est pour lui, plutôt qu'un obstacle, une recommandation. Il n'y a que l'orgueil qui regarde la pauvreté avec mépris; et c'est cet orgueil qui est déshonorant, qui est méprisable. Ne rougissez pas, ma fille, de l'obscurité de votre origine, votre vertu en fera toujours bonne justice; et moi-même je m'honore bien plus de votre amitié que de celle des flatteuses et feintes amies que je trouve dans le grand monde. En un mot, il doit vous suffire que je vous assure que don Louis vous adore, qu'il veut être votre époux, et qu'il ne doute pas du consentement de son père.

— Excusez mon trouble, madame... C'est vrai, n'est-ce pas? Oh! oui! vous si bonne, vous ne voudriez pas me tromper... Mais... ne vous offensez pas de mes doutes... qui donc a pu vous dire tout cela ?

— Qui? Voyons, devinez vous-même.

— Que je devine?... Moi, malheureuse... est-ce que je le puis?...

Marie prononça ces mots en rougissant, baissant les yeux, et faisant machinalement des nœuds à son mouchoir.

— Je vais vous aider : C'est un jeune homme que vous connaissez beaucoup, ajouta Emilie.

— Que je connais?

— Beau garçon...

Marie releva la tête, et, par un regard charmant accompagné d'un sourire, témoigna qu'elle comprenait les réticences de son amie. Celle-ci continua.

— Blond comme l'or... aux yeux bleus...

— Ah! madame! s'écria Marie dans le délire de l'enthousiasme, lui-même!... c'est lui-même qui vous l'a dit?...

— Tout juste : don Louis est sorti d'ici tantôt.

— Et je ne l'ai pas vu!

— Vous le verrez lorsqu'il se sera rendu digne de votre pardon.

— Mais, madame, je n'ai jamais cru qu'il fût coupable.

— Pourtant il a commis une grande faute lorsqu'il s'est laissé fasciner au point de vous écrire le fatal billet. Il faut qu'un noble procédé efface cette action indigne. N'en doutez pas, Marie, il reviendra à vous plus digne de votre amour.

— Alors je mourrai de bonheur... Oh! madame, souffrez que j'aille voir mes parents, que je les embrasse, que je leur parle de vous, que je leur raconte toute la félicité que je vous dois.

— Ceci..., vous savez que ce n'est pas de mon ressort; c'est tout à fait l'affaire du médecin. En attendant, vous devez vous consoler par l'assurance que je vous donne que votre famille reçoit du soulagement; les personnes qui vous portent un si grand intérêt ne l'ont pas abandonnée.

— Oh! oui, madame, votre frère... je lui obéis comme à Dieu. Qu'il va être content lorsqu'il me reverra si bien!... Car, vous le voyez... je suis tout à fait rétablie... tout à fait... Je suis sûre qu'il va me permettre d'aller voir mes parents... Mon Dieu! mon Dieu! comment m'acquitter de tant de bienfaits?

— En m'aimant toujours.

— Oh! toujours! toujours!

Et les deux amies restèrent longtemps embrassées.



CHAPITRE XV.

CONSÉQUENCES DU VICE.

Il faisait une chaleur excessive, comme celle dont on est accablé pendant la période caniculaire, et pourtant on n'était qu'au troisième jour de juillet.

Onze heures du soir sonnaient.

Une jeune femme pâle, vêtue de noir, était assise, immobile et pensive, à côté d'une riche toilette, sur laquelle elle appuyait son bras droit; son front était incliné sur le revers de sa main.

Deux bougies éclairaient son élégant réduit, dont toutes les issues étaient fermées, à l'exception des volets d'une fenêtre, que sans doute on laissait entr'ouverts pour donner accès à la fraîcheur.

Cette croisée était très-peu élevée, et avait au-dessous une grille qui pouvait aider à l'escalader. C'est là un défaut qu'on trouve à la plupart des constructions de Madrid.

Tout à coup, ces deux battants s'ouvrirent entièrement, et l'on vit apparaître un homme qui, malgré la grande chaleur, était enveloppé dans un large manteau en camelot, doublé de tartan à carreaux.

La marquise de la Crêtinière (c'était elle qui attendait dans l'attitude que nous venons de décrire) se leva en toute hâte, non

pas pour fuir cette apparition mystérieuse, mais bien pour aider de sa main l'amant qui se rendait à ses vœux.

Celui-ci sauta dans l'intérieur de la chambre, ferma la croisée, ôta son manteau, et se présenta. Il était jeune, beau et bien mis. C'était un des élégants chevaliers d'industrie qui pullulent dans Madrid, un digne camarade de M. Rognonet, mais encore plus remarquable pour la beauté et l'étourderie. Sans instruction, et doué seulement de cette faconde satirique en honneur dans les cafés, il ne se posait pas moins en littérateur dans le monde. Le soir il pérorait beaucoup au café du Prince, se querellait avec d'autres poëtes de sa trempe, vilipendait les bons auteurs, avançait des balourdises par milliers, comme c'est l'habitude de ces littérateurs en herbe qui font beaucoup de bruit, et se décernent eux-mêmes le titre de *poëtes à tonnerre*. Ce fashionable empesé, érudit à la *violette*, s'appelait don Faustino Asnar.

— C'est bien tard, mon ami, dit Edwigis avec douceur en regardant son amant avec tristesse.

Loin de répondre à sa belle, le jeune homme se mit à se promener avec agitation dans la chambre et d'un air effaré.

— Mon Dieu! qu'est-ce que c'est? ajouta la jeune marquise, as-tu quelque chagrin?

— Laisse-moi, répondit sèchement Asnar; et, s'asseyant sur le sofa, il ajouta : Je suis enfoncé!... Maudit coup!

— Tu as perdu?

— Non-seulement tout ce que je possédais, mais cinquante mille réaux de plus, et il faut que je les paye, pas plus tard que demain. C'est à toi de me tirer de ce mauvais pas, comme je t'ai tirée de celui où tu étais ces jours passés.

— C'est vrai... Ce fut la preuve que j'exigeai de ton amour... le prix de ma honte!

— Oh! que c'est gentil!... Il me fallait cela pour m'amuser encore un peu... C'est-à-dire que ta honte c'est mon amour?

— Pardon, mon ami, je n'ai pas voulu t'offenser... mais, qui sait? peut-être, sans la nécessité d'accepter un service que j'ai payé de mon honneur, serais-je restée une femme honnête. Je me suis trouvée, hélas! dans cette position terrible... Le jeu

m'avait ruinée... je fis des dettes, et pour ne pas exciter la colère de mon époux, il me fallut accepter tes offres... Tu payas pour moi... mais tu sais à quel prix !

— Voilà donc ton arrêt dicté par toi-même! Si tu n'avais pas d'amour pour moi... si tu n'as répondu à ma passion que pour te procurer une somme d'argent dont tu avais besoin... tu m'as indignement trompé. Alors tu me disais que, pour me payer de retour, il te fallait une grande preuve de dévouement. Tes pertes au jeu en fournirent l'occasion, et je mis tous mes moyens à la disposition de ma bien-aimée. Eh bien! si tu n'as accepté ce titre que pour sortir d'embarras, si c'est la cupidité, et non pas l'amour, qui t'a mise en mon pouvoir, je ne veux plus de ces relations honteuses, et, rompant dès ce jour tous les liens qui nous unissent, je viens te redemander un argent si lâchement fraudé... Si tu étais capable de me le refuser, demain toute la ville saurait la bassesse de ta conduite!

— Insensé! que dis-tu?... Ta mauvaise humeur t'aveugle; c'est elle qui te fait trouver de si grossiers outrages... Que d'humiliations pour la femme qui oublie ses devoirs!

Edwigis essuya les larmes qui s'échappaient de ses yeux; puis s'approchant de son amant, elle lui prit la main en lui disant avec tendresse :

— Je l'avoue, mon ami, et cela devrait peut-être me relever dans ton opinion, la nécessité, peut-être plus que l'amour, me porta à te sacrifier mon devoir, mon honneur et ma vertu; mais tes caresses ont fait de mon faible penchant une passion ardente. Mon cœur brûle d'une flamme que rien ne peut éteindre, et ma vie finira quand tu finiras de m'aimer. Oui, Faustino, je t'aime éperdument. Et en prononçant ces mots elle toucha de sa lèvre ardente la main du jeune homme et la mouilla de ses pleurs.

— Tu m'aimes!... Eh bien! si c'est vrai, tu connais la route qu'il te faut suivre... tu n'as sans doute pas oublié comment j'ai su te prouver mon amour.

— Malheureuse!... je ne possède rien... rien au monde. Avant de recourir à ta générosité j'avais vendu tous mes bijoux, et je tremble à la seule idée qu'un jour mon époux doit le savoir.

—Edwigis, ta position est aussi effrayante que la mienne... Une affreuse tempête nous menace, et nous n'avons qu'une seule planche de salut.

— Tu me glaces d'effroi!

— Il faut fuir... il faut quitter Madrid.

— Fuir?

— Ou être témoins de notre ruine et de notre infamie. Oh! quant à moi, je n'ai pas ce triste courage... Suis-moi, ou ici même, à tes yeux, je me brûle la cervelle.



— Pitié, mon ami, pitié! s'écria la jeune femme en se précipitant aux genoux de son amant, qui avait porté un pistolet à sa tempe.

— Me suis-tu?

— Oui... oui, s'écria Edwigis d'un ton résolu. Puis, se relevant et essuyant ses larmes, elle ajouta : Je suis prête à tout.

— Eh bien, il suffit d'un léger effort, pour assurer le succès de notre entreprise. Tu dois savoir où ton mari cache son or... Il faut nous en emparer.

— Un vol !

— Il ne s'agit pas de s'amuser à d'inutiles déclamations. Ton mari est un odieux rival que je déteste, et, certes, ce n'est pas de moi qu'il doit attendre des égards. Lui ou moi : choisis. Avec moi, dans un lieu éloigné, un heureux avenir t'attend. Ici, avec lui, tu n'auras que le mépris, le déshonneur, la réclusion et l'infamie de la femme adultère.

— Tu me fais frémir !

— Il n'y a pas de temps à perdre. Ma voiture est à deux pas. Emparons-nous de tout l'or possible et fuyons. Je sais où passer la nuit sans crainte... Demain nous sortirons d'Espagne pour n'y jamais rentrer. Douterais-tu encore?

— Non. Je t'ai dit que j'étais prête à tout ; attends un instant.

Alors la digne fille de Marceau Sans-Ame disparut, puis revint aussitôt avec le flambeau qu'elle avait emporté et un paquet de clefs.

— Quelles sont ces clefs? demanda le voleur.

— L'une d'elles nous est indispensable; suis-moi. Il est onze heures et demie; mon mari ne revient qu'à trois.

Et ces deux misérables coururent tenter un nouveau crime.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, et déjà le marquis de la Crêtinière, impatient de recevoir la réponse qu'il attendait du moine au sujet de l'emprunt qu'il lui avait demandé, arrivait à sa demeure.

Le moine fut fidèle à sa promesse. La mère Espérance attendait le marquis à sa porte, et dès qu'elle le vit, elle lui remit un paquet et disparut.

Plein d'anxiété, le marquis s'approcha du réverbère, rompit le cachet, retira de l'enveloppe deux écrits, et il lut sur l'un d'eux ce qui suit :

« Toutes mes démarches ont été infructueuses; il ne vous reste d'autre ressource que de quitter Madrid, et vous devez le faire, si vous ne voulez devenir le jouet de la société. La misère est insupportable, surtout lorsquelle se trouve réunie à l'infamie et au déshonneur. Je suis peiné de vous donner un avis terrible, mais ma conscience ne me permet pas de vous laisser tomber

dans un plus grand malheur. On a indignement abusé de votre crédulité : vous êtes marié à la fille d'un boucher... d'un assassin qui vient de mourir en prison. »

La plume ne saurait rendre l'effet que cette révélation foudroyante et inattendue produisit sur l'infortuné marquis. Au moment où il attendait avec tant d'impatience la réponse du moine, dont le secours était le seul moyen de salut qui restât à son honneur (son honneur!... le billet qu'il venait de lire lui apprenait qu'il était perdu)... du faîte de l'opulence, il se trouvait plongé dans un abîme d'infamie. Ce n'était pas l'honneur seul: il perdait encore tous les avantages départis à un homme haut placé, et sans entrevoir une ombre de consolation. La femme à laquelle il avait uni sa destinée était indigne de sa confiance et de son amour. Pauvre et déshonoré, il ne savait que trop que ceux-là mêmes qui lui faisaient bassement la cour seraient les premiers à le bafouer et à lui cracher à la face... et dans cet affreux état, il lui restait encore à recevoir le coup de grâce qui devait mettre le comble à son désespoir.

Il relut encore, avec un tremblement convulsif, le funeste billet; puis il jeta les yeux sur l'autre écrit : c'était l'extrait baptistaire de sa femme. Irrité, hors de lui-même, il allait une troisième fois relire ces horribles nouvelles, lorsqu'il entendit tinter une funèbre clochette dont il connaissait le son, et qui lui annonçait qu'il y avait des voleurs dans sa demeure.

Le coffre qui renfermait l'or du marquis de la Crêtinière était de ceux qui, couverts d'une foule d'ornements rapportés, ont deux demi-anneaux ou menottes qui, au moyen d'un ressort que la clef fait jouer, saisissent la main de celui qui ne connaît pas le secret de la serrure, en même temps que, par le même mécanisme, une forte clochette tinte à l'intérieur et fait connaître le danger.

Pourra-t-on se faire une idée des angoisses de l'épouse criminelle, lorsqu'elle se vit prise dans ce piége? Son complice, à la vue du péril, se jeta précipitamment par la fenêtre qui lui avait donné entrée.

Tous les serviteurs alarmés étaient accourus au son de la clochette... Quel affront pour le marquis!... quelle infamie!...

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

TROISIÈME PARTIE. — LA VERTU ET LE VICE.

FIN DU TOME PREMIER.

Quelle honte pour cette dame du grand monde, de se voir ainsi surprise en flagrant délit de vol par ses propres domestiques !

Le marquis, lui aussi, était accouru, avec un pistolet à chaque main. A l'aspect de l'ignoble spectacle qui s'offrait à ses yeux, il mit un frein à sa colère, et, prenant toute l'apparence du calme, il s'écria :



— C'est toi, Edwigis ?... quelle frayeur tu nous as faite ! Pourquoi joues-tu avec des choses que tu ne connais pas ?... Aussitôt il toucha un ressort, et la main de sa femme se trouva libre, et le tintement de la clochette cessa. Cela fait, il ajouta :

— Voyons... que chacun aille à sa besogne !... Ceci n'a été qu'un jeu.

Dès qu'il fut seul avec Edwigis, celle-ci, fondant en larmes, se jeta à ses pieds.

Alors, dressant fièrement la tête, le marquis s'écria d'un ton solennel :

— Relève-toi, et va cacher ta honte dans la boue fétide où tu as reçu le jour. Fuis, et emporte ma malédiction !

La femme adultère s'échappa. Une détonation subite vint de nouveau porter l'alarme aux gens de la maison. Ils coururent effrayés à la chambre du maître, et y trouvèrent un cadavre baigné dans le sang, et des pistolets jetés sur le plancher.

En ce moment, la malheureuse épouse courait à l'hôtel de la marquise de La Bourbe. En arrivant, elle vit toutes les portes ouvertes et la force armée gardant les issues. On la laissa passer. Elle rencontra la marquise seule dans son salon, gardée à vue par des soldats... Pas un ami ! La jeune femme se précipita dans ses bras, et elles restèrent longtemps embrassées, sans qu'un seul mot se fît jour à travers leurs sanglots.

Quelques instants après, ces deux misérables créatures furent conduites à une maison de réclusion.

. . . .

A peine y arrivaient-elles, que déjà l'un des agents de l'*Ange exterminateur* portait l'avis de tous ces événements au frère Patrice, qui, dans son humble demeure, récitait tranquillement son chapelet avec la mère Espérance.



FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.





Paris. — Typ. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

